

VOYAGE

EN

ABYSSINIE.

IMPRIMERIE DE Mme MUZARD,
rue de l'Éperon, 7.

VOYAGE

EN

ABYSSINIE,

DANS LE PAYS DES GALLA, DE CHOA ET D'IFAT;

PRÉCÉDÉ D'UNE EXCURSION DANS

L'ARABIE-HEUREUSE,

ET ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE DE CES DIVERSES CONTRÉES;

PAR

MM. ED. COMBES ET M. TAMISIER.

1835—1837.

III



PARIS,

LOUIS DESESSART, ÉDITEUR,

RUE DES BEAUX-ARTS, 15.

1838


BIBLIOTHECA · BODLEIANA

I.

III. 1

SOMMAIRE.

L'affection de Sahlé-Sellassi nous inquiète. — Une devineresse. — Exécution des deux criminels de Dhèr. — Il n'y a pas de bourreau en Abyssinie. — Justice de Choa différente de celle du Tigré. — Histoire d'Élias. — Départ d'Angolala. — Erreur de Bruce relativement à la glace. — Aspect de la route. — Bananiers du village d'Atahelt. — Brillant cortége de Sahlé-Sellassi. — Nous passons le ruisseau d'Aérara. — Point de vue. — Arrivée à Ankober. — Description de la cour du roi de Choa. — Bornes de ce royaume. — Tribus d'Adal. — Galla de Choa-Méda. — Commerce d'Alio-Amba. — Rivière de Haouach. — Population de Choa. — Parure des femmes. — Costumes guerriers. — L'industrie à Ankober. — Ignorance et férocité des Galla. — Le Roi marie une de ses filles. — Description d'Ankober. — Science du Grec Dimitros établi à Choa. — Un prêtre persan. — On s'obstine à vouloir nous retenir. — Nous prenons la résolution de nous évader. — Bonté de Sahlé-Sellassi. — Sa généalogie. — Tradition du pays relative à l'invasion des Maures. — On nous permet de partir.

CHAPITRE I.

L'intérêt que nous témoignait le Roi ne nous laissait pas sans inquiétude, car chaque fois que nous avions voulu parler de notre retour en France, nous n'avions jamais obtenu que des réponses évasives, qui nous laissaient clairement entrevoir que l'intention de Sahlé-Sellassi était

de nous retenir auprès de lui. Craignant d'être obligés de renouveler à Choa les scènes de Dévra-Tabour, sans avoir les mêmes chances de succès, puisque nous étions cernés de toutes parts par des peuplades inabordables, nous nous trouvions malheureux d'être aimés, et les égards, les attentions du roi noir nous étaient plutôt à charge qu'agréables.

Durant notre séjour à Angolala, notre tente était surtout fréquentée par deux esclaves galla; sur la figure de l'une d'elles se dessinaient, bien caractérisées, ces lignes qui semblent appartenir exclusivement aux astrologues et aux magiciens. Après avoir vaincu la timidité que nous lui avions inspirée d'abord, elle s'était familiarisée avec nous; et se trouvant un jour seule dans notre tente, elle nous proposa, pour nous égayer sans doute, de nous dire la bonne aventure; nous y consentîmes par complaisance; nous étions curieux, d'ailleurs, de voir sa manière de procéder. Elle jeta d'abord sur nous un regard scrutateur, et, à son air d'assurance et de naïveté, il nous fut aisé de voir qu'elle allait agir de bonne foi : les devins de ces nations sauvages croient à leur art comme ceux qui vont les consulter. L'esclave ôta de son cou un collier de verroterie entremêlé de coquillages;

elle toucha chacune des perles comme pour s'assurer qu'elles avaient de la solidité, murmura quelques mots entre ses lèvres et commença à rouler son chapelet autour de sa main; elle considéra attentivement la disposition de chacun des grains autour de ses doigts, et, après avoir réfléchi et calculé un instant, elle ouvrit de grands yeux et tira ses augures : « Mes maîtres, » nous dit-elle, « le ciel vous protége et Dieu est avec vous; dans peu de jours, notre généreux prince vous donnera des mules et de l'argent, et vous serez libres de partir pour votre pays, où l'on vous attend avec impatience. » Malgré notre incrédulité, nous lui sûmes gré de sa prédiction et nous la remerciâmes avec reconnaissance.

Le 17, le Roi se rendit à Salla-Denghia avec quelques cavaliers pour visiter sa mère; il s'éloigna pendant la nuit, et, dix heures après son départ, il était de retour à Angolala. La rapidité de ce voyage nous donna une haute idée de la vigueur des chevaux du pays qui, cependant, ne mangent, en général, que de l'herbe. Ces animaux sont très communs à Choa; il faut qu'un soldat soit bien misérable pour aller à pied, et les cavaliers de Sahlé-Sellassi sont plus hardis et

plus habiles que ceux d'Oubi ou de Ras-Ali. Nous devons observer ici qu'avant d'arriver à Angolala, nous n'avions jamais vu un Abyssinien se mettre en route pendant la nuit; le départ du Roi après le coucher du soleil nous prouva que son pays plat et peu boisé nourrissait moins de bêtes féroces que les provinces que nous avions déjà parcourues.

Deux heures après le retour du Roi, nous vîmes sortir du palais deux criminels enchaînés et entourés de six hommes armés de lances; ce cortége passa devant notre tente, et *Abbaïou*, notre domestique, nous apprit que c'étaient deux condamnés à mort qu'on allait exécuter. Personne ne courut sur leurs traces, et on les vit s'éloigner avec un air d'insouciance qui nous fit mal. Les victimes, que nous venions de reconnaître, étaient ces mêmes prisonniers que nous avions vus chez Sammou-Nougous, et qui tous deux avaient été déclarés coupables; ils marchaient avec fermeté, et rien sur leurs visages n'annonçait qu'ils allaient au supplice. Nous fûmes frappés de l'indifférence des habitants pour un spectacle qui attire, en Europe, des populations entières; les Abyssiniens n'ont pas besoin, pour *vivre*, de ces émotions fortes, puissantes que

nous recherchons si avidement, les Abyssiniens ne sont pas encore blasés comme nous; ils sont, d'ailleurs, moins impressionnables, moins ardents, il y a moins de meurtriers parmi eux que chez nous, hommes civilisés; et l'apathie de ce peuple explique suffisamment, pour nous, un fait qui, au premier abord, pourrait sembler extraordinaire.

A Choa, les homicides sont soumis au jugement du prince ou des gouverneurs, et, lorsqu'ils ont été reconnus coupables, ils sont livrés à la famille de la victime, qui se fait elle-même justice; il n'y a pas, en Abyssinie, de bourreau en titre, et les parents du mort remplissent toujours cet office, qui n'est pas plus déshonorant pour eux que le rôle des soldats qui fusillent un de leurs camarades; ils sont ordinairement au nombre de six, et si les divers membres de la famille ne suffisent pas, le Roi désigne alors ceux de ses hommes qui doivent se joindre à eux.

Nous avons déjà dit que, dans le Tigré et le pays d'Amhara, les meurtriers pouvaient s'affranchir du supplice au moyen d'une certaine somme d'argent; mais il n'en est pas de même dans le royaume de Choa; le prince ne peut faire grâce aux coupables, qui sont tués à coups de

lance : leurs cadavres demeurent privés de sépulture, et ils sont la proie des hyènes et des vautours.

Depuis que nous étions à Angolala surtout, nous avions remarqué qu'un grand nombre de personnes qui nous affectionnaient osaient à peine s'arrêter devant notre tente et évitaient de nous entretenir en particulier ; néanmoins un armurier nommé *Chacol* se hasarda un jour à nous inviter à dîner. « Il me serait bien agréable, » nous dit-il, « d'être souvent avec vous ; mais je crains la médisance. » Nous le priâmes de s'expliquer plus clairement, et il nous apprit que son Roi, qui aimait beaucoup les Européens, se méfiait cependant de leur influence, et qu'il n'était pas bien aise de voir ses sujets se lier intimement avec eux. «Mais,» ajouta-t-il, « je dois beaucoup aux hommes de votre race ; si je suis l'un des meilleurs ouvriers du pays, c'est à un blanc que je le dois, et serais-je certain d'encourir ma disgrace en vous recevant chez moi, je ne puis résister au penchant de mon cœur qui, par reconnaissance, m'ordonne de vous bien accueillir. »

Nous lui demandâmes alors l'histoire du Grec Élias dont on nous avait déjà parlé dans le camp d'Oubi, et voici ce qu'il nous apprit :

« Il y a environ quatorze ans, » nous dit-il, « nous vîmes arriver parmi nous un blanc moins jeune que vous, mais néanmoins dans toute la vigueur de l'âge : ce fut lui qui nous initia, nous autres ignorants, aux travaux industriels que nous aimions tous. Il était brave à la guerre, et son exemple nous encouragea à nous servir des armes à feu que nous redoutions avant sa venue. Notre Roi le combla de faveurs; il obtint le gouvernement de quinze beaux villages qui lui rapportaient des revenus considérables; il avait des femmes et des esclaves; il vivait dans l'intimité de Sahlé-Sellassi, et cependant il regrettait sa patrie (c'est qu'il doit être bien beau votre pays natal, soupira l'armurier); il voulut nous quitter, il en parla à notre maître qui ne voulut jamais consentir à le laisser partir. Élias, désespéré, résolut de s'évader : il était resté neuf ans au milieu de nous, et, une nuit, il s'éloigna d'Ankober; dès le lendemain, on s'aperçut de sa disparition, et Sahlé-Sellassi envoya plusieurs cavaliers à sa poursuite : on le surprit dans le village de *Marfouta*[1], à quelques lieues de la capitale; il s'était caché dans une chaumière abandonnée,

[1] Ce lieu est désigné sous le nom de Marfoud dans la carte de Salt.

et il attendait les ténèbres pour se remettre en marche.

» Il fut enchaîné ; et on le conduisit devant notre Roi, qui lui reprocha de s'enfuir comme un esclave, sans lui faire ses adieux : « J'ai cherché, » lui dit le maître, « à vous retenir par des bienfaits, je vous ai fait grand entre mes grands; mais, puisque vous ne pouvez être heureux loin de votre patrie, vous êtes libre, partez ; mon intendant vous comptera 1,000 talaris qui vous serviront en route, et, si jamais vous regrettez mon royaume, revenez, vous y serez toujours bien accueilli. »

» Et, quelques jours après, Élias nous quitta ; mais, arrivé à la source du Tacazé, il mourut de maladie, selon les uns, et, selon d'autres (et c'est là ma croyance), il fut empoisonné par les Galla, qui voulurent s'emparer de son argent. J'ai pleuré sincèrement sa fin prématurée et je conserverai toute ma vie le souvenir de cet homme auquel je suis redevable de la position élevée que j'occupe. » L'armurier termina ainsi son récit, et nous nous retirâmes après lui avoir conseillé de ne pas s'exposer pour nous à perdre les bonnes grâces de son maître.

Le lendemain, Sahlé-Sellassi nous fit préve-

nir qu'il devait se rendre, dès le jour suivant, à Ankober, sa résidence favorite. Comme avant de songer à nous occuper de notre retour en France, nous avions l'intention de visiter cette capitale, où le Roi nous avait fait espérer que nous trouverions des documents précieux sur l'histoire abyssinienne, nous répondîmes à l'envoyé que nous étions prêts à accompagner son maître; et, le 20 novembre, nous étions en route par une froide matinée; en sortant d'Angolala, nous remarquâmes un pont construit par les soins de Sahlé-Sellassi : il était formé de poutres horizontales entrelacées de branches d'arbre recouvertes d'une épaisse couche de terre; c'était le premier ouvrage de ce genre que nous eussions rencontré en Abyssinie. Nous trouvâmes beaucoup de glace sur notre route, en dépit de Bruce qui prétend, avec cette assurance que nous lui connaissons déjà, que la congélation de l'eau est impossible dans le pays; écoutons-le lui-même :

« La province de Choa, où le Roi était alors, se trouvant par les 8° de latitude nord et le soleil aux 22° sud de la déclinaison méridionale, en s'avançant vers le nord, cet astre devait être, le jour de l'Épiphanie, à moins de 30° du zénith de

l'étang où se faisait le baptême. Dans cette saison, le thermomètre de Farenheit monte à Gondar à 68°, et à Choa il ne peut guère s'élever à moins de 70°, car Gondar est par les 12° de latitude nord, c'est à dire 4° plus au nord; or il est impossible que l'eau gèle en Choa, et je puis assurer que je n'ai jamais vu de glace dans aucun canton de l'Abyssinie, même sur les montagnes les plus froides [1]. »

Cette assertion, que le voyageur anglais croit avoir assise sur des bases solides, est néanmoins erronée, comme nous avons pu nous en assurer par nous-mêmes; Bruce semble avoir oublié qu'indépendamment de la latitude, une foule de causes, telles que la différence de hauteur, la nature des terrains, de leurs plantations, de leur configuration, influaient considérablement sur l'atmosphère de toute contrée; il n'a pas songé que le voisinage de grandes et hautes montagnes, de pays chauds ou froids, la direction des vallées qui donnent entrée à certains courants d'air ou leur barrent le passage, les fleuves ou mers ambiantes qui font que les lignes isothermométriques tracées par M. de Humboldt ne suivent pas les mêmes parallèles, peuvent changer totalement la température

[1] Bruce, tome III, pag. 374.

de deux pays situés d'ailleurs sous le même degré de latitude.

Le sol de la province de Choa est très élevé ; sa surface unie laisse arriver les vents du grand Océan, et les brouillards qui s'élèvent du côté de l'est enveloppent souvent Ankober de leur voile humide, quoique le même voyageur prétende que, dans ce pays, « les jours et les nuits » sont de la plus grande sérénité [1]. » Nous pouvons ajouter du reste qu'il gèle tous les ans dans le Sémén, dont Bruce a escaladé l'une des chaînes, et le centre de cette province est à la même latitude de Gondar.

Nous poursuivîmes notre route, et, pour ne pas cheminer au milieu de la foule, nous nous éloignâmes rapidement d'Angolala, sur les bonnes mules que le Roi nous avait envoyées dès le matin. Le sentier que nous parcourions était large et uni, il était seulement coupé, à de grands intervalles, par de rapides ruisseaux qui, roulant sur une terre noire et grasse, en rendaient le passage glissant et difficile aux animaux ; les champs étaient couverts de magnifiques récoltes parvenues alors à leur maturité : à moitié chemin, nous aperçûmes le village d'*Atahelt*, et nous

[1] *Id.*, tome II, page 340.

remarquâmes autour de ses maisons une espèce de *mous*[1] ou bananier qui s'élevait à une hauteur d'environ vingt pieds.

Pendant que nous considérions ces grands arbres si rares dans le Tigré et dans le pays d'Amhara, nous vîmes arriver à toute bride un cavalier qui venait de la part du Roi, pour nous prier d'attendre son maître, qui désirait, nous dit-il, nous voir auprès de lui ; nous nous arrêtâmes, et presque aussitôt nous aperçûmes les premiers coureurs du prince qui nous dépassèrent rapidement.

Le cortége de Sahlé-Sellassi s'annonçait dans le lointain par le nuage de poussière que soulevait le piétinement des chevaux : nous distinguâmes d'abord deux superbes parasols en velours cramoisi, surmontés d'une croix d'argent et ornés d'une riche frange du même métal[2]; ils étaient soutenus par deux soldats qui couraient aux côtés

[1] Le nom arabe est *mous* et non pas *moussa*, comme nous l'avons trouvé écrit dans plusieurs auteurs, et notamment dans l'ouvrage de M. Salt.

[2] Alvarez nous apprend qu'on se servait de ces parasols à l'ancienne cour d'Abyssinie : « On apporta, » dit ce chapelain, « quatre grands et fort riches chapeaux de cette église, la vue desquels me causa un grand ébahissement, encore qu'auparavant j'en eusse vu plusieurs aux Indes d'une merveilleuse grandeur et richesse, qui, toutefois, n'approchaient en rien de la singularité de ceux-ci : ce qu'apercevant ceux qui les apportaient, ils en firent incontinent le

du prince. En considérant la suite brillante de Sahlé-Sellassi, nous comprîmes qu'un peu d'amour-propre s'était mêlé à son désir de nous voir près de lui; dès qu'il nous eut rejoints, il nous salua familièrement en arabe pour nous faire savoir qu'il connaissait quelques mots de cette langue, et nous engagea à ne pas nous éloigner.

La belle mule du Roi marchait d'un pas égal et pressé; son harnachement était riche et élégant; la selle était couverte d'un tapis de velours rouge orné, comme les parasols, d'une frange d'argent et de quatre écussons en plaques d'or qui scintillaient à chacun des coins. Les colliers des montures d'Oubi et de Ras-Ali étaient en cuivre; mais celui de la mule de Sahlé-Sellassi était composé d'une infinité de losanges en argent, dont le tintement excitait à la marche. Tous les courtisans étaient à la suite de leur maître, sans qu'il fût permis à aucun d'eux de s'avancer sur la même ligne; la plupart étaient parés de peaux de tigre ou de lion, car les grands de Choa dédaignent les peaux de mouton, à moins qu'elles ne soient

rapport au Roi, qui me fit appeler... Il voulut qu'ils fussent posés et mis à terre, à l'objet du soleil, afin qu'ils vinssent ombrager la place en manière de pavillons, puis me fit dire qu'allant par pays, la reine et lui se rafraîchissaient à l'ombre de l'un d'eux, où ils mangeaient, buvaient et s'accommodaient à tous les plaisirs. » Pages 258-259.

teintes en rouge ou en bleu. Chaque deux heures, le Roi changeait de monture.

Nous arrivâmes à l'extrémité du vaste plateau que nous parcourions depuis notre départ, et nous descendîmes péniblement vers le ruisseau d'*Aérara*, pour remonter sur une colline du sommet de laquelle nous découvrîmes un paysage d'un aspect tout nouveau : c'étaient les plaines enfoncées d'Adal, la rivière de Haouach et les chaînes qui la longent parallèlement; autour de nous, c'étaient les montagnes fraîches de la Suisse, et plus loin, au dessous de nous, la plaine basse, chaude et malsaine du Téhama. Nous entrâmes dans la capitale, couverts de poussière; arrivés au palais, Sartol nous fit aussitôt donner une maison, et nous eûmes une large part des victimes immolées pour célébrer le retour du Roi à Ankober. Le domestique qu'on nous avait donné à Angolala, et qui nous avait suivis, vint loger avec nous, et une femme fut chargée de nous porter tous les jours une cruche d'eau.

La cour de Sahlé-Sellassi est la plus brillante de l'Abyssinie; ce prince ne paraît jamais en public qu'entouré d'un cortége riche et brillant : doué d'une sagacité peu commune, il ne peut se lasser d'admirer la beauté de tout ce qui lui

vient d'Europe. Les cristaux, les tissus de laine et de soie, mais surtout les armes à feu, sont pour lui des objets de prédilection. Un ouvrier de nos pays qui arriverait à Choa serait sûr d'acquérir en peu d'années une position brillante.

Les repas de Sahlé-Sellassi ne sont pas publics comme ceux d'Oubi : il n'admet à son intimité qu'un petit nombre de personnes et conserve toujours une dignité qui le fait respecter de ses sujets; après avoir examiné avec ses ministres les affaires de son gouvernement, il réunit quelques uns de ses prêtres, et ses soirées se terminent le plus souvent par des lectures de la Bible ou de l'Évangile : quelquefois il joue aux échecs avec l'un de ses favoris, qui a toujours l'adresse de se laisser gagner. Les mercredi et vendredi de chaque semaine, qui sont, en Abyssinie, des jours de jeûne, Sahlé-Sellassi rend la justice à son peuple : du haut d'une galerie ornée de fresques grossières, représentant des animaux sauvages, il écoute les plaidoieries improvisées des parties, et son jugement, qui est sans appel, est toujours suivi du silence du condamné et des cris de joie, des danses de son adversaire. A la Saint-Michel, à la Pâque ou à la Noël, le Roi donne ordinairement de grands festins, remarquables par l'abon-

dante profusion de la table, par le nombre et le choix des convives; mais, dans nulle circonstance, Sahlé-Sellassi ne s'abandonne à une familiarité qui pourrait compromettre sa puissance[1].

Ainsi qu'on a dû le voir précédemment, le royaume de Choa faisait autrefois partie des vastes domaines des empereurs d'Abyssinie; mais depuis longtemps ses gouverneurs se sont déclarés indépendants, et leur puissance serait aujourd'hui redoutable aux anciens maîtres. Placé au milieu des Galla, aux dépens desquels il s'agrandit tous les jours, Sahlé-Sellassi les a presque tous rendus tributaires, et il en retire de fortes redevances en armes, chevaux, esclaves, or, ivoire, musc et plumes d'autruche. D'Ankober, principal siége du gouvernement, il se transporte quelquefois à

[1] Nos lecteurs seront bien aises, sans doute, de trouver ici, en regard du portrait que nous venons de tracer, celui que Sidonius Apollinaris nous a laissé de Théodoric II, dont il était le contemporain :

« Il (Théodoric) se leve un peu avant le jour, afin d'assister aux matines de ses prêtres, pour lesquels il a beaucoup de respect... Le reste de la matinée, il l'emploie à donner audience aux ambassadeurs des princes ses voisins, ou aux envoyés de ses peuples. Au sortir de là, il va à la chasse... : ses repas, particulièrement les jours de fête, sont également propres et magnifiques. Les entretiens de table sont d'ordinaire sur des sujets sérieux... : au sortir de table, il prend quelquefois un peu de sommeil, mais le plus souvent il se divertit à jouer aux dés...; avant souper il reprend les affaires; et d'ordinaire, avant que de se coucher, il s'applique à voir les comptes de ses trésoriers. »

Épîtres à Agricola.

Aramba, bâtie par son bisaïeul, à *Condi*, Dévra-Véra et Angolala, anciennes résidences de son père.

Le royaume de Choa est borné, au nord, par les Ouello ; vers l'est, il s'étend jusqu'à la rivière de Haouach, dont les bords sont fréquentés par les tribus d'Adal ; au sud, il est limité par la chaîne de Barakat, dernière ramification des montagnes de la Lune ; mais le pays de Menjar, sur le versant opposé, a été conquis depuis peu, et les possessions de Sahlé-Sellassi se sont étendues jusqu'au grand pays des Galla : au sud-ouest et ouest, son royaume s'étend jusqu'à Guragué, Choa-Méda et les Galla-Boréna.

Les tribus d'Adal se sont reconnues depuis peu tributaires de Choa et sont obligées de fournir un impôt de sel en poudre ; cette denrée leur sert, en outre, à se procurer du grain. Quoique leur terrain soit fertile, elles ne l'ensemencent pas et se nourrissent presque exclusivement de lait et de la chair de leurs nombreux troupeaux. Celle de leurs cabiles qui sépare Hururgué de Haouach se nomme Galla-*Itou* : au delà de Menjar se trouvent les Galla-*Garaou* et *Aroussi* ; Choa-Méda est occupé par les *Djirrou*, et le pays situé entre Angolala et Dévra-Libanos est peuplé par

les Galla-*Abichou, Gélan, Oubari* et *Goumbichou*.

Le royaume de Choa se divise en deux régions bien distinctes : l'une, et c'est la plus grande, est très élevée au dessus du niveau de la mer; elle correspond à cette partie de l'Abyssinie qui domine le Dankali; l'autre, située entre le versant oriental d'Ifat et la rivière de Haouach, n'est que le prolongement du Samhar compris entre Massaouah et le Taranta.

La première de ces régions jouit d'un climat tempéré; ses habitants sont robustes et sains, et le sol est très fécond; la seconde, peu habitée, est ravagée, à certaines époques, par de terribles maladies, les fièvres y sont toujours mortelles; mais, en revanche, elle fournit une grande quantité d'oranges, de citrons, de bananes et de cannes à sucre : le Roi y descend quelquefois avec une nombreuse escorte pour se donner le dangereux plaisir de la chasse à l'éléphant. A une demi-journée au sud-est d'Ankober, les environs du village de *Denki*, arrosé par un ruisseau du même nom, sont couverts d'arbres fruitiers. Ifat produit beaucoup de raisins. Le toumbac, que les hommes et les femmes fument à Choa, vient de la province de Tégoulet et du village

d'*Ouagda*, situé à une journée de Dévra-Véra, sur la route de Dévra-Libanos.

Les rares caravanes qui arrivent de Gondar ou de Dérita achètent des toiles, des esclaves et des chevaux. Le principal commerce de Choa se fait par Zeyla, plus rapproché de ce royaume que l'île de Massaouah; *Alio*-Amba, à quelques lieues d'Ankober, sert de rendez-vous aux négociants, et le marché de cette ville, presque entièrement musulmane, est le plus important de tout ce royaume. Les caravanes parties d'Alio-Amba descendent sur les bords de Haouach, et, traversant les tribus d'Adal, arrivent à Zeyla par Hururgué et le pays des Somouli.

Quoique cette route soit préférable à celle qui conduit à Massaouah, elle présente, néanmoins, de graves inconvénients : non seulement les tribus d'Adal sont d'une férocité reconnue, mais les environs de Haouach, sujets à des fièvres mortelles, sont peuplés d'animaux dangereux; ses eaux renferment des crocodiles et des hippopotames; et de monstrueux serpents, des tigres, des lions et des éléphants éloignent de ses rives les habitants de Choa.

Cette rivière n'est guéable qu'à l'époque de la sécheresse; ses bords sont encore fréquentés par

des autruches, de nombreuses girafes et par des buffles dont le cuir sert à faire des boucliers. Une peau de lion se paie quelquefois jusqu'à cinq talaris, celle du tigre n'en vaut que trois. On trouve beaucoup de porcs-épics aux environs d'Ankober.

Depuis que nous avions dépassé le territoire des Galla-Ouello, la physionomie de la population devenait tous les jours plus sauvage, et les habitants de Choa étaient inférieurs en beauté à ceux du pays d'Amhara. Les femmes se rasent, en général, le dessous de la nuque et les sourcils, qu'elles teignent en noir. Quoiqu'elles entrelacent des fleurs et des plumes d'autruche à leur chevelure simplement bouclée, leur manière de se coiffer est loin d'être aussi gracieuse que celle des Galla, leurs voisines, avec leurs longues tresses retombantes. Le goût de la verroterie et des bijoux est répandu parmi elles comme chez les Amhara; elles se parent de boucles d'oreilles en corne noire ou en argent de façon singulière; c'est une pyramide triangulaire composée de quatre sphères dont trois forment la base; leurs bracelets ont la forme d'un prisme triangulaire, les Galla en ont deux au même bras. Quelques jeunes filles, les plus blanches, mettent une cou-

che de rouge sur leur visage par excès de coquetterie, et d'autres portent des clochettes suspendues à leur cou ou à leurs bras. Il est à remarquer que presque toutes ces femmes ont le pied petit.

Le costume des hommes se compose d'un ample caleçon à l'albanaise, d'une ceinture et d'une toile ; comme nous l'avons vu à Dhèr, les grands personnages ont des parures en soie, en velours ou en satin; ils se parent de brassards et de bracelets, et plusieurs ont des colliers composés de morceaux d'ivoire ou de verroterie qu'ils font descendre sur leur poitrine avec beaucoup de goût et d'originalité; ils se peignent avec un bâton effilé qu'ils portent toujours dans leurs cheveux avec des plumes ou des fleurs : quelques uns des fourreaux en argent de leurs sabres se terminent par un cône tronqué et cannelé, et leur forme est pleine d'élégance. Les soldats se rasent la moustache et la barbe qui semblent être l'apanage des prêtres. Hommes et femmes s'entourent d'amulettes.

Dans les ateliers d'Ankober, on tourne des cornes pour boire qui sont d'un travail fini ; on fait des aiguilles, des ciseaux, des rasoirs et des platines de fusil. Les ouvriers possèdent des estocs et

des limes. La poterie est extrêmement variée. Sahlé-Sellassi nous montra une romaine dont Élias lui avait appris à se servir. Les armes à feu n'ont été introduites que depuis peu de temps dans le pays, et elles n'ont pas encore opéré de révolution notable dans l'art de la guerre que l'on trouve ici dans son enfance. Les habitants ont peine à croire que l'effet du fusil ne tienne pas à des causes surnaturelles, et plusieurs d'entre eux venaient nous demander des amulettes pour obliger leur arme à tirer droit. Les troupes dirigées contre les Galla se composent entièrement de cavalerie; ces soldats, habitués à vaincre leurs ennemis, les croient de race inférieure et les considérent comme des êtres que Dieu a jetés sur la terre pour vivre dans l'esclavage. Lorsqu'ils veulent désigner des hommes ignorants ou méchants, ils disent : Ce sont des Galla. Ceux-ci leur ont voué, à leur tour, une haine implacable, et lorsqu'un ennemi succombe sous leurs coups, il est émasculé sans compassion; quelquefois même ils ont poussé la férocité jusqu'à couper le sein de malheureuses femmes tombées entre leurs mains. Les Galla qui ont conservé les mœurs de leur pays boivent le sang chaud des bœufs ou des moutons.

Le lendemain de notre arrivée à Ankober, Sahlé-Sellassi, qui avait promis l'une de ses filles en mariage à un Galla converti, l'envoya chez son futur époux, qui gouvernait une province à plusieurs journées de la capitale. La noble fiancée partit avec une suite nombreuse et brillante; elle était précédée de plusieurs esclaves qui portaient les cadeaux du Roi dans de grandes corbeilles; autour d'elle étaient rangées quelques femmes vêtues de toiles rouges ou bleues; elle était montée sur une superbe mule, et un homme qui marchait à ses côtés la couvrait d'un riche parasol en taffetas : les montures des dames qui devaient l'accompagner jusque chez son mari étaient élégamment harnachées. La ville entière retentissait de musique et de cris de réjouissance.

Ankober, arrosé par les sources de *Chaffa* et de *Denn*, contient environ cinq mille habitants. Cette capitale est bâtie sur le penchant d'une colline que domine le palais du Roi, remarquable par sa vaste dimension : plusieurs églises, magnifiquement ombragées, apparaissent sur les éminences. Ankober jouit d'un admirable point de vue : du côté de l'est, sur une plaine aride et blanchâtre, se dessine le cours de Haouach, qui va plus bas s'ensevelir sous les sables; au sud, se dé-

ploient de belles forêts de sabines, qui nous rappelaient les frais paysages d'Europe, alors surtout que d'épais brouillards enveloppaient la ville et ses alentours. Les habitants d'Ankober jurent par Dieu (*bé Sghiar*) au lieu de jurer par Marie (bé Mariam), comme les Abyssiniens; ils ont une grande vénération pour l'archange saint Michel.

Depuis quelques années, un Grec nommé Dimitros, qui était venu à Choa dans l'espoir d'y faire fortune, était occupé à construire une maison pour le Roi : afin de s'attirer les bonnes grâces de Sahlé-Sellassi, il s'était annoncé comme architecte, et, quoiqu'il fût loin d'être habile dans son art, les habitants d'Ankober étaient en admiration devant son œuvre. Dès qu'il sut que nous étions arrivés dans cette ville, Dimitros vint nous visiter et nous engagea à dîner chez lui : quoiqu'il fût vieux et incapable, le Roi l'avait rendu riche et puissant; il lui avait donné une femme, des esclaves, des maisons, des mules, de l'argent, et il gouvernait un grand village. En entrant chez lui, nous fûmes frappés de voir que tous les animaux réunis dans sa maison, poules, chats, mules, étaient noirs; mais nous fûmes bien plus surpris, lorsqu'il nous dit d'un ton emphatique : « Vous ne vous figurez pas jusqu'où va l'igno-

rance des Abyssiniens; croiriez-vous qu'ils ne savent pas que les poules noires, les chats noirs, etc., sont un préservatif contre le tonnerre? c'est inconcevable!» Nous eûmes peine à ne pas rire de la science du Grec, et nous lui répondîmes que, s'il fallait du noir pour éloigner le tonnerre, les Abyssiniens n'avaient rien à craindre... Et tels sont, néanmoins, les hommes qui ont donné à ces peuples une idée si avantageuse de la race blanche.

Peu de jours après, nous fûmes appelés par le Roi : nous trouvâmes au palais un prêtre d'Ispahan, nommé Abba-Mahlem, établi depuis dix ans à Ankober : la tête entourée d'un riche turban à la persane, il était couvert d'habits de drap et de soie. Cet homme, qui connaissait les Français de réputation, avait rehaussé leur mérite aux yeux de Sahlé-Sellassi, et il avait prétendu que, puisque nous appartenions au *premier peuple de la terre,* il était impossible que nous ne fussions pas aptes à quelque travail : le prince l'avait chargé de nous interroger et de chercher à nous surprendre; c'était aussi par ses ordres que le Persan s'était présenté dans tout l'éclat de son costume. Sahlé-Sellassi avait pensé qu'il commencerait à nous séduire en nous montrant ce prêtre avec ses

beaux habits ; mais Abba-Mahlem n'obtint pas le succès qu'il avait peut-être fait espérer au Roi : car à toutes ses questions nous répondîmes que nous ne serions jamais d'aucune utilité à son maître, et que nous voulions partir. Nous rentrâmes chez nous sans avoir vu Sahlé-Sellassi ; pendant quelques jours, nous fûmes occupés à recueillir les documents nécessaires pour compléter, sur l'histoire, le travail que nous avions commencé à Axoum, et nous songeâmes ensuite aux moyens de sortir de notre esclavage : nos jours s'écoulaient tristes et longs, nous ne quittions plus notre demeure, et l'ennui de notre solitude nous plongeait parfois dans une mélancolie sombre et profonde. Ce fut dans ces circonstances que nous revîmes notre devineresse d'Angolala, qui vint nous renouveler sa prédiction, qui nous trouva plus incrédules que la première fois.

Nous nous rendîmes chez l'intendant Sartol pour le prévenir que nous étions décidés à partir dès le lendemain. « Vous êtes libres, » nous répondit-il ; « en route, l'eau et le bois ne vous manqueront pas. — Nous ne vous demandons rien, » ajoutâmes-nous ; « Dieu pourvoira à nos besoins ; nous sommes arrivés ici pauvres, couverts de haillons, nous saurons bien nous en re-

tourner comme nous sommes venus. » Sartol, étonné de notre réponse, alla la porter au Roi, et il revint immédiatement pour nous prier, de la part de son maître, de retarder notre départ encore de quelques jours.

Le 18, avant le lever du soleil, un homme mandé par le Roi nous pria de le suivre au palais. Quoiqu'il fît encore froid, nous trouvâmes Sahlé-Sellassi assis au haut de son balcon; il renvoya tout le monde, et, nous faisant asseoir à ses côtés : « Vous venez à peine d'arriver, » nous dit-il, « et vous parlez déjà de partir; que vous manque-t-il ici, et pourquoi vouloir me quitter? Je vous donnerai des parents, des épouses, des pays à gouverner, je vous servirai de père. — Un plus long séjour parmi vous nous serait funeste, » lui répondîmes-nous, « et, si l'affection que vous nous témoignez est sincère, dans notre intérêt faites-nous partir. »

Ce bon Roi nous aimait, et, pour ne pas nous laisser voir son attendrissement (les larmes commençaient à rouler dans ses yeux), il nous quitta sans rien ajouter, en nous priant de ne pas nous éloigner du palais. Il revint un instant après; nous lui demandâmes des détails sur sa dynastie, et voici ce qu'il nous apprit.

Ato-Zéra-Acob[1], dernier gouverneur de la province de Choa, fut vaincu et chassé par les Galla, qui vinrent l'attaquer sous la conduite de *Géragn*. Ce chef, disent les traditions, arriva dans le pays, monté sur un cheval de quarante coudées, et la taille du cavalier était proportionnée à celle de la monture; il pénétra jusqu'à Gondar, où ce colosse succomba, frappé de cinq cents coups de fusil. Après sa mort, Négassi, issu de la race de Salomon, recouvra la province de Choa, dont il recula les limites aux dépens de ses voisins.

Ce Géragn n'est autre que ce chef maure[2] que Bruce désigne sous le nom de Gragné et qui parcourut en vainqueur toutes les provinces d'Abyssinie; l'idée que les habitants de Choa ont conçue de sa structure monstrueuse prouve combien son invasion répandit de terreur sur les peuples vaincus. Les cinq cents coups de fusil qui le tuèrent sont un souvenir confus des cinq cents Portugais qui arrivèrent au secours de l'empereur d'Abyssinie pour repousser ce chef de Barbares.

[1] Ato est un titre que prennent les grands d'Abyssinie; Acob est pour Jacob (Jacques).

[2] Les Abyssiniens disent que ces Maures étaient Galla, parce que, pour ce peuple, Galla est devenu synonyme d'ennemi. Les Romains appelaient Barbares toutes les nations étrangères.

Négassi, le chef de la famille régnante à Choa, eut pour successeurs *Abbié*, *Sébesti*, *Amma-Iesseus*[1], *Asfa-Oassan*, *Oassan-Seggued* et Sahlé-Sellassi. La bataille où Géragn perdit la vie se livra le 15 novembre 1542; et, pour que l'espace qui sépare cet événement de nos jours fût rempli, il faudrait que chacun de ces princes eût régné quarante-deux ans : or il y a évidemment une lacune que, malgré nos recherches, il nous a été impossible de combler. Il est probable que Négassi, qui signifie roi en langue du pays, n'est pas monté sur le trône immédiatement après la mort de Géragn. Sahlé-Sellassi nous apprit en confidence qu'il était dans l'intention de laisser la couronne à son fils cadet *Haïlo*, comme plus digne de le remplacer que son aîné *Bécha-Ouret*.

Après avoir noté tous ces détails, nous descendîmes dans notre chaumière, et, le soir, on nous envoya, de la part du Roi, double ration de pain, un grand pot de beurre, des œufs et un bœuf; et quelques personnes disaient qu'on allait nous laisser partir. Jamais plus douces paroles n'avaient frappé nos oreilles. Pour jouir plus tôt de notre liberté, nous distribuâmes une partie de

[1] Ou Amha-Iassous.

nos provisions à nos voisins, et nous nous rendîmes au palais pour demander à Sahlé-Sellassi la *permission* d'aller visiter un édifice antique dont il nous avait lui-même parlé : il se trouvait à trois lieues au sud-ouest d'Ankober, sur les bords du ruisseau d'Aérara, et il avait été construit par Ato-Zéra-Acob. Nous rencontrâmes Sartol à la porte, et nous lui fîmes part du motif de notre visite; mais notre joie et notre étonnement furent grands lorsqu'il nous dit : « Le Roi est affligé de la résolution que vous avez prise de le quitter; néanmoins il ne veut pas vous retenir de force : il lui serait doux de vous voir toujours auprès de lui; il vous donnerait ses filles et vous rendrait puissants; il vous préfère à tous les blancs qui sont à Ankober, quoique la plupart lui soient utiles par leur travail et que vous soyez oisifs. Si vous consentez à rester, venez trouver mon maître, vous le rendrez joyeux; mais, si vous persistez à vouloir vous éloigner, votre vue lui ferait mal, et il m'a chargé de vous faire ses adieux : demandez tout ce que vous voudrez pour votre voyage, et soyez certains que mon maître vous l'accordera. »

Touchés de la conduite loyale de Sahlé-Sellassi, nous ne voulûmes pas abuser de sa géné-

rosité, et notre ambition se borna à la demande de 20 talaris et de deux mules qu'on nous donna sur-le-champ; notre domestique Abbaïou fut chargé de nous conduire jusqu'aux frontières, avec ordre de nous faire bien traiter par les chefs des villages qui se trouvaient sur notre route. Nous partîmes aussitôt, le cœur gonflé de joie, et une suite nombreuse nous accompagna jusqu'à la sortie de la ville.

Mais, avant de nous éloigner d'Ankober, où nous avons redouté si longtemps d'être retenus comme esclaves, nous allons dérouler rapidement l'histoire des temps anciens et modernes de l'Abyssinie.

II.

SOMMAIRE.

Origine des Abyssiniens. — Noms de leurs premiers rois. — Traditions du pays touchant la reine Makéda. — Ménilek, fils de Salomon et de Makéda, est élevé à Jérusalem. — Diverses listes des rois ses successeurs. — Correction due à M. Salt. — Frumentius convertit l'Abyssinie au christianisme. — Liste des successeurs d'Abréha. — Persécution des chrétiens en Arabie. — Le roi d'Abyssinie envoie une expédition pour les protéger. — Guerre de l'éléphant. — Abdication de Kaleb. — Liste de ses successeurs. — Judith, reine des Juifs d'Abyssinie, fait massacrer les descendants de Makéda. — Noms des descendants de la reine juive. — Ils sont remplacés par la famille royale de Lasta. — Liste des rois de cette dynastie. — Lalibéla forme le projet de détourner le cours du Nil. — Liste des rois établis à Choa. — La race de Salomon remonte sur le trône. — Droits du clergé.

CHAPITRE II.

Les documents que nous possédons sur les temps reculés de l'Abyssinie sont incomplets et manquent souvent de lien jusqu'en 1268 ; mais, depuis cette époque jusqu'en 1835 et 1836, les faits se coordonnent et l'histoire n'offre plus de lacunes.

On lit, dans les annales conservées par les prêtres d'Axoum, que les enfants de Chus vinrent s'établir en Abyssinie et peuplèrent rapidement cette contrée : leurs descendants habitèrent d'abord des cavernes creusées dans les rochers, et ils bâtirent plus tard la ville d'Axoum, qui devint bientôt la capitale d'un grand empire.

Quelques Abyssiniens, mais surtout les rois et les juges qui se disent issus d'Israël, rougissent de leur origine qui, d'après la Genèse, condamne leur postérité à l'esclavage, et ils ont inventé une histoire incompréhensible, afin de prouver qu'ils descendent de Sèm plutôt que de Cham, qui avait attiré sur sa tête la malédiction paternelle; « car Noé, s'éveillant après cet assoupissement que le vin lui avait causé et ayant appris de quelle sorte l'avait traité son second fils, s'écria :

« Que Chanaan soit maudit, qu'il soit, à l'égard de ses frères, l'esclave des esclaves. »

» Il dit encore : « Que le Seigneur, le Dieu de Sèm soit béni, et que Chanaan soit son esclave;

» Que Dieu multiplie la postérité de Japhet, et qu'il habite dans les tentes de Sèm; et que Chanaan soit son esclave. »

La chronique du pays nous apprend encore que, quatre mille ans après la création du monde;

un grand nombre de colonies vinrent s'établir dans cette partie de l'Éthiopie qui avoisine la mer Rouge : la plupart des peuplades qui se réunirent dans cette contrée fertile étaient parties de la Palestine, d'où elles s'étaient exilées pour éviter la colère de Josué. La race abyssinienne n'est donc pas une race pure, c'est un mélange de plusieurs nations : le mot *habach*, sous lequel on désigne ce peuple, signifie assemblage ou réunion, et les diverses langues qu'on parle encore dans le pays ne découlent pas de la même source : les principales sont le tigréen, l'amharique, l'agous de Damot, l'agous de Lasta, le galla, le gaffa et le changalla.

Les premiers rois qui ont régné en Abyssinie sont :

AROUÉ[1], qui occupa le trône pendant	400 ans.
ZA-BIZI,	200
ZA-GDUR I,	100
ZA-ZÉBAS,	50
ZA-KAOUASIA,	1

A ce dernier succéda la célèbre *Makéda*, reine de Saba. Cette princesse, qui était païenne, vivait

[1] Aroué signifie *serpent*. Voici ce qu'en dit Ludolf : « At de rege » Aroue interrogatus respondit (Gregorius meus) : traditionem an- » tiquam inter suos esse; vetustissimos Æthiopum ingentem serpen-

du temps de Salomon : elle avait souvent entendu parler de la sagesse et de la magnificence du fils de David, et elle résolut d'aller elle-même à Jérusalem pour le visiter et lui proposer la solution de plusieurs questions difficiles. Elle partit avec une suite nombreuse et brillante, et emporta de l'or et des parfums pour les offrir au grand Roi. Makéda était jeune, belle et vierge; arrivée à Jérusalem, elle présenta ses dons au monarque qui, frappé de sa beauté, mit tout en œuvre pour la séduire, mais ce fut en vain.

Irrité par la résistance, Salomon, disent les Abyssiniens, devint éperdument amoureux de notre reine, et voulut à tout prix satisfaire la violence de sa passion; il eut recours à un singulier stratagème qui le conduisit à son but; il fit préparer un magnifique festin composé des mets les plus excitants, et il invita l'Éthiopienne. On mangea beaucoup, mais personne ne but. Dès que les convives furent rassasiés, ils se retirèrent, et Salo-

» tem pro Deo coluisse : atque hinc esse, quod quidam aroueum » pro primo rege habeant : illum autem a quodam *Angabo* occi- » sum, qui ob audax sive facinus rex creatus, successores habuerit » *Sabanutum et Gedurum*. » Ludolf, *Historia æthiopica*, in-fol., livre II, chap. 2, numéros 13 et 14.

Il est très remarquable que, comme les écrivains sacrés, les chroniqueurs abyssiniens aient donné à leurs anciens rois une existence de plusieurs siècles.

mon engagea la Reine à rester avec lui : « Je consens, » dit Makéda, « à ne pas m'éloigner, à condition que vous ne me violerez pas et que je sortirai vierge de votre palais; je réclame votre royale parole. »

« Je vous la donne, » répondit Salomon; « mais, à votre tour, promettez-moi que vous ne me volerez rien. »

« Que voulez-vous que je vous vole? » repartit la Reine en riant; « maîtresse d'un vaste empire, je n'envie pas vos richesses. »

« N'importe, » reprit le Roi, « j'ai connu des hommes qui possédaient des trésors immenses, et qui, cependant, volaient toujours : n'oubliez pas que je me croirai délié de ma parole si vous ne vous soumettez pas à la condition que je vous impose. »

« Soit, » dit la Reine, et Salomon fit éloigner tous ses serviteurs.

Bientôt après, Makéda eut soif : elle était entourée de liqueurs et de vins exquis, et une onde fraîche et limpide jaillissait d'une élégante fontaine qui s'élevait au milieu de l'appartement : elle était seule avec le Roi, personne pour la servir (à cette époque, les hommes ne se piquaient pas de galanterie); notre Reine alla droit à la fontaine, et

après s'être désaltérée, elle vint reprendre sa place à côté de Salomon.

« Reine, » lui dit le prince, « vous n'avez pas tenu votre promesse, vous venez de me voler de l'eau ; je suis dégagé de ma parole et votre virginité m'appartient. » Makéda voulut encore résister, mais le Roi eut raison. Notre Reine conçut un fils, et, peu de temps après, elle retourna dans son royaume, comblée des présents du monarque.

Arrivée en Abyssinie, elle mit au monde Ménilek [1], le premier roi de cette dynastie, qui occupe encore le trône, quoique, depuis plus d'un demi-siècle, elle n'ait conservé qu'une puissance fictive [2].

Nous avons rapporté cette histoire telle qu'on

[1] « Nomen Menilek interpretantur aliqui, *sicut ille*; alii : *Quomodo similem mihi Deus creavit*; quorum neutrum ex æthiopicâ » linguâ exsculpi potest. » Ludolf, livre II, chap. 4.

[2] « Tellerius traditionum æthiopicarum aliàs haud mitis judex, » hac in re, ut in aliis, patriarchæ autoritatem per omnia sequitur, » addens : Nemini mirum videri debere, Salomonem, qui Pharaonis » filiam duxerit, atque Moabiticas (adde Ammoniticas) Idumæas, Si- » donias, Hethiticas fœminas amaverit, etiam æthiopicam affinita- » tem deliberare voluisse : Habessinos etiam nunc regum suorum » posteros Israelitas vocare, neque alios præter Menileki generis » masculos regio solio dignos putare ; atque eam ob causam insignia » regia habere cum symbolo : *Vicit leo de tribu Juda* ; ut demons- » trent quod ex tribu Judæ et stemmate Davidis oriundi sint ; nec » aliunde Candacis eunuchum doctrinam orthodoxam, quam è » gente Israelitarum, hausisse. » Ludolf, livre II, chap. 3, numéros 25, 26, 27, 28, 29.

la trouve consignée dans les annales abyssiniennes, en conservant, autant que possible, l'originalité du texte. Le voyage de Makéda, dont il est fait mention dans l'*Ancien-Testament*, ne peut être révoqué en doute. M. Salt prétend que cette Reine avait quarante ans lorsqu'elle se rendit à Jérusalem; mais, à cet âge, une Africaine a cessé d'être féconde, et il nous paraît bien plus naturel de s'en rapporter à la chronique, qui prétend que Makéda était jeune, belle et vierge.

Ainsi que nous l'avons observé en commençant, cette princesse était païenne à l'époque de son voyage [1]; elle se convertit au judaïsme et envoya

[1] Les Fallachas, ou Juifs d'Abyssinie, prétendent que la Reine était juive avant son voyage. Mahomet, qui écrivait dans le VII[e] siècle, soutient l'opinion contraire : il nous représente le royaume de Saba gouverné par une reine puissante qui adorait le soleil, ainsi que son peuple; il prétend que Salomon lui envoya une lettre de cette teneur : « Au nom du Dieu clément et miséricordieux, ne vous élevez pas contre moi et m'obéissez. » Makéda consulta ses principaux officiers et résolut d'envoyer à ce prince un ambassadeur avec des présents; mais Salomon le renvoya en le menaçant de sa colère si sa maîtresse ne reconnaissait pas son autorité. Passant ensuite à l'arrivée de cette reine à Jérusalem, le prophète ajoute qu'on la pria d'entrer dans une galerie. Lorsqu'elle vit le pavé, elle crut que c'était de l'eau, et releva sa robe de peur de la mouiller; mais Salomon lui dit que le parquet était de verre poli : il l'exhorta à embrasser la loi de son Dieu, et elle se rendit à ses prières (*Coran*, chapitre des Fourmis). Les chroniques abyssiniennes disent que la Reine fit son voyage à dos de chameau; les Juifs prétendent qu'elle s'embarqua sur la flotte d'Hiram, et la version de la Bible vient à l'appui de leur croyance.

son fils à Salomon, qui le fit élever et oindre dans son temple : le jeune prince revint alors en Abyssinie avec une suite nombreuse, et il amena en outre douze docteurs, et les *Umbares* ou juges suprêmes, déchus de leur ancien pouvoir avec la royauté, se disent leurs successeurs [1].

Avec Ménilek se trouvait encore Azarias, fils du grand-prêtre Zadoch, qui reçut le titre de son père avec la charge de gardien du livre de la loi. Le chef des prêtres d'Axoum descend de ce docteur et remplit aujourd'hui les mêmes fonctions. Le fils de Salomon avait emporté avec lui l'arche sainte, qui fut déposée dans l'église d'Axoum, et

[1] Alvarez prétend que Ménilek fut renvoyé à sa mère à cause de sa mauvaise conduite. « Cependant sa petite géniture vint à atteindre l'âge de seize ans; et, entre tous les fils du Roi, celui-ci » se moutrait le plus superbe et hautain, tellement qu'il commen- » çait déjà à tyranniser sur toute la terre de Judée; à cause de » quoi le peuple se présenta devant Salomon, disant qu'il ne sau- » rait supporter la violence et jeunesse effrénée de tant de rois, » mêmement du fils de la reine de Saba, laquelle était plus puis- » sante en terres et seigneuries que non pas lui, si que, tant pour » l'une que l'autre raison, sa majesté en devait faire une fin, et » l'envoyer à sa mère; car, autrement, on n'était plus délibéré » d'endurer ses jeunesses tyranniques. Ce qu'entendant Salo- » mon, pour satisfaire au juste vouloir du peuple, l'envoya fort » honorablement...; et ainsi ce jeune homme, se trouvant expé- » dié, s'en alla trouver sa mère, vers laquelle étant parvenu, se » rendit en peu de temps très grand seigneur; car la chronique » chantait (qui était fort ample, de laquelle ne copiai, sinon le » commencement) qu'il dominait d'une mer à l'autre, tenant or- » dinairement septante nefs sur la mer Indienne. » Alvarez, pages 135-136.

l'on montre encore dans le Tigré le lieu où se reposèrent ceux qui étaient chargés de ce précieux fardeau. Les Abyssiniens supposent que le livre et l'arche disparurent du temps des guerres de Géragn, qui brûla l'église et tout ce qu'elle renfermait, comme on le verra plus tard [1].

Il est facile de voir que plusieurs de ces faits sont erronés, et nous ne les rapportons que pour faire connaître à nos lecteurs les traditions abyssiniennes. Makéda régna quarante ans selon les uns, et cinquante selon d'autres : elle mourut neuf cent quatre-vingt-six ans avant la naissance de Jésus-Christ, et laissa la couronne à son fils Ménilek, qui jura de maintenir ses dernières dispositions. D'après ses volontés, les femmes étaient exclues du trône et les membres de la famille royale devaient être relégués sur une haute montagne : par cette dernière mesure, cette Reine avait cru prévenir le fléau des guerres civiles.

Nous possédons plusieurs listes des rois qui

[1] Sed sequitur fabula, non minus crassa, quam novo regi indecora, videlicet : « Hos egregios viros nefario sacrilegio arcam fœderis cum tabulis Decalogi secum abstulisse, templo tunc incustodito, atque portis, veluti Dei provisu, apertis. Tandem matrem filio Davidi regno cessisse, eumque pariter et primores gentis juramento obstrinxisse, ut in posterum fœminæ imperio parerent : neque alios nisi posteros Davidis ad regnum admitterent. » Ludolf, livre II, chap. 3, numéros 8 et 9.

ont régné depuis Ménilek, mais elles sont toutes incomplètes et ne remplissent pas l'espace de neuf cent quatre-vingt-six ans, compris entre l'avènement de ce prince et la naissance de Jésus; elles diffèrent d'ailleurs sur le nombre des rois, sur leurs noms et sur la durée de leurs règnes; et nous ne croyons pas qu'il soit possible de trouver la vérité à travers cette confusion; car les Abyssiniens, qui pourraient seuls donner quelques éclaircissements, sont tous d'une ignorance qui doit faire renoncer à cet espoir. Voici quelques unes de ces listes :

MENILEK régna	29 ans	» mois	» jours.
ZA-HEUDEIDA,	1	»	»
ZA-AOUADA,	11	»	»
ZA-AOUSIOU,	3	»	»
ZA-TSAOUAI,	31	»	»
ZA-GESAOIOU,	15	»	»
ZA-KATAR,	15	»	»
ZA-MOUTE,	20	»	»
ZA-BAHAZ,	9	»	»
ZA-KAOOUDA,	2	»	»
ZA-KANAZA,	10	»	»
ZA-KATZANI,	9	»	»
ZA-OUAZCHA,	1	»	»

ZA-HAZER,	2 ans	» mois	» jours.
ZA-KANAZ,	6	»	»
ZA-SOLAIA,	16	»	»
ZA-FALAIA,	26	»	»
ZA-AGLIBOU,	3	»	»
ZA-AZONENA,	1	»	»
ZA-BAZEN,	16	»	»

MENILEK OU DAVID I,	29	»	»
ZA-GDUR II,	1	»	»
AOUIDA,	11	»	»
ZA-AOUSIOU,	3	»	»
ZA-TSAOUÉ,	3	»	»
ZA-GESIOU,	»	4	»
ZA-MOUTE,	8	»	»
ZA-BACHE,	9	»	»
ZA-KAOUDA,	2	»	»
KANASI,	10	»	»
HADOUNA,	9	»	»
ZA-OUASIH,	1	»	»
ZA-HEDIR,	2	»	»
ZA-AOUZENA,	1	»	»
ZA-BEROUAS,	29	»	»
ZA-MAGASSI,	1	»	»
BAZEN,	16	»	»

Une grande partie de l'Abyssinie se convertit au judaïsme sous les règnes de Makéda et de Ménilek, et cette religion continua à se propager sous les règnes suivants. Bazen monta sur le trône en l'an 8 avant Jésus-Christ, et régna encore huit ans après la naissance du révélateur. Il est inutile de faire remarquer qu'on est bien loin d'arriver, avec ces listes, au chiffre neuf cent quatre-vingt-six.

SUCCESSEURS DE BAZEN :

ZA-SENATOU,	26 ans	» mois	» jours.
ZA-LES,	10	»	»
ZA-MASÉNÉH,	6	»	»
ZA-SOUTOUA,	9	»	»
ZA-ADGABA,	10	»	»
ZA-AGBA,	»	6	»
ZA-MALIS,	6	»	»
ZA-HACALI,	13	»	»
ZA-DEMATI,	10	»	»
ZA-AOUTET,	2	»	»
ZA-ELAOUADA,	30	»	»
ZA-GIZEN,	40	»	»
ZA-KAFAL,	1	»	»
ZA-BEEZI,	4	»	»
ZA-ELASGUAGA,	76	»	»
A reporter,	243	6	»

D'autre part,	243 ans	6 mois	» jours.
EL-HEIKA,	21	»	»
ZA-BAESI,	1	»	»
ZA-OUAKENA,	»	»	2
ZA-GODOUS,	»	4	»
EL-SEJEL,	2	»	»
EL-ASFA I,	14	»	»
EL-SEGABA,	23	»	»
EL-SEMERA,	3	»	»
EL-ABRÉHA et **ATZBÉHA**[1],	26	»	»
	333	10	2

Abréha n'est pas sur cette liste à la place qu'il occupe dans les chroniques; mais, comme on sait que le christianisme s'est introduit en Abyssinie en l'an 330, et qu'en ajoutant les huit dernières années du règne de Bazen aux treize premières de celui d'Abréha on aura, à quelques mois près, un espace de 330 ans dans lequel tous les faits se coordonnent, nous avons jugé à propos d'adopter cette correction importante que nous devons à M. Salt.

[1] Les liturgies abyssiniennes pourront être d'un grand secours pour l'éclaircissement de l'histoire quand elles seront mieux connues. Voici ce qu'on lit dans la commémoration des morts : « Salut, Abréha et Atzbéha, qui avez régné simultanément avec le » plus grand accord, qui avez prêché de votre bouche la religion » du Christ à ceux qui pratiquaient la croyance de Moïse, et qui » avez élevé des temples en son honneur. »

La conversion des Abyssiniens se rattache à des circonstances si extraordinaires, qu'il ne sera pas inutile de les faire connaître. Au IVe siècle, un philosophe nommé Métrodore avait entrepris divers voyages dans la Perse et l'Inde ultérieure pour explorer ces contrées alors peu connues : à son retour, il avait offert à Constantin le Grand des pierres précieuses et plusieurs objets de curiosité qu'il avait rapportés de ses courses. Enhardi par le succès de Métrodore, Mérope de Tyr, qui s'occupait aussi de philosophie, résolut de marcher sur ses traces, et il partit accompagné de ses deux neveux Frumentius et Edesius, dont il avait entrepris l'éducation : mais, arrivés dans un port de la mer Rouge, les naturels du pays se précipitèrent dans leur navire et massacrèrent impitoyablement tous ceux qui tombèrent entre leurs mains ; Frumence et Edèse furent découverts par ces Barbares qui, heureusement, se laissèrent toucher par leur jeunesse et leur beauté.

Néanmoins ils furent faits prisonniers et conduits chez le roi d'Abyssinie, qui résidait alors à Axoum. Le prince noir conçut pour ces deux jeunes enfants le plus vif attachement : Edèse fut nommé grand échanson, et Frumence reçut

le titre de trésorier ; tout le temps de sa vie, le Roi les honora de sa protection, et en mourant il leur donna la liberté. Son fils Abréha était mineur, et la régente chargea les deux blancs de l'éducation du jeune prince : Frumence, qui jouissait d'une grande considération, voulut profiter de son influence pour convertir l'Abyssinie au christianisme ; il instruisit son élève dans sa croyance et conçut l'espoir magnifique de devenir l'apôtre de ces contrées à demi sauvages ; mais un obstacle s'opposait à l'exécution de son dessein, il n'était pas prêtre et ne possédait pas d'ailleurs les connaissances nécessaires pour s'élever à la hauteur du rôle sublime qu'il ambitionnait.

Frumence ne crut pas cependant devoir renoncer à son entreprise, il quitta donc l'Abyssinie et se rendit auprès de saint Athanase, qui occupait à Alexandrie le siége épiscopal. Il fit part à ce prélat du but de son voyage, et celui-ci le sacra évêque d'Axoum, après avoir assemblé un synode qui déclara, avec raison, que personne n'était plus capable que Frumence d'achever l'œuvre si heureusement commencée. Celui-ci, surnommé *Abba-Salama* (le père du salut), revint en Abyssinie et baptisa Abréha avec les principaux personnages de la cour ; une grande partie du peuple ne tarda

pas à suivre l'exemple des chefs; mais fétichistes, sabéens, polythéistes, juifs, tous ceux enfin qui, par indifférence ou par antipathie, refusèrent d'embrasser la foi nouvelle, restèrent libres de garder leurs anciennes croyances, et cette régénération sociale s'opéra sans déchirements et sans faire verser une seule goutte de sang. Lorsqu'on vient à songer aux longues querelles occasionnées en Europe par les dissentions religieuses, un pareil fait doit paraître incroyable, et cependant il n'est pas permis de douter de son authenticité.

A cette époque, l'arianisme préoccupait fortement le monde chrétien ; mais Frumence, uni de sentiments avec saint Athanase, demeura toujours catholique. L'empereur Constance, qui favorisait les ariens de toute sa puissance, écrivit une lettre à la cour d'Éthiopie pour ordonner au Roi de livrer Frumence entre les mains de George, patriarche intrus d'Alexandrie; mais cette lettre fut considérée comme non avenue, et saint Athanase, qui en eut communication, l'inséra dans *son Apologie à Constance.*

ROIS CHRÉTIENS DEPUIS ABRÉHA.

EL-AÏBA régna	16	ans	» mois.
ISCANDER I,	36		»

EL-CHEMO,	9	»
EL-SAN,	13	»
EL-AÏGA,	18	»
AMDA I,	40	8
EL-HAOUÏAIA,	3	
ASFA II,	3	
ARFOUD.		
AMOSI.		
SÉLA-DOBA.		
AMDA II.		
TAZENA.		
KALEB.		

Les annales se taisent sur les évènements qui ont signalé les règnes des prédécesseurs de Kaleb.

Un prince juif, nommé Dunaan, qui avait usurpé le pouvoir suprême en Arabie, persécuta les chrétiens et bannit, en 520, saint Grégence, Arabe de naissance et archevêque de Taphar, métropole de ce pays. Saint Arétas (523), gouverneur de Nagran[1], ancienne capitale de l'Yémen,

[1] Voici une prière adressée aux martys de Nagran, par l'église abyssinienne :

« Saluto pulchritudinem vestram amœnam
» O sidera Nagrani ! gemmæ qui illuminatis mundum.
» Conciliatrix sit mihi (illa pulchritudo), et pacificatrix
» Coram Deo judice si steterit peccatum meum
» Ostendite ei sanguinem quem effundistis propter pulchritudinem ejus. »

Liturgie abyssinienne.

n'avait pas voulu apostasier sa foi ; il fut pris et conduit secrètement hors de la ville, où il fut mis à mort snr les bords d'un ruisseau. Duma sa femme, et sa fille, périrent aussi au milieu des supplices, avec trois cent quarante chrétiens, et comme Dunaan continuait à martyriser ceux qui ne voulaient pas renier leur croyance, en 530 Kaleb envoya une expédition contre lui et le vainquit : les troupes abyssiniennes, séduites par la beauté du climat et la richesse du sol, résolurent de s'établir dans cette partie de l'Arabie. Ce fut le gouverneur de l'Yémen qui fit contre la Mecke cette guerre connue sous le nom de guerre de l'Éléphant. Ce pays ne demeura pas longtemps au pouvoir des Abyssiniens : les Perses en firent la conquête vers l'an 590, et ceux-ci en furent chassés à leur tour par les généraux de Mahomet.

Kaleb, dégoûté de la vie et du trône, envoya son diadème à Jérusalem [1], et abdiqua la souveraineté en faveur de son fils. Il s'enferma dans un monastère pour le reste de ses jours, et n'emporta avec lui qu'une coupe pour boire et une natte pour se coucher.

[1] « Salut ! Kaleb qui abandonnâtes le signe de votre puissance, lorsque vous envoyâtes votre couronne en offrande au temple de Jérusalem : vous n'abusâtes point de votre victoire, lorsque vous eûtes détruit l'armée des Sabéens. » *Liturgie abyssinienne*.

ROIS DEPUIS KALEB.

GUÈBRA-MASCAL[1].
CONSTANTINIOS.
OUASSAN-SEGGUED.
FRA-SENNAÏ[2].
ADDIARAÉ.
AKOUL-OUEDEM.
GRIM-SOFER.
ZER-GAS.
DÉGNA-MIKAEL.
BECR-ACLA.
GOUMA.
ASGOUNGOUN.
LETOUM.
THALATOUM.
OUODDO-GOUECH.
IZOUR.
DIDOUN.
OUEDEM-ASFARI I.
ARMACH.
DEGNA-JAN.
AMBASSA-OUEDEM.
DEL-NAAD.

On ignore la durée du règne de chacun de ces princes en particulier, mais ils comprennent ensemble un espace de trois cent cinquante ans, et nous arrivons ainsi en 900, époque à laquelle Del-Naad, qui était mineur, monta sur le trône.

Depuis que la famille royale s'était convertie au christianisme avec une grande partie du peuple, les Juifs, qui avaient conservé leur foi, étaient gouvernés par un roi indépendant qui

[1] « Pax tibi, rex gloriose,
» Qui lætaris in virtute Domini,
» Guebra-Mascal, victor et dominator hostium.
Liturgie abyssinienne.

[2] Les noms des rois qui suivent ne sont pas consignés dans Ludolf.

résidait sur les hautes montagnes du Sémén. Une fille de Gédéon, Judith, qui régnait vers l'an 900, et que l'on appelle aussi Esther, ou A-Sat (le feu), était mariée à un chef du Lasta habité aussi par des Juifs. Cette femme ambitieuse résolut d'exterminer les descendants de Salomon; elle groupa autour d'elle un parti très puissant; et, s'étant emparée de la montagne de Dévra-Damô, où les membres de la famille royale se trouvaient relégués depuis Makéda, elle les fit tous égorger. Del-Naad, qui était fort jeune, fut conduit dans la province de Choa, où on le reconnut pour souverain.

Contre les lois fondamentales de l'État, Judith fut assez forte pour se maintenir pendant quarante ans sur le trône et le transmit à sa postérité.

DESCENDANTS DE JUDITH.

TOTADEM.	HARBAI.
JAN.	MARARI.
GARIMA.	

Ces cinq rois professèrent tous la religion de Moïse, et la famille des Zagué, qui régnait à Lasta, et qui était chrétienne, leur succéda, sans qu'on sache comment cette substitution eut lieu : les Zagué étaient unis à Marari par les liens du sang. Ce

fut probablement l'extinction de la race de Judith qui amena les rois du Lasta dans le Sémén. Leurs descendants persévérèrent dans le christianisme[1].

ROIS DE LA FAMILLE DE ZAGUÉ.

TÉCLA-HAIMANOUT I.	LALIBÉLA.
HARBE.	IMÉRANA-CHRISTOS.
TIBAREK.	NACUÉTO-LAAB[2].

Lalibéla[3] occupait le trône vers l'an 1200, et Judith l'avait usurpé en 900; il faudrait donc que cette reine, ses cinq descendants et les quatre premiers rois de la famille de Zagué eussent régné pendant 300 ans. On voit que toute cette époque est couverte de ténèbres, et, malgré nos recherches, il nous a été impossible de les dissiper.

Lalibéla est encore en grande vénération parmi les Abyssiniens, et les prêtres l'ont

[1] C'est à tort que quelques historiens ont confondu ces deux familles en une seule.

[2] « Nacueto-Laabo! Regi pacis et mutuæ charitatis.
» Ne terreret eum mors, nec metum incurreret ei,
» Dominus a facie mortis protexit eum,
» Et cum vivis conjunctim collocavit eum.»

Liturgie abyssinienne.

[3] «Salutem, Lalibela ædificator templorum artificiosorum
» Ex rupibus siccis sine luto humido:
» Ut demonstrantur ejus potentia et excellentia
» Instar mellis, quod est in delicias regum et plebis,
» Die quo natus fuit, circumdatus fuit ab apibus.»

Liturgie abyssinienne.

canonisé. Ce roi était brave, éloquent, et il avait rêvé de grandes entreprises : ce fut lui qui fit creuser dans le roc ces fameuses églises dont nous avons déjà parlé. On dit aussi que ce prince résolut de détourner le cours du Nil pour venger des marchands abyssiniens qui avaient été outragés en Égypte. Les Arabes font mention de ce projet dans leur histoire; mais ils le rapportent en l'année 1095, c'est à dire 100 ans avant le règne de Lalibéla. Nous démontrerons plus tard que la réalisation de ce gigantesque travail est chimérique [1].

De 1200 à 1268, le trône fut occupé par Iméranа-Christos et Nacuéto-Laab.

Depuis la fuite de Del-Naad à Choa, les descendants de ce roi avaient régné dans ce pays et s'étaient fixés dans la province de Tégoulet sans être jamais inquiétés par les princes de Lasta.

Voici leurs noms :

DEL-NAAL.	ZÉNAF-ARAAD.
MAMERTA-OUEDÉM.	ZARÉ.
IBGA-SION I.	ASFA III.

[1] Le grand Albuquerque avait, dit-on, formé le même projet, de concert avec le roi d'Abyssinie, son contemporain. Quelques jésuites, qui rapportent ce fait, ajoutent que, quoique l'exécution de ce projet fût une chimère, l'idée seule faisait honneur à celui qui l'avait conçue.

JACOB I. ASGOUD.

BAHAR-SÉGGUED. ICON-AMLAC.

Icon-Amlac et Nacuéto-Laab étaient contemporains et vivaient vers le milieu du XIIIe siècle.

Sous leur règne, le moine Técla-Haimanout, qui avait le titre d'abouna, fonda le célèbre monastère de Dévra-Libanos, dans le pays soumis à Icon-Amlac : en sa qualité d'évêque, il dirigeait spirituellement les églises chrétiennes, et il avait acquis une grande influence sur la famille des Zagué ; il résolut de profiter de son ascendant pour replacer Icon-Amlac sur le trône d'Abyssinie. Il fut assez heureux pour réussir dans son entreprise; mais il fit payer chèrement son intervention.

Icon-Amlac recouvra les domaines de ses ancêtres, et céda le Lasta à la maison des Zagué et à leurs successeurs, qui furent déclarés indépendants.

Le tiers de tous les revenus de l'État devait appartenir à l'abouna, qui devait en disposer pour les besoins du clergé et l'entretien du culte; et, comme Técla-Haimanout comprenait que l'Église d'Abyssinie ne tarderait pas à s'écarter de la tradition chrétienne, si elle n'était soutenue par quel-

que savant théologien, il fut décidé, d'après son inspiration, que jamais on n'élirait d'abouna parmi les prêtres du pays, et qu'on irait toujours demander un évêque à Alexandrie, lorsque l'Abyssinie en serait privée.

Ici cessent le doute et l'incertitude répandus sur l'histoire de cet empire; les règnes vont se succéder sans interruption, et la plupart des événements sont consignés dans les chroniques qu'on trouve à Axoum ou à Dévra-Libanos. Les troubles, les guerres civiles qui ont bouleversé l'Abyssinie à la fin du XVIII[e] siècle, et renversé le pouvoir royal, ont interrompu ce beau travail; et ce que nous possédons depuis cette époque jusqu'à nos jours n'a été conservé que de tradition.

III.

SOMMAIRE.

Amda-Sion est excommunié par saint Honorius.—Ce prince forme le projet de pénétrer jusqu'à l'Océan. — Il dompte les Juifs qui s'étaient révoltés. — Acharnement réciproque des musulmans et des chrétiens. — Amda se fraie un chemin jusqu'à la mer.— Il se souille de crimes et meurt à Tégoulet.—Son successeur maintient la paix dans ses États. — Apparition d'une nouvelle ère en Abyssinie. — Mort de David II.— Zara-Jacob persécute les juifs et les païens. — Sous le règne de son successeur, on renouvelle l'usage d'exporter les membres de la famille régnante. — Victoire d'Iscander, remportée sur les Maures. — Maffoudi, général des musulmans, fait trembler l'Abyssinie. — La reine Héléna envoie un ambassadeur au roi de Portugal. — Mort de Maffoudi. — Ravage de Géragn, chef maure. — Secours des Portugais. — Mort de Géragn. — Le roi d'Abyssinie est tué en combat singulier. — Apparition des Galla. — Le siége du gouvernement est transporté à Duncas. — Le missionnaire Paèz convertit le roi Za-Denguel au catholicisme.— Son successeur est tué à Gojam. — Long règne de Socinios. — Querelles religieuses. — Ce prince retourne à des sentiments de tolérance.

CHAPITRE III.

ICON-AMLAC.

1268.—1283. Grâce aux efforts de Técla-Haimanout, Icon-Amlac remonta sur le trône de ses pères; mais, au lieu d'aller résider à Axoum, il établit le siége de son empire à Tégoulet, au milieu des provinces qui étaient restées fidèles à

sa famille. Les chroniques gardent un silence absolu sur les événements de son règne.

IBGA-SION II.

Tout ce que l'on sait de ce prince, c'est qu'il régna pendant neuf ans.

BAHAR-SEGGUÈD, TZÉNAF-SEGGUED, IAN-SEGGUED, HAZEB-ARAAB, KEDEM-SEGGUED.

1292.—1297. Ces cinq princes, frères d'Ibga-Sion, occupèrent le trône l'espace de cinq ans. Tout porte à croire que, durant les règnes qui se succédèrent si rapidement, les musulmans des contrées voisines, profitant de l'anarchie qui déchira l'empire, jetèrent les fondements de cette puissance qui, plus tard, devint fatale à ce malheureux pays.

OUEDEM-ARAAD.

1297.—1312. Ouedem-Araad, frère puîné des rois précédents, régna pendant quinze ans; mais les annales de cette époque ne donnent encore que des dates.

AMDA-SION.

1312.—1342. A peine monté sur le trône, Amda-Sion, fils d'Ouedem-Araad, eut un com-

merce incestueux avec ses deux sœurs, et il fut excommunié par saint Honorius, moine de Dévra-Libanos. Le Roi, irrité de la conduite du prêtre, le fit saisir et battre de verges en public; mais, durant la nuit qui suivit l'exécution, un incendie consuma la ville de Tégoulet : Amda-Sion accusa les moines de ce crime, et il exila Honorius sur le rocher de Dhèr; il dispersa ses partisans dans les diverses provinces de son empire, où ils contribuèrent à propager le christianisme.

Le Roi avait envoyé des facteurs en Arabie; sur ces entrefaites, l'un deux fut assassiné dans Ifat. Amda-Sion, dont les possessions étaient séparées de la mer par plusieurs royaumes ennemis, comprit que le commerce de l'Abyssinie serait toujours entravé s'il ne parvenait pas à se frayer une route jusque sur les côtes, et il résolut de s'avancer jusqu'à l'océan Indien. Il assembla rapidement son armée et dévasta le territoire de ses voisins. Les Maures, qui avaient voulu se venger, furent complétement battus et se réfugièrent au milieu des bois. Peu de temps après, effrayés des dispositions d'Amda, qui feignait de vouloir s'établir dans leur pays, ils firent leur soumission, et le commandement des peu-

plades vaincues fut donné à Saber-ed-Din, frère du prince détrôné.

Comme la saison des pluies approchait, Sion retourna dans ses États ; les musulmans, impatients du joug que les chrétiens leur avaient imposé, formèrent une ligue secrète et vinrent piller les frontières de leur ennemi. Amda, qui avait prévu cette insurrection, retourna sur ses pas et ravagea, pour la seconde fois, les provinces des Maures. Leur pays avait été enrichi par un long commerce, et le butin fut considérable. Les soldats abyssiniens qui font la guerre en pillards n'aspirèrent dès lors qu'à retourner dans leurs foyers pour jouir en paix du fruit de leur expédition.

Pendant ce temps, les Fallachas, qui voulaient se déclarer indépendants, se révoltèrent ; mais ils furent vaincus par le gouverneur de Béghemder, qui alla rejoindre immédiatement son maître dans le Samhar. Ils marchèrent ensemble contre Saber-ed-Din et l'obligèrent de se rendre à discrétion. Djemel-ed-Din, son frère, fut élevé au commandement des provinces soumises.

Le Roi était campé sur les bords de la rivière de Haouach, quand il apprit que les souverains d'Adal et de Mara avaient formé le dessein de

réunir leurs armées et de lui couper la retraite. Sion, effrayé des préparatifs de ces populations dont il connaissait le courage et la férocité, tâcha de donner à ses troupes la force nécessaire pour résister à cette coalition, en leur faisant envisager cette guerre comme une croisade dirigée contre les ennemis de leur religion.

Les musulmans s'étant avancés attaquèrent un poste abyssinien à l'entrée de la nuit; Amda vint au secours des siens, et, s'étant embusqué dans les environs, tomba brusquement sur les Maures au moment où l'action commençait à s'engager. Ceux-ci, quoique forcés de céder, se retirèrent en bon ordre, emportant avec eux le butin qu'ils avaient enlevé; mais la fortune ne tarda pas à leur être contraire : un jour, après avoir essuyé un échec, ils se reposaient de leurs fatigues, sous de grands arbres qui ombrageaient une rivière, lorsqu'ils furent surpris par des Abyssiniens qui en firent un horrible massacre.

Amda, délivré de ses ennemis, se dirigea vers Daouaro, avec la ferme résolution de ne s'arrêter qu'à l'océan Indien; mais les troupes, fatiguées de cette longue campagne, commençaient à murmurer. Les rois d'Adal et de Mara attirèrent

dans leur parti plusieurs tribus de pasteurs, et Amda se vit forcé de renoncer à ses projets. Il se retira dans le Sambar; mais il fut continuellement harcelé par l'ennemi, qui évita toujours une rencontre générale.

Une semblable manière de guerroyer ne pouvait convenir à Amda-Sion; il voulait pénétrer hardiment jusqu'au cœur du royaume de Mara pour forcer ses adversaires à se défendre lorsqu'ils verraient leurs possessions livrées au pillage; mais cette détermination fut hautement désapprouvée par ses troupes. Alors le Roi eut recours à un moine de Choa, qui, d'après ses ordres, annonça que les livres saints prédisaient pour cette année l'anéantissement complet de l'islamisme : les soldats, excités par le fanatisme, promirent de ne retourner dans leurs foyers qu'après avoir exterminé tous les ennemis de leur religion.

Les musulmans effrayés résolurent d'employer les mêmes armes; ils publièrent de toutes parts que les Abyssiniens avaient juré la perte des vrais croyants et appelèrent au combat tous les fidèles. Un imam parcourut tous les pays musulmans pour exciter le peuple à prendre les armes, et seize chefs mahométans se réunirent sous les ordres du souverain d'Adal.

La nouvelle de cette confédération religieuse répandit l'alarme dans l'armée chrétienne que les maladies affaiblissaient tous les jours! Les femmes du Roi supplièrent leur maître de reprendre le chemin de sa capitale ; mais, pour toute réponse, Amda ordonna à son *Fit-Aurari*[1] d'aller à la rencontre de l'armée musulmane ; mais ce général fut battu et forcé de se replier sur le camp. — Sa défaite consterna les chrétiens.

Les mahométans arrivèrent aussitôt et présentèrent le combat. Amda l'accepta et le soutint avec une poignée de soldats qui n'avaient pas perdu courage. Au premier choc, les commandants des deux ailes ennemies furent tués et leur mort répandit la terreur dans les rangs. Alors ceux d'entre les Abyssiniens qui étaient restés spectateurs de la bataille, honteux de leur inaction, commencèrent à charger les Maures, qui prirent la fuite après une vigoureuse résistance. Le roi de Mara tomba au pouvoir du vainqueur ; paré de ses bijoux et de ses habits royaux, on le montra à la foule, et il fut ensuite pendu à un arbre. Son épouse, accusée d'avoir empoisonné l'eau par des sortiléges, eut le corps déchiré, et on la priva des honneurs de la sépulture.

[1] Commandant de l'avant-garde.

En habile général, Amda sut profiter de l'effroi qu'il avait inspiré : il renvoya d'abord tous ceux qui étaient incapables de supporter plus longtemps les fatigues de la guerre, et, s'étant mis à la tête d'un corps de troupes déterminées, il s'avança jusqu'à l'Océan et s'empara de Zeyla, riche entrepôt des denrées de tous les pays voisins. Le Roi était venu à bout de ses grands desseins ; dans sa marche victorieuse, il avait relié l'Abyssinie à la mer, et les commerçants de son royaume auraient pu trafiquer librement, si les succès qu'il venait d'obtenir avaient été définitifs ; mais les peuples soumis étaient ardents, avides d'indépendance et ennemis acharnés de tout ce qui portait le nom de chrétien ; ils ne pouvaient pas consentir franchement à devenir sujets abyssiniens, et Amda, qui le sentait très bien, résolut de les exterminer.

Il serait difficile de retracer toutes les cruautés qu'il exerça en retournant dans sa patrie. Le roi d'Adal périt avec toute son armée : ses fils vinrent se prosterner devant le vainqueur, qu'ils trouvèrent inflexible : Amda-Sion voulait réunir la Reine, les princes et tous les grands pour les abattre d'un seul coup. Tout le pays fut ravagé, les villes incendiées, les femmes et les enfants

massacrés, et Amda, souillé de sang, chargé de la malédiction des musulmans, regagna sa capitale au milieu des cris d'admiration de son peuple.

Ce roi mourut à Tégoulet en 1342.

SEF-ARAAD.

1342—1370. Sef-Araad, successeur d'Amda-Sion, sut maintenir la paix dans son royaume. Les Maures, affaiblis par leur défaite, n'osèrent se soulever, et ils cherchèrent à réparer, par le travail et le commerce, les pertes qu'ils avaient essuyées.

OUEDEM-ASFARI II.

1370—1380. L'histoire de ce prince est perdue; son règne vit apparaître une ère nouvelle connue en Abyssinie, sous le nom de Maharat, et qui date de 1348. Les Abyssiniens et les divers commentateurs de leur histoire ne savent à quel fait en attribuer l'origine.

DAVID II.

1380—1409. On ne connaît aucune particularité du règne de David : tout ce qu'on sait de ce prince, c'est qu'il mourut d'un coup de pied qu'il reçut de son cheval favori.

THÉODORE.

1409—1412. David laissa la couronne à son fils Théodore, dont le règne fut très brillant : les Abyssiniens croient qu'il ressuscitera et vivra mille ans au milieu de son peuple qu'il comblera de richesses et de joie.

Ce prince réduisit de beaucoup les revenus du clergé.

ISAAC.

1412 — 1429. Théodore laissa la couronne à son frère Isaac. Sous son règne, les Fallachas essayèrent encore de recouvrer leur indépendance; mais, vaincus dans les plaines d'Ouagara, ils furent obligés de rentrer sous l'obéissance.

ANDRÉAS I.

1429. Andréas, fils d'Isaac, ne régna que sept mois.

HAZEB-NANIA.

1429 — 1433. Hazeb-Nania, troisième fils de David II, occupa le trône pendant quatre ans; mais les chroniques ne donnent aucun détail sur les évènements arrivés sous ce règne.

MAHAZEB-NANIA.

1433. Mahazeb-Nania, fils de Hazeb-Nania, ne porta la couronne que l'espace de quatre mois.

BADEL-NANIA.

1433 — 1434. Badel-Nania, second fils de Hazeb-Nania, meurt après un règne de neuf mois.

ZARA-JACOB.

1434 — 1468. Zara-Jacob, quatrième fils de David II, succéda à Badel-Nania. Sous le règne de ce prince, Nicodème, supérieur d'un couvent abyssinien établi à Jérusalem, envoya au concile de Florence des prêtres qui prirent le parti des Grecs.

Le Roi, excité par un fanatique, renonça au système de tolérance religieuse qui lui avait été légué par ses successeurs. Les Musulmans, les Juifs et les païens furent persécutés, et plusieurs périrent dans les supplices : heureusement, ce roi ne tarda pas à revenir à des principes de modération et de douceur dont les chrétiens ne devraient jamais s'écarter ; chacun fut libre d'adorer Dieu à sa manière, et dès lors Zara ne s'occupa que de la juste répartition des impôts et d'autres détails d'administration intérieure. Bien-

tôt les musulmans d'Adal et de Mara commencèrent à se réunir; un de leurs chefs fut pris et tué : on mit dans un sac sa tête, ses mains et ses pieds, et on les envoya au Roi qui, à cette occasion, ordonna des réjouissances publiques.

On vécut pendant quelque temps dans une paix générale; mais le chef de Fatégar s'étant révolté, le Roi s'avança pour le combattre; il le vainquit et le tua de sa propre main. Le frère de ce gouverneur fut surpris au moment où il se baignait dans le Haouach avec son armée; on lui coupa la tête et on la porta à Zara-Jacob, qui la reçut avec toute la joie d'un Barbare : cet événement fut le dernier de son règne. Malgré les fautes graves qu'il a commises, ce prince jouit, en Abyssinie, d'une grande réputation, et, dans leur exagération religieuse, les chroniques comparent la sagesse de Zara à celle de Salomon.

BÉDA-MARIAM I.

1468 — 1478. Peu de temps avant la mort de Jacob, Héléna, mère de Béda-Mariam, voulut engager son mari à partager le pouvoir avec son fils; mais le vieux Roi avait considéré ses démarches comme un crime de haute trahison, et la Reine expia son imprudence par sa mort. Béda-

Mariam, quoique bien innocent, fut relégué sur une haute montagne; à la mort de son père, il revint de son exil pour régner, et son premier soin fut de renouveler l'usage d'exporter les princes sur un plateau inaccessible, et on choisit alors le rocher de Dhèr.

Les musulmans d'Adal, qui n'osaient pas encore attaquer les Abyssiniens, excitèrent les Dobas Changálla à la révolte; ceux-ci donnèrent dans le piége et firent quelques excursions sur le sol de l'Abyssinie. Béda-Mariam se disposa à les châtier : les Maures, témoins de ses préparatifs, commençaient à craindre pour eux; mais le Roi les rassura en leur confiant le véritable but de son expédition. Les habitants d'Adal en informèrent les Dobas et offrirent un refuge à leurs femmes et à leurs enfants; mais, au moment où ces malheureuses familles se rendaient chez leurs protecteurs, elles furent enveloppées par les Abyssiniens et impitoyablement massacrées. Les Dobas furent vaincus, et plusieurs d'entre eux, pour complaire au vainqueur, embrassèrent le christianisme.

Béda-Mariam avait à se venger des Maures; il se rendit sur le territoire d'Adal, et un de ses généraux remporta une victoire sur le roi de ce

pays, avant qu'il eût eu lui-même le temps de l'atteindre. Béda se proposait de continuer la guerre, mais il fut arrêté dans sa marche par une affreuse colique qui le conduisit au tombeau.

ISCANDER II.

1478—1495. Iscander était mineur à la mort de son père. Roumman, sa mère, fut chargée de la régence avec les trois premiers gouverneurs du royaume. La Reine abusa de son pouvoir d'une manière révoltante, et pour délivrer leur pays de la tyrannie de cette femme, deux abbés organisèrent une grande conspiration qui fut découverte, et les coupables périrent dans les supplices.

Cependant, toutes les années, un hardi fanatique mahométan, Maffoudi, venait attaquer les frontières abyssiniennes sans que la régente songeât à le repousser. Le peuple murmurait, et Iscander, après s'être débarrassé de ses tuteurs, assembla des troupes et marcha contre le roi d'Adal qu'il soupçonnait de faire cause commune avec Maffoudi. Une rencontre eut bientôt lieu, et Iscander, trahi par son ministre Za-Sellassé, fut abandonné par une partie de ses troupes : il parvint néanmoins à culbuter l'ennemi. Les sol-

dats d'Adal se réunirent, et le Roi leur offrit encore le combat qu'ils refusèrent : il reprit alors le chemin de ses États ; mais, arrivé dans son palais, ce jeune prince fut assassiné par les complices de son ministre. Ce crime enleva à Za-Sellassé tous ses partisans, on le prit et on lui creva les yeux : on le plaça sur un baudet et on le promena dans plusieurs provinces. Il mourut accablé d'injures et de coups.

ANDRÉAS II.

1495. La couronne passa sur la tête d'Andréas. Ce prince, qui était mineur, n'eut qu'un règne de sept mois, et quelques historiens ne le comptent pas même au nombre des rois.

NAOD.

1495—1508. Naod, frère d'Iscander, monta sur le trône, malgré les intrigues de la Reine et de ses partisans. Une foule de grands personnages qui avaient trempé dans la conspiration de Za-Sellassé redoutaient la vengeance du Roi ; mais celui-ci, persuadé que la douceur lui ramenerait ceux qui s'étaient révoltés contre Iscander, fit publier une ordonnance qui menaçait de mort quiconque oserait dénoncer les coupables. Naod dirigea ses armes contre Maffoudi : arrivé près du

camp de ce musulman, il feignit d'être épouvanté du nombre de ses ennemis et se retira dans un poste admirable. Maffoudi s'aperçut de la ruse; mais ses chefs le forcèrent à attaquer les Abyssiniens, qui l'écrasèrent à la faveur de leur position. Naod, après avoir recouvré toutes les richesses que le mahométan avait enlevées dans ses excursions en Abyssinie, reprit le chemin de son royaume, et vécut dès lors dans une paix profonde.

DAVID III.

1495—1508. A la mort de Naod, la reine Héléna, qui avait tâché de s'emparer de la régence lorsque ce prince était monté sur le trône, renouvela ses tentatives, et, plus heureuse cette fois, elle parvint à faire couronner David III, qui n'était encore qu'un enfant. Cette princesse, fille d'un gouverneur de Daouaro, et par conséquent d'origine musulmane, forma entre le royaume d'Adal et l'Abyssinie une alliance également favorable aux intérêts de ces deux peuples; mais, à cette époque, les Turcs, s'étant emparés de l'Arabie, placèrent des garnisons dans la plupart des villes situées sur les bords de la mer Rouge, et la Reine, effrayée du voisinage d'un ennemi aussi redoutable, résolut de s'allier avec

les Portugais qui avaient envoyé, en Abyssinie, un ambassadeur nommé Pedro Covillan.

Après en avoir conféré avec ce dernier, Héléna fit partir pour Lisbonne un Arménien nommé Mathieu, avec des lettres de créance et des instructions verbales qui l'autorisaient à promettre au roi de Portugal le tiers des possessions abyssiniennes, s'il consentait à envoyer une flotte dans le golfe Arabique pour occuper les mahométans, tandis qu'elle les attaquerait elle-même par terre. Mathieu se rendit dans les Indes; mais les gouverneurs, habitués aux ambassades fastueuses des monarchies européennes, prirent le modeste Arménien pour un imposteur, et ce ne fut qu'après trois années d'humiliations qu'il lui fut permis de s'embarquer à bord d'une flotte qui, par ordre d'Albuquerque, se dirigeait vers le Portugal.

Cependant Maffoudi n'avait jamais voulu écouter des propositions de paix. Le bruit de ses exploits se répandit en Arabie, et les Turcs le nommèrent gouverneur de Zeyla. Profitant de la minorité de David, ce chef se ligua avec le roi d'Adal, et ravagea plusieurs provinces abyssiniennes. Héléna attendait avec anxiété des nouvelles de son ambassade; la crainte de voir les musulmans fondre en masse sur ses États, si elle

entreprenait de s'opposer à leurs progrès, lui faisait supporter avec patience ces agressions réitérées ; mais David, moins prudent, leva une armée et s'avança vers la capitale d'Adal ; il enveloppa les Maures, les mit complètement en déroute, et Maffoudi fut tué, en combat singulier, par un moine qui avait réclamé comme une grâce l'honneur de combattre ce nouveau Goliath.

Emmanuel, roi de Portugal, avait reçu Mathieu avec tous les égards dus à son titre, et il nomma ambassadeur auprès du roi d'Abyssinie Édouard Galvan, l'un de ses secrétaires d'État, qui avait rempli en Europe des places de la plus haute importance ; mais, arrivé à l'île de Kaméran, ce personnage mourut victime de l'insalubrité du climat. On nomma à sa place don Roderigo de Lima, qui, parvenu à Arkéko avec Mathieu, se dirigea vers le camp de David ; mais, chemin faisant, l'Arménien succomba épuisé de fatigue, sans avoir pu rendre compte de sa mission.

Don Roderigo, encore jeune, était d'une humeur bizarre ; il nourrissait des idées chimériques et avait des prétentions extravagantes. Loin d'être doué de ce calme, de cette habileté si nécessaires dans les négociations diplomatiques, il était impatient, impétueux, et son caractère fut cause

en grande partie, du peu de succès de son ambassade. Le Roi le reçut froidement. Lorsque Héléna avait envoyé Mathieu auprès d'Emmanuel, l'Abyssinie avait à craindre une invasion musulmane; mais, depuis la victoire remportée sur Maffoudi, David se croyait assez puissant pour contenir ses ennemis; et, malgré les promesses de sa mère, il ne crut pas devoir livrer aux Portugais le tiers des possessions abyssiniennes.

Néanmoins, après la mort d'Héléna dont il redoutait les intrigues, David résolut de renouer, avec le roi de Portugal, des relations qui avaient été interrompues. Roderigo, qui avait craint d'être indéfiniment retenu, partit, chargé de nouvelles propositions pour son maître; il arriva à Massaouah et s'embarqua sur la flotte de don Hector de Sylveyra, qui l'attendait avec impatience.

Mohammed-Géragn, gouverneur de Zeyla, s'était lié avec les Turcs, qui avaient promis de lui fournir des armes à feu; une foule d'aventuriers bosniaques et albanais étaient venus lui offrir ses services et brûlaient d'en venir aux mains avec les infidèles; l'occasion ne tarda pas à se présenter. Une caravane de pélerins abyssiniens, qui partait toutes les années pour le Caire, avait été exterminée par les Turcs. David, irrité de cette

violation du droit des gens, envahit la province de Daouaro et obtint d'abord quelques légers avantages ; mais la fortune ne tarda pas à l'abandonner, et il fut complètement battu à la bataille de Chombora-Coré. Géragn ne poursuivit pas son ennemi; il se retira dans ses domaines, et s'occupa, pendant deux ans, de l'organisation d'une armée; il fut puissamment secondé par des janissaires turcs, et, lorsque ses préparatifs furent terminés, il se mit en marche avec la ferme résolution d'anéantir les chrétiens et de devenir l'apôtre de l'Abyssinie.

Excité par cette idée religieuse, Géragn ravagea Daouaro, Ifat et Fatégar. Le 1er mai, il défit l'armée de David, et sa victoire le rendit maître du pays de Choa. Il envahit ensuite la province d'Amhara, et retourna dans son royaume avec un immense butin. En 1530, il s'empara de tout le Tigré, ravagea l'Abyssinie jusqu'aux frontières du Sennâr, vainquit encore David sur les bords du fleuve Bleu, s'empara d'Axoum et vengea les Maures des cruautés d'Amda-Sion.

En 1536, David éprouva de nouveaux échecs dans les provinces de Siré, de Seraoué et de Hamacèn : plusieurs de ses gouverneurs l'abandonnèrent ; mais, doué d'un caractère fier et indomp-

table, il leva une nouvelle armée et fut encore défait. Son fils tomba au pouvoir de l'ennemi : lui-même, obligé de fuir, se cacha dans des lieux solitaires et sauvages; il traversa le Tacazé et trouva un refuge sur les montagnes du Tigré; il extermina un détachement d'ennemis, et un de ses partisans assassina Cheikh-Ammer, lieutenant de Géragn, qui ne cessait de rôder autour de la retraite du Roi. La mort d'Ammer produisit une impression profonde sur l'armée des Maures; Mudjid, gouverneur de Hururgué, résolut de le venger, et, s'étant adroitement introduit à Dhèr, il égorgea plusieurs membres de la famille royale. Quelque temps après, David mourut, abattu par ses revers, et laissa son royaume à la merci des mahométans.

CLAUDIUS.

1540 — 1559. Claudius n'avait que dix-huit ans lorsqu'il succéda à son père. L'état du royaume exigeait un bras vigoureux pour le relever, et, malgré son inexpérience, le jeune prince battit ses ennemis en deux rencontres successives; il fit cesser, par ses victoires, l'hésitation des hommes faibles ou perfides qui attendaient un évènement décisif pour se déclarer en faveur du

plus fort, et bientôt il défit encore un parti de Maures cantonnés dans le Lasta.

Cependant le roi de Portugal, après avoir reçu les propositions de David, avait envoyé Christophe de Gama au secours des Abyssiniens avec cinq cents hommes de sa nation. Si cette expédition fût arrivée quelques années auparavant, les musulmans n'auraient peut-être jamais pénétré en Abyssinie; mais les Maures avaient reçu des fusils et des canons de l'Arabie, ils s'étaient exercés au maniement de ces armes redoutables, ils comptaient même dans leurs rangs des janissaires aguerris et deux mille cavaliers montés sur des chevaux de l'Yémen, et les Abyssiniens avaient alors moins de chances de succès.

Dès que Géragn eut appris l'arrivée des Portugais, il marcha vers le Tigré pour les attaquer, avant qu'ils pussent se réunir à Claudius. Le combat fut long et sanglant; les deux généraux furent blessés, mais le champ de bataille demeura au pouvoir des Européens. Un second engagement eut lieu : Gama fut blessé de nouveau; sa troupe, abandonnée par les Abyssiniens, fut obligée de battre en retraite; il tomba lui-même au pouvoir des Maures, et, après avoir essuyé toute sorte d'outrages, il eut la tête tranchée.

Tandis que les Portugais venaient grossir l'armée d'Abyssinie, les janissaires, mécontents de Géragn, l'abandonnèrent; et Claudius, profitant de cette circonstance, vint attaquer les musulmans, qui furent vaincus à Ouagara et à Ouénadéga. Le fameux Géragn perdit la vie en combattant courageusement : la mort de ce chef redouté, qui avait mis l'Abyssinie en si grand danger, termina ces sanglantes querelles; mais des disputes religieuses vinrent troubler l'harmonie qui régnait entre les catholiques et les partisans de l'Église grecque. Quoique Claudius favorisât les premiers, il voulut laisser les consciences libres, et fut excommunié par Bermudès : mais ce missionnaire fut obligé de prendre la route des Indes, où il arriva heureusement.

Claudius, qui n'avait point d'enfants, racheta Ménas, fils de David, que les Maures retenaient prisonnier. Quelque temps après, Nour, fils de Mudjid, s'éprit d'une violente passion pour la veuve de Géragn; mais celle-ci déclara qu'elle ne donnerait sa main qu'à celui qui lui apporterait la tête de Claudius. Le Maure envoya un cartel au roi d'Abyssinie qui fut vaincu, et Nour jeta sa tête aux pieds de sa maîtresse.

MÉNAS.

1559 — 1563. A peine monté sur le trône, Ménas voulut faire rentrer sous son obéissance les Juifs d'Abyssinie qui s'étaient rendus indépendants depuis David III; mais la difficulté de poursuivre l'ennemi sur les rochers de leur pays fit abandonner ce projet. Ménas était d'un caractère sombre et irascible; la dureté de ses manières occasionna la révolte du Bahar-Negous, qui avait fidèlement suivi la fortune de son père. Ce gouverneur, qui avait obtenu d'abord quelques succès, fut vaincu, et, ne pouvant continuer la lutte avec avantage, il fit un traité d'alliance avec le gouverneur de Massaouah et lui céda tout le pays compris entre la mer Rouge et Débaroa; mais ils furent battus tous les deux. Après cette victoire, Ménas allait marcher contre les Doba-Changalla, lorsqu'il fut atteint d'une fièvre dont il mourut, le 13 janvier 1563. Sous le règne de ce prince, André Oviédo, directeur de la mission d'Abyssinie, fut obligé d'abandonner la cour à cause de la mésintelligence qui régnait entre les catholiques et les Grecs.

MELEC-SEGGUED.

1563—1595. Melec-Seggued fut couronné à

Axoum, à l'âge de douze ans. A cette époque, apparaissent, pour la première fois, ces fameux Galla, qui abandonnèrent les régions voisines de l'équateur pour se porter vers le nord. Les musulmans, voyant les Abyssiniens aux prises avec un nouvel ennemi, commencèrent à conspirer secrètement. Le Bahar-Negous se révolta de nouveau, entraînant dans son parti le gouverneur de Massaouah; et Mohammed, roi d'Adal, leva une armée et se mit en marche pour se joindre aux confédérés; mais Melec-Seggued battit successivement les alliés, sans leur donner le temps de réunir leurs forces.

Ce prince avait résolu de porter la guerre sur le territoire d'Adal; mais il fut obligé d'accourir à marches forcées contre les Galla-Boréna qui menaçaient l'Abyssinie au sud, et sa présence suffit pour arrêter cette invasion. Il revint alors sur ses pas, châtia diverses tribus galla, ravagea les possessions des Fallachas et, plus tard, il s'avança hardiment jusqu'au royaume de Naréa.

En 1593, le Tigré eut beaucoup à souffrir des attaques de Cadouard, nommé depuis peu au gouvernement de Massaouah. Melec-Seggued prit le chemin de la mer : arrivé dans la province d'Ouagara, il battit les Juifs et se porta sur le pays

des Changalla : il alla ensuite attaquer les Agous au milieu de leurs montagnes. N'ayant plus alors d'ennemis à redouter, il se dirigea contre Cadouard et le vainquit sur les bords du Mareb. Ce gouverneur périt dans la bataille. Le Roi poursuivit les musulmans à travers les déserts du Samhar, et le petit nombre de ceux qui échappèrent vint chercher un refuge dans l'île de Massaouah.

Melec-Seggued, étant revenu sur ses pas, fit une nouvelle promenade militaire dans le Naréa, et au moment où il se dirigeait vers le Damot, il mourut d'une colique.

ZA-DENGUEL.

1595—1604. Melec-Seggued, avant d'expirer, avait désigné Za-Denguel, son neveu, pour successeur. La Reine Mariam-Sara, soutenue par quelques grands de sa cour, fit donner la couronne à son fils Jacob; mais, comme ce jeune prince voulait se débarrasser de ses tuteurs, Ras-Athanasius, qui remplissait les fonctions de régent, craignant de se voir éloigné des affaires, le déposa et fit nommer à sa place Za-Denguel, conformément aux volontés que Melec-Seggued avait manifestées à son lit de mort. Jacob, qui

s'était enfui, fut arrêté et condamné à être déporté dans le Naréa.

Le nouveau roi établit sa résidence à Duncas. Le missionnaire Paëz, qui était venu en Abyssinie sous le règne de ce prince, le convertit au catholicisme avec quelques uns de ses courtisans. L'imprudent Denguel voulut contraindre ses sujets à embrasser sa croyance, et l'aristocratie, qui n'attendait qu'un prétexte, se révolta contre son autorité. L'un des principaux personnages, nommé Za-Sellassé, se mit à la tête des insurgés, et la province de Gojam, dont la population était toujours disposée à prendre une part active aux mouvements politiques, devint le rendez-vous des mécontents. L'abouna Pétros délia les sujets du serment de fidélité au souverain; mais Za-Denguel, quoique abandonné par une grande partie de son armée, vint présenter le combat à Za-Sellassé, qui le vainquit et le tua d'un coup de lance. Les révoltés feignirent de ne pas reconnaître son cadavre et ils le laissèrent sur le champ de bataille; mais quelques paysans l'ensevelirent secrètement.

JACOB II.

1604 — 1605. Après la mort de Za-Denguel,

Socinios qui, sous le règne précédent, avait déjà tenté de s'emparer du trône, se mit de nouveau sur les rangs ; mais, soutenu par Ras-Athanasius, Jacob, de retour de son exil, fut élu roi. Socinios ne se désista pas de ses prétentions, et Jacob fut obligé de se mettre à la tête de ses troupes pour tâcher de faire rentrer son concurrent dans le devoir. Les deux armées se rencontrèrent sur le territoire de Gojam, et le combat se livra non loin de Dévra-Zet ou la montagne des Olives. Quoiqu'avec des forces bien inférieures, Socinios remporta une victoire complète. Jacob fut tué au commencement de l'action.

SOCINIOS.

1605—1632. Lorsque Socinios monta sur le trône, l'Abyssinie, désolée par les guerres civiles, était misérable et démoralisée. A la faveur des troubles politiques, les diverses provinces avaient recouvré une indépendance presque absolue, et le gouvernement ne recevait qu'une faible portion des impôts. Un prince appelé à régner, dans ces temps malheureux, avait une œuvre difficile à remplir; il s'agissait de reconstituer le royaume démembré, et, malgré ses talents incontestables,

Socinios ne put venir à bout de cette entreprise.

Le nouveau Roi accueillit tous les grands avec bienveillance; il voulut avoir auprès de lui le jésuite Paëz, auquel il donna une langue de terre qui s'étendait en forme de cap dans le lac de Tana. Ce missionnaire y bâtit un monastère et un palais, d'après les désirs du Roi. Socinios, qui voyait élever ces édifices comme par enchantement, résolut de former une alliance avec le roi de Portugal, dans l'espoir d'obtenir, de ce prince, des ouvriers qui pourraient initier son peuple aux merveilles de l'industrie européenne, et des soldats capables de défendre l'Abyssinie contre les Galla, qui s'avançaient menaçants de toute part. Il fit donc appeler Paëz, et lui remit deux lettres adressées, l'une au roi de Portugal, et l'autre au pape; il manifesta en même temps l'intention d'embrasser la religion romaine.

Cependant un intrigant qui passait pour ce Jacob qui avait été tué à la bataille de Dèvra-Zet révolutionna tout le Tigré. Socinios, informé de ces troubles par son frère Séla-Christos, voulait se rendre aussitôt sur les lieux; mais il fut d'abord obligé de repousser deux invasions de Galla qui menaçaient d'envahir son royaume.

Après s'être débarrassé de ses ennemis, il se rendit à Axoum, et se fit couronner avec toute la pompe des cérémonies antiques. Il marcha ensuite contre le faux Jacob, qui fut vaincu et parvint à s'échapper; mais le gouverneur du Tigré le fit prendre par ruse, et il envoya sa tête à Socinios, qui était revenu dans sa capitale.

En 1611, le Roi étouffa une nouvelle révolte dans Ouagara. En 1612, il faisait la guerre sur la frontière orientale de Gojam, et de 1612 à 1614 il harcela continuellement les Agous, qui, malgré leurs échecs, ne voulurent jamais consentir à se soumettre. En 1615, on vit apparaître un nouveau prétendant nommé Amda, qui voulait encore passer pour Jacob. Cet imposteur, surpris à Tsalamat, fut délivré par Gédéon, roi des Juifs, qui se ligua avec le révolutionnaire pour avoir les moyens de conquérir son indépendance.

Les partisans d'Amda, les mécontents et tous ceux qui faisaient de la guerre un métier, se réunirent dans le Sémén. Socinios fut obligé de marcher lui-même contre Amda, et pour se venger de l'appui que les Juifs lui avaient prêté il s'empara de leurs principaux boulevards et en extermina tous les habitants. Gédéon, épouvanté,

livra son allié au Roi et obtint la paix à ce prix.

Cependant l'État était bouleversé par ces révoltes successives. Socinios résolut de faire égorger tous les Juifs qui se trouvaient dans le royaume et d'implanter une population nouvelle sur leur territoire; ce projet sanguinaire, dont heureusement l'histoire offre peu d'exemples, fut mis à exécution avec une aveugle fureur. Tous les Fallachas surpris furent assassinés sans avoir le temps de se défendre. Ceux de Dembéa, qui consentirent à abandonner leur religion pour embrasser celle de leurs bourreaux, furent les seuls épargnés.

Les années suivantes, Socinios repoussa les invasions des Galla et ravagea les frontières du Sennâr. Guébra-Mariam, qui commandait les provinces voisines de la mer, reçut ordre d'aller soumettre les pasteurs de l'Atbara. Fatima, leur Reine, ne voulant pas tenter une résistance inutile, se rendit à son ennemi, qui la conduisit prisonnière à la cour d'Abyssinie : elle y fut reçue avec bonté, et, après avoir reconnu la suzeraineté de Socinios, elle obtint la permission de regagner son pays. Jusque-là les armées de ce souverain avaient toujours été victorieuses; mais son

fils fut, peu de temps après, tué dans le Béghemder, après une campagne désastreuse entreprise contre les Galla.

L'Abyssinie se trouvait alors environnée d'ennemis qui menaçaient de l'envahir. A l'est, depuis Zeyla jusqu'à Saouakim, les musulmans n'attendaient qu'une occasion favorable pour recommencer leurs incursions. Au nord et à l'ouest, les rois du Sennâr et des Arabes errants avaient à se venger de l'invasion récente de Socinios, et, au sud, les Galla, quoique vaincus en maintes circonstances, s'avançaient en masses formidables, ne se souvenant de leurs défaites que pour s'exciter à les venger d'une manière éclatante.

Le Roi s'occupait toujours de la conversion de ses sujets; il leur ordonna de croire aux deux natures du Christ, sous peine d'être bannis pour sept ans. L'abouna excommunia Socinios; mais il fut menacé de perdre la vie, et il se rétracta. Emana-Christos, frère de Socinios, forma le projet de l'assassiner; mais le complot fut découvert au moment où les conjurés allaient exécuter le crime. Les mécontentements occasionnés par les dispositions du Roi relatives à la religion donnèrent naissance à des révoltes nom-

breuses dans Ouagara, Gojam, Béghemder et Damot; mais les défenseurs de l'Église grecque succombèrent et furent traités partout avec cruauté.

Lorsque les insurrections parurent calmées, le Roi voulut embrasser publiquement le catholicisme, et le jésuite Paëz reçut son abjuration dans la province de Fokara. La joie inspirée par cet acte important aux partisans de l'Église romaine fut diminuée par la nouvelle de la révolte de l'Amhara que Socinios sut encore étouffer.

Le 11 février 1626, Alphonse Mendez, qui avait été envoyé par le pape, arriva à la cour d'Abyssinie; il n'eut pas beaucoup de peine à faire abjurer de nouveau la religion grecque à Socinios, qui se mit à genoux en public et prononça la formule qui avait été prescrite par cet évêque. Tous les prêtres du pays furent obligés de se faire ordonner une seconde fois, et le culte fut organisé, conformément à la loi et à la discipline de la communion romaine qu'on était forcé de professer, sous peine de mort. Plusieurs personnages vénérés, dont la dépouille mortelle se trouvait dans l'intérieur des temples, furent exhumés comme hérétiques, et leurs cendres jetées au vent.

On ne peut que gémir de cet aveuglement malheureux qui poussa les missionnaires européens à employer contre les habitants de cette contrée des mesures impies qui peuvent bien servir à exterminer des populations, mais qui ne les convertissent jamais; et cet aveuglement nous semble d'autant plus déplorable, qu'il est complètement en contradiction avec cet esprit de douceur dont ne s'écarta jamais le divin fondateur du christianisme.

La stupeur générale fut encore augmentée par les ravages des Galla qui venaient d'envahir le territoire de Gojam. Le Tigré était aussi en révolution; son gouverneur Técla-Gorghis avait fait périr son chapelain et brûler les ornements et les vases qui servaient à la célébration des cérémonies catholiques. Técla-Gorghis fut vaincu et amené prisonnier. Socinios le fit mourir avec sa sœur Adéra, qui était accusée d'avoir excité son frère au meurtre du prêtre romain.

Les Agous du Lasta ne tardèrent pas aussi à se révolter; ils accusèrent Socinios d'avoir lâchement abandonné le culte de ses ancêtres. Ces terribles peuplades, habituées aux guerres de partisans, se retirèrent sur le sommet de leurs montagnes, ayant à leur tête Melka-Christos, prince

issu de la race de Salomon. Socinios s'avança sans difficulté jusqu'au pied de leurs positions; mais, lorsqu'il voulut gravir ces monts pour aller les attaquer, son armée, écrasée par une grêle de rochers, fut obligée de battre en retraite, et Melka-Christos le poursuivit jusqu'au Béghemder, qui tomba en son pouvoir.

Un ardent catholique nommé Kéba-Christos fut élu gouverneur du Tigré et reçut en même temps l'ordre de marcher contre Melka-Christos, qui, après avoir été chassé du Béghemder, se maintenait toujours dans le Lasta. Kéba s'avança vers cette province sans pouvoir atteindre son ennemi, et, quand le manque de vivres le força à regagner le Tigré, son armée fut complètement battue, et il reçut lui-même un coup de lance qui le perça de part en part. On prétend que Socinios, effrayé des malheurs qu'il avait causés par sa conversion, résolut de ne plus employer la force contre ses sujets. A cette époque, les catholiques perdirent dans le royaume un grand nombre de leurs plus ardents défenseurs.

Cependant Melka-Christos s'affermissait dans le Lasta, et il avait détruit une partie des troupes royales qui avaient voulu ravager les possessions des Agous. Le gouverneur de Damot ne voulut

plus reconnaître l'autorité de Socinios; il leva une armée en faveur de Facilidas, fils de ce souverain, et l'engagea à venir en prendre le commandement; mais ce jeune prince, au lieu de favoriser l'exécution de ses plans, fut envoyé contre lui et le ramena prisonnier à Duncas, où il fut secrètement mis à mort.

Malgré ce succès, Melka était toujours inexpugnable dans ses positions du Lasta. Le Roi résolut de tenter un dernier effort contre ce prince, et, pour tâcher d'affaiblir son parti, il voulut faire quelques concessions aux partisans de l'Église d'Alexandrie; mais le patriarche Alphonse Mendez s'y opposa, et Socinios fut obligé de réduire à trois le nombre des articles de l'édit qu'on allait publier en faveur de la communion nationale.

Alors le Roi s'avança contre le Lasta; mais, tandis qu'il obtenait quelques succès dans ce pays, les Agous vinrent fondre sur le Béghemder et le ravagèrent. Alors l'armée royale fut continuellement harcelée par les montagnards et dut se considérer comme vaincue, malgré ses premiers triomphes. Socinios voulait encore revenir à la charge; mais ses troupes, fatiguées de ces guerres infructueuses, murmurèrent contre la

religion qui les excitait, et Socinios, lassé de vivre sous la tutelle des missionnaires, annonça qu'il rétablirait l'ancienne croyance s'il retournait victorieux de son expédition. Les troupes du Roi partirent de Duncas, et Melka-Christos, au lieu de continuer sa guerre de partisans, se présenta en plate campagne, et, quoiqu'à la tête de 25,000 hommes, il fut complètement défait. Socinios revint à Duncas, et, d'après sa promesse, il rendit libre l'exercice des deux religions; il fit publier sa volonté le 14 juin 1632, et abdiqua le même jour en faveur de son fils Facilidas. Le Roi mourut le 7 septembre suivant, fidèle à la religion catholique.

IV.

SOMMAIRE.

Règne de Facilidas.— Il repousse les Galla. — Il prend des mesures rigoureuses contre les jésuites.—Dispute des moines.— Louis XIV envoie un ambassadeur au roi d'Abyssinie. — Amour d'Iassous pour sa maîtresse. — Oustas favorise les catholiques. — Les missionnaires sont lapidés sous le règne suivant.—Traits de ressemblance entre Bacouffa et Louis XI.— Prédiction d'un moine. — Conspiration étouffée. — Mort de l'évêque d'Abyssinie. — Vexations du Naïb.—Les Galla sont en faveur à la cour. — Caractère de Mikaël. — Déchéance de la monarchie. — Élévation des Ras. — Victoire de Mikaël. — Ses cruautés. — Sa longue résistance. — Sa chute. — Técla - Haimanout meurt dans une retraite.

CHAPITRE IV.

FACILIDAS.

1632 — 1665. Durant le règne de Socinios, Facilidas, par respect pour la volonté de son père, avait embrassé la religion romaine, quoique son cœur l'entraînât vers l'Église grecque. A peine monté sur le trône, ce prince résolut de chasser

les jésuites de son royaume : il leur ordonna de se retirer provisoirement à Frémona, où ils arrivèrent au commencement de l'année 1633. Ces missionnaires, craignant d'être obligés de quitter l'Abyssinie, se retirèrent auprès du Bahar-Negous Akaï, qui, après leur avoir fait subir toutes sortes de vexations, finit par les vendre au gouverneur de Massaouah : ceux qui s'obstinèrent à rester en Abyssinie ne purent se dérober à la poursuite du Roi, et la mort fut le prix de leur aveugle opiniâtreté.

Presque tous les grands personnages étaient rentrés dans le sein de l'Église d'Alexandrie et le clergé avait recouvré ses anciens droits. Melka-Christos occupait toujours le Lasta : Facilidas, désespérant de le voir renoncer volontairement à ses prétentions, s'avança pour le combattre; mais la fortune favorisa d'abord son ennemi : il fut plus heureux dans une seconde tentative, et Melka-Christos, défait après s'être vaillamment défendu, mourut les armes à la main.

En 1636, le Roi entra dans Gojam, battit plusieurs tribus d'Agous et força les Galla à repasser le Nil-Bleu : l'année suivante, il dirigea une nouvelle expédition contre les Agous et les vainquit; mais, en 1638, Facilidas s'étant rendu dans le

Lasta pour réprimer une révolte excitée par Laëca, fils de Melka-Christos, vit son armée qui s'était engagée trop avant cernée de toutes parts et presque entièrement détruite par le froid. Ce prince parvint à regagner sa capitale, où il organisa contre les Changalla une expédition dont les suites lui furent funestes. Quoique vainqueur, Laëca quitta le Lasta et se rendit auprès du Roi, qui lui donna sa fille en mariage, avec de riches propriétés situées dans le Béghemder.

Facilidas, d'un caractère ferme quoique doux, eut le malheur de gouverner dans un temps où la sévérité seule pouvait apaiser les troubles occasionnés par les querelles qui ensanglantèrent le règne de son père. Sa rigueur envers les jésuites fut nécessaire, et l'on ne saurait, sans être injuste, le blâmer d'avoir pris une mesure qui devait ramener un peu de calme dans ce malheureux pays. Facilidas, attaqué d'une maladie de langueur, mourut le 30 septembre 1665, et laissa la couronne à Hannés, l'aîné de ses enfants.

HANNÉS I.

1665 — 1680. Hannés fut un prince d'humeur assez pacifique : il envoya néanmoins des expéditions contre les Changalla et le Lasta. Du-

rant son règne, les Galla craignirent de renouveler leurs agressions, car le royaume délivré de ses guerres civiles avait pris une attitude redoutable. Hannés, presque absorbé par les idées religieuses, mourut le 19 juillet 1680, et désigna son fils Iassous pour lui succéder.

IASSOUS I.

1680 — 1704. Iassous combattit victorieusement les Ouello-Galla qui avaient fait une invasion dans la province d'Amhara.

Les moines abyssiniens qui, pendant le séjour des missionnaires, avaient interrompu leurs anciennes discussions théologiques, les recommencèrent avec un nouvel acharnement. Les moines de Dévra-Libanos furent protégés par le Roi, et leurs ennemis, irrités de cette préférence, soulevèrent le Damot et le pays des Agous; mais l'insurrection fut bientôt apaisée. Iassous dirigea ses armes contre les Changalla, qui habitent les environs du Nil-Bleu, et, malgré les obstacles qu'il rencontra sur sa route, il retourna victorieux à Gondar. Bientôt il fit assembler ses soldats à Ibaba, et leur ordonna de transporter les tentes à Estié: il tomba sur les Agous; ces tribus surprises n'eurent pas le temps de se retirer dans les caver-

nes qui leur servent de refuge, et elles furent obligées de se rendre à discrétion. Les habitants du Damôt, effrayés du châtiment qui les attendait, obtinrent leur pardon en payant une forte contribution.

Le royaume jouissait d'une paix profonde, et Iassous voulut en profiter pour diriger une expédition contre les Changalla; mais, tandis qu'il s'avançait en vainqueur le long du Mareb, il fut obligé de retourner vers le Tigré, dont le gouverneur avait été battu par un parti de ces Nègres : sa présence calma la frayeur qui s'était emparée des habitants de cette province. Depuis longtemps Iassous avait cherché à semer la division parmi les Galla, et, en rentrant à Duncas, il apprit que ses tentatives n'étaient pas infructueuses.

Pendant que les événements semblaient favoriser ce prince, il fut attaqué d'une maladie qui menaçait de dégénérer en lèpre. Un de ses facteurs fut envoyé en Égypte; il était chargé d'emmener avec lui un médecin européen qui pût délivrer le Roi de son mal. Un docteur français, nommé Poncet, partit du Caire avec le père Brévedent, dont le dessein secret était d'engager Iassous à entrer en relation avec Louis XIV, qui,

poussé par le père Lachaise, son confesseur, et par madame de Maintenon, avait manifesté l'intention d'envoyer une nouvelle mission religieuse en Abyssinie. Nos deux voyageurs traversèrent la Nubie et pénétrèrent en Éthiopie, par la voie du Sennâr (1698). Brévedent mourut avant d'arriver à Gondar, et Poncet fut assez habile pour guérir le Roi de sa maladie. Le 2 mai 1700, ce médecin quitta la cour et se rendit au Caire par la voie de Djedda.

Sur ces entrefaites, la mort enleva à Iassous sa maîtresse favorite; il la regretta si vivement, que son épouse, craignant de voir la couronne passer sur la tête des enfants de sa rivale, engagea Técla-Haimanout, son fils, à se révolter contre son père. Au moment où ils allaient en venir aux mains, Iassous, attaqué par la fièvre, fut forcé de se retirer dans une île du lac de Tana, où il fut lâchement assassiné.

TÉCLA-HAIMANOUT II.

1704—1706. Técla-Haimanout fut regardé, avec raison, comme l'auteur de la mort de son père. Dans l'intention de détrôner le nouveau roi, un jeune prince, nommé Amda-Sion, se mit à la tête de ceux qui avaient vu avec horreur le

meurtre d'Iassous; mais la fortune se déclara en faveur du parricide.

En 1705, Técla reçut la nouvelle de l'arrivée prochaine de M. du Roule, ambassadeur de Louis XIV. Le roi d'Abyssinie fit partir un de ses facteurs pour aller au devant de lui, et engager le roi du Sennâr à traiter convenablement cet envoyé; mais, pendant que le messager était en chemin, M. du Roule, victime d'une infame trahison, mourut assassiné au moment où il se mettait en route pour Gondar.

Les ennemis de Técla-Haimanout engagèrent ce prince à organiser une de ces chasses que les rois ordonnaient alors au commencement de leur règne; il céda à leurs sollicitations, et fut assassiné par ses frères, secondés des anciens serviteurs de son père. Técla-Haimanout ne porta la couronne que deux ans, et pendant ce temps il eut constamment à lutter contre ceux qui avaient juré de le renverser.

TIPHILIS.

1706—1709. Après la mort de Técla-Haimanout, Tiphilis, son oncle, monta sur le trône. Ce prince fit mettre à mort les meurtriers de son frère et de son neveu; mais un des régicides, qui

était Galla d'origine et se nommait Tigi, parvint à s'échapper : soutenu par plusieurs tribus de sa nation, il ravagea Gojam et nomma roi un prince du sang qui se trouvait dans son camp. Tiphilis s'avança contre le rebelle et le vainquit, mais sa victoire lui coûta ses meilleurs officiers. De retour à Gondar, ce roi fut attaqué d'une maladie qui l'enleva dans la quatrième année de son règne.

OUSTAS.

1709 — 1714. A la mort de Tiphilis, le peuple attendait avec impatience l'arrivée du nouveau roi que, selon la coutume, les grands devaient ramener de la montagne d'Ouechné ; mais Oustas, petit-fils d'Iassous par sa mère, qui avait reçu, avec le titre de ras, les gouvernements du Sémén et du Tigré, persuada aux principaux personnages qui s'étaient rendus coupables du meurtre de Técla-Haimanout et d'Iassous qu'un prince de la famille royale ne manquerait pas de les punir de leur crime, et les décida à lui donner la couronne.

Oustas ordonna une grande chasse contre les Changalla ; mais, au moment où il arrivait sur le territoire de ces Nègres, il apprit que ceux qui étaient chargés du soin de gouverner pendant son ab-

sance conspiraient contre lui. Oustas retourna promptement sur ses pas, entra secrètement dans son palais et fit emprisonner les conjurés, après leur avoir fait couper le nez et les oreilles. Mais, dans le courant de 1714, le Roi tomba malade et ses ennemis, profitant de sa faiblesse, couronnèrent David, fils d'Iassous. Oustas vécut encore quelques jours et mourut des suites de sa maladie, sans que le titre d'usurpateur lui attirât la moindre injure. Ce Roi était porté en faveur du catholicisme, et il protégea quelques missionnaires qui pénétrèrent en Abyssinie sous son règne : il se rendait quelquefois auprès d'eux, se confessait et entendait la messe, sans que personne osât murmurer, tant le respect qu'il avait su inspirer à ses sujets était grand et profond.

DAVID IV.

1714—1719. Depuis le règne d'Iassous, l'Abyssinie avait joui d'une assez grande tranquillité. Les Galla, souvent repoussés avec perte, n'osaient plus se montrer : ils avaient dirigé tous leurs efforts contre le royaume d'Adal et les autres pays musulmans, et ces anciens ennemis de l'empire abyssinien furent réduits à un tel état de faiblesse, qu'il leur fut impossible de renou-

veler ces guerres sanglantes qui signalèrent le règne du féroce Géragn.

Durant cette paix si nécessaire à cet Empire chancelant, le peuple et le clergé s'occupèrent de religion : les moines se plaignirent amèrement de ce qu'un prince d'Abyssinie supportait dans son royaume la présence de missionnaires étrangers, dont la funeste influence avait plongé l'État dans de si grands malheurs. David, qui avait ignoré jusque-là l'existence des prêtres protégés par Oustas, les livra à un tribunal qui les condamna sans les entendre, et ils furent lapidés, sur la place de Gondar, par une populace furieuse.

Les disputes incessantes des moines troublèrent encore le règne de ce prince, qui fut empoisonné par ceux contre lesquels il se prononça.

BACOUFFA.

1719—1729. Bacouffa succéda à David, son père. Ce prince, qui s'était enfui sous le règne d'Oustas, avait longtemps vécu parmi les Galla ; il était d'un caractère sombre et soupçonneux, et son séjour parmi les peuplades qui lui avaient donné l'hospitalité l'avait rendu cruel : lors de son avènement au trône, il se trouvait entouré d'une foule de grands personnages qu'il ménagea pen-

dant quelque temps; car l'aristocratie, dont l'orgueil était insupportable, avait acquis sous les règnes précédents une importance redoutable: elle intriguait dans les provinces et organisait des révoltes. Dans le cours de son règne, Bacouffa, qui, par son caractère et sa manière de gouverner, offre de grands traits de ressemblance avec notre fameux Louis XI, finit par se débarrasser de ces hommes dangereux, et le sang ne fut pas épargné. La terreur qu'il inspira était telle, que personne ne voulut occuper la place d'historiographe, qui resta vacante même après sa mort. Si la mission de Louis XI a été si longtemps incomprise des Français, il n'est pas étonnant que les Abyssiniens n'aient pas senti la haute portée de l'œuvre de Bacouffa. Nous regrettons vivement que les chroniques du pays ne fournissent que des documents incomplets sur cette époque intéressante.

Ce Roi avait la manie de se déguiser en marchand pour aller visiter ses provinces incognito. Il ramena de ses courses une épouse et un premier ministre, nommé Ouaragna, qui n'était autre chose qu'un jeune paysan galla. Un jour, un moine lui prédit qu'une personne appelée Oualed-Gorghis, étrangère à sa famille, régnerait sur

l'Abyssinie. Le superstitieux Bacouffa, préoccupé sans cesse par cette prophétie, fit assassiner onze princes et tous les personnages importants qui portaient ce nom. On conspira contre sa vie, et, quoiqu'il eût fait mourir les coupables, le Roi craignait toujours de voir son successeur apparaître : pour le forcer à se montrer, il feignit de tomber malade et ordonna de répandre le bruit de sa mort. Cette nouvelle causa une allégresse générale; mais, au milieu des réjouissances, Bacouffa parut en public, et, comme il aurait eu trop de monde à punir, il annonça qu'il avait formé le projet de régner avec plus de clémence. A dater de ce jour, ses terreurs diminuèrent, et il confia le sujet de ses craintes à sa femme, qui le rassura entièrement en lui apprenant que, dès son enfance, elle portait le nom d'Ouelleta-Gorghis, et que cette prophétie semblait lui promettre la régence si elle était destinée à lui survivre.

Bacouffa mourut après un règne de dix ans; mais on douta de sa mort, et le peuple est persuadé même aujourd'hui que ce prince vit encore.

IASSOUS II.

1729—1753. Iassous monta sur le trône sans

opposition apparente; mais il découvrit bientôt une conspiration tramée contre lui, et les coupables furent sévèrement punis. Les partisans des conjurés ne se laissèrent pas décourager, ils firent soulever le Damot et manifestèrent l'intention d'aller prendre un nouveau roi sur la montagne d'Ouechné. Mais Ouaragna, l'ancien favori de Bacouffa, rétablit le calme, et la garde d'Ouechné fut confiée à un homme sûr.

Cependant les conjurés répandirent la nouvelle de la mort d'Iassous; ils se rendirent à Ouechné pour élire son successeur, et le gardien de la montagne, trompé par ce faux-bruit, leur livra le prince Hézéchias. En même temps, Iassous, attaqué dans son palais, dont plusieurs pavillons furent brûlés, était dans une position désespérée, lorsque Ouaragna s'avança vers la capitale avec une nombreuse armée, et les rebelles, effrayés à cette nouvelle, demandèrent une amnistie à la Reine-Mère, qui la leur accorda dans l'unique but de gagner du temps.

Hézéchias, avant que le traité ne fût conclu, se retira dans Ouagara; mais Ouaragna l'y poursuivit et le força à accepter le combat. Le prince donna dans cette bataille des preuves de valeur; mais il fut vaincu et amené devant Iassous, qui,

après l'avoir condamné à mort, se contenta de l'exiler de nouveau sur la montagne d'où les conspirateurs l'avaient retiré.

Iassous se défit, en 1736, d'un nouveau prétendant, qui eut la maladresse de se faire passer pour Bacouffa, dont le nom seul inspirait la terreur; il apaïsa une révolte dans le Béghemder, plus tard il fit une invasion sur le territoire des Changalla, et amena plusieurs de ces Nègres prisonniers; enfin il fondit sur les pasteurs arabes du Sennâr, qui, depuis longtemps, ne payaient plus leurs impôts, et il rentra dans sa capitale avec un immense butin.

Après avoir consacré les premières années de son règne à des guerres d'un intérêt secondaire, Iassous voulut tenter la conquête définitive du Sennâr; les relations commerciales qui existaient déjà entre l'Égypte et l'Abyssinie rendaient la possession de ce royaume très importante; mais le Roi ne fut pas heureux dans cette entreprise, il y perdit plus de la moitié de son armée; heureusement, les richesses qu'il enleva aux Arabes, en revenant sur ses pas, servirent à pallier le mauvais effet de la nouvelle de sa défaite.

Sur ces entrefaites, l'abouna Christodoulos étant mort, les prêtres chargés d'aller au Caire pour

ramener son successeur furent maltraités et volés par le Naïb d'Arkéko. En 1745, le nouvel évêque aborda à Massaouah, et le même Naïb le retint prisonnier dans l'espoir de lui extorquer de l'argent; mais l'abouna parvint à s'échapper et se réfugia dans le monastère de Bissan.

Irrité des vexations du roitelet, Iassous, qui se méfiait de Mikaël, gouverneur du Tigré, marcha en personne vers Adoua pour se rendre à la mer. Mikaël sut le détourner de son entreprise et l'engagea à se diriger contre les habitants du Dankali, qui venaient de ravager le territoire d'Abyssinie. Le Roi dévasta tout le littoral de la mer Rouge et reprit le chemin de Gondar, feignant d'avoir oublié le véritable but de son expédition.

A peine arrivé dans sa capitale, Iassous, mécontent de la conduite de Mikaël, lui ordonna de se rendre à la cour; mais, celui-ci redoutant la vengeance de son maître, refusa d'obéir. Le Roi s'avança pour le combattre, et le gouverneur du Tigré se retira sur la montagne de Samayat. A l'abri de ces redoutables fortifications naturelles, Mikaël fit une vigoureuse résistance, mais il fut obligé de capituler. Il parut en suppliant devant le Roi, qui aurait voulu le mettre à mort, mais qui lui conserva la vie par égard pour ceux qui lui de-

mandèrent la grâce du rebelle. Le Naïb, effrayé de la défaite de son allié secret, envoya au Roi des présents considérables pour lui faire oublier ses torts. Mikaël fut condamné à une détention perpétuelle.

Pendant qu'Iassous était victorieux dans le Tigré, le gouverneur du Béghemder soumettait le royaume de Lasta et amenait avec lui les principaux personnages de ce pays, qui prêtèrent serment de fidélité au Roi. Aïo, à qui ce prince devait la conquête de cette contrée, en reçut le commandement, et Mikaël, qu'on fit sortir de sa prison, fut nommé gouverneur du Tigré. Plus tard, lorsqu'Iassous, pour se venger de la défaite qu'il avait essuyée dans le Sennâr, eut ravagé de nouveau le pays occupé par les tribus arabes, il récompensa les services que lui rendit ce général, en lui confiant le soin de le remplacer à Gondar pendant son absence, et à son retour il mit sous ses ordres les provinces d'Enderta, de Siré et presque tout le pays compris entre la mer Rouge et le Tacazé.

En 1753, Iassous, qui ne pouvait vivre en paix, dirigea plusieurs expéditions contre les Arabes pasteurs de l'Atbara, et contre le pays compris entre cette rivière et le Mareb; mais, au milieu de ses triomphes, il fut attaqué d'une maladie dont il mourut le 21 juin 1353.

JOAS I.

1753 — 1764. Malgré la haine que les Galla avaient inspirée aux Abyssiniens par leurs fréquentes agressions, plusieurs individus de cette nation étaient en honneur à la cour de Gondar; sous le règne de David IV, une petite troupe de Galla faisait le service du palais. Ouaragna, Galla d'origine, était devenu le favori de Bacouffa; enfin, Iassous II, qui venait de mourir, avait épousé Ouobit, issue de sang galla. A peine arrivée à la cour, elle fut baptisée, et elle accoucha bientôt d'un fils nommé Joas qui, malgré sa minorité, fut couronné, grâce à l'influence du Ras Oualed-Oul et des principaux gouverneurs. Berham-Magas, femme de Bacouffa, qui avait occupé la régence durant la minorité d'Iassous, remplit les mêmes fonctions auprès de Joas; mais cette reine commit la faute d'accumuler les titres et les honneurs sur les membres de sa famille et s'attira ainsi la haine des principales maisons du royaume.

La nomination récente d'Ouaragna au gouvernement du Damot fut le signal de la révolte de Nana-Gorghis, chef des Agous, qui avait voué une haine implacable à tout ce qui portait le nom

de Galla ; mais les troupes du Roi le vainquirent et exterminèrent sa tribu presque toute entière.

Cependant l'influence des Galla augmentait de jour en jour, et la régente, effrayée, résolut de s'opposer au développement de leur puissance en commençant à leur retirer ses faveurs.

Sur ces entrefaites, Oualed-Oul mourut : Etché, alors gouverneur du Damot, qui savait que la Reine-Mère le destinait à remplacer le Ras qui venait de succomber, quitta sa province pour se rendre à Gondar. Ce général venait de battre les Galla établis à la frontière du Damot, et, après avoir ravagé leur territoire, les avait forcés à demander la paix ; mais, au moment où il passait la revue de ses troupes, il fut tué par un Galla, et les soldats nommèrent à sa place Ouaragna-Fasil, fils d'Ouaragna qui était mort depuis quelque temps. Le parti galla ne put contenir sa joie en apprenant cette nouvelle, et le Roi, circonvenu par ses parents, conserva à Ouaragna-Fasil le titre de gouverneur du Damot.

Les Galla avaient encore à redouter l'influence de Mariam-Baréa, fils de la régente ; ils finirent par lui faire enlever le gouvernement du Béghemder, et Breulli, l'oncle du Roi, fut nommé à sa place. Ce chef voulut aller prendre posses-

sion de sa province; mais il périt dans un combat qu'il eut à soutenir contre Mariam-Baréa, qui avait résolu de ne céder qu'à la force des armes. Joas, qui connaissait la valeur de Mariam-Baréa, avait prévu l'issue de la bataille; il jeta les yeux sur Mikaël comme seul capable de lui résister: il le nomma gouverneur du Sémén pour le rapprocher de Gondar, l'éleva à la dignité de Ras et lui ordonna de marcher contre Mariam-Baréa qui occupait toujours le Béghemder.

Mikaël, dont nous avons déjà parlé et que nous allons mieux faire connaître, était un de ces êtres extraordinaires appelés à renverser violemment l'ordre établi pour le reconstituer sur des bases nouvelles. Ces hommes, constamment préoccupés d'une idée fixe qui fait leur vie, en poursuivent la réalisation avec fermeté, et finissent toujours par arriver à leur but. Mikaël avait résolu d'anéantir la puissance des rois; il voulait réduire les souverains issus de la race de Salomon à une absolue nullité, et, comme les maires du palais qui, aux premiers temps de notre monarchie, sous le règne de nos rois fainéants, avaient su s'emparer des rênes du gouvernement, ce chef allait faire passer le pouvoir politique entre les mains des Ras.

Quoique profondément ambitieux, Mikaël se montrait sous des dehors modestes et poussait très loin l'art de la dissimulation; il accueillait tout le monde avec affabilité et parlait les diverses langues de l'Abyssinie avec une extrême pureté. Les charmes de son esprit et la souplesse de son caractère le rendaient très habile dans les intrigues et les négociations. Il était généreux, mais par calcul : en temps de paix, son armée était soumise à une discipline sévère; mais, en campagne, il livrait au pillage tous les pays qu'il traversait et s'attirait ainsi l'amour et l'estime de ses soldats. Il se plaisait souvent à déployer ses forces pour épouvanter le peuple. Si nous ajoutons que Mikaël était un général plein de bravoure et d'habileté, on concevra sans peine que Joas, faible et inexpérimenté, devait être écrasé par ce Tigréen, qui avait juré de s'élever sur les ruines de la monarchie. Le Roi s'aperçut trop tard de la faute qu'il avait commise en le revêtant d'un si grand pouvoir; il se vit bientôt obligé de courber la tête, sans oser contrarier le maître qu'il s'était lui-même imposé.

Mikaël se dirigea vers le Béghemder, et une lutte ne tarda pas à s'engager. Mariam-Baréa enfonça l'aile gauche de l'armée royale; mais, mal-

gré les intrépides efforts des montagnards du Lasta, il perdit la bataille, et, entraîné par ses officiers, il alla chercher un refuge chez les Galla, qui le trahirent et le conduisirent au camp des vainqueurs. Ce général, encore couvert de sang, commençait à inspirer de l'intérêt au Roi; mais Loubo, oncle maternel de Joas, désirant venger la mort de son frère, emmena Baréa dans sa tente, l'égorgea et envoya ses membres sanglants à la tribu de Breulli. Mikaël parut mécontent de la barbare cruauté des Galla. Oisoro-Esther, femme de Mariam-Baréa, craignant de tomber entre les mains de ces étrangers, se réfugia sous la tente de Mikaël; cette princesse lui offrit sa main, et le vieux Ras, sentant l'importance d'une pareille alliance, épousa la belle veuve, en présence de son armée, sans daigner même en avertir le Roi.

Ouaragna-Fasil, qui avait combattu avec acharnement contre Mariam-Baréa, devint le favori du Roi; Oisoro-Esther ne put lui pardonner la mort de son mari. Le Ras, jaloux de la faveur de ce jeune homme, conçut contre lui une haine violente, et, à la première occasion, il lui enleva le commandement de ses provinces. D'après les conseils du Roi, Ouaragna refusa d'obéir à Mikaël,

qui voulut l'y contraindre par les armes. Joas prit secrètement le parti de son favori; mais le Ras battit l'armée de Fasil, et, à son retour à Gondar, il fit assassiner le Roi pour le punir de la protection qu'il avait accordée à son ennemi.

HANNÉS II.

1769. Mikaël était alors tout-puissant; il aurait pu mettre la couronne sur sa tête sans rencontrer d'opposition; mais, comme Charles-Martel, son but était de régner sans porter le titre de roi: il choisit donc pour successeur de Joas le prince Hannés, âgé de plus de soixante-dix ans. Ce vieillard, bigot et valétudinaire, devait faire en tout la volonté du Ras, et celui-ci, pour l'attacher plus sûrement à son parti, lui sacrifia sa petite fille Ouelleta-Sellassé, qui, par sa jeunesse et sa beauté, semblait mériter mieux que ce roi. Ce mariage, qui consacrait l'union des deux êtres les plus antipathiques, ne put être consommé, et le vieux Hannés ne fut époux que de nom.

Cependant Ouaragna-Fasil, quoique vaincu, n'était pas encore soumis. Mikaël, qui s'apprêtait à marcher contre lui, engagea le Roi à le suivre; mais il ne voulut jamais y consentir, et, comme le Ras craignait l'influence des partisans de Fasil

s'il laissait le prince seul à Gondar, il le fit empoisonner.

TÉCLA-HAIMANOUT III.

1769. Mikaël, contrarié dans ses plans par la résistance inerte de l'impuissant Hannés, voulut essayer d'un jeune homme qui, par sa malléabilité, devait être plus propre à servir ses desseins, et il donna la couronne au fils du Roi qu'il venait de faire mourir. Técla-Haimanout, c'est ainsi qu'il s'appelait, était à peine âgé de quinze ans, et il joignait à la beauté du corps l'élévation de l'esprit. Mikaël, suivi du jeune Roi, alla chercher l'armée des rebelles. Les soldats d'Ouaragna-Fasil ne purent soutenir le choc des Tigréens, plusieurs Galla tombèrent au pouvoir du Ras, qui les fit impitoyablement massacrer pour venger la mort de Mariam-Baréa. Ouchéka, cousin de Loubo, fut écorché vivant, et sa peau, remplie de paille, fut portée devant Mikaël, qui avait lui-même ordonné ce barbare supplice. Gucho et Pooussen, tous deux amis d'Ouchéka, avaient demandé sa grâce; mais le Ras l'avait refusée, et il avait même maltraité ces deux généraux, parce qu'ils s'étaient intéressés pour son ennemi.

Mikaël rentra triomphant à Gondar; mais, à

peine arrivé dans cette capitale, il apprit qu'Ouaragna, profitant de la retraite des troupes, avait repris l'offensive et battu les partisans du Roi. Le Ras, accoutumé à attaquer brusquement ses ennemis, donna ordre à Gucho et à Pooussen d'aller lever des troupes dans leurs provinces et de venir le joindre à Gojam; mais ces deux généraux n'avaient pas oublié les mauvais traitements de leur chef, et, au lieu de se trouver au rendez-vous, ils firent une alliance avec Ouaragna et résolurent de résister ensemble à Mikaël. Celui-ci, effrayé des projets de ses ennemis, repassa le Nil avec la plus grande confusion : le lit de ce fleuve avait été gonflé par les pluies qui tombaient depuis quelques jours : Oualed-Iassous, ancien général d'Ouchéka, devait venir attaquer le Ras au moment où son armée serait divisée sur les deux bords du Nil; mais il arriva trop tard, car toutes les troupes du Roi se trouvaient déjà réunies sur la rive opposée.

Lorsque Gucho et Pooussen eurent appris que l'armée royale avait passé le fleuve sans être inquiétée, ils résolurent de retirer leur appui à Ouaragna ; celui-ci, irrité de tous ces contre-temps, s'avança vers le camp du Ras avec l'intention de reconnaître le véritable état de ses forces, et re-

fusa le combat que Mikaël lui offrit. L'armée du Roi marchait toujours vers Gondar : chemin faisant, elle fut rejointe par deux cavaliers qui vinrent offrir au Roi la soumission d'Ouaragna ; ils annoncèrent aussi que leur général était prêt à marcher contre Gucho et Pooussen après l'époque des pluies. Mikaël, qui n'osait ajouter foi à cette détermination soudaine, accepta néanmoins les propositions d'Ouaragna et lui donna à commander Damot, Gojam et le pays des Agous. A cette nouvelle, Gucho et Pooussen, redoutant la vengeance de celui qu'ils avaient lâchement abandonné, dépêchèrent à leur tour un messager vers le Ras pour s'excuser de leur manque de parole et protester de leur bonne volonté et de leur entier dévouement aux intérêts du Roi; mais leur ambassadeur ne put pas même obtenir une audience de Técla-Haimanout, et il fut renvoyé après avoir été fort mal reçu par Mikaël.

Cependant une ligue formidable se formait contre le Roi. Le Damot et Gojam ne voulurent point reconnaître Ouaragna pour gouverneur. Le Bélessa, l'Amhara, le Lasta et Béghemder étaient dévoués à Gucho et à Pooussen. L'Ouagara, qui avait été ravagé par Mikaël, se déclara contre lui, et le Ras, menacé de toutes parts, résolut de se

rendre dans le Tigré, son pays natal, où il pourrait, à travers ses montagnes qui lui étaient si bien connues, braver tous ses ennemis. Alors, trompant les révoltés par d'habiles manœuvres, il parvint à passer le Tacazé, et il arriva dans le Siré au moment où, dupes de ses stratagèmes, Gucho et Pooussen l'attendaient du côté de Bélessa.

Lorsque ces deux généraux apprirent que Mikaël était arrivé dans le Tigré, ils se rendirent à Gondar et engagèrent la régente à s'emparer du pouvoir; mais celle-ci, qui craignait le vieux Ras et Ouaragna-Fasil, ne voulut pas y consentir. Cependant la Reine se décida plus tard à faire élire un nouveau souverain, et le choix tomba sur Oualed-Gorghis, fils d'Iassous II, auquel on donna le nom de Socinios II.

Sanouda, fils d'Oualed-Oul, et par conséquent neveu de la régente, fut élevé à la dignité de Ras; mais celui-ci, partisan de Mikaël, était resté à la cour pour surveiller les démarches des rebelles et pour tâcher de faire couronner un prince incapable et sans réputation, dans le cas où l'on voudrait donner un successeur à Técla-Haimanout. Sanouda avait parfaitement secondé les plans de Mikaël en contribuant à la nomination

de Socinios. D'un autre côté, le Ras avait fait un traité secret avec Fasil qui devait empêcher qu'il y eût un rapprochement entre la régente et les rebelles. Ce dernier se rendit aussi à Gondar et feignit d'embrasser le parti du nouveau roi, qui le nomma Ras à la place de Sanouda. A peine investi de ces nouvelles fonctions, il confia les places les plus importantes aux ennemis de Socinios, qui refusa d'approuver les mesures de Fasil, et celui-ci, qui avait prévu tout ce qui arrivait, s'applaudissait intérieurement de la confusion qu'il venait de semer dans l'administration du royaume.

Socinios, désespérant d'attirer Ouaragna dans son parti, appela Pooussen à Gondar, pour l'opposer au nouveau Ras. A cette nouvelle, Fasil sortit de la capitale et fit un appel à tous les fidèles serviteurs de Técla-Haïmanout. En même temps, Mikaël s'avançait à la tête d'une armée nombreuse, et, ne pouvant prendre la route du Sémén dont le gouverneur s'était révolté contre lui, il remonta le Tacazé jusqu'au Lasta, et passant par Béghemder, il arriva à Gondar, qui était plongé dans une affreuse consternation. La régente et Socinios s'étaient enfuis, et Ouaragna, qui ne comptait pas trop sur la bonne foi de Mikaël, se

retira à Gojam; où il attendait, disait-il, un renfort de Galla. Plusieurs partisans de Socinios furent pris, et le vieux Ras les fit condamner à mort. D'autres eurent les yeux crevés et furent exposés à un soleil ardent; on priva leurs cadavres de sépulture, et l'odeur qu'ils exhalèrent rendit pendant quelque temps le séjour de la ville insupportable.

Gucho et Pooussen ne négligèrent rien pour augmenter le nombre de leurs partisans : ils avaient réuni les troupes de Gojam, du Béghemder, d'Amhara, du Maïcha, du Fokara, et quelques tribus du Lasta. Lorsque les pluies eurent élevé le niveau du Tacazé, ils s'avancèrent vers Gondar et ravagèrent les campagnes pour engager Mikaël à sortir de la capitale; mais le Ras voulut encore garder ses positions, qu'il n'abandonna que lorsqu'il fut décidé à entrer en campagne.

Les deux armées étaient fortes chacune de 40,000 hommes : si Mikaël avait su vaincre la méfiance d'Ouaragna-Fasil et l'attirer vers lui avec les troupes dont il pouvait disposer, il aurait nécessairement fait pencher la balance en sa faveur, et l'hésitation de ce chef fut cause de la ruine de Mikaël.

Les adversaires ne tardèrent pas à se trouver en présence : la lutte s'engagea à Sébraxos, et quoique la bataille n'eût pas été décisive, elle fut avantageuse aux partisans du Roi, surtout par les divisions qu'elle occasionna parmi les confédérés, qui s'accusaient réciproquement de l'échec qu'ils venaient d'éprouver. Le lendemain, ceux-ci, craignant de ne pouvoir résister, offrirent au Roi leur soumission, à condition que Mikaël se retirerait dans le Tigré; mais le Ras était trop puissant pour que Técla-Haïmanout pût signer un semblable traité de paix.

Mikaël présenta de nouveau le combat à ses ennemis; mais un orage violent sépara les deux armées. Une troisième rencontre eut lieu, et les confédérés, quoique fort maltraités, ne se considérèrent pas comme vaincus et conservèrent leurs positions : ils reçurent de nouveaux renforts, et empêchèrent l'armée royale de communiquer avec Gondar. Le camp du Ras se ressentit bientôt des terribles effets de la disette; les troupes du Roi, affaiblies par leurs pertes successives et fatiguées de combattre pour Mikaël, qui était le seul obstacle à la paix, commencèrent à se débander, et le Ras, menacé de se voir abandonné, fut forcé, malgré sa fierté, de rétrograder

jusqu'à Gondar, avec l'intention secrète de se retirer dans le Tigré; mais ses ennemis, qui se doutèrent de son dessein, le suivirent de près et le bloquèrent dans la capitale.

Le Ras, ainsi investi, perdit un grand nombre de ses partisans et dut renoncer à toute tentative de résistance. Ses troupes furent désarmées et renvoyées dans le Tigré, au milieu des cris de malédiction de la populace. Mikaël fut sensible à cet outrage; mais il demeura calme, et, comme si l'on eût encore redouté son influence, personne ne chercha à le tourmenter, quoique l'on mît à mort les meurtriers de Joas qu'il avait lui-même fait assassiner. Gucho fut nommé Ras. Socinios, qui avait été pris par Pooussen, fut condamné à la peine capitale, et la régente, qui s'était enfuie, se rendit à Gondar, où elle fut suivie par Ouaragna-Fasil, qui vint faire sa soumission.

Cependant Gucho, abusant de son autorité, insulta cruellement la Reine-Mère, et la priva des revenus considérables d'une province soumise à son commandement; il traita le Roi lui-même avec mépris, et lorsque les gouverneurs des pays environnants venaient porter leurs tributs à Gondar, Gucho s'en emparait sans daigner même

consulter le prince, habitué à céder à ses tyranniques volontés; mais Técla-Haimanout, poussé par quelques uns de ses courtisans, résolut de le faire arrêter : Gucho, qui en fut informé, partit de Gondar, sous prétexte d'aller visiter une église voisine; le Roi le fit poursuivre, mais les soldats envoyés sur ses traces ne purent le ramener, et les plus opiniâtres perdirent la vie. Le Ras, craignant pour sa liberté, s'éloigna rapidement de la capitale, mais il fut pris par un chef de district, qui le ramena à Gondar, où il fut enfermé dans une prison. Bruce, qui se trouvait alors dans cette ville, nous apprend que Gucho n'obtint les regrets de personne.

Pendant quelque temps, le Roi, délivré de la tutelle des Ras, espéra recouvrer une entière indépendance; mais Pooussen, dont l'influence devenait redoutable, parvint à le détrôner et lui laissa la liberté de se retirer à Oualdubba, où il mourut dans la retraite la plus absolue.

V.

SOMMAIRE.

Dernière victoire de Mikaël. — Sa mort. — Iassous meurt de la petite-vérole. — Son successeur est tué d'un coup de lance dans un combat. — Les Galla sont animés par l'espoir de conquérir l'Abyssinie. — Salomon II se retire à Axoum. — Progrès des Galla. Influence du ras Goxa. — Portrait d'Ouelléta-Sellassé, gouverneur du Tigré. Il est sauvé d'un danger par un Anglais. — Raison qui entraîne les Galla vers l'Abyssinie. — Ils sont repoussés par Sellassé. — Voyage de M. Salt dans le Tigré. — Péarce. Ravages de la petite-vérole. — Mort d'Ouelléta-Sellassé. — Guerre civile. — Mort de Goxa. — Tyrannie de Marié. — Il ruine la province de Gojam. — Oubi. — Sabagadis. — Mort de Marié. — Mort de Sabagadis. — Extrait du Journal de M. Gobat. — Régence de Ménén. — Oubi se ligue avec le Ras pour repousser Aligas-Farès. — Oubi s'empare du Tigré. — Son ambition. — Considérations générales. — Portrait d'Aligas-Farès.

CHAPITRE V.

SALOMON I.

De 1777 à 1779, Pooussen n'osa pas s'emparer de la couronne, et il éleva au pouvoir suprême Ato-Salomon, issu de l'ancienne famille royale. Mikaël, retiré dans le Tigré, vécut, pendant quelque temps, comme un simple particulier :

il avait un parti très puissant dans cette contrée, et, lorsqu'il voulut reconquérir le pouvoir, il ne lui fut pas difficile de renverser Kéfla-Iassous, qui, après la disgrace du vieux Ras, avait obtenu le commandement de cette province. Il tomba entre les mains de son adversaire, qui lui imposa une forte amende : il lui fit ensuite crever les yeux ; on lui coupa les pieds et les mains, et il fut exposé à un soleil ardent jusqu'au moment de sa mort.

Salomon n'aurait pas été fâché de voir Mikaël reprendre son ancienne autorité, dans l'espoir d'être délivré de toute tutelle à la mort du Tigréen, qui était arrivé à une extrême vieillesse; mais le Roi mourut lui-même dans la deuxième année de son règne.

TÉCLA-GORGHIS.

1779 — 1783. Técla-Gorghis, fils de Hannés II et, par conséquent, frère de Técla-Haïmanout II, fut élevé sur le trône par le parti de Pooussen, représenté alors par Adam-Coumfou et par Ras-Aïto, gouverneur de Gojam et du Damot. Après un règne de cinq ans, il fut détrôné; il erra dans les diverses provinces de son royaume et se retira à Oualdubba, où son frère

avait passé les dernières années de sa vie. Ce fut sous ce prince, en 1780, que mourut le vieux Mikaël, qui laissa le gouvernement de sa province à son fils Oualed-Samuel.

IASSOUS III.

1783—1786. Técla-Gorghis eut pour successeur Iassous III, qui dut son élévation au Ras-Aïto; mais, après un règne de quatre ans, il mourut à Gondar, de la petite-vérole.

BÉDA-MARIAM II.

1786 — 1787. Le Ras-Aïto venait de faire alliance avec Ouelléta-Gabriel, gouverneur du Tigré; ils devaient réunir leurs forces pour aller combattre les Ejjous-Galla, qui empiétaient tous les jours sur l'Abyssinie et menaçaient d'envahir le Béghemder. Les deux alliés, après avoir donné la couronne à Béda-Mariam, prince de la famille royale, résolurent d'attaquer le gouverneur du Béghemder : ils marchèrent contre lui, on livra bataille et le nouveau Roi fut mortellement blessé d'un coup de lance. Sa mort ne fit aucune sensation : le peuple ne vénérait plus ses souverains.

HAIMANOUT.

1787—1788. Haïmanout succéda à Béda-Mariam : il fut soutenu par les troupes de Gojam et du Tigré ; mais Ras-Ali, gouverneur du Béghemder, ayant formé une alliance avec la tribu des Ejjous-Galla, s'avança vers Gondar et détrôna Haïmanout, qui parvint à s'échapper et se réfugia dans le Sémén, auprès de Ras-Gabriel, gouverneur de cette province.

ISKIAS.

1788—1793. Ras-Ali était alors maître de la plus grande partie du pays d'Amhara, et le gouverneur du Tigré n'était guère disposé à lui faire opposition. Ali profitant de sa puissance éleva sur le trône Iskias, fils d'Iassous III, qui était entièrement dévoué à ses intérêts. En 1791, Ouelléta-Sellassé, qui commandait dans le Tigré, s'efforçait de pacifier ses sujets, qui s'étaient révoltés vers les frontières du Dankali. Pendant qu'il était occupé à guerroyer dans cette partie de ses États, les habitants d'Adet et de Siré se soulevèrent ; mais, grâce à l'activité de ce chef, le calme fut bientôt rétabli. Iskias régna six ans ; et il fut détrôné par le parti du Tigré, véri-

table représentant de la nationalité abyssinienne ouvertement opposée aux ras d'Amhara qui, soutenus par les Galla, nourissaient l'espérance de s'emparer entièrement du pays chrétien.

SALOMON II.

1793—1795. Le gouverneur de Gojam nommé Merrid chercha à s'opposer de toutes ses forces à l'invasion que projetaient les Galla; il se ligua avec le gouverneur du Tigré, Ouelléta-Sellassé, qui rassembla une armée nombreuse, passa le Tacazé et arriva dans le Sémén soumis à Ras-Gabriel, qui était dans ses intérêts : de là il fondit sur le Béghemder et l'Oualkaït qu'il ravagea complètement, et, après avoir fait un traité d'alliance avec le gouverneur du Sémén, il reprit le chemin de sa province avec son armée enrichie des dépouilles des vaincus. Ouelléta et Merrid donnèrent la couronne à Salomon, fils unique de Técla-Haïmanout II; mais, après un règne de deux ans, ce prince, obligé d'abandonner Gondar, vint chercher un refuge auprès d'Ouelléta-Sellassé et se retira dans la ville sacrée d'Axoum, où il vivait encore lors du second voyage de M. Salt en Abyssinie.

JOUNIOS.

1795 — 1796. Isérat, gouverneur du Béghemder, soutenu par les Galla, donna la couronne à un prince du sang royal, nommé Jounios ; mais à peine avait-il régné trois mois, qu'il fut détrôné par Goxa, chef des tribus des Ejjous, qui, s'avançant du sud vers le nord, empiétaient tous les jours sur le territoire des peuplades chrétiennes. Ils avaient établi leur camp entre les provinces d'Angot, d'Amhara et du Béghemder, où ils se sont maintenus jusqu'à ce jour.

Pendant ce temps, Ouelléta-Sellassé, qui avait eu un différend avec le Ras-Gabriel, fit une irruption dans le Séménn. Son ennemi se réfugia sur un pic escarpé et résista longtemps au Tigréen; mais, sur le point d'être forcé dans sa retraite, il l'abandonna et il fut obligé d'accepter les conditions qu'Ouelléta-Sellassé voulut lui imposer.

ADIMO.

1796 — 1798. Goxa avait acquis une grande puissance; il plaça la couronne sur la tête d'Adimo sans rencontrer d'obstacle. Jounios s'échappa de Gondar et se retira heureusement dans

le pays montagneux du Lasta. Son successeur mourut après un règne de deux ans.

GOUALOU.

1798—1816. Goxa disposa de nouveau du trône à sa volonté, et il y fit monter l'impuissant Goualou, qui le laissa gouverner paisiblement durant l'espace de dix-sept ans. Quelques personnes prétendent que Goxa, d'accord avec Ouelléta-Sellassé, avait maintenu Goualou sur le trône pour éviter les querelles engendrées par les changements de souverain.

Ouelléta-Sellassé, de simple choum d'Enderta, était devenu gouverneur de toutes les provinces situées à l'orient du Tacazé; il avait une puissance aussi grande que celle de Mikaël avant sa chute. M. Salt, qui a connu particulièrement ce chef pendant son séjour en Abyssinie, et qui va nous fournir quelques renseignements positifs sur l'histoire de cette époque, s'est assez longuement étendu sur la vie de ce Ras; voici le portrait qu'il nous en a laissé : « Il paraît, » dit le voyageur anglais, « par le tableau que j'ai tracé des affaires » du Tigré, qu'à mon premier voyage j'avais » conçu une fausse idée du caractère du Ras, » que je croyais alors devoir son élévation plus

» à son adresse qu'à son esprit[1]. Je me trompais, » sans doute; car Ouelléta-Sellassé ne se dis- » tingue pas moins par son intrépidité que par la » politique habile avec laquelle il a constamment » régi le pays soumis à son gouvernement : il a » livré avec succès plus de quarante batailles, » dans lesquelles le seul reproche qu'il y eût à » lui faire était de pousser trop loin le mépris » de la vie [2]. »

L'impression laissée par Mikaël sur l'esprit de ses sujets avait été profonde, et ses descendants avaient un parti puissant prêt à les aider de tout son pouvoir.

En 1807, une révolte se manifesta dans le Tigré; elle était conduite par Iskias, fils de Mikaël. Tous les chefs qui avaient trempé dans la conspiration se réunirent à Adoua avec leurs troupes. Cependant les provinces les plus belliqueuses se déclarèrent pour Ouelléta-Sellassé[3], et les rebelles, épouvantés à cette nouvelle, s'enfuirent, sans oser attendre ce gouverneur. Pendant que

[1] *Voyez* la traduction française des *Voyages de lord Valentia*, tom. IV, page 95. (Note du traducteur.)

[2] *Voyez*, pour de plus amples détails, le second voyage de M. Salt en Abyssinie.

[3] C'étaient celles de Tembcn, Enderta, Giralta, Agami, Haramat, Ouombourta, Désa, Ouogérat, Salaoua, Bora et Avergale.

les deux partis parlementaient, les partisans des révoltés parvinrent à mettre le feu à la demeure du Ras, qui aurait peut-être péri sans le dévouement de M. Péarce, domestique anglais, que M. Salt avait laissé auprès d'Ouelléta-Sellassé, lors de son premier voyage. Le Ras fut sauvé, et plusieurs conjurés formèrent alors le projet de l'assassiner; mais il fut prévenu à temps et se saisit des conspirateurs, qui furent privés de leurs commandements ou emprisonnés; la rébellion s'apaisa, et cette lutte, qui s'annonçait menaçante et terrible, ne coûta la vie qu'à un très petit nombre de personnes.

A peine délivré de ce danger, Ouelléta fut attaqué d'un autre côté. Les Galla situés au sud du Tigré méditaient une expédition contre ses États, et leurs chefs, qui réunissaient sous leurs ordres un grand nombre de tribus, voulaient tenter de s'emparer de l'Abyssinie tout entière. On n'a pas encore fait connaître la cause qui poussait les Galla vers le territoire des chrétiens : deux puissants motifs ont contribué à les répandre en Abyssinie : les tribus nouvellement assises sur les possessions méridionales de cette contrée étaient pressées par les peuplades établies dans les lieux malsains de l'ancien royaume d'Adal, et

qui voulaient à tout prix s'emparer des hautes régions dont la fécondité et le climat les séduisaient. A cette cause venait se joindre le désir qu'éprouvaient les Galla convertis au mahométisme de conquérir le pays chrétien pour y établir leurs croyances ; et les projets conçus par les anciens rois d'Adal, soutenus par les musulmans d'Égypte et d'Arabie, furent alors sur le point d'être exécutés ; et ces tribus qui, après avoir détruit l'ancienne puissance des peuples d'Adal, ont hérité de leur foi et de leur haine pour tout ce qui porte le nom de chrétien parviendront peut-être un jour à réaliser leurs espérances de conquête.

Les ras qui commandaient à l'occident du Tacazé étaient originaires de ces tribus, et quoique chrétiens dans la pratique, leurs intérêts étaient liés à ceux de leurs compatriotes. Ainsi les Galla, se croyant sûrs du succès de ce côté, avaient résolu de se porter en masse sur le Tigré. Vers la fin de l'année 1807, Goji, leur chef, se mit en marche : il s'empara d'abord de quelques provinces du Lasta, et s'avança directement vers l'Enderta. « Goji, » dit M. Salt, « passait pour le » plus grand guerrier de son temps ; il avait, » sur le champ de bataille, toute l'habileté qui

» avait rendu fameux le ras Mikaël, et il le » surpassait même en férocité. »

Cependant, quoique son armée se composât de quarante mille hommes et qu'Ouelléta-Sellassé n'en eût que trente mille à lui opposer, le chef galla fut vaincu. Les troupes abyssiniennes s'avancèrent à sa rencontre ; mais, à la nouvelle de leur approche, Goji rentra dans le Lasta avec l'intention d'attirer l'ennemi dans une belle plaine où il pourrait déployer sa cavalerie avec avantage. Après plusieurs escarmouches, il y eut un engagement général, et la victoire se déclara pour les Tigréens : les Galla prirent la fuite, et Ouelléta-Sellassé les poursuivit jusque sur leur propre territoire. Effrayé des conséquences de cette invasion, Goji demanda la paix, que son ennemi lui accorda à condition qu'il ne tenterait plus d'entrer dans le Tigré. Liban, chef puissant de l'une de ces tribus établies à l'ouest des possessions de Goji, se rendit garant du traité.

Ouelléta-Sellassé se retira à Antalo, où il faisait ordinairement sa résidence. En 1809, Sabagadis, qui, depuis, a régné sur tout le Tigré, refusa de reconnaître l'autorité du Ras, qui marcha contre lui ; mais il ne put jamais parvenir à le débusquer de ses positions inaccessibles. Il laissa

sur les lieux une armée suffisante pour empêcher la rébellion de s'étendre, et il se porta vers les confins du Samhar, où plusieurs districts refusaient de payer les impôts ; il fit une incursion dans Agguéla, et, passant par Séraoué, il s'avança jusqu'aux frontières de Hamacèn ; il établit son camp sur les rives du Mareb, et de là revint à Adoua au commencement des pluies. Ce fut vers cette époque que M. Salt arriva chez Ouelléta-Sellassé avec une mission du gouvernement britannique : ce voyageur devait chercher à établir des relations entre l'Angleterre et l'Abyssinie; mais il ne put pénétrer jusqu'à Gondar, et il remit au Ras les présents destinés au roi d'Abyssinie : il retourna dans son pays, avec une lettre de Sellassé pour son souverain ; mais les négociations entamées par les Anglais n'ont pas eu de suites [1].

Lorsque M. Salt partit pour l'Angleterre, il laissa en Abyssinie son domestique Péarce, dont nous avons déjà parlé. Celui-ci, d'après la recommandation de son maître [2], a tenu un jour-

[1] *Voyez* la relation que M. Salt a donnée de sa mission. 2 vol. in-8, traduction de M. Henri. Paris, 1816.

[2] Péarce naquit le 14 février 1779, à East-Acton, dans le Middlesex. Sa répugnance pour l'étude engagea son père à le mettre en apprentissage à Londres, chez un charpentier ; mais il s'échappa bientôt et s'embarqua à bord d'un bâtiment en qualité de novice. A son retour de Saint-Pétersbourg, son père le plaça chez un

nal exact de ce qui s'est passé dans cette contrée jusqu'en 1819. Sa relation a été imprimée en anglais[1], et un extrait a été traduit en français et consigné dans les *Nouvelles annales des voyages*[2].

Malgré la défaite récente de Goji, les Galla nourrissaient toujours l'espérance de s'emparer du nord de l'Abyssinie. Ras-Goxa, qui commandait à l'ouest du Tacazé, aida ses compatriotes de tout son pouvoir, mais leur nouvelle invasion fut encore repoussée par Ouelléta-Sellassé. Aux ravages de la guerre vinrent se joindre ceux de la petite-vérole, qui fit un grand nombre de victimes dans le Tigré, vers la fin de l'an-

marchand de cuirs, et il ne tarda pas à s'embarquer de nouveau sur une corvette qui allait croiser sur les mers du Nord. Le bâtiment fut pris par les Français, et Péarce, prisonnier de guerre, fut envoyé à Quimper, d'où il parvint encore à s'échapper. Il passa dans la Chine, et voulut aller offrir ses services aux Indiens: il vint à Bombay, à Madras et au cap de Bonne-Espérance, où il fit naufrage; il parcourut ensuite les mers d'Amérique, arriva à Moka avec l'*Antilope*, d'où il s'enfuit pour se faire musulman; il rentra de nouveau sur ce bâtiment, grâce à la bonté de lord Valentia, et se rendit en Abyssinie; il prit une part active à toutes les guerres de ce pays, et repartit avec sa femme en 1818. Il mourut en 1820, à Alexandrie, au moment où il allait revenir en Angleterre avec une mission de M. Salt, son protecteur.

[1] The life and adventures of Nathaniel Pearce: written by hymself during a residence in Abyssinia from the year 1810 to 1819. Together wish M. Coffin's account of his visit to Gondar. Edited by J.-F. Hales. esq. 2 vol. in-8. — London, 1831.

[2] Voyez les *Nouvelles Annales des Voyages et des Sciences géographiques*, publiées par MM. Eyriès, de Larenaudière et Klaproth, tom. 1er, de l'année 1832, pag. 157 et suiv. — 331 et suiv.

née 1811 : elle continua à sévir avec la même force jusqu'en 1812. Oisoro-Mantaub, femme du vieux Ras [1], mourut des suites de cette maladie, le 16 février 1812. Dans le cours de cette année, une troupe de Galla qui avaient l'intention de piller la caravane du sel fut mise en déroute par les troupes du Tigré. Le roi Goualou mourut bientôt après cet évènement.

JOAS II.

1816—1820. Goualou, sentant sa fin approcher, choisit un prince nommé Joas pour successeur. Au commencement de 1814, Ouelléta-Sellassé, fatigué des agressions réitérées des Galla qui tenaient continuellement le pays en alarme, dirigea une expédition contre Goxa, qui était lié d'intérêt avec eux. Son armée arriva victorieuse devant Gondar, et il retourna dans le Tigré, faisant preuve, sur son passage, d'une modération et d'une douceur peu communes aux chefs abyssiniens.

Ouelléta-Sellassé finit sa carrière au mois de mai de l'année 1816 : à sa mort, une foule de chefs de province aspirèrent à le remplacer, et la guerre civile désola tout le Tigré. Enfin Sabagadis, que

[1] A cette époque, Ouelléta-Sellassé avait environ 70 ans.

nous avons vu se révolter contre l'autorité du vieux Ras, se fit reconnaître pour son successeur.

Après un règne de quatre ans, Joas fut détrôné par Heila-Mariam.

BÉDA-MARIAM II.

1818. Heila-Mariam était fils de Ras-Gabriel, qui commandait avant lui dans le Sémén. A l'abri des formidables positions de son pays, Heila jouissait d'une certaine indépendance, et il avait même joint l'Oualkaït aux possessions que son père lui avait laissées; il se crut assez fort pour mettre Béda-Mariam sur le trône, mais il ne put l'y maintenir que pendant quelques jours.

GUIGAR.

1818—1830. Goxa éleva sur le trône le prince Guigar, et ce fut un des derniers actes importants de sa vie; il mourut bientôt après et laissa le commandement de ses provinces et son titre à son fils Iman, que sa douceur et sa bonté rendirent cher au peuple. Malheureusement, il mourut bientôt après son avènement au pouvoir, et fut remplacé par Ras-Marié, son frère, célèbre en Abyssinie par ses cruautés et sa tyrannie.

Marié résidait à Dévra-Tabour : peu soucieux de s'attirer l'amour de son peuple, il ne chercha qu'à s'attacher l'armée, afin de pouvoir gouverner ses sujets en despote. Les paysans étaient dépouillés de leur bien, sans pouvoir obtenir justice, et, dans leurs propres foyers, les troupes agissaient comme en pays conquis. C'est Marié qui a ruiné Gojam, l'une des plus belles provinces de l'Abyssinie.

Pendant que ce chef exerçait son affreux despotisme, Oubi, fils de Heila-Mariam, succéda à son père dans le commandement du Sémén, au détriment de son frère aîné, qui était absent lors de la mort de Heila. Celui-ci chercha dans la suite à renverser Oubi, qui, pour le forcer à l'inaction, lui fit crever les deux yeux. Pendant ce temps, Sabagadis régnait sur le Tigré, et, protégée par ce chef puissant, cette vaste province travailla ardemment à se relever de ses désastres. Marié, Oubi et Sabagadis gouvernaient à eux trois l'Abyssinie tout entière.

Sabagadis se montrait le digne successeur d'Ouelléta-Sellassé; il joignait à l'intrépidité du soldat la sagacité d'un homme d'État, et il comprenait mieux qu'aucun de ses prédécesseurs tous

les avantages que l'Abyssinie pourrait retirer d'une alliance avec les Européens : il avait formé le projet d'entrer en relation avec eux ; mais il sentait aussi que son pays ne jouirait de quelque importance que lorsqu'on aurait reconstitué son ancienne unité. Pour arriver à ce but, il fallait d'abord anéantir la puissance galla, représentée par Marié, et il se ligua dans cette intention avec Oubi, déjà connu par sa valeur. Sabagadis donna sa fille en mariage au jeune gouverneur, dont il épousa lui-même la sœur.

En 1830, Oubi déclara la guerre à Marié : Sabagadis devait envoyer des troupes au secours de son gendre, et Marié, qui en fut informé, manda un homme de confiance vers Sabagadis pour lui demander la paix, qui fut refusée. Alors il tomba sur l'armée d'Oubi, sans donner aux troupes de Sabagadis le temps de la rejoindre : le gouverneur du Sémén fut vaincu, et, voyant son pays dévasté, il demanda la paix à son tour et l'obtint. Oubi accusa son beau-père de sa défaite, et, pour se venger, il résolut de se liguer avec Marié et de déclarer la guerre au Tigré.

Sabagadis, informé de ce qui se passait, se disposa à marcher contre ses ennemis, et il partit d'Adoua dans le mois d'octobre 1830.

Les deux armées se rencontrèrent sur les rives du Tacazé. Oubi avait réellement amené ses troupes au secours de Marié, et il commandait l'avant-garde. Le 13 janvier 1831, les soldats de Marié passèrent le Tacazé ; le 14, la bataille s'engagea, les Tigréens furent vaincus et mis en fuite. Marié ne jouit pas de son triomphe, car il perdit la vie dans le combat. Sabagadis fut fait prisonnier.

Mais laissons raconter la suite de cette histoire à M. Gobat, qui a vécu dans l'intimité de Sabagadis et qui, à cette époque, se trouvait en Abyssinie : « Le 18 janvier, » dit ce missionnaire, « quand je me levai, je fus tout surpris de voir tous les chefs tristes et quelques soldats continuer la route de la veille [1]. Un moment après, Walda-Mikaël me fit appeler en secret et me dit qu'il était arrivé un messager pendant la nuit qui lui avait apporté une affligeante nouvelle, mais que je ne devais pas paraître triste, de peur de causer des soupçons : c'est que son père (Sabagadis) était mort. Je pus à peine m'empêcher de pleurer toute la journée. Pauvre Sabagadis! il fut fait prisonnier le 14, et le 15 on lui coupa la tête. Avant de le faire mourir, les Galla lui permirent

[1] M. Gobat était alors éloigné du théâtre de la guerre.

de parler à un de ses officiers, prisonnier comme lui, mais qui devait être renvoyé. Il fit son testament et ordonna, entre autres, à ses enfants de regarder son fils Walda-Mikaël comme leur père et de lui être soumis et fidèles. Il chargea Walda-Mikaël de faire du bien à ses amis anglais [1] aussi longtemps qu'il en aurait le pouvoir. En entrant dans la tente où il devait perdre la vie, il dit à ses ennemis : « Je n'ai combattu dans cette guerre que pour défendre le pays dont j'étais le père et que vous vouliez ruiner sans cause. Vous pouvez tuer mon corps; mais mon ame est entre les mains de Dieu. Frappez seulement, je ne crains rien. » En prononçant ces mots, il mit la main sur ses yeux pour recevoir le coup mortel [2]. »

On nous a appris dans le pays que la majorité des ennemis était disposée à conserver la vie à Sabagadis; mais les parents de Marié voulurent absolument venger la mort de ce chef en faisant mourir leur prisonnier. On eut de la peine à trouver un homme qui voulût se charger de la sanglante exécution; mais un Galla, pour quelques pains et un breulli d'hydromel, consentit à remplir le rôle de bourreau. Après cet évènement,

[1] Les missionnaires.
[2] *Voy.* Gobat, pag. 386.

les Tigréens composèrent un chant en l'honneur de leur malheureux prince; il est d'une simplicité touchante : on le trouvera traduit dans le journal de M. Gobat[1].

Après la mort de Marié, Dori, son frère, prit le commandement de l'armée et s'avança jusqu'à la ville d'Axoum qu'il respecta; mais tous les autres lieux furent impitoyablement ravagés. Ce chef, étant tombé malade, repassa le Tacazé et mourut au mois de mai 1831. Alors tous les chefs de province vinrent faire leur soumission au jeune Ras-Ali, petit-fils de Goxa, que nous avons trouvé à Dévra-Tabour; et sa mère, Oisoro-Ménén, se chargea de la régence pendant la minorité de son fils. Un des premiers soins de l'Oisoro fut de renverser le roi Guigar et d'en élever un nouveau plus disposé à favoriser ses desseins.

JOAS II.

1831. Oisoro-Ménén fit donner la couronne à un prince nommé Joas, qui résida à Gondar comme ses prédécesseurs. Après le départ de Dori pour le pays d'Amhara, Oubi, qui avait reçu le commandement du Tigré, vint établir son camp auprès d'Adoua, où la plupart des

[1] Pag. 401.

chefs s'empressèrent de venir reconnaître son autorité. Oubi nomma un gouverneur pour le remplacer pendant son absence, et il se retira dans le Séméṇ.

Solé-Anguéda prétendait avoir des droits au gouvernement des provinces soumises à Oubi ; ce dernier le poursuivit jusqu'à Antalo, où il s'était réfugié, et revint à Enchetcab, après l'avoir fait prisonnier. Lorsque les chefs du Tigré avaient appris l'arrivée d'Oubi à Antalo, ils s'étaient réunis pour lui résister, persuadés qu'ils allaient être attaqués; mais, après le départ de ce prince, tous les chefs se divisèrent et se déchirèrent entre eux, tandis qu'Oubi, qui se tenait à l'écart, s'applaudissait de leurs sanglantes querelles, dont il espérait profiter.

Sur ces entrefaites, Aligas-Farès, issu d'une famille galla, qui avait embrassé le christianisme et s'était affermi dans le Lasta, s'apprêtait à faire la guerre au jeune Ras-Ali. Oisoro-Ménén appela Oubi à son secours, et au moment où le gouverneur du Séméṇ allait partir pour le Tigré, il fut obligé de prendre le chemin du Béghemder : il combina ses forces avec celles du Ras, et battit Aligas-Farès, qui se réfugia sur les hautes montagnes de son pays; le combat eut lieu à la fin

d'octobre 1831. Aligas-Farès avait entrepris cette guerre afin de donner le temps aux fils de Sabagadis de s'affermir dans le Tigré pendant qu'il occuperait leurs ennemis. L'ancien roi Guigar accusa Joas d'avoir poussé Aligas-Farès à cette démarche, et le Ras-Ali lui enleva la couronne.

GUÉBRA-CHRISTOS.

Ali plaça sur le trône un prince nommé Guébra-Christos.

Oualda-Mikaël, loin d'être secondé par ses frères, ne trouva en eux que des ennemis qu'il fut obligé de combattre; il remporta quelques avantages aux environs d'Antalo, dans le mois de décembre 1831, et revint vers Adoua pour tâcher de soumettre le lieutenant d'Oubi. A cette nouvelle, le prince du Sémén passa le Tacazé et s'avança vers Agami pour s'emparer des redoutables positions de cette province; mais les fils de Sabagadis, qui s'étaient réunis, à l'exception d'un seul nommé Cahsaï, rebroussèrent chemin et déconcertèrent les projets d'Oubi, qui se retira, à son tour, dans la province montueuse de Temben, d'où il sortit pour ravager les pays environnants; et au lieu de retourner dans le Sémén, selon son habitude, il passa la saison des pluies dans le Tigré. Les fils

de Sabagadis obtinrent d'abord quelques légers succès, mais ils ne purent lasser leur ennemi, qui devait finir par l'emporter.

Pendant ce temps, Aligas-Farés, après avoir rassemblé une armée, avait complètement battu Déjaj-Amédé et Déjaj-Béchir, chefs des Ejjous-Galla et oncles de Ras-Ali. A cette nouvelle, Oubi feignit de repasser le Tacazé pour voler au secours du Ras : les fils de Sabagadis, trompés par cette démonstration, abandonnèrent leurs positions pour aller soumettre quelques districts voisins ; leur ennemi retourna rapidement sur ses pas et s'empara d'Agami. Les fils de Sabagadis voulurent reprendre leur province et livrèrent un combat à Oubi, le 3 novembre 1832; mais ils furent vaincus et obligés de faire leur soumission au chef du Séménn, qui leur restitua la moitié de l'héritage de leur père.

Guébra-Christos fut empoisonné par l'ancien roi Guigar : depuis ce temps Oubi est revenu tous les ans dans le Tigré pour combattre les fils de Sabagadis, qui se sont révoltés plusieurs fois et qui résistaient encore pendant que nous nous trouvions dans Agami. Dans ces derniers temps, la puissance d'Oubi s'est considérablement accrue, et pour lutter avec succès contre le jeune

Ali, dont il ambitionne le titre, il a accueilli un prince de l'ancienne dynastie, nommé Técla-Gorghis, qu'il se propose de placer sur le trône, afin de régner lui-même sans concurrent.

Toutes les provinces comprises dans notre division géographique composaient le vieil empire d'Abyssinie, qui se trouve aujourd'hui démembré : ces vastes régions, dont une grande partie a été envahie par les Galla, sont gouvernées par quatre princes indépendants par le fait, mais qui se disent tous soumis au descendant des anciens empereurs. Le rejeton de cette dynastie surannée occupe à Gondar un simulacre de trône et habite un palais délabré comme sa royauté. Ras-Ali est le premier lieutenant de ce fantôme de souverain : il voit sous sa domination le Béghemder, Bélessa, Fokara, une partie d'Ouagara, Gondar, Tchelga, Ras-el-Fil, Dembéa, les Agous, le Maïcha, Gojam et le Damot. Déjaj-Oubi tient sous sa puissance le Sémén, Oaldubba, Oualkaït, une grande partie d'Ouagara, Menna et presque tout le Tigré : Déjaj-Aligas-Farès règne sur le Lasta, qui comprend le Bora, le Salaoua, les Gualiou-Agous et les Tchéra-Agous : il a soumis depuis peu un chef des Ejjous, nommé Ali-Marié, qu'il a rendu son tributaire ; enfin le royaume de Choa est gouverné par Sahlé-Sellassi,

qui n'a aucun rapport politique avec les trois autres. Le Dankali est aujourd'hui indépendant, et les diverses contrées dont nous n'avons pas parlé dans ce recensement général ont été conquises par les Galla, à l'exception de celles de Hururgué et des Somouli, qui ont résisté au débordement de ces Barbares.

A l'exemple de Sahlé-Sellassi, qui prend ses ébats sur les tribus galla qui l'environnent, les chefs puissants d'Abyssinie se choisissent pour victime un ennemi plus faible qu'eux, qu'ils ne laissent jamais en repos : chaque année, après l'époque des pluies, ils envahissent son territoire, et leur armée trouve, au moyen du pillage, une subsistance facile. C'est ainsi qu'Oubi descend des hauteurs du Sémén pour aller ravager le Tigré, tandis que le Ras s'empresse de se porter sur les domaines d'Aligas-Farès, qui, livré à ses propres forces, n'est pas capable de lui résister de front.

Nous avons déjà eu l'occasion de faire connaître Oubi, Ras-Ali, Sahlé-Sellassi; nous terminerons notre résumé historique par le portait du roi de Lasta.

Aligas-Farès est un homme de petite taille, et, malgré son état valétudinaire, il est actif, audacieux : il harcèle continuellement son ennemi,

l'attaque en détail, évite de se rencontrer avec lui en bataille rangée; mais, comme ses forces sont trop inférieures, il ne peut empêcher le Ras de s'établir dans son pays et de le livrer au pillage; alors Farès se retire sur la montagne de *Chara*, où il est impossible de l'atteindre. Son épouse réside ordinairement à Lalibélá, qui est un asile inviolable. Les habitants du royaume de Lasta, ruinés par des guerres continuelles, abandonnent leur malheureux pays, et se portent par milliers vers la province de Dembéa, où ils cultivent les terrains voisins du lac de Tana.

On croit qu'il existe entre Oubi et Farès un traité secret d'alliance, et qu'ils ont l'intention de fondre sur Ras-Ali quand ils jugeront le moment favorable : l'occasion se serait probablement déjà présentée depuis longtemps si les deux parties intéressées ne redoutaient pas leur ambition mutuelle.

Telle est aujourd'hui l'Abyssinie, inquiète, malheureuse, bouleversée : au milieu des sauvages tribus africaines qui, par leur civilisation, leurs mœurs et leur caractère, semblent appartenir à une création différente de la nôtre, la belle population d'Abyssinie, au milieu de ses champs si fertiles, avec sa nature si malléable et en même temps si forte, nous paraît destinée à relier

entre elles les diverses tribus qui l'environnent, et qui toutes ont tenté, mais en vain, de s'emparer de cette intéressante contrée, qui doit au contraire, nous le croyons, les soumettre un jour à son empire. Chaque peuple est jeté sur la terre avec une mission spéciale, providentielle; tous ont une œuvre à accomplir, un but à atteindre, l'association.

Les Abyssiniens, qui professaient d'abord les doctrines du fétichisme et du polythéisme liées avec le sabéisme, abandonnèrent leur religion du temps de Makéda, et crurent au Dieu unique révélé par Moïse; le judaïsme se répandit au sein de cette nation, sans effusion de sang; on n'éleva pas des bûchers et l'on n'inventa pas des supplices: ceux de ses enfants qui n'étaient pas encore préparés pour accepter les nouvelles croyances restèrent entièrement libres dans l'exercice de leur religion, et ces peuplades, que nous sommes habitués à considérer comme Barbares, donnèrent, à une époque si reculée, un admirable exemple de douceur et de tolérance que l'Europe aurait dû imiter.

Lorsque la loi de Moïse devint insuffisante, nous avons vu les Abyssiniens accueillir la révélation chrétienne, qui s'intronisa parmi eux sans

troubles et sans agitations. En butte à la haine des musulmans à cause de leurs nouvelles croyances, ils résistèrent à ces hardis convertisseurs qui voulaient remplacer l'Évangile par le Koran et les églises du Christ par les mosquées : plus tard, il est vrai, des querelles religieuses firent verser du sang en Abyssinie, mais elles furent provoquées par les jésuites, et le calme fut rétabli dès qu'on les eut expulsés.

L'Abyssinie est donc essentiellement tolérante, essentiellement liante; elle s'attire l'affection des peuples qu'elle soumet par la force des armes et sait les associer à ses destinées : l'Abyssinie, nous n'en doutons pas, doit jouer un rôle important parmi les races noires, lorsqu'arrivera le moment de leur régénération.

Nous allons parler maintenant de l'église et du clergé abyssiniens.

VI.

SOMMAIRE.

Version de quelques auteurs relative à la conversion des Abyssiniens au christianisme. — Le schisme d'Orient s'introduit en Abyssinie. — Longs jeûnes. — Cérémonie du baptême. — Sacrement de l'Eucharistie. — Mariage. — Sépulture. — Vénération des Abyssiniens pour Marie. — Raison de leur tolérance en matière religieuse. — Année abyssinienne. — Églises. — Ornements. — Peintures grossières. — Ressemblance du tabernacle des anciens Égyptiens et de l'arche des Éthiopiens. — Importance des asiles inviolables. — Les cimetières.

CHAPITRE VI.

Plusieurs auteurs attribuent la conversion des Abyssiniens au christianisme à l'apôtre Philippe, d'autres à saint Matthieu, ou à saint Barthélemy, et quelques uns à l'eunuque de la reine Candace, baptisé par saint Philippe ; Baronius et Scaliger prétendent que ces peuples ne furent initiés à la

religion de Jésus que dans la quinzième année du règne de Justinien. La tradition et les chroniques éthiopiennes assurent que la foi leur fut apportée par Frumentius sous l'épiscopat de saint Athanase. Socrate, dans son *Histoire ecclésiastique*[1], et Théodore, dans un ouvrage qui porte le même titre[2], viennent confirmer la vérité des annales du pays.

Ces peuples reçurent donc la religion du Christ sous sa forme primitive, mais ils l'ont tellement dénaturée depuis par l'introduction de pratiques juives ou sabéennes, qu'il serait bien difficile de dire à quelle secte ils appartiennent : ils constituent une Église à part, quoiqu'ils adoptent théoriquement les croyances de l'Église cophte d'Alexandrie, dont le patriarche, qui réside au Caire, leur envoie, depuis leur conversion, le métropolitain chargé de leur direction spirituelle.

Lors de la conversion des Abyssiniens, la doctrine de Nestorius agitait l'Église. On sait que les opinions de cet évêque, qui n'admettait pas que Marie fût la mère du Christ considéré comme Dieu, furent condamnées par un concile. Les Abyssiniens, dans leur enthousiasme religieux,

[1] Livre 1er, chap. 10.
[2] *Idem*, chap. 25.

rejetèrent l'hérésie de Nestorius et conçurent alors pour Marie, qu'ils appellent quelquefois *mundi creatrix*, un amour et un respect exagérés.

En 1438, plusieurs prêtres abyssiniens envoyés par Zara-Jacob, leur roi, vinrent assister au concile de Florence et suivirent la bannière des Grecs qui, à l'exception de Marc, évêque d'Éphèse, déclarèrent qu'ils étaient prêts à s'unir aux Latins. Mais, à l'époque de la prise de Constantinople par Mahomet II, les fidèles partisans de l'Église grecque qui avaient réprouvé la conduite de leurs représentants au concile se séparèrent de Rome pour toujours [1].

Le schisme des Églises d'Orient passa bientôt d'Alexandrie en Abyssinie, où il subsiste encore. L'observaance du jeûne est, chez ces peuples, une grande preuve de religiosité [2]. Leur carême, qui

[1] Les premières querelles des Grecs et des Latins datent du pontificat de Nicolas Ier, qui déposa Photius du siége de Constantinople. Celui-ci assembla un concile, protesta contre l'autorité du pape, et il adressa aux Églises d'Orient une lettre dans laquelle il accusait les Latins de plusieurs erreurs.

En 1053, Michel Cerularius renouvela les mêmes attaques contre les Romains : il fut excommunié par des légats de Léon IX, qui séparèrent adroitement la cause de ce patriarche de celle de l'Église grecque.

En 1245, les Grecs assistèrent au concile de Lyon ; mais, craignant de tomber au pouvoir des Turcs, ils feignirent de renoncer aux doctrines de Photius.

[2] L'Église grecque était divisée d'opinions avec celle des Latins,

commence avant celui des Romains, dure cinquante-six jours, parce que le samedi et le dimanche ne sont jamais consacrés à l'abstinence : outre les jeûnes des mercredi et vendredi de chaque semaine, ils ont un petit carême de seize jours au mois d'août, dans l'intervalle compris entre la mort et l'assomption de Marie ; enfin ils vivent encore dans l'abstinence quarante jours avant la Noël.

Ainsi, chez les Abyssiniens, les trois quarts de l'année à peu près sont remplis par des jeûnes, mais peu d'entre eux les observent ; les moines sont peut-être les seuls qui s'y soumettent strictement : les grands et les prêtres enfreignent quelquefois le précepte que la masse du peuple ne respecte plus.

Pendant les jours de jeûne, l'Église abyssinienne défend l'usage de la viande, des œufs, du beurre et du lait, mais elle permet celui du poisson : en carême, on peut manger dès les huit heures du matin le samedi et le dimanche, pourvu qu'on ne fasse pas gras ; pendant les autres jours, on ne doit prendre de nourriture qu'à trois heures du

sur le jeûne, le célibat des prêtres, la réserve de la confirmation aux évêques seuls, et sur l'addition du *filioque* au symbole de Constantinople.

soir. Comme les Abyssiniens n'ont ni montres ni horloges, ils divisent le temps en se basant sur le soleil.

Lorsque les enfants naissent avec une faible constitution, on s'empresse de les baptiser; mais, lorsqu'ils paraissent bien portants, on ne leur administre ce sacrement qu'après quatre-vingts jours si ce sont des filles et quarante jours si ce sont des garçons [1]. L'enfant, qu'on porte devant l'église, est dépouillé de ses vêtements; on le lave depuis les pieds jusqu'à la tête avec de l'eau bénite dans laquelle on a versé quelques gouttes de *meiroum* [2]; le prêtre plonge sa main dans l'eau et fait une croix sur le front de l'enfant en disant : « Il est baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit [3]. » Il met ensuite un cordon de soie bleue au cou du nouveau chrétien, et lui donne la communion et la confirmation [4]. Après cette cérémonie, on revêt l'enfant d'une simple

[1] Les Abyssiniens ne donnent le baptême, après ce laps de temps, que parce qu'ils croient qu'Adam ne fut introduit dans le paradis terrestre et ne reçut le Saint-Esprit que quarante jours après la création, et Ève quarante jours après lui.

[2] Le meiroum n'est autre chose que le saint chrême.

[3] On sait que c'est la formule grecque : il est baptisé, au lieu de je te baptise.

[4] Dans les premiers temps du christianisme, on administrait ces sacrements après le baptême.

toile blanche, et le parrain le prend alors dans ses bras.

Les théologiens d'Abyssinie ne sont pas d'accord entre eux sur la destinée des enfants qui meurent sans avoir reçu le baptême : les uns croient qu'ils sont damnés, d'autres qu'ils sont sauvés, et il en est qui les condamnent à un état d'éternelle apathie. Quelques prêtres pensent qu'après un certain temps d'expiation l'archange saint Michel vient les retirer des limbes pour les introduire dans le ciel. Ils pensent généralement que, dès que le fœtus est formé, il reçoit une ame parfaite qui a conscience du bien et du mal même avant que l'enfant puisse éprouver des sensations; et, quand un avorton meurt, ils affirment que c'est une punition que Dieu a infligée à l'ame qui s'est souillée de quelque péché.

Les Abyssiniens communient sous les deux espèces : lorsqu'ils n'ont pas de vin, ils emploient une liqueur faite avec de l'eau et des raisins secs. Le pain doit toujours être préparé par un homme et non par une femme, parce que celle-ci pourrait se trouver dans un état qui la fait considérer comme impure par les prêtres. La grosseur du pain varie selon l'importance des communiants[1].

[1] « J'ai vu des gens de qualité qui ouvraient la bouche tant

Les prêtres, comme nous l'avons dit, donnent l'eucharistie aux enfants dès l'âge le plus tendre [1] jusqu'à leur puberté; mais à cette époque, ils les éloignent de la sainte table à cause de leurs dérèglements. Les hommes et les femmes qui ont contracté plus de trois mariages en sont exclus, et ils ne peuvent y être admis qu'en se faisant moines et en renonçant à toute relation avec les personnes d'un autre sexe, sacrifice que bien peu d'Abyssiniens sont disposés à s'imposer.

On ne donne pas la communion aux polygames : aux époques d'abstinence, les prêtres administrent l'eucharistie après trois heures du soir, et, dans les temps ordinaires, au point du jour; ceux même qui croient à la transsubstantiation craindraient de rompre le jeûne en se nourrissant du corps et du sang de Jésus-Christ. Les Tigréens admettent la présence réelle, mais les habitants d'Amhara ne partagent pas leur foi. Un prêtre qui donne la communion doit être

» qu'ils pouvaient, et à qui le prêtre, pour prouver son respect, » enfonçait de si gros morceaux de pain, que les larmes leur en ve» naient aux yeux. » Bruce, pag. 381.

[1] « Et c'est une merveilleuse et épouvantable chose à voir le » grand mal et péril qu'endurent ces petits enfants, auxquels ils » font engloutir la communion à toute force, leur versant de l'eau » dans la gueule, tant parce que l'hostie est de grosse pâte, comme » pour leur âge tendre et leurs gémissements continuels. » Pag. 393.

assisté de quatre diacres, et, d'après les rites grecs, sept officiants sont réunis pour administrer l'extrême-onction.

L'Église d'Abyssinie abdique complètement sa mission religieuse pour la célébration du mariage. Lorsque deux personnes ont résolu de se marier *légalement* et qu'elles ont convoqué à un repas les parents et les amis, elles invitent le pasteur du lieu qui, pour la forme, adresse une courte allocution aux futurs; mais il est fort rare qu'on ait recours au ministère des prêtres, qui, du reste, sont les premiers à conseiller aux fidèles de se marier sans eux.

Lorsqu'un homme meurt, les prêtres, plus ou moins nombreux, selon l'importance du défunt, le portent à l'église, où ils récitent l'office des morts, et l'inhument dans le cimetière, qui est toujours dans l'enceinte sacrée du temple. Après la cérémonie, les prêtres vont à la maison du défunt et prennent part au repas funèbre; dans cette circonstance, les gens riches immolent ordinairement plusieurs bœufs et distribuent des aumônes aux pauvres. Lorsqu'un homme meurt sans se confesser, les prêtres refusent quelquefois de l'enterrer.

Les Abyssiniens n'admettent pas le purgatoire

des catholiques; ils croient que les pécheurs seront précipités dans l'enfer, mais ils ne pensent pas que leur châtiment soit éternel : ils sont persuadés qu'après un certain temps nécessaire à l'expiation de leurs fautes, les damnés sont introduits dans le séjour des bienheureux. On croit aussi généralement que les bonnes œuvres des vivants peuvent hâter le moment de la délivrance des morts.

Nous avons déjà parlé de la vénération que ces peuples ont pour Marie : plusieurs Abyssiniens croient que le monde a été créé par elle et pour elle; néanmoins quelques prêtres ont avoué à M. Gobat qu'elle commit une faute lorsqu'elle laissa Jésus dans le temple à Jérusalem [1].

Les Abyssiniens honorent les saints et les invoquent dans le malheur, afin qu'ils intercèdent auprès de Dieu en leur faveur; ils ont une grande confiance en saint Michel et en saint George : c'est en leur nom que les pauvres demandent l'aumône, en leur nom qu'ils s'adressent aux grands pour en obtenir quelque bienfait. Outre les saints qui leur sont communs avec l'Église latine ou grecque, ils ont canonisé des Abyssi-

[1] Évangile selon saint Luc, chap. II, v. 43 et 44.

niens renommés par leur sagesse[1]. On trouve aussi dans leurs calendriers des personnages de l'*Ancien-Testament :* saint Salomon, saint Roboam, saint Balaam et son ânesse. Ils croient que nos ames émanent de celle d'Adam. D'après eux, le premier homme serait mort quand même il n'aurait pas mangé du fruit défendu; ils attendent la résurrection générale et un jugement dernier.

Un grand nombre d'Abyssiniens pensent que les races diverses qui peuplent le globe descendent chacune d'une souche particulière; plusieurs croient aussi que toutes les religions viennent de Dieu, et que chacun peut opérer son salut dans la foi que lui ont transmise ses parents. Cette croyance est la raison de la tolérance dont ces peuples ont si souvent fait preuve, tandis que des querelles de religion ensanglantaient l'Europe; elle explique leur peu d'empressement à attirer dans le giron de leur église les juifs ou les païens qui les entourent. Néanmoins, si les Abyssiniens croient que toutes les religions sont bonnes, ils sont persuadés que les chrétiens doivent occuper au ciel une place réservée.

[1] Depuis le XII[e] siècle, les papes se sont réservé le droit de canoniser les saints : il s'étendait auparavant jusqu'aux évêques.

Quoique, dans le fond, les Abyssiniens soient tous monophysistes, ils disputent depuis longtemps et avec acharnement sur la nature du Christ sans pouvoir s'accorder. Ces controverses ont divisé le clergé en trois partis bien distincts, qui ont tous cherché à approfondir cette matière, et s'ils n'ont pas enfanté des in-folio, c'est que l'imprimerie leur a manqué.

La première secte prétend que, lorsque l'Écriture dit que le Christ a été oint du Saint-Esprit, elle veut nous apprendre que le Saint-Esprit a opéré en lui la réunion de la nature divine et de la nature humaine.

L'autre soutient que le Saint-Esprit n'a point opéré la réunion des deux natures divine et humaine, mais que lui-même était la nature divine qui est venue se joindre à la nature humaine de Jésus.

Et la dernière affirme que, lorsque le Christ est né, il était Dieu et homme, et que, lorsque le Saint-Esprit est venu à lui, l'homme seul l'a reçu.

La première opinion est très répandue dans l'Amhara; la seconde, dans le Tigré, et la troisième dans le royaume de Choa.

La supputation des temps, en Abyssinie, ap-

partient exclusivement au clergé; car, dans cette contrée, on ne tient compte des jours et des années que pour déterminer avec précision l'époque des fêtes religieuses. L'année abyssinienne se compose de trois cent soixante-cinq jours, et les mois, au nombre de douze, sont tous de trente jours; à la fin de l'année, on ajoute cinq jours complémentaires et six pour les années bissextiles. L'année commence le 29 août, après le crépuscule du soir. Bruce a évidemment commis une erreur lorsqu'il a assimilé la manière dont les prêtres abyssiniens mesurent le temps à celle des anciens Égyptiens. Il est très probable que, dans l'antiquité, ces deux peuples avaient le même calendrier; mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi.

D'après le témoignage de Censorinus, de Géminus et de quelques autres auteurs, les Égyptiens avaient une année vague de trois cent soixante-cinq jours; les années bissextiles leur étaient inconnues, ce qui fait, avec l'année solaire, une différence d'un an, en 1460 ans, et à cette époque le 1er du mois de thot coïncidait avec le lever héliaque du grand chien.

Le calendrier dont se servent actuellement les Abyssiniens leur a été apporté par les métropo-

litains venus d'Alexandrie : ils n'ont pas eu de peine à l'accepter, parce qu'à l'exception des années bissextiles, il est exactement semblable à celui qu'ils avaient autrefois. On voit qu'à l'exemple des Russes et des Églises grecques, les Abyssiniens ont conservé le calendrier Julien, sans avoir égard à la réforme introduite par Grégoire XIII.

La plupart des églises d'Abyssinie ont été fondées par des hommes puissants, qui espéraient, par ce moyen, se racheter des crimes de leur vie passée : les rois faisaient aussi construire de ces asiles sacrés en mémoire de quelque grande victoire; il en est peu qui doivent leur origine à une piété vraie et désintéressée.

Ces églises, plus spacieuses que les maisons, ont néanmoins la même forme; elles sont toutes entourées d'une galerie extérieure formée par des piliers en maçonnerie qui supportent l'extrémité de la toiture. Le parquet est couvert de nattes confectionnées sur les lieux mêmes. C'est là que les dévots Abyssiniens viennent faire leur prière lorsque les portes de l'église sont fermées. En arrivant, ils se prosternent la face contre terre, baisent les nattes à plusieurs reprises, se relèvent, et debout, le long des piliers, ils de-

meurent quelquefois des heures entières plongés dans une extatique contemplation.

Les murs extérieurs sont souvent couverts de fresques; les peintres y représentent des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament; saint George, saint Michel, la Vierge et le Christ figurent presque partout. Saint George est monté sur un cheval harnaché à l'abyssinienne, et, comme les soldats du pays, il est armé d'une lance, d'un bouclier, et porte un sabre au côté droit. Les teintes de leurs couleurs sont brusquement tranchées et sans nuance transitoire : l'œil des personnages est toujours d'une dimension démesurée.

A l'intérieur, on remarque une nouvelle galerie circulaire, et vers le centre se trouve un sanctuaire carré dont les murs s'élèvent jusqu'à la toiture : c'est là qu'on place l'arche sainte, qui renferme le pain et le vin destinés à la communion. Les murs sont encore ornés de peintures qui, à l'abri de l'intempérie des saisons, conservent longtemps leur fraîcheur. Le parquet est quelquefois couvert de tapis de Perse que les musulmans apportent de Massaouah et vendent chèrement aux chrétiens. Des rideaux d'indienne ou de mousseline, des papiers peints et dorés, des

pièces de drap ou de velours recouvrent souvent des fresques ridicules. Le sanctuaire est l'objet de la plus grande vénération ; il est ordinairement très étroit, et les prêtres seuls ont le droit d'y entrer. Dans quelques occasions, le clergé transporte l'arche hors du temple, comme nous le verrons plus tard.

Il est à remarquer que, sous certains rapports, il existe une ressemblance frappante entre les temples d'Éthiopie et ceux qui nous ont été laissés par les anciens Égyptiens. Leur nef contenait aussi les objets sacrés et un tabernacle portatif qui correspond au *tabot*[1] des Abyssiniens ; il était, comme celui de ces derniers, enveloppé de rideaux mobiles, et l'on ne négligeait rien pour le parer dignement.

Diodore nous apprend que le tabernacle dont Sésostris fit présent au temple de Thèbes, dédié à Jupiter Ammon, était en bois de cèdre doré en dehors et recouvert de lames d'argent à l'intérieur ; on y voyait l'image du Dieu entourée de pierreries. Les Abyssiniens renferment dans l'arche leur mystique divinité.

Les prêtres égyptiens portaient aussi cette nef processionnellement à certaines époques. Dans

[1] Tabot, en langue abyssinienne, signifie *arche*.

les monuments nubiens, on remarque des tabernacles peints au fond du sanctuaire; les uns sont apparents et d'autres sont voilés; nous en avons observé dans les temples de Dyre, de Thèbes, de Philæ et d'Éléphantine.

Les églises d'Abyssinie, misérables demeures recouvertes de chaume, qui, par leur pauvreté, vous rappellent sans cesse l'étable où naquit le divin révélateur, sont si mesquines sous le rapport de l'architecture, qu'il est inutile de dire que ce n'est pas sous ce point de vue que nous avons cherché à établir une identité avec les créations égyptiennes.

Nous avons parlé de l'asile que les églises offraient aux personnes, nous devons ajouter que le même privilége s'étend jusqu'aux choses, et l'on peut y déposer sans crainte les objets les plus précieux; dans les temps de guerres, les églises présentent toujours l'aspect d'un bazar. Un auteur recommandable[1] a démontré que les ruines de Méroé, d'Axoum, d'Azab et d'Adulis étaient jadis des temples qui servaient de stations aux caravanes. Les marchands, protégés dans ces sanctuaires, donnaient un plus grand essor à leur

[1] Héeren, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, tome 5, section 2, chap. 3, pag. 178 et suiv.

commerce, et ils fournissaient à l'Égypte l'or, l'ivoire, les esclaves et les aromates dont on embaumait les momies.

Comme le bois de construction est rare en Abyssinie, les charpentes des temples n'ont aucune hardiesse, et les pièces dont on se sert, ajustées les unes aux autres, sont appuyées contre les murs du sanctuaire et du péristyle. Quoique la toiture soit en chaume, la pluie pénètre difficilement à l'intérieur; en général, le plafond est orné de roseaux peints. Ce travail est exécuté avec goût par les Juifs, qui jouissent d'une juste réputation d'habileté. Au faîte, s'élève une croix en fer, dont les nombreuses branches sont ordinairement surmontées d'œufs d'autruche, surtout dans les provinces du sud. Toutes les églises sont précédées d'une cour ombragée ou plutôt d'un cimetière entouré d'une muraille; on ne remarque sur les tombes ni monuments ni inscriptions. Les personnes renommées par leur piété sont inhumées sous le parquet du temple.

VII.

SOMMAIRE.

Du clergé séculier.—L'abouna est pris dans les couvents du Caire. — Actes immoraux.—Manière dont l'évêque Kérulos ordonnait les prêtres. — Costumes des diacres. — Leur pélerinage. — Leurs ruses et leur paresse.—Ils distribuent des amulettes.—Les prêtres. — Leur ignorance. — Fonctions des alacas. — Croyance aux sorciers.—Livres saints.—Lecture des Évangiles.—Confession. — La plupart des prêtres sont difformes. — Ils sont usuriers. — Les Rois redoutent leur influence. — Mariage des prêtres. — Du clergé régulier.—Les nonnes.—Accusation portée contre les moines. — Manière de vivre de ces religieux. — Leur division sur le dogme. — Résidence du chef à Gondar. — Conduite infame de quelques pélerins.—Les vrais croyants.—Le deuil en Abyssinie. —Circoncision des hommes et des femmes.—Fêtes.

CHAPITRE VII.

Le clergé séculier d'Abyssinie est dirigé par un évêque venu du Caire, auquel on donne le nom d'abouna [1]. La dépense pour aller en Égypte demander un de ces métropolitains et pour le ramener en Abyssinie s'élève à 20,000 fr.:

[1] Ce mot est arabe et signifie *notre père*.

cette somme est énorme pour ce pays, et l'on est étonné qu'il y ait toujours eu des rois disposés à faire un pareil sacrifice.

Cet abouna est ordinairement pris dans les couvents de moines établis au Caire : le titre d'évêque d'Abyssinie n'est envié par personne; car celui qui en est investi se trouve, par cela même, condamné à un exil à perpétuité : il n'en est pas un seul d'entre eux qui soit retourné en Égypte pour y finir ses jours.

On ne brise pas facilement les liens qui attachent à la patrie, pour aller s'ensevelir au milieu d'une nation à demi barbare dont on ne comprend pas même la langue : l'exaltation religieuse pouvait seule inspirer un semblable dévouement; mais on sait que, depuis longtemps, la foi s'est éteinte dans les églises d'Orient, et il est arrivé quelquefois que le patriarche du Caire s'est vu forcé d'employer la violence contre celui qu'il élevait à l'épiscopat.

Pour se rendre en Abyssinie, l'abouna prend le chemin de l'Arabie ou du Sennâr : il était soumis jadis à de fortes contributions, de la part des Arabes [1]; mais, une fois arrivé au milieu des chrétiens, les ovations succédaient aux dures hu-

[1] A Djedda, on le forçait à payer 800 talaris, et à Arkéko 400.

miliations que les musulmans venaient de lui faire subir; les Abyssiniens qui se destinaient à l'état ecclésiastique accouraient en foule des points les plus éloignés du royaume, et les ermites et les moines quittaient leurs grottes et leurs couvents pour venir se prosterner sur son passage.

Parvenu dans la capitale, l'abouna se présente devant le Roi, qui a toujours pour lui la plus grande considération; mais son influence politique a presque toujours été nulle, car l'ignorance de la langue du pays est un puissant motif pour l'empêcher de se mêler des intrigues de cour. Néanmoins, lorsque les missionnaires voulurent superposer le catholicisme à la religion grecque, on les a vus excommunier des rois et exciter les sujets à la révolte.

Les revenus immenses dont jouissaient autrefois ces évêques ont été diminués de beaucoup; mais leur rétribution est augmentée par les petites sommes qu'ils exigent de tous ceux qui veulent recevoir les ordres; cette coutume d'imposer les diacres fait généralement accuser l'abouna de simonie.

Souvent ces évêques, dépourvus de toute instruction, s'adonnent à des vices honteux in-

connus aux Abyssiniens. Élevés en Égypte, au milieu d'une population qui pratique la sodomie, ils n'ont pas rougi de l'importer en Éthiopie; mais heureusement, les naturels qui ont ce vice en horreur l'ont toujours repoussé [1].

D'autres ont pris des femmes avec lesquelles ils ont vécu publiquement, quoique l'église grecque défendit aux évêques de se marier; certains ont eu des harems, et quelques uns ont exposé, aux bêtes féroces, des enfants dont ils voulaient cacher la naissance [2]; plusieurs ont fait un usage immodéré des boissons; enfin d'autres achetaient des esclaves sur le marché et les tuaient pour des fautes légères [3]. L'abouna Kérulos, qui est mort quelques années avant notre entrée en Abyssinie, faisait de l'ordination des prêtres un objet de plaisanterie; en imposant les mains aux diacres, il répétait, au lieu d'une prière, cette phrase très usitée parmi les Arabes, et que ses ouailles ne comprenaient pas : « *Allah inalac enté ou jinsac, Kelb ibn el Kelb*, c'est à dire Dieu te mau-

[1] L'abouna Mareos, convaincu de ce crime, fut dégradé et exilé par Socinios, dans une île du lac de Tana.

[2] L'abouna Simon fit exposer son propre enfant.

[3] Kérulos, dernier évêque d'Abyssinie, tua un de ses esclaves d'un coup de bâton sur la tête. Voyez M. Gobat, *journal d'un Voyage en Abyssinie*.

disse toi et ta race, chien fils de chien ; *enté cassis*, tu es prêtre. »

Nous allons voir bientôt quelle est la conduite du clergé abyssinien sous la direction de semblables chefs.

Les jeunes gens qui aspirent à la prêtrise sont ordinairement sans fortune et vivent d'aumônes ; ils ont pour tout vêtement une cape en peau de mouton noire ; ils laissent la laine en dehors, et lorsqu'ils sont accroupis sous ce costume bizarre, ils ont l'air de bêtes sauvages : plusieurs d'entre eux servent de domestiques aux prêtres les plus importants.

Les diacres portent aussi une cape, mais la peau en est tannée et teinte en jaune, elle est fermée par deux agrafes fixées au milieu de rosaces formées de lanières de cuir de diverses couleurs ; un caleçon à l'albanaise, retombant sur les genoux, complète le costume.

Lorsqu'un diacre a appris à lire la langue sacrée, qu'ordinairement il ne comprend pas, il doit, pour faire preuve de dévotion, abandonner son village et entreprendre un pélerinage : il se rend à Lalibéla, Axoum, Dévra-Libanos, et, s'il est intrépide, il arrive jusqu'à Jérusalem ; mais il en est peu qui osent tenter ce grand voyage.

Les pèlerins, après s'être munis d'un bâton et d'une besace, se joignent aux caravanes de marchands et font route avec elles : arrivés à la station, ils vont de porte en porte réciter quelques oraisons; les villageois leur donnent du maïs, du blé ou de l'orge qu'ils font bouillir et qu'ils mangent sans assaisonnement. Pendant la belle saison, ils couchent dans la cour des maisons avec les bestiaux, et, si le temps est froid, on leur fait place au foyer.

S'ils arrivent dans un village au moment d'un enterrement, ils sont invités au repas funèbre donné par la famille du défunt, et pour découvrir les cadavres on dirait qu'ils ont l'instinct du corbeau. Lorsqu'ils sont à table, ils préféreraient mourir d'indigestion que de rien laisser devant eux ; ils avalent des morceaux énormes et disent qu'il n'y a que les mendiants et les voleurs qui font de petites bouchées.

En se présentant à la porte de l'habitation d'un grand, les pèlerins implorent son assistance au nomde tous les saints, et, si on leur refuse l'aumône, ils invoquent le patron du maître de la maison, dont ils ont su adroitement le nom de baptême ; il est rare alors qu'ils n'obtiennent quelque secours, car les Abyssiniens ont un saint

de prédilection, et, de peur de se brouiller avec lui, ils n'osent pas toujours refuser ce qu'on leur demande en son nom.

Le métier de mendiant a ses ruses, et les diacres voyageurs les connaissent à fond. Lorsque la chaleur les incommode et qu'ils aperçoivent un village de belle apparence, ils se cachent dans les environs pour attendre le coucher du soleil, parce qu'ils savent que les voyageurs qui s'arrêtent de bonne heure sont accusés de fainéantise et ne reçoivent que difficilement l'hospitalité. Aux approches de la nuit, ils couvrent leurs habits de poussière, et, feignant d'être harassés de fatigue, ils se présentent devant les villageois, qui ne sont pas toujours dupes de leur stratagème.

Leur principale ressource est celle des amulettes : ils portent dans leur besace du bois des arbres frappés de la foudre, qui, d'après eux, a la propriété de guérir et de préserver de toutes sortes de maladies; des dents d'hyène ou quelques morceaux de leur peau, qui mettent à l'abri des sortiléges et des enchantements. Ils excommunient les voleurs et vendent des philtres aux femmes qui veulent inspirer de l'amour.

Lorsqu'ils ont reçu l'ordination, leur destinée s'améliore, et leur costume est alors plus riche.

Ainsi que nous l'avons observé plus haut, ils portent une toile de coton comme tous les Abyssiniens aisés, laissent croître leur barbe, rasent leur chevelure et entourent leur tête d'un immense turban qui leur donne une tournure tout à fait grotesque. Ils chaussent des sandales et revêtent une chemise qui descend jusqu'aux pieds.

Ils ont à la main un chasse-mouches en poil de girafe, et une ombrelle en osier les garantit des rayons du soleil : quelques uns portent une petite croix qu'ils font baiser aux dévots qui se trouvent sur leur passage; les plus importants et les plus vieux s'appuient sur une espèce de crosse surmontée d'une croix en fer.

Pour arriver à la prêtrise, on n'est pas obligé d'avoir été pélerin; dès qu'un homme sait réciter quelques prières et lire un chapitre des Évangiles, il va se présenter à l'abouna, qui, sans lui faire subir d'examen, sans même s'informer de sa moralité, lui impose les mains et lui transmet le pouvoir de lier et de délier.

On trouve même des individus qui ne savent pas lire et qui ont eu l'habileté de se faire ordonner prêtres : ils avaient appris par cœur des passages de saint Marc ou de saint Luc, et, un livre à la main, ils les avaient récités devant leur évêque,

en feignant de lire : celui-ci, peu scrupuleux, parce qu'on le payait, recevait dans le sein de l'Église des hommes de la dernière ignorance. Du reste, nous devons ajouter que, si l'on ne voulait élever aux fonctions du sacerdoce que des hommes capables, les temples d'Abyssinie se trouveraient bientôt privés de desservants.

Les prêtres sont payés par des *alacas*, dont la fonction consiste à percevoir les revenus affectés aux églises. Ceux-ci sont ordinairement laïques et dirigent la culture des terres qui appartiennent au clergé : ils paient assez bien les ministres les plus importants, mais les inférieurs sont mal rétribués. Quelques prêtres s'attachent aux grands personnages et leur servent d'aumôniers : ce sont ordinairement les plus heureux ; mais leur carrière se trouve alors bornée.

Les dons des fidèles sont, en général, très minimes ; car, en Éthiopie, la foi est tiède ; mais, comme les pélerins, les prêtres profitent de la superstition des Abyssiniens relative aux amulettes : ils tracent des versets de l'Évangile sur des bandes de parchemin larges de deux pouces environ et dont la longueur varie d'un à trois et quatre pieds ; ils se servent de caractères éthiopiques, et dessinent des images de saints ou de la

Vierge sur les amulettes de valeur, que les grands personnages renferment dans de petits étuis en maroquin rouge auxquels on donne la forme d'un cylindre; ils en réunissent plusieurs ensemble et font des colliers qui pèsent quelquefois plusieurs livres. Les amulettes ne sont pas seulement réservées aux hommes ou aux femmes, et il n'est guère de baudets, de mules ou de chevaux qui n'aient les leurs. Il est bon de faire observer que les prêtres ont foi en la vertu merveilleuse des parchemins qu'ils distribuent.

Nous avons vu beaucoup de prêtres, nous avons souvent conversé avec eux, et leur ignorance nous a presque toujours choqués. Ils croient tous que les démons peuvent se loger dans le corps d'un homme et lui faire subir d'affreuses tortures; ils sont persuadés qu'un individu qui serait votre ennemi pourrait jeter sur vous un charme fatal, vous sucer le sang à une grande distance et vous faire mourir, et ils attribuent encore aux sorciers le pouvoir de métamorphoser les victimes de leur haine en toutes sortes d'animaux, comme les prophètes de la Judée qui envoyaient les rois errer dans les forêts avec les loups et les ours.

Tous les livres d'Abyssinie sont écrits en caractères éthiopiens : en général, le clergé sait lire,

mais rarement il comprend ce qu'il lit, parce que la langue écrite n'est plus parlée par personne. Une Bible complète coûte jusqu'à 500 francs, et il est peu de prêtres qui puissent disposer d'une semblable somme : ils n'ont pas d'imprimerie, et ils possèdent les Écritures saintes manuscrites. La plupart des alacas comprennent la langue religieuse; ils réunissent quelquefois des diacres dans leurs maisons, ils leur expliquent les textes des livres saints et leur donnent, à leur manière, des leçons de théologie.

Les prêtres ne font jamais de sermon ; lorsque les fidèles sont réunis dans les églises, on se borne à psalmodier des hymnes ou des cantiques. Tous les dimanches, on lit plusieurs passages de l'un des Évangiles : trois mois sont consacrés à celui de saint Jean, trois mois à celui de saint Luc, et ainsi de suite. Lorsqu'on demande à un prêtre l'époque d'un évènement accompli, il désigne d'abord l'année, et ajoute ensuite : « C'était du temps de l'Évangile de saint Marc ou de saint Matthieu. »

Lorsque les fidèles vont se confesser, les prêtres leur imposent de longs jeûnes; si le pénitent trouve son directeur trop rigoureux, il lui donne de l'argent, et celui-ci se charge alors de jeûner pour le

pécheur. Alvarez[1] a tort d'accuser les confesseurs abyssiniens d'indiscrétion : on en a vu néanmoins d'assez immoraux pour menacer des femmes qui s'accusaient d'adultère de révéler leur conduite à leurs maris si elles refusaient de se soumettre à leurs infames désirs.

Si, chez les catholiques romains, un défaut physique quelconque exclut de la prêtrise, il n'en est pas de même en Abyssinie : dans cette contrée, la plupart des prêtres sont laids et contrefaits de corps; tous les hommes disgraciés par la nature et que le monde repousse se réfugient dans le sein de l'Église. Avec leur costume grotesque, leur turban ridicule et quelquefois pyramidal, avec leurs défauts physiques, ces ministres du Seigneur ont l'air de véritables caricatures.

Si le peuple abyssinien exerce religieusement l'hospitalité, ses prêtres ouvrent rarement leurs portes aux voyageurs fatigués; à Gojam, néanmoins, nous avons presque toujours été accueillis par des gens d'Église. Le clergé est accusé d'usure, et quelques marchands de Gondar nous ont assuré qu'ils avaient connu des prêtres qui prêtaient leur argent à vingt pour cent par mois.

Malgré tous leurs vices, ces ecclésiastiques par-

[1] Page 417.

viennent à se faire respecter; lorsqu'ils traversent les rues, les fidèles les saluent profondément, et s'ils paraissent dans une société quelconque, tout le monde se lève et chacun s'empresse de venir leur baiser les mains.

Les rois ont toujours à leur suite quelques prêtres qui jouissent d'une grande considération et dont l'influence politique est immense : si un prince entreprenait une guerre contre l'assentiment des prêtres, l'armée refuserait de marcher ou se battrait mal. On a prétendu que Sabagadis ne fut vaincu par Ras-Marié que parce que le découragement s'était emparé de ses soldats, lorsqu'ils avaient appris que les prêtres n'approuvaient pas la bataille qui se livra sur les bords du Tacazé, et l'on assure qu'Oubi n'attend pour attaquer le Ras que le consentement des prêtres qui s'y opposent, parce qu'ils croient que le moment n'est pas encore favorable pour entreprendre cette expédition avec succès.

Un prêtre peut se marier lorsqu'il reçoit l'imposition des mains; mais, si sa femme meurt, il ne peut en prendre une nouvelle sans renoncer au sacerdoce; en sorte que ceux qui contractent un second mariage rentrent dans la classe des laïques sans scandale, car le caractère de prêtre

n'est pas ineffaçable en Abyssinie. A Choa, un prêtre doit épouser une vierge : tant que sa femme est vivante, il peut avoir des concubines; mais, si elle meurt, il n'a plus ni le droit de se remarier, ni d'avoir commerce avec des femmes étrangères. La *prêtresse* s'impose les mêmes devoirs. Le survivant des époux se revêt d'une calotte jaune qui indique qu'il s'est entièrement voué au célibat; il en est peu qui observent la règle dans toute sa rigueur.

Beaucoup de soldats se font moines sur leurs vieux ans, et l'on voit aussi plusieurs prêtres suivre les camps et prendre part aux batailles : avant le combat, ils donnent la bénédiction à l'armée pour lui inspirer du courage, et quelquefois, après une victoire, ils la bénissent encore comme pour la récompenser de s'être bien battue. Bruce[1] a été lui-même témoin de cette cérémonie. L'évêque seul peut ordonner un prêtre; mais les prêtres ont le droit de conférer tous les ordres inférieurs.

[1] Je vis une fois toutes les troupes du Béghemder recevoir le diaconat, au retour d'une bataille où elles avaient mis dix mille hommes sur le carreau. L'abouna se tenait debout devant l'église de Saint-Raphaël, et l'armée était rangée en ordre à un quart de mille de lui, dans la plaine d'Ailo-Meidan. Il y avait en outre, dans cette armée, au moins mille femmes qui, sous l'influence des signes de croix et du souffle de l'abouna, furent faites toutes aussi bonnes diaconesses que les hommes bons diacres. Bruce, t. 3, p. 362.

L'etchégué est le chef du clergé régulier, comme l'abouna est le chef du clergé séculier. Pour être moine, il n'est pas même nécessaire de savoir lire. Les hommes qui aspirent à l'état monastique vont trouver l'évêque qui fait quelques signes avec une croix et souffle sur eux en leur disant: «Soyez moines.» Ils retournent alors chez eux et se réfugient dans un couvent ou dans quelque grotte solitaire; mais, depuis quelque temps, ils préfèrent vivre en société, et ils abandonnent tous leurs sauvages retraites pour venir habiter dans les monastères.

Les femmes, pour devenir nonnes, pratiquent les mêmes cérémonies que les hommes, et la religion les condamne comme ceux-ci à un célibat sévère. Les époux qui veulent entrer dans un couvent sont obligés de divorcer : ils peuvent néanmoins se reprendre et contracter même de nouveaux liens, mais alors ils doivent rentrer dans le monde et abandonner les monastères, où le spectacle d'une union conjugale scandaliserait, dit-on, les célibataires; mais ces semblants de vertu n'éblouissent personne, car les moines en général, et principalement ceux d'Oaldubba, sont accusés de sodomie, peut-être injustement.

Les moines et les nonnes ont la tête rasée et

portent une calotte jaune. Nous avons quelquefois rencontré des religieuses chargées d'énormes livres renfermés dans des sacs en cuir, et qui, par extraordinaire, savaient lire. En Abyssinie, les femmes ne reçoivent jamais aucune espèce d'éducation. Les nonnes ne peuvent pas être admises dans tous les couvents, ceux de Dévra-Damô et de Dévra-Libanos, par exemple, ne sont composés que d'hommes. Saint Aragoï et Técla-Haïmanout ont interdit aux femmes l'entrée de ces monastères dont ils étaient les fondateurs, pour éviter les désordres qu'elles occasionnaient dans les lieux d'où elles n'étaient pas exclues.

Les moines ne vivent pas en commun ; ils sont répandus autour d'une église, et chacun d'eux a pour lui une petite maison qui lui sert de cellule et un champ qu'il cultive lui-même : les propriétés de ces religieux sont respectées par les soldats. Les plus paresseux mendient dans les villages leur pain de chaque jour, et l'on en voit quelques uns occupés à creuser leur tombeau dans le roc. Certains d'entre eux se privent, durant toute leur vie, de pain et de viande, et, en véritables anachorètes, ne vivent que de légumes et de racines : il en est qui cherchent à persuader à la multitude qu'ils ont été dix et vingt ans sans prendre aucun

aliment. Le nombre des monastères, autrefois très considérable, diminue tous les jours.

Comme les prêtres, les moines sont divisés en deux sectes, et ils soutiennent mutuellement leurs croyances avec acharnement; à l'arrivée d'un évêque, ils abandonnent leurs retraites et se rendent en foule auprès de lui pour connaître son opinion sur le point qui les divise.

L'etchégué demeure ordinairement à Gondar, et le quartier qu'il habite est un asile inviolable: néanmoins, dans ces derniers temps, il fut pillé par les soldats de Ras-Marié, comme Axoum l'a été par ceux de Déjaj-Oubi.

Les prêtres qui entreprennent encore le pélerinage de Jérusalem et qui ont assez de bonheur pour retourner sains et saufs dans leur pays sont en vénération auprès de leurs compatriotes; mais l'argent leur manque ordinairement pour exécuter ce long voyage, et, pour s'en procurer, quelques uns ont recours à un moyen infame: ils séduisent quelques jeunes gens qu'ils amènent avec eux, et arrivés à Massaouah, ils les vendent comme esclaves. MM. Gobat et Isemberg étaient servis par deux Abyssiniens qui avaient été victimes de la mauvaise foi de ces prêtres-pélerins.

Mais s'il est des individus qui embrassent l'état ecclésiastique par spéculation et qui parviennent, à force d'hypocrisie, à usurper une réputation de sainteté, on trouve aussi de vrais croyants qui, pour mériter la vie éternelle, se retirent dans des lieux humides et malsains, mortifient leur corps qu'ils chargent quelquefois de lourdes chaînes, et vivent dans une continence absolue.

Nous avons exposé rapidement les croyances dogmatiques de l'Abyssinie, nous avons fait connaître le clergé régulier et séculier de cette contrée; nous allons parler maintenant de quelques coutumes particulières aux habitants.

Les Abyssiniens ; hommes et femmes, portent le deuil de leurs parents : les gens riches, aprés s'être rasé la tête, se revêtent de toiles teintes dans le pays; elles sont d'un noir pâle. Les pauvres, qui ne peuvent changer de costume à volonté, se rasent aussi la tête et se déchirent le visage et le corps avec leurs ongles; ils se blessent quelquefois gravement, et ils conservent toujours les marques de leurs violentes égratignures; la peau qui recouvre les cicatrices a une couleur plus foncée que celle du reste du corps : le sacrifice de leur chevelure, ordinairement si gracieuse, est d'autant plus grand, qu'elle repousse trés len-

tement. Les femmes, plus sensibles que les hommes ou plus esclaves de l'usage et de la mode, se défigurent quelquefois à la mort d'une amie.

Quoique le dévouement des Abyssiniennes soit loin d'égaler celui de la veuve indienne qui se précipite vivante sur le bûcher qui doit consumer le cadavre de son époux, néanmoins la femme qui sacrifie sa beauté est, sans contredit, bien méritante. Bruce s'est trompé lorsqu'il a prétendu que les Abyssiniennes laissaient croître leurs ongles, afin de pouvoir se déchirer dans les circonstances malheureuses : ces dames, qui sont d'une insouciance rare, ne poussent pas si loin la prévoyance. Dans notre voyage, nous n'avons jamais vu que certains Fallachas qui, pour pratiquer la circoncision aux nouveau-nés, gardaient toujours leurs ongles. Lorsque les Abyssiniennes sont malheureuses, elles expriment leur douleur en chantant et en pleurant en même temps.

La circoncision est encore en vigueur en Abyssinie, et elle est pratiquée par les chrétiens, les juifs et les musulmans qui habitent ce pays. Cette coutume est établie, de temps immémorial, chez ces peuples, qui prétendent l'avoir reçue d'Abraham ou d'Ismaël, et Philon le Juif et Hérodote ont écrit que cet usage était très ancien chez les

Égyptiens et chez les Éthiopiens : le témoignage de ces deux historiens prouve que les Abyssiniens se faisaient circoncire avant l'introduction du judaïsme parmi eux.

On a discuté pour savoir si la circoncision était, chez ces peuples, une pratique religieuse ou une simple coutume : il est évident qu'elle était inhérente à la religion, lorsque les Abyssiniens adoptèrent les croyances juives ; mais, après la conversion de ces peuplades au christianisme, on ne la conserva que par habitude. Lorsque les Portugais tentèrent d'introniser la religion romaine en Éthiopie, plusieurs missionnaires s'élevèrent avec violence contre la pratique de la circoncision ; mais quelques uns consentirent à la tolérer : lors de leur expulsion, les prêtres grecs ordonnèrent une circoncision générale. Les femmes elles-mêmes sont soumises à cet usage, on leur retranche le clitoris, qui prendrait, sans cette opération, un développement excessif. Bruce était mal informé lorsqu'il a prétendu que les Galla étaient circoncis : à l'exception des Ouello et des tribus qui professent, comme ceux-ci, la religion de Mahomet, cette coutume est inconnue de ce peuple, qui occupe un espace immense de territoire. Les femmes sont chargées de cette opéra-

tion et se servent d'un couteau tranchant. On circoncit les enfants entre le troisième et le huitième jour de leur naissance.

L'Église abyssinienne célèbre l'Épiphanie avec une grande pompe ; nous parlerons plus en détail de cette fête solennelle dont nous avons été nous-mêmes témoins dans la province de Gojam que nous allons bientôt traverser.

Les missionnaires portugais étaient dans l'erreur lorsqu'ils ont prétendu que les Abyssiniens croyaient être baptisés tous les ans en célébrant l'Épiphanie; il suffira, pour en convaincre nos lecteurs, de reproduire ici l'opinion d'un empereur de cette contrée, relative à cette fête; voici ce qu'il disait un jour à l'un de ces religieux : « Les cérémonies qui ont lieu à l'époque de l'Épiphanie ont été consacrées par un de nos ancêtres pour les populations qui, aprés avoir renié la foi chrétienne lors de l'invasion musulmane, voulaient rentrer dans le sein de l'Église. »

A certaines époques de l'année, et notamment le jour de la fête de Técla-Haïmanout, plus de cent personnes se réunissent chez les grands-prêtres ou dans les églises et assistent à des repas qui rappellent les agapes des premiers chrétiens.

Nous allons maintenant poursuivre notre route; car nos lecteurs doivent être aussi impatients que nous de s'éloigner d'Ankober.

VIII.

SOMMAIRE.

Notre joie au moment du départ.—Arrivée à Mottadit.—Diverses routes qui conduisent en Arabie.—Dangers qu'elles présentent.—Nous prenons la résolution d'aller visiter les Galla-Boréna.—Belles prairies de Gouna-Gounet.—Province de Tégoulet.—Enlèvement d'un chevreau par un vautour. — Dépouille virile à la porte du choum de Sassit.—Tombeaux musulmans.—La rivière de Zaro sert de repaire aux voleurs.—Une hyène.—Coutume bizarre.—Superstition de notre guide.—Rives de l'Addabaï.—Arrivée à Mara-Étié.—Description du plateau.—Aspect du pays.—Grande réunion de rivières.

CHAPITRE VIII.

Nous ne chercherons pas à faire connaître les sentiments divers dont nous fûmes agités lorsqu'il nous fut permis de partir; nous ne dirons pas quelle fut notre joie, les exilés pourraient seuls la comprendre. Au milieu d'un vaste horizon de sable, la France, comme une oasis, venait de nous ap-

paraître dans le lointain, et, quoique le sentier à peine tracé fût rude et semé de dangers, nous brûlions de le parcourir; chaque pas nous rapprochait désormais d'un but désiré, et lorsque notre ardeur se ralentissait, cette pensée nous donnait de nouvelles forces, et nous pressions notre marche.

Pour la dernière fois, nous promenâmes nos regards sur l'immense panorama dont la riche variété nous avait si souvent charmés durant notre captivité; nous contemplâmes encore le palais du Roi autour duquel se groupaient les maisons d'Ankober, comme les poussins sous les ailes de leur mère; le Haouach, qui se déployait largement et resplendissait au soleil; l'ombre opaque des forêts de sabines et les montagnes d'Adal cachées, en partie, par les vapeurs capricieuses qui émanaient de la rivière; et, malgré notre empressement à nous éloigner de ces lieux, nous fûmes saisis de ce malaise que l'on éprouve lorsqu'on dit un dernier adieu à une personne chérie qu'on ne doit plus revoir; mais ce vague sentiment de regrets payés comme un tribut à la terre de Choa s'éteignit à la seule pensée des joies qui nous attendaient dans notre patrie.

Après avoir congédié la foule qui nous avait

accompagnés jusqu'au ruisseau d'Aérara, que nous côtoyâmes quelque temps, nous gravîmes, pendant une heure et demie, la montagne aux flancs abruptes que nous avions déjà descendue en venant d'Angolala à Ankober; nous découvrions çà et là quelques groupes de maisons de chétive apparence, et de grands et vigoureux cossos déployaient leurs branches au dessus de nos têtes. Quand nous parvînmes sur le plateau, le soleil se coucha, et nous fûmes obligés de venir chercher un refuge au village de *Mottadit*.

Quatre routes, toutes fréquentées, pouvaient nous conduire d'Ankober en Arabie : l'une, dont nous avons déjà parlé, conduit à Moka, par le pays de Somouli et Zeyla; une seconde, au nord, et qui est plus directe, traverse les propriétés de Bourrou, celles d'Ali-Marié et le royaume de Lasta, d'où l'on se dirige vers les villes d'Adoua ou d'Antalo, pour se rendre jusqu'à Massaouah.

Malgré les difficultés que l'on rencontre sur la première de ces routes, nous n'aurions pas hésité à la suivre si nous avions pu partir sur-le-champ; mais, pour tenter ce dangereux voyage, il fallait attendre le départ d'une caravane d'Alio-Amba, et nous n'étions nullement disposés à prolonger

notre séjour à Choa. En passant par les possessions de Bourrou et de Marié, nous n'aurions rencontré que des Galla musulmans et des Tigréens, qui nous étaient suffisamment connus; d'ailleurs, le Lasta et les provinces du Tigré, que nous aurions traversés, avaient été complètement dévastés par Ras-Ali et Déjaj-Oubi, et leurs ravages avaient amené la famine dans ces malheureuses contrées.

Un troisième chemin conduisait chez les tribus des Galla-Ouello, que nous avions visitées et que nous n'étions pas tentés de revoir; restait la route qui mène à Gojam, et qui se subdivise en deux branches : la première passe par *Dévra-Véra, Argani-Ouéra, Choa-Méda, Déi, Iolo, Ensaro* et Dévra-Libanos, célèbre par son monastère qui renferme 3,000 moines, dont les deux tiers, jadis soldats, sont retournés eunuques de leurs expéditions contre les Galla.

Nous résolûmes de suivre la seconde, afin de nous rendre directement chez les Galla-Boréna, dont les tribus, sans culte et sans religion, ont conservé dans leur pureté les traditions de la terre natale. Ces deux voies présentaient encore de graves inconvénients : plusieurs rivières profondément encaissées et quelques vallées soli-

taires que nous avions à traverser étaient fréquentées par des bandes de voleurs qui pillaient les marchands et les voyageurs; et, malgré sa vigilance et son activité, Sahlé-Sellassi n'avait pu détruire ces brigands.

Ainsi c'étaient des dangers de toutes parts : peuplades barbares, animaux féroces, famine, maladies, voleurs, telle était la perspective qui s'offrait devant nous; les routes n'étaient point rassurantes : nous étions là comme un navire embarrassé dans un réseau d'écueils, d'où il est obligé de se dégager sous peine de périr.

Le choum de Mottadit ne paraissait pas d'abord disposé à nous bien accueillir, car les habitants de Choa, nous l'avons dit, ne sont pas très hospitaliers; mais, dès que notre guide eut annoncé que nous étions les protégés du Roi son maître, on nous logea dans une assez belle chaumière, on amena un mouton, et les femmes nous apportèrent plusieurs vases remplis de lait. Il plut beaucoup pendant la nuit, et, à notre réveil, nous nous aperçûmes que nos habits, placés sous une gouttière, étaient trempés.

Le lendemain, nous nous mîmes en marche d'assez bonne heure; l'orage n'était pas entièrement dissipé, le soleil était voilé et l'air humide, la

route était glissante, et nous étions exposés à des chutes fréquentes. Après quatre heures de marche à travers un terrain fertile, mais peu boisé, nous arrivâmes à *Gouna-Gounet*, arrosé par le ruisseau de *Carra-Tandé*.

Ce village est la propriété de Sahlé-Sellassi, qui y relègue ses innombrables troupeaux; on y voit toujours plusieurs milliers de bœufs. Des prairies d'une immense étendue sont arrosées par le Carra-Tandé, qui, au lieu d'être encaissé comme la plupart des cours d'eau de ce pays, coule à la surface d'une plaine et semble un canal d'irrigation au milieu des beaux pâturages qu'il rafraîchit.

Ces troupeaux de bœufs labourent les champs environnants qui se couvrent de magnifiques moissons. Le choum de Gouna-Gounet, qui a la direction des terres et des bestiaux, est un des plus importants personnages du royaume, et ses fonctions sont fort recherchées; elles n'exemptent pas de la guerre ceux qui en sont investis, car l'Abyssinie est constituée militairement.

Nous nous éloignâmes lentement de ce site délicieux de fraîcheur, et, quelque temps après, nous passâmes devant le beau village de *Leggada*, dont les revenus appartiennent aux prêtres. Aux alentours, le terrain est cultivé avec soin et l'on

y récolte beaucoup de céréales; nous remarquâmes un canal creusé de main d'homme, qui arrosait quelques prairies; nous croisâmes alors la route de Salla-Denghia à Angolala, et, après une heure et demie de marche, nous arrivâmes au village de *Moutti* : ce village est compris dans la province de Tégoulet, que les rois d'Abyssinie vinrent habiter lorsque leurs domaines furent réduits au petit royaume de Choa. Il n'existe aucune trace de leurs anciennes habitations, qui étaient sans doute en chaume comme celles d'aujourd'hui. Cette province produit beaucoup de toumbac, qu'on envoie dans les contrées voisines : on y trouve des bois de construction de moyenne dimension, dont on se sert pour la charpente des églises. Les goîtres sont communs à Tégoulet.

Jusqu'à Moutti, la route fut assez facile; nous apercevions devant nous de hautes montagnes séparées par de profonds escarpements, et le village était situé au pied des collines, dont les sommets décharnés offraient l'aspect d'une colonnade ruinée.

Lorsque nous arrivâmes, les paysans retournaient de leurs champs : c'était l'époque de la récolte; les gerbes, déjà coupées, étaient foulées

par des bœufs, et, après avoir emporté le grain, on laissait la paille entassée sur les lieux. On avait donné pour notre souper des ordres magnifiques; mais on ne nous apporta que du pain, au grand mécontentement du choum, qui pensait que la conduite peu généreuse des villageois à notre égard devait nous donner une triste idée de son autorité.

Le lendemain, nous partîmes de Moutti, et, après deux heures de marche, nous arrivâmes au village de *Nas*, entouré de coll-quals couverts de petits fruits rouges de la grosseur d'une noix : de là nous aperçûmes distinctement le pays que nous avions à parcourir; il paraissait aride et brûlé : de toutes parts c'étaient d'immenses plateaux qui dominaient des vallées profondément encaissées; le versant de chaque chaîne avait un ou plusieurs gradins et offrait l'aspect d'un amphithéâtre colossal. Quelquefois, à la faveur de larges découpures, nous apercevions les nappes d'eau des rivières tortueuses qui s'étaient frayé une route à travers ces gorges abandonnées, et nous étions tristes en présence de cette nature sévère et désolée.

Après une heure et demie de descente assez pénible, nous arrivâmes sur les bords de la ri-

vière de *Gadau*, qui prend sa source au dessus de Tégoulet, non loin des montagnes d'Ankober. Au lieu où nous la traversâmes, elle avait de sept à huit mètres de largeur et coulait dans la direction du sud-ouest. Un jeune enfant gardait un troupeau de chèvres sur les flancs de la chaîne que nous commencions à gravir.

Tout à coup un énorme vautour, qui planait au dessus de nos têtes, s'abattit sur un chevreau avec une incroyable rapidité et l'enleva, malgré les coups de pierres du malheureux berger qui se désespérait : la victime poussait des cris plaintifs, et les chèvres, effrayées, se pressaient les unes contre les autres. Le vol du vautour était lent et difficile; il approcha de la rivière et plongea dans les profondeurs de la vallée : le chevreau, qui se débattait, s'échappa de ses serres et vint se briser sans doute contre les rochers; l'oiseau de proie le suivit de près.

Bientôt après, nous arrivâmes dans le village de *Sassit*, qui se trouve encore dans la province de Tégoulet. Le choum ne voulut pas d'abord nous recevoir et chercha à nous éloigner; mais il pleuvait, et nous lui dîmes que, s'il ne consentait pas à nous donner un asile dans sa maison, nous en sortirions, mais que nous ne quitterions

pas le village : lorsqu'il nous vit ainsi déterminés, il devint plus poli et surtout plus hospitalier. On voyait suspendu devant sa porte un membre viril que sa jeune femme et sa sœur s'empressèrent de nous montrer. Nous étions au 24 décembre et nous avions craint un moment de passer froidement la nuit de Noël.

Le lendemain 25, nous nous éloignâmes de Sassit ; nous cheminâmes longtemps sur un magnifique plateau, mais il nous fallut ensuite descendre par un sentier abominable ; nous laissâmes à notre droite le village d'*Ouguer*, et nous suivîmes alors les flancs d'une montagne dont le sommet appartenait à la province de Choa proprement dite : le versant était occupé par des musulmans, et nous remarquâmes sur notre route quelques bosquets touffus qui ombrageaient des tombeaux. Les habitants recueillent du têf, mais surtout du doura et du maïs ; les singes dévastent les récoltes. La température de cette province était beaucoup plus élevée que celle d'Ankober.

Ce jour-là, nous vînmes coucher à *Zaro*, en dehors de la province de Tégoulet. Le choum de ce village voulut nous effrayer par le récit des brigandages qui, disait-il, se commettaient fréquemment dans le dangereux passage de la ri-

vière qui coulait au dessous de nous : il espérait que nous lui demanderions une escorte qu'il nous aurait, sans doute, fait payer chèrement; mais nous feignîmes de ne pas faire attention à ses paroles. Cet homme avait l'air d'un véritable brigand, et nous fûmes persuadés qu'il devait profiter des larcins qu'il aurait dû prévenir.

Le jour suivant, nous quittâmes Zaro, non sans quelque appréhension; le pays que nous parcourions alors avait pris le nom de *Moret*. Au bout de trois quarts d'heure, nous parvînmes à la rivière d'Addabaï au passage redouté; les ruisseaux de Mofer, d'*Aïout* et de *Guérit,* qui ont leurs sources à Anna-Mariam, Igam et Ankober, venaient se perdre dans ses eaux. Cette rivière, qui descend de la province de Choa, se grossit du Gadau et de tous les courants qui descendent de Tégoulet. Son lit, formé de cailloux, est couvert d'asclépias : il recèle de nombreux crocodiles. La vallée est plus large et moins encaissée que celle du Tacazé.

Nous suivîmes, pendant une demi-heure, le cours de l'Addabaï sans mésaventure, et nous nous éloignâmes paisiblement de la rivière en nous élevant; nous traversâmes les trois villes musulmanes appelées *Zegghi*, *Débeb* et *Jal*. Ces

villes, dans lesquelles on confectionne des tissus de coton et qui possèdent de nombreuses tanneries, quoique enclavées dans les domaines de Sahlé-Sellassi, ne relèvent pas directement de lui, mais elles sont sous la dépendance d'Arghi, chef de Choa-Méda, qui reconnaît l'autorité du Roi. Cependant les choums ne sont pas obligés de nourrir, à leur passage, les troupes de Sahlé; et, comme notre guide ne pouvait nous être d'aucune utilité auprès d'eux, nous résolûmes de venir coucher à *Arech*, dont le choum était sous la dépendance de Bézabbé, vers lequel nous nous dirigions. Nous franchîmes une immense vallée et nous nous trouvâmes devant la maison du chef de village, au soleil couchant. Peu de temps avant d'arriver, une hyène, cachée sous un épais taillis, s'était sauvée à notre approche : l'une de nos mules, effrayée, prit le mors aux dents et renversa son cavalier, qui, dans sa chute, se blessa gravement. Nous avions besoin de repos; malheureusement, le choum était malade, et nous n'obtînmes l'hospitalité qu'après une longue attente.

A peine fûmes-nous installés, que nous vîmes arriver quelques hommes conduisant une chèvre par les cornes; elle allait être immolée en expia-

tion, par un prêtre, afin d'obtenir du ciel la guérison du choum. Le ministre du Seigneur entra bientôt dans la maison du malade, accompagné de quelques diacres, qui saisirent la victime et la firent tourner trois fois autour du lit du patient, pendant que le prêtre récitait dévotement une longue prière d'usage dans ces sortes de cérémonies. Dès qu'il eut terminé son oraison, il s'arma d'un grand couteau, égorgea l'animal et laissa couler le sang autour du sarir. Le lendemain, le malade se trouva mieux; il avait eu foi au remède.

Le célèbre voyageur Burckhardt a remarqué une coutume à peu près semblable établie dans l'Arabie : pendant son séjour à Iambo, la peste exerçait de grands ravages dans cette ville; les habitants couvrirent une chamelle de riches ornements, et l'égorgèrent ainsi parée, espérant que le fléau passerait dans le corps de la victime et cesserait de désoler le pays[1]. Une pareille cérémonie eut lieu à Rome sous le pontificat d'Adrien.

Le 27, notre guide vint nous éveiller avant le jour en nous disant que nous avions encore à traverser l'Addabaï, et qu'il était prudent d'y

[1] Burckhardt, *Biblioth. génér. des voyages*, tome XXXII, p. 357.

arriver de grand matin pour éviter les esprits malins qui se tiennent cachés sous les eaux pour noyer les passants : « Ils ne sont dangereux, » ajouta-t-il, « que lorsque le soleil est ardent; ainsi, maîtres, hâtons-nous. » On sait, en effet, que les crocodiles sont principalement redoutables aux heures des fortes chaleurs, et nous rîmes de la superstition d'Abbaïou, qui transformait ces animaux en mauvais génies.

Une descente assez douce nous conduisit de nouveau sur les bords de l'Addabaï, ombragés par quelques arbres verdoyants : le lit de la rivière était ici plus large qu'au lieu où nous l'avions passée d'abord, mais sa profondeur était peu considérable; elle avait à peine deux pieds d'eau. Les gens du pays assurent qu'elle est peuplée d'hippopotames.

L'Addabaï sépare le district de Moret de celui de Mara-Étié, dans lequel nous venions d'entrer. La demeure de Bézabbé se trouvait sur un plateau élevé que nous apercevions devant nous, et, après une montée rude et difficile, nous arrivâmes au village de *Garda* un jour de marché; de là, nous longeâmes le plateau en marchant sur un large gradin de la montagne, et nous parvînmes enfin au sommet par un passage étroit et escarpé

comme celui de Dhèr; il était fermé par le village de *Tamo*; habité par les soldats chargés de défendre l'abord du plateau.

Nous suivîmes le chemin tracé dans la plaine, et nous arrivâmes à *Ouari*, résidence du frère de Bézabbé, qui nous reçut dans son manoir fortifié comme ceux des Galla-Ouello. Le lendemain, il voulut nous accompagner chez son frère, et après avoir livré nos mules à notre guide, nous suivîmes avec lui un sentier fréquenté seulement par les piétons.

Mais le plateau que nous parcourions se resserra brusquement, et nous descendîmes pendant quelques instants par une pente assez raide; lorsqu'il fallut remonter, nous nous trouvâmes en face d'un rocher à pic, que nous gravîmes par un escalier vertical pratiqué dans les flancs de cette montagne dure et compacte; bientôt après nous arrivâmes à l'extrémité opposée du plateau, et nous entrâmes dans le village de *Zouma*, où nous allions trouver Bézabbé.

Du haut de cette position, nous contemplions les larges chaînes de Choa-Méda, de Tégoulet, et celle de Derra, habitée par les Galla-Boréna; elles étaient toutes au même niveau et offraient ensemble l'aspect d'une plaine admirable, mal-

heureusement coupée par de profondes vallées. Tous ces plateaux sont composés de prismes semblables à ceux de Guéché et appartiennent évidemment à la même formation. Leurs flancs présentent d'immenses gradins, et sur les marches inférieures, qui sont encore couvertes de terre végétale, apparaissent quelques villages de peu d'importance. Les principales villes habitées par les Galla de Choa-Méda sont *Imma*, *Chéma*, *Ghénaméchа* et *Ao*.

Le plateau de Zouma ou de Mara-Étié est beaucoup plus considérable que celui de Dhér. Sa longueur est de plusieurs lieues, et sa largeur varie de dix à deux mille mètres. Il renferme les trois villages de Tamo, Ouari et Zouma; il possède une église entourée d'arbres magnifiques; les pâturages y sont beaux et l'eau abondante; il n'a que deux passages, fortifiés par la nature, comme celui de Dhér.

Au nord, Mara-Étié s'élève au dessus de la rivière Ouanchet, grossie des eaux d'Ouahet, qui descend de Guéché, où elle reçoit le Cachini; au sud, il domine la vallée de l'Addabaï, qui le sépare de la province de Choa; à l'ouest, on aperçoit, dans le lointain, les hautes montagnes du Damot, dont le Nil-Bleu baigne la base, et les

terrains bas et arides de la contrée de Derra. Dans cette même direction, apparaît Iarso, célèbre, dans ces pays, par le grand nombre de rivières qui s'y réunissent avant de se jeter dans le Nil, et auquel les Abyssiniens ont donné le nom d'*Arba-arat-ouaha* (quarante-quatre eaux).

Iarso est à sept lieues de distance de Zouma; c'est le rendez-vous général de toutes les eaux qui s'écoulent de Choa, Tégoulet, Igam, Anna-Mariam, Guéché, et de la plupart de celles qui descendent du territoire des Ouello et des Boréna; les rivières les plus remarquables sont l'Addabaï, Ouanchet et Zégaamel qui arrive de Dévra-Libanos. A l'époque des pluies, d'innombrables cascades, qui se précipitent du haut du plateau, viennent grossir leur cours. A Zouma, les goîtres sont encore plus communs qu'à Tégoulet.

IX.

SOMMAIRE.

Bon accueil de Bézabbé. — Arrivée à Coussaï. — Considérations générales sur les Galla-Boréna. — Départ de Coussaï. — Description du paysage. — Arrivée à Derra. — Simplicité d'Odatgé, chef galla.—Costume des Galla-Boréna.—Un procès chez Odatgé. — Arrivée à Anco. — Questions naïves d'Abbayé, gouverneur d'Anco. — Il a peur de nous. — Le besoin d'une religion se fait vivement sentir chez les Galla. — Leur législation. — Leurs mœurs. — Une aventure bizarre. — Séjour forcé à Anco. — Arrivée chez Tourri. — Passage de la rivière d'Oualaka. — Rencontre de trois pélerins. — Passage du Nil-Bleu. — Accidents.— Vallée du fleuve. — Montée pénible. — Un site délicieux. — Arrivée à Goumamit. — Complaisance du choum de ce village.

CHAPITRE IX.

Les principaux chefs de Choa ont le sentiment de leur dignité; ils sont généreux, magnifiques, et si la population de ce pays ne se montrait guère hospitalière envers nous, en revanche les gouverneurs nous recevaient tous avec la plus grande bienveillance. Dès que Bézabbé fut informé de

notre arrivée, il nous fit introduire, et nous assistâmes à son repas du matin, qui nous rappela ceux de Sammou-Nougous, quoiqu'il y eût moins de luxe et d'apparat. Abbaïou revint alors à Ankober et fut remplacé par un homme du gouverneur.

Après avoir pris congé de Bézabbé, nous descendîmes vers le hameau d'*Ombaroch-Amba*, précédés de notre nouveau guide, que son maître avait chargé de provisions pour la route : nous nous engageâmes dans un défilé tellement étroit, que nos coudes se meurtrissaient contre les rochers; la montagne était entr'ouverte, et nous cheminions entre deux murailles épaisses qui se rapprochaient en s'élevant : le jour ne parvenait qu'avec beaucoup de difficulté dans cet étrange souterrain, et un homme que nous rencontrâmes monté sur sa mule fut obligé de rebrousser chemin pendant plus d'un quart d'heure pour nous laisser le passage libre.

Nous parvînmes bientôt à Ombaroch-Amba, où nous reçûmes une généreuse hospitalité : les femmes nous lavèrent les pieds et nous témoignèrent une bonté toute particulière; néanmoins le chef du hameau ne nous inspirait aucune confiance, et nous nous félicitions d'être les protégés du Roi, dont notre hôte paraissait redouter

le pouvoir : il nous interrogea longuement sur les Galla-Ouello, et l'on eût dit, à ses questions, qu'il avait été informé de nos mésaventures; mais nous n'eûmes garde de lui apprendre nous-mêmes que nous avions été dépouillés par ces Barbares, nous n'avions pas oublié que l'imprudence commise à Machella nous avait été funeste.

Le lendemain 29 décembre, nous nous éloignâmes du hameau : la route était belle et le soleil ardent; nous passâmes devant le village de *Fétra*, paré d'arbres touffus : au milieu d'un paysage triste et dépouillé, Fétra réjouissait comme un bouquet en hiver. Si les habitants de Choa ne nous avaient témoigné que de l'indifférence, les gens de ce village s'empressèrent autour de nous, dès qu'ils nous aperçurent, en manifestant une vive curiosité et un grand étonnement. Quelque temps après, nous traversâmes *Coussaï*, qui luttait de gentillesse avec Fétra et qui était plus important; nous descendîmes dans la maison du chef, qui était Galla comme ses vassaux, et nous y passâmes la nuit. Dans tous ces pays chauds, les enfants vont nus, et nous remarquâmes à Coussaï qu'ils n'étaient pas circoncis.

Les tribus des Boréna diffèrent essentiellement de celles des Ouello; nous n'étions plus au milieu

de ces Galla musulmans que nous avons déjà vus si redoutables avec leurs cheikhs fanatiques, leurs chefs stupides et leur sotte emphase lorsqu'ils peuvent s'écrier : Nous sommes mahométans! Les Boréna, qu'on dit être idolâtres, n'ont aucune notion religieuse; ils ne doutent de rien, parce qu'ils ne croient en rien qu'à ce qui les environne, qu'à ce qu'ils touchent : leur esprit simple et naïf ne s'élève pas au dessus des choses de la terre; sans pensée d'avenir, leur vie s'écoule avec les peines et les plaisirs du moment : leur physionomie est empreinte de sauvagerie; leur regard est vague, incertain, mystérieux, et on les voit s'ébahir en contemplant le spectacle du monde : on dirait que, fraîchement conviés à la vie humaine, à cette vie de progrès et d'amour, ils s'étonnent de l'éclat, de la pompe de la fête, et s'effraient de leur petitesse en présence de tant de magnificence.

Les Galla-Boréna sont simples et naïfs; la première impulsion de leur cœur est toujours bonne; malheureusement pour les voyageurs, ils sont faciles à influencer; ils ont toujours auprès d'eux quelque intrigant qui les dirige ou du moins les conseille, et ils accueillent aussi promptement une bonne inspiration qu'une mauvaise : ils n'ont

aucune religion, aucun culte, ils n'ont ni prêtres ni autels; néanmoins, lorsqu'ils éprouvent de fortes émotions, dans la joie ou dans la douleur, ils lèvent les yeux vers le firmament et poussent le cri *Ouac*, qu'ils traduisent par Sghiar (Dieu) lorsqu'ils parlent la langue amharique.

Malgré les craintes qu'on avait cherché à nous inspirer pour nous empêcher de visiter ces peuples, nous éprouvâmes un sentiment de joie en nous trouvant au milieu d'eux : il nous était doux de nous être rapprochés de ces Galla que nous avions vus dès nos premiers pas sur la terre d'Orient, et qui, dans leur esclavage, nous avaient paru si intéressants : dans le cours de nos voyages au Sennâr, et dans l'Arabie, c'étaient eux surtout que nous avions recherchés, admirés, eux que nous avions désiré voir dans leur liberté, sur leur terre natale, à l'ombre de leurs bois; et maintenant, en les voyant passer près de nous, nous aimions à les contempler dans leur costume sauvage comme eux, avec leurs parures si originales et si bien assorties.

A Coussaï, nous fûmes accueillis par la femme du choum, qui nous traita avec cette bonté qui caractérise son sexe. Le lendemain, à l'aurore,

nous nous éloignâmes du village; le pays avait un aspect attrayant, virginal : après avoir traversé un grand bois de cassiers, nous parvînmes, par une descente affreuse, à la rivière *Ouanchet* : les arbres multipliés nous barraient le passage, et les pierres roulaient sous nos pieds nus; nous fîmes plusieurs chutes, les longues épines des mimosas nous déchirèrent le visage et la poitrine, et nous arrivâmes sanglants sur les bords de la rivière grossie des eaux d'Ouahet. La fraîcheur de la vallée, les grands arbres qui l'ombrageaient, le luxe de la végétation nous rappelèrent ces beaux sites que nous avions si souvent admirés en entrant en Abyssinie. Le bois se prolongeait sur le versant opposé de Coussaï; nous nous élevâmes avec difficulté, et, parvenus au sommet, nous remarquâmes çà et là d'immenses daros qui couvraient de leurs longues branches un espace de terrain considérable. Nous nous trouvions alors dans la province de Derra, et nous nous arrêtâmes dans un village du même nom, environ trois heures après notre départ de Coussaï.

Nous arrivâmes à Derra un mardi, jour de marché; nous aperçûmes *Odatgé*, le chef du district, assis à l'ombre d'un grand cassier avec les principaux personnages de sa suite : il était occupé

à prélever lui-même les impôts que chaque commerçant venait lui payer. Dès que nous parûmes, on nous donna une maison, et lorsqu'Odatgé eut terminé ses affaires, il nous fit appeler. Nous le trouvâmes assis sur un sarir; il était au milieu de ses mules et de ses chevaux ; quelques hommes se tenaient debout autour de lui, et plusieurs femmes étaient nonchalamment couchées sur un lit placé à côté du sien. Il fit étendre une grande peau de bœuf et nous engagea à nous asseoir ; on nous servit de l'hydromel et nous bûmes longtemps. Odatgé nous adressa, sur notre pays, des questions très ingénues, et nous supplia de passer huit jours auprès de lui ; mais nous ne voulûmes pas y consentir. Pendant que nous étions encore chez lui, il fut surpris, comme Oubi dans son camp, par un léger besoin, qu'il satisfit en présence de tout le monde; et, moins pudique que le roi du Sémén, il n'attendit pas que ses hommes l'eussent enveloppé d'une toile.

Le costume des Galla-Boréna ne diffère en rien de celui des Abyssiniens ; on retrouve parmi eux la gracieuse peau de mouton que les habitants de Choa remplacent par les dépouilles des tigres ou des lions. Les femmes ne portent pas de toile, elles n'ont qu'une chemise et une peau; plusieurs

ne revêtent qu'un grand pagne à couleurs variées, et alors elles ont les seins nus : elles tressent leurs cheveux et se parent de boucles d'oreilles qui s'allongent en forme de cylindre et retombent gracieusement jusque sur leurs épaules.

Comme nous l'avons déjà fait remarquer, le vaste plateau occupé par Bézabbé est d'une formation pareille à celle de Dhèr, et comme Guéché, il est limité par la rivière Ouahet : lorsqu'on traverse ce cours d'eau en venant de Derra, on arrive sur de nouveaux plateaux composés de couches compactes de roche rousse et tendre; elles sont parallèles et horizontales, et leur largeur varie de deux à vingt pieds. Les rives d'Oualaka et celles du Nil, que nous verrons bientôt, ont partout cette forme; cependant le plateau qui sert de résidence à Abbayé, et que nous allons rencontrer sur notre route, ressemble encore à celui de Dhèr.

Nous étions sur le point de quitter le roitelet lorsqu'entra une femme qui venait se plaindre d'un vol. Odatgé l'écouta avec bonté, et lorsqu'elle eut terminé sa plaidoierie, le juge, après un instant de réflexion, regarda ceux qui l'environnaient, et, avec un air de bonhomie toute particulière : « Il me semble, » leur dit-il, « que cette

femme a raison ; et, sans attendre la réponse : « Mon ami, » ajouta-t-il en s'adressant à l'accusé qui avait suivi la plaignante, « ce que tu as fait n'est pas bien, ta conduite est blâmable ; je ne veux pas qu'on se comporte ainsi chez moi, et tu vas rendre à cette femme ce que tu lui as dérobé, ou bien je me fâcherai. «Suis-le, mon enfant, » poursuivit-il en s'adressant à la victime, « il va te restituer ton bien, et s'il refusait d'être juste, reviens et je te promets de te venger. » On voit que ce chef agissait avec ses vassaux d'une manière toute paternelle.

Dès que nous fûmes rentrés chez nous, Odatgé nous envoya une chèvre, du pain et de l'hydromel ; le lendemain matin, il voulut encore nous voir, et il renouvela ses instances pour nous engager à séjourner à Derra ; mais ses prières furent vaines ; nous lui fîmes nos adieux, et peu de temps après nous étions en marche.

Le sentier était toujours tracé sur le plateau : on remarquait partout une négligence pleine d'originalité ; chaque groupe d'arbres était dominé par un gigantesque daro, qui s'élevait comme un roi au milieu de sa sauvage tribu. Les récoltes consistaient principalement en doura et en coton. Nous gravîmes une colline pour arriver au village

d'*Adéré;* des mimosas et des oliviers ombrageaient la montée, et, sur le sommet, les champs étaient couverts de têf. Après une demi-heure de marche dans une belle plaine, nous parvînmes au village d'*Anco* par une ouverture pratiquée dans les flancs de roche du grand tertre qu'il domine. Depuis Coussaï, le pays était redevenu boisé, et, avec l'ombre et la fraîcheur, nous avions retrouvé ces admirables oiseaux qui embellissent les paysages d'Abyssinie. L'homme de Bézabbé était retourné à Zouma, et le chef de Derra nous avait donné un guide qui nous avait accompagnés jusque sur les propriétés du gouverneur voisin.

Le nouveau roitelet galla se nommait *Abba-Oussel;* mais, comme il était déjà vieux, il avait abdiqué en faveur de son fils aîné, comme le père de Hassan-Doullo, à Gouël, et Abbayé était alors le véritable chef d'Anco.

Quand nous parûmes devant lui, il nous reçut assez froidement, et sa physionomie nous déplut. Sans nous rien dire, il nous fit donner une maison, et peu de temps après nous reçûmes sa visite, que nous n'attendions pas. On nous apporta de sa part toutes sortes de provisions : nous préparâmes notre repas et nous l'engageâmes à le partager;

mais il prétendit que notre nourriture était mauvaise, parce que nous avions ménagé le poivre, et il refusa de manger avec nous. Il se tenait, à notre égard, dans une réserve que nous ne comprenions pas; nous étions loin de soupçonner que nous lui faisions peur, par la seule raison que nous étions blancs.

Néanmoins la conversation, qui ne tarda pas à s'engager, dissipa promptement les légères craintes qu'Abbayé nous avait d'abord inspirées : nous vivions dans un continuel malaise, et il nous était pénible d'agir comme si nous avions été toujours en présence d'ennemis : nos appréhensions étaient d'autant plus cruelles à Anco, que nous apercevions à une journée de distance les montagnes de Bousso et de Gouël, au dessus desquelles planait pour nous un effrayant et solennel souvenir; mais, comme nous venons de le dire, dès les premières paroles que nous échangeâmes, nous comprîmes que nous étions en sûreté chez Abbayé, qui était incapable de nous faire aucun mal, du moins par lui-même.

Ce bon gouverneur commença par nous avouer qu'il avait peur de nous. « Je n'avais jamais vu, » nous dit-il, « des hommes de votre espèce, et je vous remercie d'être venus parmi nous.

J'avais ouï dire qu'il existait sur la terre une race blanche, je désirais vivement la connaître, et aujourd'hui mes vœux sont exaucés. » (Il est bon de faire observer qu'Abbayé, dont les possessions n'étaient pas éloignées du Nil, avait eu de fréquentes relations avec les Abyssiniens, et comme il était avide de savoir, il avait interrogé, pour s'instruire, tous ceux qu'il avait supposés doués de quelque intelligence, et parmi les siens il pouvait passer pour un érudit.)

Il nous examina avec une vive curiosité, puis il reprit ainsi : « Il est impossible, ô blancs, que vous soyez engendrés comme nous; une femme ne vous porte pas, sans doute, dans son sein, et vous arrivez au monde d'une manière plus extraordinaire, votre couleur est trop belle, et il est impossible que vous soyez sujets aux infirmités de la vie, comme nous tous, misérables esclaves que nous sommes! Vous descendez d'en haut, grands et forts, et quand vous êtes fatigués de nous voir, vous remontez vers les lieux que vous avez abandonnés, tandis que la terre nous dévore. »

Après nous avoir ainsi exprimé son opinion sur la nature et la supériorité des hommes blancs, il voulut nous interroger sur l'existence de Dieu

et sur la vie future : « J'ai souvent entendu dire, » poursuivit le roitelet, « qu'il y avait un Dieu, un être invisible, grand par dessus tous, qui régissait les hommes et l'univers; si ce puissant monarque existe réellement, personne ne doit mieux le savoir que vous, puisque vous descendez directement de lui; » et il nous regarda, et s'écria : « Oh! vous êtes bien heureux! »

Lorsque nous eûmes répondu à la première question, il continua : « On ajoute que ce Dieu, ce maître absolu de toutes choses, récompense les bons et punit les méchants. » Nous tâchâmes alors de mettre à sa portée la théorie des deux principes qui se disputent le monde, et, en nous écoutant, cet homme simple et naïf éprouvait une joie indéfinissable, il souriait, son regard s'animait, et il paraissait accueillir avec la plus vive reconnaissance une croyance qui le relevait à ses propres yeux en lui promettant un avenir éternel. Nous parlâmes longtemps, et tous les grands de la suite d'Abbayé se pressaient autour de nous, ils prêtaient une oreille attentive et semblaient disposés à accepter avec empressement des idées qui leur donnaient de grandes espérances. Il serait difficile de peindre l'étonnement de ces hommes dont la

plupart entendaient prononcer pour la première fois le nom de Dieu et les mots de vie future.

D'après ce qui précède, on voit que ces peuplades, isolées et abandonnées à elles-mêmes, sont avides d'une religion ; nous sommes persuadés que des missionnaires habiles, qui oseraient s'aventurer chez ces tribus sauvages, mais hospitalières et bonnes, parviendraient facilement à les réunir sous une même loi; tous ces Galla, qui vivent aujourd'hui sans croyance et sans lien, formeraient alors une grande nation, la nation la plus belle, la plus intéressante de l'Afrique.

Il est inutile de faire observer que, chez les Boréna, le mariage ne reçoit jamais de sanction religieuse, puisqu'ils n'ont ni prêtres ni autels : les couples se réunissent sans formalités; chaque homme ne garde qu'une seule femme chez lui, mais il en a d'autres ailleurs, au su de son épouse, qui n'a pas le droit de s'en plaindre. Quant à la femme, elle ne peut jamais avoir qu'un mari.

Voici ce qu'Abbayé nous apprit touchant l'adultère : « Lorsqu'un homme, » nous dit-il, « surprend son épouse en flagrant délit, il a le droit de tuer l'amant ; mais il doit épargner la femme, qui se trouve à l'abri de tout châtiment, parce que l'homme, » ajouta-t-il, « est ordinai-

rement le provocateur. » Nous fûmes frappés du bon sens de ces peuplades. Leurs lois relatives au meurtre sont les mêmes que celles du Tigré et du pays d'Amhara. Pendant qu'il était question de mœurs et de femmes, le frère du gouverneur, *Chamani*, paraissait effarouché de notre conversation un peu libre ; il nous écoutait avec une pudeur de femme, il cachait sa figure dans sa toile, et plusieurs de ses compagnons, aussi ingénus que lui, laissaient percer, à travers leur peau noire, cette rougeur si expressive qui colore le front de nos enfants dans de pareilles circonstances.

Nos causeries se prolongèrent jusqu'au coucher du soleil ; et, en se retirant, Abbayé nous demanda si nous aimions les femmes galla : « Notre couleur, » ajouta-t-il, « doit avoir peu d'attraits pour vous, et il me semble que, si j'étais blanc, nos filles les plus belles ne me tenteraient pas.

—Nous sommes moins difficiles que toi, » lui répondîmes-nous ; « et, quant aux formes matérielles, vos femmes, à notre avis, ne le cèdent pas aux nôtres.

— Ainsi, » reprit-il, « vous ne dédaigneriez pas nos jeunes vierges, et si je vous en envoyais deux ce soir, vous ne les chasseriez pas ?

— Tu as mauvaise opinion de nous, Abbayé, tu as tort. »

Le roitelet sourit et s'éloigna. Peu de temps après, on nous apporta de sa part un gombo d'hydromel.

L'air était froid; nous avions allumé un grand feu, et nous étions encore entourés d'un cercle assez nombreux, lorsque nous vîmes paraître le maître de la chaumière que nous occupions : il était accompagné de deux personnes qui attendirent à la porte; après quelques signes d'intelligence auxquels nous ne comprîmes rien, il s'approcha de nous, et, au nom d'Abbayé, son maître, il ordonna à tout le monde de se retirer.

Dès que nous fûmes seuls, il fit entrer deux femmes voilées de la tête aux pieds, qui s'avancèrent timidement et vinrent s'asseoir à nos côtés : elles étaient tremblantes et n'osaient pas même nous regarder. Le maître de la maison demeura quelque temps avec nous; mais, enfin, l'on nous laissa seuls. Après avoir fermé notre porte, nous rallumâmes notre feu presque éteint, et nous priâmes nos mystérieuses Galla, qui ne s'étaient pas encore dévoilées, de vouloir bien nous montrer leur visage. A voir leur répugnance à se rendre à nos désirs, nous dûmes croire qu'elles

étaient vieilles ou laides, et nous fûmes bien agréablement surpris lorsqu'elles découvrirent les deux plus jolies têtes que nous eussions vues à Anco. Elles nous considéraient avec une sorte de frayeur religieuse et semblaient écouter avec anxiété notre langage inconnu pour elles; nous parvînmes néanmoins à les rassurer, et nous apprîmes que l'une d'elles avait été mariée, depuis peu de temps, à un vieux Galla qui, ce jour-là, se trouvait absent : sa compagne était encore vierge. Elles nous dirent qu'elles avaient été envoyées par Abbayé, et, entièrement revenues de leurs craintes, elles ajoutèrent qu'elles s'estimaient heureuses d'avoir été choisies entre toutes les jeunes filles du village. Nous étions à la veille du premier jour de l'an, et le roitelet avait voulu nous donner ses étrennes.

Dès le matin du jour suivant, nous étions prêts à partir; nous nous rendîmes chez Abbayé au lever du soleil, tant pour lui faire nos adieux que pour reprendre nos mules qui se trouvaient dans ses écuries; on refusa de nous les livrer, mais on nous assura que nous partirions dès le lendemain. Nous rentrâmes chez nous mécontents, et la matinée s'écoula dans une pénible incertitude. Vers midi, le gouverneur nous envoya

une nouvelle cruche d'hydromel, et nous reçûmes la visite de Chamani, dont l'excessive bonté dissipa nos inquiétudes; le malheur nous avait rendus méfiants. Nous voulûmes savoir pourquoi on nous retenait ainsi malgré nous, et le frère du roitelet nous dit que *Tourri*, le dernier chef galla dont nous eussions à traverser les possessions avant d'entrer dans le territoire de Gojam, s'était rendu à Anco pour échanger un fusil contre un cheval, qu'il devait partir dès le jour suivant, et que nous nous mettrions en route avec lui. Nous sûmes plus tard qu'Abbayé, qui n'était pas connaisseur en armes à feu, avait voulu nous faire juger de la bonté du fusil pour lequel il sacrifiait un superbe cheval.

Pour nous distraire, nous fîmes plusieurs fois le tour du village dans lequel nous remarquâmes quelques tisserands; nous arrivâmes jusqu'à l'extrémité du plateau et nous nous assîmes à l'ombre d'un cassier pour contempler les montagnes de Gojam qui s'élevaient devant nous et que nous brûlions d'atteindre. En rentrant au village, nous trouvâmes à notre porte le vieux Galla dont le gouverneur nous avait envoyé la femme; il avait été informé de sa mésaventure, et il était venu pour demander à être *indemnisé*; mais nous lui

apprîmes et chacun lui répéta que sa femme n'avait fait qu'obéir au roitelet en se rendant auprès de nous, et l'excellent mari se retira satisfait, en disant que, puisque c'était son maître qui l'avait ainsi voulu, il n'avait rien à répliquer.

Peu de temps après, le chef galla nous fit appeler : son père désirait nous voir, et nous suivîmes aussitôt l'envoyé. Abbayé et Chamani ressemblaient d'une manière frappante à Abba-Oussel; nous voulûmes le leur dire, mais les deux fils se récrièrent à la fois et prétendirent que le vieillard était bien plus beau qu'eux, et qu'ils se garderaient bien de se comparer à leur père. Il fallut montrer à Abba-Oussel nos bras nus et nos cheveux qui plurent beaucoup au vieillard. Comme Odatgé, il nous pria, mais vainement, de passer plusieurs jours à Anco; il nous demanda si nous ne pourrions pas lui faire des bouteilles, et, pour nous séduire, il nous promit un bœuf. Quand nous fûmes rentrés chez nous, il nous envoya une belle chèvre, qui fut immolée immédiatement. Nous avions rencontré sur notre passage une troupe de jeunes filles qui, à notre aspect, s'enfuirent épouvantées.

Le lendemain, nous étions libres de partir; nous suivîmes, pendant quelque temps, une route

tracée au dessus de deux précipices profonds; nous cheminions avec Tourri, qui rentrait dans son village; il était accompagné de quelques domestiques qui portaient son armure et conduisaient devant lui le cheval qu'Abbayé lui avait donné pour son long fusil à mèche.

Ancaté servait de résidence à Tourri; arrivés de bonne heure dans ce hameau, nous manifestâmes le désir de poursuivre notre route, et le nouveau roitelet nous fit aussitôt donner un homme chargé de nous conduire au village de *Bonéia*, où, grâce aux recommandations de Tourri, nous reçûmes une hospitalité aussi complète qu'à Anco. Ce village était bâti sur le versant de la chaîne qui voit couler l'Oualaka à ses pieds, et, dans le voisinage, on eût dit que les flancs de la montagne avaient été sculptés. Nous trouvâmes à Bonéia trois pélerins qui venaient, comme nous, d'Ankober et qui avaient, disaient-ils, l'intention de se rendre à Jérusalem. Ils mendiaient de porte en porte, en récitant de longues oraisons, et recevaient les modiques aumônes de quelques villageois. Ils nous demandèrent la permission de nous suivre jusqu'au passage du Nil, et il fut convenu que, dès le lendemain, nous voyagerions en compagnie. Ils nous interrogèrent longtemps sur la Palestine

et sur la route qu'ils avaient à parcourir, et lorsqu'ils eurent appris qu'il fallait sillonner une mer avant d'arriver au but et qu'ils avaient à traverser des populations musulmanes et moins hospitalières que celles d'Abyssinie, leur détermination fut ébranlée, et ils résolurent alors d'aller faire un pélerinage à Axoum et de retourner ensuite dans leur pays.

Le 3 janvier 1836, nous nous éloignâmes de Bonéia avec les trois diacres et un jeune Galla qui devait nous servir de guide jusqu'à Gojam : nous descendîmes longtemps et péniblement. A mesure que nous approchions de la rivière, le paysage devenait plus frais et plus riant, la végétation était vigoureuse, et d'abondantes rigoles qui sillonnaient notre route répandaient leurs eaux claires au milieu des pâturages naturels qui couvraient les champs incultes.

La pente de la montagne était devenue plus raide, et, après de rudes fatigues, nous arrivâmes en courant sur les bords de la rivière d'Oualaka que nous avions déjà traversée une fois entre Bousso et Gouël : elle était, ici, profondément encaissée; son onde coulait pure et limpide, et elle allait un peu plus bas se perdre dans le Nil. La vallée était tapissée de verdure, et de grands

arbres touffus balançaient leur ombrage à la brise du matin. La rivière coulait dans la direction de l'est à l'ouest.

Nous nous élevâmes bientôt vers le village de *Béia*; il y avait un marché dans le voisinage, et la plupart des maisons se trouvaient abandonnées. Un parent du choum nous accueillit dans sa chaumière, et nous traita avec les plus grands égards. Le soir, nous fûmes l'objet d'une curiosité générale, et plusieurs personnes nous renouvelèrent les questions naïves du choum d'Anco. Depuis le village d'Ancaté, nous avions remarqué qu'un grand nombre de Galla portaient à leur cou des cordons en soie bleue comme les chrétiens d'Abyssinie. Le besoin d'un culte quelconque leur avait fait adopter avec empressement cette marque extérieure du christianisme, parce qu'elle était pour eux l'expression d'une idée religieuse, d'une idée d'association.

Le lendemain, nous quittâmes le village avec un grand nombre de personnes qui s'acheminaient vers Gojam : elles revenaient du marché de Béia. Les trois pélerins, qui ne nous avaient pas abandonnés, nous suivirent encore, et nous nous dirigeâmes enfin vers le Nil par une descente extrêmement rapide. Nous fûmes obligés plu-

sieurs fois, pour éviter des escarpements, de prendre des détours, et nous perdîmes beaucoup de temps. Nous arrivâmes fatigués sur les bords de la rivière, et, après quelques instants de repos, nous la traversâmes à la nage. Les hommes et les femmes qui se trouvaient avec nous se dépouillèrent alors de leurs vêtements, les enfermèrent dans des outres qu'ils attachèrent sous leur ventre et arrivèrent ainsi sur la rive opposée, avec le secours de quelques Galla qui, par extraordinaire, savaient nager. Avant de s'engager dans la rivière, on avait eu grand soin de jeter des pierres dans l'eau et de pousser de grands cris, afin d'effrayer les crocodiles et les hippopotames qu'on voyait quelquefois apparaître à la surface. Un Galla d'un certain âge, qui, soutenu par son outre, s'efforçait de gagner l'autre bord, fut entraîné par le courant; nous le perdîmes de vue à un détour du fleuve, et on l'attendit vainement. L'un des pélerins, témoin du malheur de cet homme, n'osait pas s'aventurer seul dans la rivière, et personne ne paraissait disposé à aller à son secours : ses confrères avaient emporté ses habits, et il se trouvait entièrement nu sur la rive que nous venions d'abandonner : nous crûmes un instant qu'il serait obligé de s'en re-

tourner ainsi dans le village de Béia ; mais, heureusement pour lui, ses compagnons proposèrent deux sels à l'un des nageurs, qui, à ce prix, consentit à repasser la rivière pour prêter son assistance au pélerin, qu'il amena tremblant auprès de ses amis.

Restait encore notre jeune guide qui s'était retardé en chemin et qui arriva tout essouflé sur les bords du fleuve, en implorant le secours de ses compatriotes : on feignit de ne pas l'entendre ; mais, comme il nageait passablement, il attacha aussitôt une outre sous son ventre et se précipita dans le Nil. Il avait fait à peu près la moitié du trajet, lorsqu'un crocodile monstrueux s'élança hors de l'eau non loin du nageur ; nous crûmes que ce malheureux allait être dévoré, et, pour tâcher d'éloigner l'animal, les Abyssiniens poussèrent des cris affreux ; et nous lançâmes tous de gros cailloux dans la rivière : le crocodile fut sans doute épouvanté, car il ne reparut pas, et l'intrépide jeune homme, qui ne s'était pas découragé, parvint sain et sauf sur la rive.

Le Nil coulait du nord au sud; son lit était large : ses bords, majestueusement ombragés, avaient un aspect de sauvagerie attrayante, et les plus brillants oiseaux de l'Abyssinie s'étaient réunis dans

cette gorge profonde. La vallée était resserrée; le fleuve, encaissé entre de grandes chaînes de montagnes, roulait silencieusement son onde limpide destinée à féconder d'autres pays. Le Nil, qui se déploie si librement dans les riches plaines de la Nubie et de l'Égypte, se trouvait captif en Abyssinie, où il aurait vainement tenté de franchir ses insurmontables barrières.

Après avoir fait sécher nos habits autour d'un grand feu, nous commençâmes à escalader la chaîne immense qui se dressait devant nous. Quoique nous fussions alors dans la province de Gojam, nous n'étions pas encore dans les possessions de Ras-Ali, et le versant de la montagne, jusqu'au delà de *Goumamit* que nous allons bientôt rencontrer, appartenait encore aux Galla-Boréna. La rivière était déjà loin de nous, et la végétation avait perdu de sa fraîcheur; néanmoins, sur le flanc de la montagne, nous trouvâmes un site délicieux qui nous apparut brusquement comme une oasis dans le désert; une abondante source arrosait de verts pâturages, et de gras troupeaux paissaient à l'ombre d'un groupe d'arbres gigantesques. Les alentours étaient arides, et la route était couverte de chétives mimosas dépouillées de leurs feuilles.

Trois quarts d'heure après, nous nous étions arrêtés à Goumamit, qui se trouve encore compris dans les domaines de Tourri. Notre guide, qui ne nous avait pas quittés, annonça dans le village que nous étions sous la protection de son maître, et, après avoir pris congé de nous, il retourna à Bonéia. Nous reçûmes, de la part du choum, un accueil des plus gracieux; il nous logea dans sa maison, et, lorsqu'on servit le souper, nous l'engageâmes vainement à le partager avec nous; il refusa de prendre aucune nourriture avant de nous avoir vus rassasiés, et il mangea ensuite nos restes. Sa femme avait voulu nous laver les pieds, et, pendant le repas, elle nous préparait elle-même les bouchées, et sa main nous servait de fourchette. Lorsque arriva l'heure du repos, notre bon hôte, prétendant que la maison n'était pas assez vaste pour que nous pussions tous y coucher à notre aise, nous dit qu'il irait passer la nuit chez le voisin avec ses domestiques, et il nous demanda la permission de laisser sa femme avec nous. On voit qu'en Abyssinie les maris sont moins susceptibles et moins jaloux que ceux de nos pays.

X.

SOMMAIRE.

Départ de Goumamit. — Une aventure nocturne. — On nous avait pris pour des Galla. — Nous arrivons sur le plateau de Gojam. — Grand concours de commerçants. — On nous entoure et l'on s'étonne de notre apparition. — Arrivée à Bichana. — Tradition du pays. — Les Ras sont détestés à Gojam. — Marché de Bichana. — Départ. — Monastère de Dima. — Rencontre de trois nouveaux pélerins. — Arrivée à Dévra-Ouerk. — Célébration de l'Épiphanie. — Nous excitons de vives sympathies. — Description de la ville et de l'église.

CHAPITRE X.

Le lendemain, nous étions prêts à partir longtemps avant le jour : après avoir exprimé notre reconnaissance au cheum hospitalier, nous suivîmes plusieurs commerçants qui se rendaient au marché de *Biohana*, la première ville que nous devions rencontrer sur notre route. En traversant

un hameau, nos compagnons de voyage voulurent s'arrêter pour attendre quelques uns de leurs amis qui avaient promis, la veille, de se joindre à notre petite caravane : pour nous, impatients d'arriver sur les plateaux de Gojam, nous continuâmes seuls à gravir la montagne, dont le sommet n'était pas alors très élevé.

Nous suivions la route tracée; le jour ne paraissait pas encore, et les bêtes féroces, qui, pendant la nuit, rôdent autour des villages, passaient autour de nous comme des ombres et s'éloignaient lentement. Depuis quelque temps le sentier s'était effacé, et, sans guide pour nous diriger, nous cheminions à l'aventure sur un terrain inculte où nulle trace n'était empreinte; nous regardions le sommet, qui commençait à peine à se dorer, et nous avancions avec confiance, quand tout à coup nous nous trouvâmes en face de plusieurs Abyssiniens, armés de gros bâtons, qui saisirent les brides de nos montures en nous ordonnant de les suivre.

Nous n'avions que nos cravaches pour nous défendre, et néanmoins, comme nous étions disposés à résister à ces hommes que nous considérions naturellement comme des ennemis, nous déchargeâmes de rudes coups sur les bras de

ceux qui arrêtaient nos mules; mais, sans lâcher prise, nos antagonistes irrités levèrent leurs bâtons, et cependant ils n'osèrent pas nous frapper.

Nous sautâmes légèrement à terre et nous les repoussâmes vigoureusement; quelques uns furent violemment renversés, et, craignant sans doute d'être les plus faibles, malgré leur nombre, ils poussèrent de grands cris qui furent entendus jusque dans les hameaux voisins. Les habitants, attirés par le bruit, accoururent en foule; mais heureusement pour nous, les marchands qui se trouvaient alors près du lieu où se passait cette scène arrivèrent de leur côté, et, après nous avoir reconnus, ils nous délivrèrent des mains de nos adversaires, qui furent très étonnés d'apprendre que nous étions Européens.

Ces hommes, qui habitaient dans le voisinage, nous avaient pris pour des Galla : en nous apercevant hors de la route à une heure indue, ils avaient supposé que nous avions passé le Nil dans de mauvaises intentions, et d'après les ordres qu'ils avaient reçus, depuis peu, du gouverneur de leur province, ils avaient jugé convenable de nous arrêter, afin de nous conduire à leur chef. Ils se retirèrent confus, après nous avoir demandé

pardon de leur erreur, qui seule, disaient-ils, les avait rendus coupables envers nous.

Il est bon de faire observer ici que, chaque fois que nous avons été obligés d'entrer en lutte ouverte avec des Abyssiniens, ils ont toujours craint de nous frapper, et ils se contentaient de se tenir sur la défensive : on eût dit qu'en nous attaquant ils redoutaient de commettre un sacrilége. Cette sorte de respect que notre couleur leur imprimait explique assez nos avantages dans les diverses rixes que nous avons eues à soutenir durant le cours de notre voyage.

Bientôt nous parvînmes en compagnie sur le magnifique plateau de Gojam : le soleil se montrait alors à l'horizon et le ciel était radieux. Nous voulûmes profiter de la fraîcheur du matin, et nous poursuivîmes rapidement notre route. Une infinité de sentiers se croisaient dans une plaine immense : ils étaient couverts d'hommes et de femmes qui se rendaient en foule au marché de Bichana. Le pays peu boisé était bien cultivé et riche en pâturages. Nous remarquâmes des nuées d'oiseaux d'une grosseur prodigieuse. Les extrémités du plateau, taillées à pic, étaient sillonnées de torrents; on apercevait çà et là quelques villages d'assez belle apparence.

Le nombre des personnes qui se dirigeaient vers Bichana augmentait à mesure que nous avancions, et l'on se pressait autour de nous. A notre vue, des exclamations d'étonnement et même d'admiration étaient répétées par toutes les bouches; elles arrivaient à nos oreilles comme une douce musique, et nos âmes commençaient à se livrer à l'espérance.

Comme on a pu le voir, nous n'avions généralement inspiré qu'un faible intérêt aux populations de Choa. Dans ce royaume, notre couleur et notre qualité d'étrangers n'auraient pas suffi pour nous faire donner une seule fois l'hospitalité, et il n'avait fallu rien moins qu'un homme du Roi pour nous faire trouver, chaque soir, un asile et du pain : les habitants de Gojam devaient se montrer meilleurs à notre égard.

Parmi les nombreuses personnes qui nous environnaient et nous servaient d'escorte, se trouvait un individu de bonne mine qui semblait vouloir pénétrer le motif de notre apparition dans Gojam. « Pauvres enfants, » disait-il en nous regardant, mais sans oser nous adresser directement la parole, « la récolte aura été mauvaise dans leur pays, et ils sont venus parmi nous pour ne pas souffrir de la disette : ils retourneront sans doute

parmi les leurs à la moisson prochaine; » mais un murmure d'incrédulité accueillit ses paroles.

« Non, » disait son voisin, « vous vous trompez : ces blancs auront probablement entendu parler des mines d'or qui se trouvent sur notre territoire et que nous autres ignorants nous ne savons pas exploiter, et je suis persuadé qu'ils sont venus à Gojam dans l'espoir de s'enrichir; » et tout le monde se moqua de lui.

Nous arrivâmes à Bichana vers midi, et, après avoir traversé la place du marché, nous vînmes nous asseoir sous un grand arbre à l'extrémité du village : on se précipita en foule sur nos pas; les commerçants ne songèrent plus à s'occuper de leurs affaires; les prêtres, les principaux personnages du lieu et les femmes arrivèrent en même temps : le marché fut entièrement abandonné ; on nous entourait, on nous pressait à nous suffoquer; tout le monde voulait nous voir à la fois, et, de tous côtés, on laissait échapper ces paroles : « Le Roi est arrivé (*Negous Matta*). »

Nous ne comprenions pas d'abord le véritable sens de ces paroles; mais, à force de les entendre répéter, le souvenir d'une tradition abyssinienne, qui prétend qu'un blanc doit un jour régner en Abyssinie, nous vint à la mémoire et nous donna

l'explication de notre royauté improvisée. Cette croyance, qui pourrait être si favorable à une race blanche qui tenterait de s'emparer de ce pays, est encore plus répandue à Gojam que parmi les courtisans de Sahlé-Sellassi; mais, à Choa, cette tradition n'est guère accréditée que chez les grands, qui s'en effraient, tandis qu'en deçà du Nil elle est incarnée chez le peuple, qui ne croit plus avoir de souverain depuis l'avénement des ras qui exploitent leurs domaines en véritables fermiers et font regretter les anciens maîtres en ruinant leurs sujets qui vivent misérables sous leur domination [1].

Plusieurs personnages importants cherchaient vainement à écarter la multitude; nous avions toujours gardé le silence et nous avions même

[1] Il y aurait beaucoup à dire sur ces prophéties répandues parmi les divers peuples du globe et qui promettent l'empire aux races européennes; mais l'examen philosophique de cette grande question, dont nous nous occuperons ailleurs, n'entre pas dans le cadre de notre ouvrage. La tradition abyssinienne dont nous venons de parler est fort ancienne; lorsque Siqueira aborda dans le port de Massaouah, les envoyés du gouverneur d'Arkéko lui apportèrent une lettre écrite en arabe de la part du roi d'Abyssinie : ce prince lui disait « qu'il était heureux de voir enfin l'accomplis- » sement des anciennes prédictions qui annonçaient que des chré- » tiens, d'un puissant royaume d'occident, viendraient un jour sur » leurs terres, pour s'unir d'amitié et d'intérêts avec eux, comme » ils l'étaient déjà par leur religion. » Les premiers historiens espagnols qui ont écrit sur l'Amérique nous apprennent que les habitants de cette belle partie du monde croyaient universellement

refusé de répondre aux questions qu'on nous avait adressées dans la crainte d'être trop importunés, et tout le monde s'était imaginé que nous ne comprenions pas le langage du pays ; mais, voyant qu'il nous était impossible de jouir de quelque repos au milieu de cette foule d'hommes et de femmes qui étaient avides de nous voir, nous demandâmes une maison, et la surprise de ces braves gens fut à son comble lorsqu'on nous entendit parler en amharique. Tous les étrangers voulaient nous amener dans leur village ; mais nous étions dans l'intention de passer la nuit à Bichana, et nous acceptâmes la chaumière qu'un prêtre du lieu vint nous offrir. Après avoir traversé les rues désertes du village, nous entrâmes dans une cour assez spacieuse entourée d'une muraille de boue, et nous pûmes enfin jouir de quelque tranquillité.

Notre prêtre nous demanda la permission de nous laver les pieds, quoique, disait-il, il se crût indigne de cette faveur. Après avoir secoué la poussière qui couvrait nos toiles et nos longs cheveux, nous nous rendîmes au marché pour faire

que des conquérants redoutables, venus de l'est, dévasteraient leur pays et s'empareraient de l'autorité suprême. Les Abyssiniens sont-ils destinés à subir, d'une manière plus ou moins directe, l'influence d'une puissance étrangère ? nous le croyons.

quelques emplettes. Les commerçants s'étaient réunis de nouveau sur la place, qu'ils avaient abandonnée à notre arrivée. Ce jour-là, les plus jolies femmes de Gojam semblaient s'être donné rendez-vous à Bichana ; nous n'avions jamais vu, en Abyssinie, une réunion de femmes aussi généralement belles, et nous pûmes alors nous convaincre par nous-mêmes que, sous le rapport du sexe, Gojam méritait la haute réputation dont il jouit depuis Choa jusqu'aux dernières limites du Tigré.

Le marché de Bichana, qui a lieu tous les lundis, est très considérable : on y vend des chevaux et des troupeaux de gros et de menu bétail à un prix très modéré ; on y trouve des armes, des selles, des toiles, des céréales et la plupart des denrées que produit le pays. Il y a, en outre, des boucheries pour les chrétiens et pour les musulmans.

Le lendemain, 6 janvier, nous partîmes de Bichana avec un grand nombre de marchands qui étaient obligés de voyager en caravane, afin de pouvoir se défendre contre les bandes de pillards qui désolent ce pays. La route, moins facile que celle de la veille, était mieux boisée. Après avoir traversé le ruisseau de Guéd, qui se jette dans le Nil, nous nous trouvâmes en face de *Dima*,

dont l'église est inviolable. Dans tous les temps, cette ville a servi de refuge aux grands personnages révoltés que la fortune n'avait pas favorisés, et pendant que nous parcourions ce pays, elle était occupée par Déjaj-Haïlo, qui avait voulu s'affranchir du joug de Ras-Ali. Il s'était fait de nombreux partisans; mais, battu par Déjaj-Desta, beau-frère du Ras et gouverneur de Gojam, il s'était retranché à Dima comme l'aigle dans son aire; il épiait les mouvements de son ennemi, tombait à l'improviste sur les détachements isolés de son armée, et revenait promptement dans son fort, où Desta, à cause de la sainteté du lieu, ne pouvait le poursuivre.

Les maisons de Dima sont bien bâties; elles sont rapprochées les unes des autres et groupées autour d'une belle église consacrée à saint George. Un grand nombre de prêtres réunis dans cette ville ont établi un séminaire célèbre, où l'on instruit les jeunes gens qui se destinent à la prêtrise. La position de Dima est admirable; cette ville renferme 2,500 habitants qui, grâce à l'inviolabilité de leur église, jouissent du repos et de l'abondance, au milieu d'un pays livré au désordre et à l'anarchie.

Les pélerins que nous avions rencontrés chez

Tourri ne nous avaient suivis que jusqu'à Goumamit. En sortant de Bichana, nous fûmes accostés par trois nouveaux lévites de Choa, qui allaient dans le Tigré pour se faire ordonner prêtres par l'évêque d'Alexandrie qu'ils espéraient trouver chez Oubi. Ils nous prièrent de les prendre sous notre protection, et offrirent, en revanche, de nous servir comme domestiques, et ils nous suivirent. L'un d'eux, sorti pour la première fois de son pays natal, avait conservé cette candeur qu'on ne rencontre plus aujourd'hui que chez les enfants. Ce jeune homme était fils d'un prêtre de Tégoulet; pendant qu'il nous racontait les évènements qui l'avaient forcé à quitter sa famille, nous arrivâmes à *Dévra-Ouerk*, un jour de marché.

Nous nous dirigeâmes vers l'église; le chef des prêtres, à qui on venait de nous annoncer, nous fit donner une maison dans l'enceinte sacrée, et, le soir, les comestibles et les diverses boissons du pays affluèrent dans notre demeure. Notre arrivée n'était pas encore connue dans le village, et nous eûmes, ce jour-là, peu de visiteurs. La chaumière que nous habitions était entourée de tombeaux et renfermait elle-même le corps nouvellement inhumé de l'un des

prêtres attachés au collége de Dévra-Querk.

On devait célébrer dans la nuit la fête de l'Épiphanie, et nous résolûmes de veiller pour être témoins des cérémonies religieuses des Abyssiniens. Quelque temps après le coucher du soleil, les prêtres, les diacres et les clercs arrivèrent en foule dans l'église et chantèrent jusqu'à minuit des cantiques en langue éthiopique. A cette heure, les portes s'ouvrirent à deux battants, et le cortége, réuni dans le saint lieu, commença à défiler dans la cour. Les prêtres, qui occupaient le premier rang, portaient avec respect le *tabot* (l'arche), pour lequel les Abyssiniens ont une profonde vénération. Quelques uns d'entre eux tenaient à la main de petites croix en fer, et tous étaient revêtus de leurs habits sacerdotaux, qui leur donnaient une tournure fort grotesque.

Parvenue à l'extrémité de la cour, la procession sortit par la grande porte pratiquée dans le mur d'enceinte, et suivit le sentier difficile et raide qui conduit à la place du marché : de là on arriva, par une pente plus douce, sur les bords du ruisseau de *Ttaza*, dont on avait rehaussé le niveau au moyen d'une digue. Les deux rives étaient occupées par une multitude d'hommes et

de femmes séparés en deux groupes; et, au milieu des pâturages arrosés par le ruisseau, paissaient un grand nombre d'animaux domestiques qui devaient aussi participer à la fête.

Les prêtres avançaient toujours en chantant. Ceux qui portaient l'arche sainte s'arrêtèrent sur une élévation et furent entourés par les diacres, qui portaient les croix et les autres objets nécessaires à la cérémonie. Le supérieur se détacha du cortége et vint se placer sous un dôme de verdure: les personnages les plus influents de Dévra-Ouerk, parmi lesquels on distinguait quelques militaires, se rangèrent autour de lui et gardèrent un religieux silence.

Alors les principaux officiants, après avoir quitté leurs habits sacerdotaux, entrèrent dans le Ttaza, qu'ils bénirent : ils avaient apporté un grand calice, qui fut immédiatement rempli d'eau, et présenté au supérieur, qui en but une partie et le céda à ses voisins. Pendant ce temps-là, l'un des prêtres aspergeait toute la troupe qui se trouvait rassemblée sur les bords du ruisseau. Peu d'instants après, le cortége se retira en bon ordre, et aussitôt les diacres et les clercs se précipitèrent dans le Ttaza en poussant de grands cris; les petits garçons se livraient à toutes sortes d'es-

piègleries, et le ruisseau n'était plus qu'un bourbier.

Bientôt les bergers firent baigner leurs troupeaux, tandis que les soldats, les paysans et les femmes trempaient dans cette eau bénite les sabres, les fusils, les instruments aratoires et les ustensiles de cuisine qui avaient servi à des musulmans. Les enfants continuèrent à barboter dans le ruisseau jusqu'au moment où un homme, envoyé par le chef des prêtres, rompit la digue qui retenait l'eau prisonnière.

Les Abyssiniens célèbrent cette fête depuis l'établissement du christianisme dans leur pays, en commémoration du baptême de Jésus dans le Jourdain. Ce peuple superstitieux croit que l'eau bénite a la propriété de les préserver ou même de les délivrer d'un grand nombre de maladies. Au mois de septembre, une cérémonie à peu près semblable a lieu à l'occasion de l'anniversaire de la mort de saint Jean-Baptiste; les hommes et les femmes se baignent pêle-mêle et presque nus, sans que personne ait l'idée de crier au scandale.

Le soleil était levé depuis longtemps lorsque nous rentrâmes dans notre demeure : les habitants, qui nous avaient aperçus malgré les pré-

cautions que nous avions prises pour nous dérober à leurs regards, nous suivirent en foule et se pressèrent autour de nous, en répétant comme à Bichana : « Le Roi est arrivé. » Comme la maison n'était pas assez vaste pour contenir tant de monde, ceux qui étaient restés à la porte suppliaient les personnes qui se trouvaient dedans de leur céder la place, afin que chacun pût nous voir à son tour, et quelques individus ajoutaient, avec une bonhomie à faire mourir de rire, que, s'il fallait payer pour entrer, ils ne s'y refusaient pas; de jeunes filles innocentes et belles nous baisaient les pieds et les mains avec des frémissements, et de grosses larmes s'échappaient de leurs yeux. Nous ne jouissions d'un peu de repos qu'à l'heure de nos repas, car les habitants de Gojam, qui sont d'une discrétion remarquable, nous laissaient toujours seuls dans ces moments-là ; mais, dès qu'ils étaient certains que nous pouvions les recevoir, ils assiégeaient de nouveau notre porte et demandaient à être introduits, avec de si vives instances et de si douces prières, qu'il était impossible de résister. Dans cette ville, des femmes de condition vinrent encore solliciter l'*insigne faveur* de nous laver les pieds : comme toutes prétendaient avoir des droits à cet *honneur*,

elles auraient disputé si nous n'étions intervenus, et pour les contenter toutes nous fûmes obligés de nous faire laver les pieds plusieurs fois[1]. Durant notre séjour, on ne cessa de nous manifester le plus vif intérêt.

L'église de Dévra-Ouerk fut brûlée, au XVIe siècle, par les mahométans, qui arrivèrent sous la conduite du fameux Géragn; celle qui existe aujourd'hui fut construite par Claudius, en l'an 1558, et elle commence à tomber en ruine. Elle est bâtie sur de grandes dimensions; sa toiture, couverte en chaume, a été très maltraitée par le temps; les arbres qui l'entourent sont clairsemés: leurs branches sont peuplées de tourterelles respectées par les habitants. Les hyènes viennent parfois, durant la nuit, déterrer les cadavres dans la cour de cette église, dont les abords sont mal fermés.

Dévra-Querk est célèbre, en Abyssinie, par son séminaire, que la renommée place bien au dessus de celui de Dima. Quoiqu'il soit vrai de dire que

[1] Alvarez nous apprend que les Abyssiniens boivent quelquefois l'eau qui a servi à laver les pieds des personnes arrivées de la Terre-Sainte : « Durant deux jours..., les religieuses vinrent, toutes les » nuits, nous laver les pieds; ce qu'ayant fait, elles buvaient l'eau » qui en était restée et d'icelle se lavaient encore le visage, disant » que nous étions saints chrétiens de Jérusalem. » P. 180-181.

le clergé de Gojam est moins ignorant que celui des autres provinces de cette contrée, néanmoins les sujets les plus distingués qui sortent de ses deux colléges, et avec lesquels nous avons eu de longues conversations, nous ont paru extrêmement faibles, et pourtant nous n'avons jamais fait d'études spéciales en théologie.

La ville est bâtie sur un monticule qui semble avoir été arrondi tout exprès pour servir d'emplacement à ces maisons, qui ont toutes un premier étage et s'élèvent en amphithéâtre jusque sur le sommet. Le marché de Dévra-Ouerk a lieu tous les mardis.

XI.

SOMMAIRE.

Départ de Dévra-Ouerk. — Magnifiques pâturages. — Solitude. — Effroi de nos mules. — Quatre léopards. — On nous offre l'hospitalité. — Arrivée d'une troupe de soldats. — Ils veulent nous enlever nos mules. — Départ de Corchi. — État malheureux des habitants de Gojam. — Arrivée à Kérano. — La ville de Mouta. — Son église. — Son marché. — Arrivée au Nil. — Description de la cataracte d'Alata par Bruce. — Passage du fleuve. — Diverses descriptions des sources du Nil-Bleu. — Les habitants de Gojam sont accusés de sorcellerie. — Émigration d'une armée égyptienne vers les hautes régions du Nil.

CHAPITRE XI.

Le 9 janvier, nous partîmes de Dévrà-Ouerk, au grand regret des habitants, qui auraient voulu nous retenir encore. Après avoir traversé le Ttaza, dont les bords étaient couverts de boue, nous parcourûmes des paysages traversés de nombreux cours d'eau, et, quoique montés sur nos mules,

nous disparaissions souvent au milieu de beaux pâturages qui nous enveloppaient de toutes parts.

La province de Gojam est généralement plate. On aperçoit trois chaînes de montagnes célèbres, dans l'histoire d'Abyssinie, par les nombreux combats qui se sont livrés aux alentours. A chaque instant, nous découvrions des bosquets touffus qui protégeaient autrefois des églises entourées de nombreux villages; mais la plupart des habitants ont été obligés d'abandonner leur pays livré à l'anarchie; églises et villages ont aujourd'hui disparu, et les sabines et les oliviers n'ombragent plus que des ruines.

Nous cheminions à travers d'immenses prairies, lorsque nos mules effrayées refusèrent d'avancer; elles redressaient leurs oreilles et paraissaient mal assurées sur leurs jambes; nous fûmes forcés de mettre pied à terre et de les conduire par la bride : nous apercevions, à cent pas de distance seulement, quelques animaux qui, depuis plus d'une demi-heure, nous suivaient parallèlement, sans avoir la hardiesse de venir nous attaquer. Les grandes herbes qui s'élevaient sur la route nous avaient empêchés de reconnaître ces dangereux ennemis; mais, en traversant un ruisseau, nous pûmes distinguer aisément quatre

léopards qui s'éloignèrent en se voyant découverts, et disparurent sous un taillis de jeunes mimosas. Nos mules, que nous avions laissées libres, refusèrent de boire, et les verts pâturages de Gojam ne les tentèrent pas. Les lieux que nous parcourions étaient silencieux et solitaires; les hommes avaient cédé la place aux bêtes féroces: comme on le sait, nous étions sans armes, et néanmoins nous ne courûmes jamais de graves dangers. Nous pûmes nous convaincre par nous-mêmes que les tigres et les lions sont moins redoutables qu'on ne le croit généralement en Europe; ils n'attaquent jamais les voyageurs pendant le jour.

En partant de Dévra-Ouerk, nous avions l'intention de nous rendre dans le bourg d'*Aoughia*, qui se trouve sur le passage des caravanes qui se rendent de Béghemder à Bichana; mais, sans nous en douter, nous le laissâmes à l'ouest de notre route, et nous ne reconnûmes notre erreur qu'en arrivant au hameau de *Corchi*. Nous résolûmes d'avancer jusqu'à *Kérano*; mais on nous assura qu'il nous était impossible d'y parvenir avant la nuit, et nous acceptâmes la maison qu'un paysan nous offrit, au nom de sa maîtresse établie à Corchi.

Nous fûmes introduits dans la vaste chaumière du choum, qui était alors absent; il était allé se joindre à Ras-Ali, au moment où ce prince allait diriger son expédition périodique contre le roi de Lasta. Les trois jeunes filles du chef de Corchi, dont l'aînée gouvernait en l'absence du père, nous accueillirent avec des transports de joie et nous firent jouir de tous les priviléges de l'hospitalité abyssinienne.

Malheureusement, la tranquillité du hameau fut troublée, vers le soir, par l'arrivée d'une troupe de soldats vagabonds. Tous les habitants, que la curiosité avait réunis autour de nous, se levèrent instantanément, se rendirent dans leurs demeures et transportèrent tout ce qu'ils avaient de précieux dans la maison du choum, comme dans un asile, afin de se préserver de la rapacité des soldats ou des voleurs; car ces deux mots sont synonymes en Abyssinie, et surtout à Gojam.

La petite troupe, qui s'était répandue dans le hameau, s'avança vers notre chaumière et demanda l'hospitalité au nom de Déjaj-Desta. Lorsqu'on fut convaincu que ces soldats appartenaient réellement au parti de Ras-Ali, la fille du choum ordonna aux habitants de les défrayer, et chacun d'eux s'exécuta selon sa fortune. Quoique les

Abyssiniens ne respectent pas toujours les pays amis, Corchi fut garanti des vols de cette troupe par le bon sens et la fermeté de notre hôtesse, qui était parvenue à faire accepter son autorité par une bande indisciplinée.

Le lendemain, nous venions de confier nos montures aux prêtres dont nous avons parlé, lorsque l'un d'eux arriva tout effaré et nous annonça que les soldats qui étaient sur le point d'abandonner le hameau, et qui dérobaient tout ce qui tombait sous leurs mains, s'étaient emparés de nos mules et cherchaient à les emmener : nous étions encore couchés, nous sortîmes presque nus et nous courûmes vers ces brigands, qui s'arrêtèrent dès qu'ils nous eurent aperçus; nous leur demandâmes de quel droit ils s'emparaient de nos montures, et ils nous répondirent avec un sang-froid imperturbable : « Venez avec nous chez notre chef; nous tâcherons de nous expliquer et d'arranger cette affaire. »

Irrités de leur impudence, nous leur ordonnâmes durement d'abandonner nos mules et de se retirer; mais, comme ils ne paraissaient pas disposés à se dessaisir volontairement de leur proie, quoique sans armes, nous n'hésitâmes pas à nous précipiter au milieu de cette bande, et,

après avoir renversé violemment tous ceux qui essayèrent de nous résister, nous arrachâmes nos mules des griffes de ces brigands, qui s'enfuirent à toutes jambes.

Nous reçûmes les félicitations des trois sœurs et des habitants de Corchi, qui ne concevaient pas que deux hommes eussent pu en imposer à une troupe de soldats armés de toutes pièces : en présence d'un blanc, un Abyssinien est comme un homme magnétisé. Bientôt après, nous nous éloignâmes du hameau, et les filles du choum, accompagnées des femmes de leur suite, voulurent elles-mêmes nous indiquer notre route; elles répétaient encore : « Le Roi est arrivé. » Avant de nous quitter, elles nous demandèrent notre nom. En Abyssinie, l'un de nous s'appelait *Iacoub* et l'autre *Ioussèf*.

Après avoir traversé la rivière d'*Azoari*, qui roule son eau limpide sur un lit de gravier, nous nous engageâmes dans des prairies immenses sillonnées de bourbiers profonds, et, par une route toujours facile et unie, nous parvînmes au village de Kérano, après avoir franchi le ruisseau de *Témi*.

Sans hésiter, nous nous rendîmes à l'église, qui est inviolable comme celles de Dima et de Dévra-

Ouerk. Dans l'intérieur de la cour qui est immense, les paysans, pour se préserver du brigandage des soldats, avaient construit de misérables cahutes adossées contre le mur, et ils vivaient avec leurs familles dans ce lieu sacré, attendant avec impatience que le pays fût pacifié pour retourner dans leurs champs.

Les agriculteurs de Gojam sont dans une situation déplorable; sans cesse menacés d'être pillés par leurs voisins, ils ne sont pas même protégés par les soldats de Ras-Ali, dont ils reconnaissent cependant l'autorité; si les habitants de cette malheureuse province vont se plaindre à Ali des ravages de l'armée, ce prince ne fait jamais droit à leurs justes réclamations, parce que ses intérêts personnels l'obligent à ménager les troupes, qui, seules, constituent sa puissance.

Aussi ce pays, qui est, sans contredit, le plus fertile de l'Abyssinie et qui, sous le règne des anciens rois, était couvert d'innombrables villages, avait été abandonné, et, sous le règne de Marié, un grand nombre de ses habitants s'étaient retirés dans le Damot et vers les riches plaines de Dembéa, où ils jouissent d'un sort plus heureux. Les terrains incultes ont été envahis par une végétation naturelle, et au milieu des prairies pais-

saient encore quelques chevaux et des troupeaux de gros bétail. La population, qui n'a pu consentir à s'expatrier, se trouve groupée autour des asiles respectés dans tous les temps, et les richesses affluent dans ces refuges sacrés.

Dès que les prêtres nous eurent aperçus, ils vinrent au devant de nous et nous conduisirent sous le péristyle de l'église; ils firent apporter deux lits et allumèrent un grand feu que les trois lévites de Choa eurent le soin d'entretenir pendant toute la nuit. A Kérano, comme dans toutes les villes de Gojam, ce furent les prêtres qui nous donnèrent l'hospitalité : eux seuls pouvaient nous bien accueillir dans un pays qui n'a conservé intactes que ses églises, et nous devons dire, à leur avantage, que nous avons été généreusement traités à Gojam..

Nous fûmes obligés de céder aux vives sollicitations des habitants de Kérano, qui voulurent nous retenir parmi eux, et, le 11 janvier, nous séjournâmes dans leur village. Nous reçûmes plusieurs fois la visite de quelques hommes qui faisaient preuve d'une intelligence et d'un bon sens peu communs en Abyssinie ; ils paraissaient avides de s'instruire et nous écoutaient avec une attention religieuse : ils avaient le sentiment de leur

infériorité et se croyaient malheureux d'appartenir à la race noire, à une race maudite comme ils le disent eux-mêmes.

Le 12, le marché de Kérano eut lieu dans une vaste prairie contiguë au village, et, dans l'après-midi, nous partîmes avec les marchands qui se dirigeaient vers *Mouta*. Le pays qui se déploya devant nous, en sortant de Kérano, ne nous offrit rien de neuf : c'étaient toujours de gras pâturages dans une belle plaine, seulement les troupeaux étaient beaucoup plus nombreux. Dix minutes avant d'arriver à Mouta, nous passâmes le paisible ruisseau de *Sadi*, qui va se jeter dans le Nil. La soirée était magnifique ; nous mîmes pied à terre pour nous promener jusqu'au village, et les femmes qui se trouvaient sur notre route s'emparèrent de nos mules malgré nous, et voulurent les conduire elles-mêmes par la bride.

Arrivés à Mouta un peu tard, nous nous dirigeâmes encore vers l'église, où nous étions toujours certains de trouver un refuge. Un grand nombre de curieux, venus pour assister aux travaux des charpentiers qui réparaient l'église, remplissaient la cour ; plusieurs s'étaient arrêtés ébahis devant un tableau fraîchement peint et qui

représentait saint George terrassant le dragon : le dessin en était pitoyable; mais les couleurs étaient vives et brillantes. L'attention générale se fixa sur nous dès que nous parûmes : un officier vint nous offrir sa maison, et nous le suivîmes. Nous fûmes parfaitement bien accueillis par sa mère, âgée de soixante ans environ. Nous passâmes quelques jours à Mouta, et, tous les matins, cette bonne femme nous apportait une corbeille pleine de provisions, et elle nous faisait manger elle-même avec ses doigts comme des enfants chéris.

Mouta est la plus jolie ville de Gojam; ses maisons bien construites sont environnées d'arbres verts comme celles de Mahdéra-Mariam. Un grand parc, magnifiquement ombragé et couvert d'herbes très hautes, précède la cour de son église, qui est entourée d'une double rangée de sabines symétriquement distribuées. Nous n'avions jamais remarqué une semblable régularité dans les plantations d'Abyssinie. Le marché de cette ville est le plus considérable de la province : les céréales y sont à un très bas prix; les marchands viennent acheter à Mouta des toiles, des bœufs et des chevaux, qu'ils revendent ensuite à Béghemder, à Gondar et même dans le Tigré.

L'église dédiée à saint George est encore un refuge.

Le lendemain du marché, 16 du mois, nous partîmes de grand matin avec une caravane; après une demi-heure de marche environ, nous atteignîmes l'extrémité du plateau de Gojam et nous découvrîmes devant nous la profonde vallée du Nil. Alors la troupe des marchands se divisa en deux bandes : les piétons suivirent un sentier impraticable pour les animaux, et les cavaliers s'acheminèrent par une autre route plus longue, mais plus facile.

Les flancs de la montagne étaient couverts d'arbres épineux brûlés par le soleil; après une descente extrêmement pénible, nous parvînmes sur les rives du Nil aux abruptes abords; son onde coulait limpide : ce fleuve était ici resserré entre des rochers bleuâtres dont les Portugais avaient su adroitement profiter pour jeter un pont qui établissait des communications faciles entre Gojam et Béghemder.

Pour se mettre à l'abri des invasions de leurs voisins, du moins à l'époque des inondations périodiques, les habitants de Gojam ont fait, au milieu de l'arche, une coupure de quatre mètres environ : il serait très facile encore d'unir les

deux culées au moyen de solives; mais les gouvernants dont la négligence est impardonnable, ne songent pas même à s'en occuper.

Quoique le Nil soit resserré entre deux rochers, néanmoins son cours n'est pas précipité; à une cinquantaine de mètres au dessous du pont, il existe une digue naturelle qui exhausse le niveau de l'eau et ralentit l'impétuosité du fleuve. En remontant le courant, on arrive à la cataracte d'Alata que Bruce a visitée et dont il nous a laissé la description que voici :

« La cataracte, » dit-il, « offrit à nos regards » un des plus beaux spectacles que j'aie jamais » vus. Les missionnaires jésuites ont pourtant un » peu exagéré en disant qu'elle avait cinquante » pieds de chute. Il n'est pas aisé de la mesurer » au juste; mais, ayant pris avec des bâtons la » hauteur du roc autant qu'il nous fut possible » de la prendre, je crus trouver à peu près qua» rante pieds. Le Nil, considérablement grossi » par les pluies, formait en tombant une nappe » d'un pied d'épaisseur au moins sur plus d'un » demi-mille de large, et il faisait tant de bruit » que j'en fus presque tout aussi étourdi que si » j'avais eu des vertiges. Un épais brouillard » couvrait la cataracte et s'élevait au loin en sui-

» vant le cours du fleuve à travers les arbres. » Quoique augmentées par les pluies, les eaux » conservaient toute leur limpidité, et, en tom- » bant dans un vaste bassin de roche, elles se » divisaient en divers flots opposés dont une par- » tie revenait en arrière avec fureur, et, après » avoir frappé les bords du roc, contournait le » bassin et allait se mêler en bouillonnant aux » courants écumeux du fleuve. »

Et, un peu plus loin, il ajoute : « La vue de » cette cascade me parut si magnifique, si im- » posante, que, quand je vivrais plusieurs siècles, » elle ne s'effacerait point de ma mémoire. Elle » me plongea d'abord dans une sorte de stupeur » et dans l'oubli total de ce qui m'environnait et » de moi-même. La nature ne peut offrir rien » de plus frappant aux regards d'un mortel, et » les mensonges d'un fanatique ignorant et gros- » sier (Jérôme Lobo) n'empêchent pas que ce » ne soit un des plus merveilleux chefs-d'œuvre » de la création. »

Parvenus sur les bords du Nil, nous trouvâmes plusieurs nageurs qui, moyennant un salaire, assistaient les personnes qui redoutaient de traverser seules le courant. Nous leur confiâmes nos mules après leur avoir donné une vieille toile, et,

grâces à eux, elles arrivèrent saines et sauves sur l'autre rive.

Quelques hommes de la caravane avaient improvisé des radeaux avec des pieds de doura et de maïs qu'ils avaient arrachés en route; ils entrèrent dans la rivière accrochés à ces frêles embarcations, et, poussés par les nageurs, ils parvinrent sur les rochers de l'autre rive. Les femmes et les enfants traversèrent le fleuve à l'aide de ces radeaux : de longues cordes ou des courroies fixées sur les deux rives servaient à faire passer les marchandises et les effets qu'on ne voulait pas mouiller; les paquets accrochés à ce pont flexible qui allait en pente glissaient d'eux-mêmes d'un bord à l'autre. Les jeunes filles passaient la rivière presque nues, et personne ne daignait y faire attention. Nous fûmes les derniers à traverser le Nil; en abordant sur l'autre rive, nous nous trouvâmes dans la province de Béghemder que nous connaissons déjà.

On sait que, de tout temps, la découverte des sources du Nil a été l'objet de recherches actives : Cambyse, Alexandre le Grand, Ptolémée-Philadelphe, Jules César et Néron ont fait tous leurs efforts pour parvenir à ce but.

Cosmas, le solitaire, est le premier qui ait in-

diqué la direction à suivre pour arriver à ces sources inconnues, que Pierre Paez, jésuite portugais, a été assez heureux pour découvrir. Voici ce qu'on lit dans les mémoires publiés par le père Kircher ; c'est Paez qui parle[1] :

« Le 21 avril, je me trouvai avec l'empereur d'Éthiopie, qui était à la tête de son armée, dans le royaume de Gojam. Il était campé dans le territoire de Sacala, pays des Agaus (Agous), assez près d'une petite montagne qui ne paraît pas fort haute, à cause que toutes celles qui l'environnent le sont beaucoup plus. J'allai et parcourus des yeux, assez attentivement, tout ce qui était autour de moi ; je découvris deux fontaines rondes, dont l'une pouvait avoir quatre palmes de distance ; je ne puis exprimer quelle fut ma joie en considérant ce que Cyrus, ce que Cambyse, ce qu'Alexandre, ce que Jules César avaient désiré si ardemment et si inutilement de savoir. Je n'aperçus aucune autre fontaine vers le haut de la montagne. La seconde fontaine est à l'ouest de la première et n'en est éloignée que d'un jet de pierre. Les habitants disent que cette montagne est pleine d'eaux, et on n'a pas de la peine à le croire, tout

[1] Voyez la *Relation historique d'Abyssinie*, par le P. Jérôme Lobo ; in-4o, pag. 210-211.

le terrain autour de ces sources tremble, et on ne peut marcher qu'on ne fasse sortir des bouillons d'eau. Ces fontaines ne regorgent jamais, parce que l'eau ayant une grande pente, elle sort avec impétuosité au pied de la montagne. Les paysans du voisinage m'assurèrent que, comme l'année avait été extrêmement sèche, la montagne avait tremblé, et quelquefois elle tremble si fort, qu'on n'y peut aller sans danger. L'empereur, qui était là présent avec toute son armée, me confirma la même chose. Au dessous du sommet de cette montagne, et environ à une lieue de cette fontaine, est le village de *Guix*, qui paraît si proche, qu'on croit qu'il n'est pas éloigné d'une demi-portée de canon. On a assez de peine à monter cette montagne, si ce n'est du côté du nord. A une lieue de cette montagne, sort un autre ruisseau qui va se perdre aussitôt dans le Nil; on croit qu'il naît de la même source, et que son canal demeure couché sous terre lorsque le Nil paraît; il coule vers l'est, puis coule au septentrion; et un quart de lieue après sort encore un autre ruisseau d'entre les rochers, qui se trouve grossi par deux autres qui naissent au levant, et le Nil, augmenté de tant de ruisseaux, devient bientôt une rivière considérable; mais, après avoir coulé l'es-

pace d'un jour, il reçoit le Gemma, qui n'est pas moins grand que le Nil, et aussitôt il prend son cours vers l'ouest; puis, retournant à l'est, il entre dans un lac et le traverse avec rapidité, sans mêler ses eaux. En sortant de ce lac, il fait plusieurs tours et détours, et, allant au midi, il arrose le pays d'Alata. Environ à cinq lieues du lac, il tombe de quatorze brasses de haut avec tant de violence que, de loin, on dirait que toute l'eau s'en va en écume et en fumée. Peu après il est tellement resserré entre des rochers, qu'on a de la peine à l'apercevoir; et ces rochers sont si près l'un de l'autre, qu'avec quelques poutres et quelques planches le Roi passa dessus avec toute son armée. »

Jérôme Lobo, qui a visité ces sources après Paez, en a laissé à son tour la description suivante [1] :

« Le Nil, que ceux du pays nomment Abbavi (Abhaï), c'est à dire le père des eaux, prend sa source dans la province de Sacahala (Sacala), royaume de Gojam, un des plus beaux et des meilleurs que possède l'empereur des Abyssins... A l'est donc du royaume de Gojam, et sur le penchant d'une montagne dont la descente ne

[1] Jérôme Lobo; in-4o, pag. 105-108.

paraît qu'une belle et agréable campagne, est cette source du Nil, si cachée jusqu'à nos jours, et qu'on a cherchée pendant tant de temps si inutilement. Cette source ou plutôt ces deux sources sont deux trous de quatre palmes de diamètre, chacun à un jet de pierre l'un de l'autre. Un de ces trous n'a que onze palmes de profondeur, du moins nous ne pûmes faire descendre notre sonde plus bas : peut-être aussi fut-elle arrêtée par le grand nombre de racines que nous rencontrâmes, y ayant beaucoup d'arbres tout autour. Cette source est un peu plus petite que l'autre qui est plus bas. Nous sondâmes aussi celle-ci, et quoique notre sonde fût de vingt palmes, nous ne pûmes trouver le fond; les gens du pays nous assurèrent que personne ne l'a encore trouvé. On croit que ces deux sources ne sont que l'ouverture d'un grand lac caché sous terre, parce que tout autour le fond est toujours humide et si peu ferme qu'il en sort des bouillons d'eau dès que l'on y marche. On s'en aperçoit encore mieux lorsqu'il a beaucoup plu; car la terre baisse et s'affaisse extrêmement; je pense même qu'elle ne se soutient que par le grand nombre de racines qui s'entrelacent les unes dans les autres, et qui l'empêchent d'enfoncer tout

à fait; le terrain est ainsi tout autour de ses fontaines. A la portée d'une fronde et à mi-côte, est un bourg ou village par où l'on passe pour aller au haut de la montagne de Guix, c'est ainsi qu'elle s'appelle. Lorsqu'on est sur la cime, on découvre une grande étendue de pays, qui paraît comme une profonde vallée, et cependant le penchant de la montagne est si doux qu'à peine s'aperçoit-on que l'on monte ou que l'on descend... Le Gemma, dont nous parlerons bientôt, roule ses eaux le long d'une longue et profonde vallée, et se va perdre dans le Nil. Le Nil, en sortant de sa source, se tient caché et comme enseveli sous des herbes, et coule vers l'est, environ une bonne portée de mousquet, puis se tourne au nord par l'espace d'un quart de lieue; ensuite il paraît, pour la première fois, entre des pierres. Cette vue donne de la joie et cause en même temps de l'étonnement à ceux qui savent combien les anciens ont écrit de fables, combien ils ont formé de vains raisonnements sur les sources de cette rivière, sur la nature de ses eaux, sur ses cataractes, sur ses inondations, toutes choses que, présentement, nous connaissons, que nous touchons, pour ainsi dire, du doigt, et que nous voyons à l'œil...

» Le Nil traverse le lac de Dembéa seulement

par une extrémité, mais avec tant de rapidité, qu'on distingue ses eaux avec celles du lac, pendant les six lieues que l'on compte de l'entrée à la sortie. A cinq lieues de là, en traversant la terre d'Alata, il tombe du haut d'un rocher en bas, et fait la plus belle et la plus agréable nappe d'eau que l'on puisse voir..... »

En 1770, Bruce est aussi arrivé à ces sources, et, pour s'attribuer une gloire que les Portugais ont le droit de revendiquer, il a traité d'imposteurs Paez et Jérôme Lobo, auxquels il aurait dû rendre plus de justice : si Bruce a donné plus de détails sur les sources du Nil, s'il a mieux déterminé leur position, c'est qu'il a visité l'Abyssinie en explorateur, tandis que Paez et Lobo l'ont parcourue en missionnaires ; écoutons le voyageur anglais :

« J'espère que tout ce que j'ai dit dans le chapitre précédent suffit pour convaincre tous les lecteurs impartiaux que ces sources célèbres sont, comme par une sorte de fatalité, restées inconnues aux modernes comme aux anciens. . . . . . .

» Cependant, quoique le village de Geesh ne soit pas éloigné de plus de six cents pas des sources du Nil, il ne peut être aperçu des gens qui sont près de ces sources ; la plaine où elles sont se ter-

mine en un précipice de trois cents pieds de profondeur, au dessous duquel est la plaine d'Assoa.

» Du haut du rocher de Geesh on trouve, en allant droit au nord, une pente assez douce, qui vous conduit au bord d'un marais triangulaire de quatre-vingt-six brasses et deux pieds de large, de ce point-là jusqu'aux sources, et de deux cent quatre-vingt-six brasses deux pieds, à partir du bord du rocher, au dessus de la maison du prêtre du Nil, où je demeurais. . . . .

» Du côté de l'est du marais, le terrain vient en pente douce, mais sensible, depuis le grand village de Sacala, qui donne son nom à ce territoire. Le village de Sacala est à six milles des sources du Nil, et à sa vue on ne dirait pas qu'il y eût plus de deux milles. . . . .

» Vers le milieu du marais, c'est à dire à environ quarante brasses de distance des bords, excepté du côté de la montagne de Geesh qui est un peu moins éloignée, on voit une éminence de forme circulaire, qui a trois pieds au dessus de la surface du marais et qui paraît en avoir davantage au dessous : cette éminence a un peu moins de douze pieds de diamètre, et elle est environnée par une tranchée qui rassemble l'eau et la force de s'écouler du côté du levant..... ; c'est sur cet autel

que les Agous font leurs cérémonies religieuses. Dans le milieu de l'autel même, il y a un trou fait ou, au moins, élargi par la main des hommes. On a grand soin d'empêcher qu'il ne pousse aucune espèce d'herbe tout autour et au dedans de ce trou : aussi l'eau y est-elle très pure, très limpide et parfaitement tranquille; on ne distingue pas à la surface la moindre agitation. Cette ouverture a trois pieds moins un pouce de diamètre : l'eau s'élevait, la première fois que je la vis (le 5 novembre 1770), à deux pouces seulement au dessous du bord, et, pendant tout le temps que je fus à Geesh, je ne m'aperçus pas qu'elle haussât ni qu'elle baissât, quoique nous y puisassions souvent.

» En enfonçant dans cette ouverture le bois de ma lance, à six pieds quatre pouces de profondeur, je trouvai une légère résistance, comme s'il y avait eu une couche d'herbe, et, six pouces plus bas, je sentis une terre molle dans laquelle ma lance entra aisément sans rencontrer aucune espèce de pierres ni de graviers. Quatre jours après, je fis une autre expérience, je me servis d'une sonde avec un plomb couvert de savon, qui ne rapporta du fond qu'une terre noire et vaseuse, telle que celle qu'on trouve dans le reste du marais.

» A dix pieds de cette première source, un

peu à l'ouest, on voit la seconde, qui a onze pouces de diamètre et huit pieds trois pouces de profondeur, et à environ vingt pieds de la première, il y en a une troisième[1] au sud-sud-ouest. Celle-ci a un peu moins de deux pieds d'ouverture et cinq pieds huit pouces de profondeur; elle est, ainsi que la seconde, au milieu d'un petit autel, construit chacun dans le même genre que celui que je viens de décrire, mais n'ayant qu'environ trois pieds de diamètre et une base moins élevée. L'autel de la troisième source semblait presque détruit par l'eau qui s'élevait jusqu'au bord, comme à celui de la seconde, et ces deux derniers autels laissaient échapper un petit filet d'eau par le pied. Ces eaux vont se réunir dans la tranchée de la première source, et de là prennent leur cours, formant un courant qui pourrait, je crois, remplir un tuyau de deux pouces de diamètre.

» L'eau de ces sources est très légère, très bonne et n'a point de goût; je la trouvai extrêmement

[1] Paez n'en compte que deux, et Ludolf, d'après le rapport de l'Abyssinien Grégoire, prétend qu'il y en a cinq.

« Contingere quidem potest, ut unus fluvius plures habeat fon-
» tes, videlicet cùm e propinquo confluunt rivi, certo nomine
» carentes, eorum initia pro fontibus fluvii illius habenda, donec
» in unum alveum coeant, atque in certum nomen accipiat.....
» Nilus duos secundum P. Petrum Paez, quinque vero secundum
» Gregorium meum, quia tot rivi innominati concurrunt. »
Ludolfi commentarius, livre I, chap. 8, n° LIX, page 124.

fraîche, quoiqu'elle demeurât exposée à toutes les ardeurs du soleil. . . . . »

« Le 6 novembre, à cinq heures un quart du matin, le thermomètre de Farenheit était à 44°; à midi, il s'éleva à 96°, et au soleil couché à 46°. Pendant la nuit, il faisait froid, et, une heure avant le coucher du soleil, nous avions trouvé qu'il en faisait davantage. »

Mais ces sources dont on vient de lire les diverses descriptions ne sont pas celles que les anciens ont si longtemps et si vainement cherchées : les véritables sources du Nil, les sources du Nil-Blanc, dont le Nil-Bleu n'est qu'un embranchement, sont toujours inconnues, et Bruce, qui a tant fait parade de sa prétendue découverte, n'a pas résolu le problème qui agite les géographes depuis si longtemps. Revenons.

Les habitants de Gojam sont mauvais soldats, et, dans le pays d'Amhara, on les accuse de sorcellerie : les Abyssiniens, qui sont persuadés que les boudas ont le pouvoir de se changer en hyènes, prétendent que les hommes de Gojam qui s'occupent de magie vont déterrer les cadavres pour se nourrir de leur chair. Nous pensons qu'il est inutile de dire que cette assertion n'est appuyée d'aucune preuve.

Sous le règne de Psammétique I[er], vers l'an 650 avant la naissance du Christ, deux cent quarante mille guerriers égyptiens, ne pouvant se soumettre aux exigences tyranniques de la caste sacerdotale, résolurent d'abandonner leur patrie, malgré les prières de Psammétique, leur roi. Ils remontèrent le Nil, et, arrivés à Méroé, ils demandèrent au souverain du pays une partie de son territoire où ils pussent s'établir et vivre en paix. Ce prince les accueillit favorablement et leur céda au sud une presqu'île où ces guerriers fondèrent un état gouverné par des vice-reines. Quoique ces soldats ne fussent pas lettrés comme les prêtres, il n'en est pas moins vrai qu'ils durent initier les peuples qui les environnaient à une civilisation plus avancée : ils jetèrent les fondements de plusieurs villes remarquables, et notamment de celle de Sembobytis. Le pays dans lequel ils s'établirent n'est autre chose que la province de Gojam, et, de là, ils se répandirent à l'est vers les côtes de la mer Rouge[1].

[1] Voyez Hééren, *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, tome v, p. 159-160; voyez aussi les *Recherches historiques* du même auteur, insérées dans les *Commentaires* de la Société scientifique de Goettingue, tome xii, p. 48 et suiv.

XII.

abusant de son autorité, avait voulu nous retenir malgré nous, et comme la renommée grossit tous les bruits, à entendre certaines personnes, nous avions fait des prodiges pour nous soustraire à ses tyranniques bontés. A Mouta principalement, plusieurs soldats qui ne nous connaissaient pas nous racontèrent nos *exploits* : ils nous dirent que deux blancs qu'on avait cherché à constituer prisonniers avaient mis Dévra-Tabour en émoi, qu'ils avaient bravé la puissance du Ras et de ses troupes, et s'étaient éloignés triomphants de la capitale : après leur départ, le prince les avait fait longtemps poursuivre, déterminé à les reléguer sur quelque pic inaccessible pour les punir d'avoir quitté la ville contre ses volontés; mais il avait renoncé à ses iniques projets, parce qu'on lui avait prédit que, s'il exerçait la moindre violence contre ces étrangers, il attirerait la vengeance céleste sur son pays et sur lui-même. Nous connaissions le caractère faible et superstitieux du jeune Roi, et, persuadés que nous n'avions rien à craindre en nous rapprochant de lui, nous résolûmes de nous rendre à Gondar en repassant par Mahdéra-Mariam et Dévra-Tabour.

Nous nous éloignâmes des rives du Nil, et, après une pénible montée, nous atteignîmes le

plateau onduleux que nous devions traverser; nous trouvâmes quelques sources sur notre route, et peu de temps avant le coucher du soleil, nous nous approchâmes d'un groupe de maisons que nous venions de découvrir : nous étions alors dans le district d'*Andabit*, et nous allions voyager au milieu d'une population moins hospitalière que celle de Gojam.

A peine les habitants du hameau nous eurent-ils aperçus, qu'ils se réunirent et vinrent ensemble, comme ceux d'Amba-Râs; non pour nous offrir un asile, mais pour nous engager à nous éloigner et à chercher ailleurs une hospitalité qu'ils ne pouvaient, disaient-ils, nous donner : « Nous sommes pauvres, » ajoutèrent-ils, « nous vivons depuis longtemps dans la misère et nous ne pouvons vous recevoir, car parmi nous vous souffririez de la faim; poursuivez votre route et que Dieu vous accompagne; vous trouverez devant vous des villages qui sont dans l'abondance, et les habitants vous traiteront comme vous le méritez : allez. » Mais ces hommes, qui nous repoussaient ainsi avec des paroles bienveillantes, possédaient des céréales et des bestiaux; ils étaient riches, et leur avarice seule les portait à nous éloigner.

La nuit approchait, et nous répondîmes

aux discoureurs que nous étions étrangers dans leur pays, que nous ne connaissions pas les routes, et que nous ne pouvions pas, à une pareille heure, nous acheminer à l'aventure : « Si vous nous refusez un gîte, » leur dîmes-nous, « nous irons nous blottir contre vos maisons et nous attendrons le jour pour nous remettre en marche, et vous rougirez vous-mêmes de votre peu d'humanité. » Et, sans répondre un seul mot, les gens du hameau se retirèrent et nous laissèrent au milieu d'une verte prairie où l'on voyait encore leurs nombreux troupeaux que les bergers ramenaient au bercail.

Il était déjà tard, les ténèbres nous avaient entièrement enveloppés et nous étions toujours dehors ; personne n'était venu nous offrir un abri pour passer la nuit. Nous étions obligés de faire la garde contre les hyènes qui commençaient à rôder autour de nous ; nous nous approchâmes des chaumières, et, après avoir durement reproché aux habitants leur conduite peu généreuse, on nous conduisit dans un enclos et l'on apporta de la paille pour nos mules et quatre petits pains pour nous. Avant de consentir à nous donner cette maigre hospitalité, nos hôtes s'étaient longtemps consultés entre eux, car les Abyssiniens sont tou-

jours lents à terminer une affaire quelconque.

Nous partîmes au point du jour : dès l'aurore, la plupart des femmes du hameau, jeunes et vieilles, étaient sorties de leurs cabanes pour se laver et faire leur toilette en plein air; aucune d'elles ne se piquait de décence.

Nous passâmes devant une église dédiée à Marie : elle se cachait dans un fourré de sabines et d'oliviers qui la couvraient d'une ombre douce et épaisse; depuis que nous étions entrés dans la province de Gojam, nous apercevions de toutes parts d'innombrables asiles consacrés à Dieu, aux saints ou à la Vierge, et tous étaient entourés d'arbres verts et touffus.

Nous atteignîmes bientôt le beau village de Chémi; quoiqu'il fût encore de bonne heure, nous avions résolu d'y séjourner jusqu'au lendemain, mais nous changeâmes bientôt de détermination. Nous venions d'entrer dans l'enceinte de l'église, lorsque le choum du lieu, informé de notre arrivée, nous envoya chercher pour nous faire boire de la bière et de l'hydromel. Nous nous rendîmes chez lui, et nous le trouvâmes attablé au milieu d'une troupe de prêtres lépreux; ils se servaient tous des mêmes coupes, et quoique le chef du village fût sain de corps, il n'hé-

sitait pas à approcher de ses lèvres les cornes dans lesquelles ces prêtres impurs avaient bu.

Dès que nous parûmes, tout le monde se leva et le choum nous fit asseoir à ses côtés sur des banquettes en bois : on apporta un gombo plein d'hydromel, et l'on emplit deux coupes qu'on nous présenta. Nous ne pouvions refuser de les vider sans faire insulte à notre hôte, et quoique nous fussions persuadés depuis longtemps que la lèpre n'était pas contagieuse, nous éprouvions en buvant une répugnance visible, et nous ne pûmes nous empêcher de grimacer plusieurs fois avant de voir le fond de la corne.

« Vous autres blancs, » nous dit le choum, qui dut s'apercevoir de notre répugnance, mais qui n'en devinait pas le motif, « vous êtes habitués à boire du vin et de l'eau de vie, et notre liqueur vous déplaît. »

« Votre hydromel est excellent, » répondîmes-nous; « quelquefois même, il nous rappelle les vins de notre pays, mais nous ne sommes pas des buveurs et il nous a fallu faire un effort pour vider entièrement nos coupes. »

Notre hôte parut satisfait de cette réponse, et il n'insista pas pour nous faire boire plus longtemps; il nous pria d'accepter la moitié de sa

maison jusqu'au lendemain ; il ajouta que sa femme venait de lui donner un fils ; qu'il devait, le soir, donner un banquet pour célébrer la naissance de cet enfant ; que tous les prêtres et quelques grands devaient se trouver réunis à cette fête, et qu'il serait heureux si nous voulions accepter son invitation. Siéger au milieu d'une troupe hideuse de lépreux ne nous souriait guère, et nous étions impatients de nous éloigner de ce malheureux village. Nous répondîmes à ce chef que nous étions pressés d'arriver à Dévra-Tabour, et, après lui avoir exprimé le regret que nous éprouvions de ne pouvoir assister à son banquet, nous lui demandâmes la permission de poursuivre immédiatement notre route. Il parut affligé de notre détermination, et il nous pria vivement, mais en vain, de retarder notre départ jusqu'au jour suivant. Désolé de ne pouvoir nous retenir, il nous laissa libres, et nous quittâmes aussitôt le village. Depuis le passage du Nil, nous voyagions seuls ; les trois pèlerins nous avaient encore abandonnés et nous avions vainement cherché à nous procurer des domestiques.

Nous nous éloignâmes rapidement de Chémi ; nous fûmes longtemps poursuivis par un de ces prêtres lépreux, qui nous offrait plusieurs onces

d'or si nous voulions lui indiquer un remède contre son mal ou seulement lui faire une amulette; il se traînait sur ses genoux en posant une énorme pierre sur sa tête, baisait les traces de nos pas en nous criant d'avoir pitié de lui; mais nous ne pouvions le secourir et nous le laissâmes désespéré. Jamais, en Abyssinie, nous n'avions rencontré de malade aussi affecté que ce lépreux.

Après avoir traversé une magnifique vallée couverte d'arbres verts et touffus qui ombrageaient des pâturages jaunis, arrosés par l'abondant ruisseau de *Gota*, qui se cachait sous un gracieux feuillage, nous arrivâmes au hameau du même nom, une heure et demie environ après notre départ de Chémi. Gota était dominée par un énorme pic au dessus duquel s'élevait une belle église dédiée à Quidana-Maret : elle était entourée de nombreuses chaumières. Dans le hameau où nous passâmes la nuit, nous ne reçûmes qu'une hospitalité tardive; on nous demanda encore, comme à Gojam, des nouvelles du *Roi blanc*, et tout le monde se recommanda à notre souvenir.

Le lendemain matin, au moment de notre départ, un jeune soldat vint nous demander une

audience particulière. Il paraissait malheureux, et quoique dans toute la force de l'âge, il était abattu, et sa démarche était pesante et mal assurée; sa physionomie intéressante prévenait en sa faveur. Il nous conduisit dans sa chaumière, où il avait fait préparer un abondant déjeûner. Nous étions seuls; il nous pria de nous mettre à table et refusa de partager avec nous le repas du matin; il s'assit presqu'à nos côtés sur une botte de joncs, et, après nous avoir regardés quelque temps en silence, il prit la parole avec timidité, et quoique nous connussions depuis longtemps les mœurs du pays, il ne laissa pas de nous étonner par sa naïve confidence; voici ce qu'il nous apprit :

« Vous ne sauriez croire, » nous dit-il, « tout » ce que je souffre depuis que j'ai embrassé le » métier des armes; ô mes maîtres! j'étais bien » plus heureux et bien plus tranquille lors» que je ne m'occupais que de labourer mon » champ et de recueillir mon blé ou mon tèf; » maudit soit le jour où j'abandonnai ma charrue » pour la lance, je n'ai pas eu depuis un instant » de bonheur. Je possède une femme que j'aime » parce qu'elle est belle : autrefois elle parta» geait mon amour, mais aujourd'hui je crois » qu'elle me méprise et me fait mépriser de tous

» mes anciens amis. Parce que je n'ai pas eu en-
» core à lui offrir la dépouille virile d'un en-
» nemi terrassé et que je suis obligé de me raser
» la tête, elle ne veut jamais me laver les pieds
» et refuse quelquefois de préparer ma nourri-
» ture; pendant le repas, elle ne me fait pas les
» bouchées de sa main, elle rougit de m'appeler
» son époux et paraît humiliée de se trouver
» avec moi : elle m'a menacé depuis quelque
» temps de m'abandonner, et tous les jours je
» crains de la perdre; cependant je n'ai rien à
» me reprocher. O blancs! je vous le jure, je ne
» suis pas un lâche et l'ennemi ne m'a jamais
» vu qu'en face; je me précipite toujours au plus
» fort de la mêlée, je me bats avec acharnement,
» je poursuis les fuyards de toute la vitesse de
» mon coursier, et nul encore n'est tombé sous
» mes coups. Ou je suis maudit, ou quelqu'un a
» jeté sur moi un charme fatal. Je souffre bien,
» mes maîtres, mais je souffre surtout parce que
» ma femme est injuste, parce qu'elle me croit
» sans courage et que je ne mérite pas cette in-
» jure. Je connais des soldats qui n'ont tué per-
» sonne à la guerre et qui néanmoins jouissent
» de l'estime générale; il en est qui ont émas-
» culé des cadavres, et d'autres qui ont mutilé

» dans leur lit de douleur des malades sans force
» pour se défendre ; ils ont rapporté à leurs
» épouses les dépouilles de leurs victimes comme
» des trophées de leur gloire, et leurs épouses
» crédules n'ont pas douté de la valeur de leurs
» maris ; ils passent pour d'intrépides guerriers,
» et on leur lave les pieds lorsqu'ils retournent
» d'un voyage, et on leur prépare les bouchées
» dans tous les repas ; et parce que je ne suis
» pas lâche et infame comme eux, parce que
» je ne mutile pas les mourants et que je ne vais
» pas sur les routes solitaires attendre les voya-
» geurs isolés et sans défense pour les immoler à
» mon amour-propre, je suis honni de ma
» femme que j'aime et qui m'aimerait si j'avais
» émasculé quelqu'un. Je vais bientôt entrer en
» campagne, et si je ne dois pas rapporter triom-
» phant la dépouille virile d'un ennemi loyale-
» ment terrassé, je me ferai tuer et je n'aurai
» plus à subir les outrages de ma femme et de
» ceux qui m'environnent. O blancs ! je sais que
» vous possédez tous la science de l'avenir, vous
» pouvez me dire quel est le sort qui m'attend
» dans la guerre qui se prépare, je crains d'être
» victime de la fatalité, et vous pouvez peut-
» être me rassurer; refuserez-vous d'avoir com-

» passion d'un malheureux qui vous implore? »

Il s'arrêta à ces mots et, s'étant levé, il s'inclina profondément, attendant notre réponse : nous crûmes pouvoir lui donner quelque espérance afin de relever son courage abattu, et nous n'hésitâmes pas à lui prédire que, s'il se conduisait bien dans la lutte qui allait s'engager, sa valeur aurait sa récompense; et soudain il se releva plein de joie, il dégaîna son sabre qu'il brandit au dessus de nos têtes en s'écriant qu'il vaincrait ses ennemis. En ce moment, sa jolie femme, qui était descendue vers la rivière, revint apportant une cruche d'eau et sourit dédaigneusement en considérant son mari qui, dans son enthousiasme, ne l'avait pas aperçue. Lorsque le soldat se retourna, l'Abyssinienne le regardait d'un air hautain; mais alors ces marques de mépris affectèrent peu le guerrier amoureux qui, plein de confiance en notre prophétie, promit à sa femme de lui rapporter un trophée à son retour de la première expédition. Celle-ci secoua la tête en signe d'incrédulité.

Nous partîmes peu de temps après : nous allions bientôt nous trouver au milieu d'un monde que nous connaissions déjà, et nous en éprouvions une secrète joie. La route était encombrée

d'arbres; le jasmin, les roses et le miel confondaient dans les airs leurs délicieux parfums, et les champs incultes étaient couverts de gras pâturages. Depuis Gojam, nous rencontrions rarement des villages : du haut des tertres qui semblaient barrer le sentier que nous suivions, nous apercevions à notre gauche le mont de Mékan-Iassous qui se détachait à l'horizon au milieu de véritables caricatures de montagnes. Environ demi-heure avant d'arriver à Mahdéra-Mariam, nous traversâmes la rivière de *Mettaraï*, parée d'arbres négligés qui semblaient s'attirer pour entrelacer leurs branches éplorées.

Il était à peine midi, et nous nous étions arrêtés sur les bords du courant : nos montures paissaient librement autour de nous, et, en nous livrant au repos, nous comptions avec satisfaction les pays que nous avions laissés derrière nous : nous parlions de la France, lorsqu'un homme, qui nous aperçut en passant, s'approcha lentement, nous salua avec un grand respect et se retira après nous avoir considérés avec attention. Nous l'avions déjà oublié, lorsqu'une demi-heure plus tard, nous le vîmes reparaître tout essoufflé : il vint à nous avec une sorte de timidité, et après une profonde inclination : « J'ai appris, » nous

dit-il, « par mes nombreux amis, que le Roi était arrivé ; c'est de vous, sans doute, qu'ils ont voulu me parler, et je suis heureux de vous avoir rencontrés, je remercie mon bon ange de m'avoir conduit près de vous, et si, comme je n'en doute pas, vous êtes destinés à régner sur nous, maîtres, souvenez-vous de votre serviteur. » Nous lui promîmes de ne pas l'oublier. Alors il baisa la terre que nos pieds avaient foulée, et il se retira le cœur rempli de joie. Lorsqu'il se fut éloigné, nous rîmes des diverses pensées qui avaient dû traverser la tête de cet homme pour l'engager à revenir sur ses pas. Depuis notre lever, nous avions fait deux heureux, nous n'avions pas perdu notre journée.

Après une station assez longue sur les rives de Mettaraï, nous poursuivîmes notre route : nous rencontrâmes encore sur notre passage un Abyssinien, qui nous accompagna jusqu'au pied de la colline au dessus de laquelle est bâtie Mahdéra-Mariam ; il nous demandait comme une grâce insigne de lui accorder notre protection ; il nous suppliait d'implorer pour lui la bonté de Dieu et des saints, persuadé, disait-il, qu'ils ne ne pouvaient être sourds à nos prières.

Le 18 janvier, nous arrivâmes dans la ville sa-

crée du Béghemder : des fièvres cérébrales, qui avaient conduit un grand nombre de ses habitants au tombeau, en avaient chassé Oisoro Ménén, qui s'était réfugiée dans le gracieux asile de Mékan-lassous, où l'on respirait un air plus pur et plus sain. Nous nous assîmes devant la porte de l'église, et quelques personnes se rassemblèrent autour de nous : parmi elles se trouvait une femme attachée au service de la Reine, qui nous reconnut aussitôt : en nous rapprochant de Dévra-Tabour, nous avions espéré retrouver notre interprète Béchir, que nous regrettions toujours, et nous en demandâmes des nouvelles à la suivante de Ménén, qui nous interrogeait sur notre voyage, en nous témoignant beaucoup d'intérêt ; mais nous apprîmes avec peine que Béchir, désolé de nous avoir perdus, avait suivi Déjaj-Amédé dans ses possessions, croyant ainsi se rapprocher de nous. Nous devions renoncer à le revoir jamais, et nous en éprouvâmes un véritable chagrin.

Pendant que nous conversions avec cette femme, un Abyssinien, élégamment vêtu, s'approcha de nous et nous demanda pourquoi nous ne cherchions pas une maison : « Nous attendons qu'on nous l'offre, » répondîmes-nous ; « nous n'avons

pas le droit de nous imposer. — Nos demeures ne nous appartiennent pas, » reprit-il, « elles sont toutes à Dieu, et, si vous voulez me suivre, je vous donnerai moi-même un asile. » Cet homme était un riche commerçant du pays qui avait fait quelquefois le voyage de Massaouah : il s'était trouvé dans cette île avec les Anglais chargés de dresser la carte de la mer Rouge. Dans ses rapports avec eux, il n'avait eu qu'à se louer de leur conduite, et, par reconnaissance, il voulut nous rendre le bien qu'il en avait reçu. D'après lui, tous les blancs devaient être frères, et il pensait qu'il allait s'acquitter envers les Anglais en nous donnant une généreuse hospitalité. Il nous apprit qu'un jour les officiers de la corvette, en station dans le port, descendirent dans l'île, et, comme ils avaient ouï dire que les Abyssiniens mangeaient de la viande crue, ils convoquèrent tous ceux qui se trouvaient alors à Massaouah pour un grand festin : ils achetèrent plusieurs bœufs, les firent immoler et dépecer aussitôt, et l'on distribua leurs membres sanglants aux convives, qui les dévorèrent en véritables sauvages. Les Anglais qui assistaient à cette singulière fête s'applaudissaient d'en avoir conçu l'idée et admiraient l'étonnante voracité des Abyssiniens.

Dès que nous fûmes arrivés dans la demeure de notre hôte : « J'ai longtemps vécu avec des Européens, » nous dit-il, « et je sais que vos goûts sont différents des nôtres; comme je désire vous traiter comme chez vous, je vais vous envoyer une femme qui vous préparera votre repas comme vous l'entendrez; » mais nous étions depuis longtemps habitués aux mets du pays : nous lui répondîmes que nos goûts étaient les siens, et il fut convenu que nous mangerions du cheuro et du broundou.

Nous occupions une belle chaumière renfermée avec plusieurs autres dans une vaste cour : à l'heure du souper, on nous fit appeler et nous vînmes nous asseoir autour d'une table copieusement servie, avec le maître du logis, sa femme et un prêtre qui leur servait d'aumônier, comme celui de Haïlo à Oualaké. La dame de la maison, qui voulait nous recevoir dignement, nous préparait elle-même les bouchées. Après le repas, on apporta de grandes et belles cornes, et nous vidâmes plusieurs gombos d'une excellente bière. Cette boisson ne tarda pas à produire son effet accoutumé sur la femme de notre hôte, et si, dans le camp d'Oubi et chez les Galla-Boréna, nous avions été choqués des mœurs extraordinaires de ces con-

trées, nous le fûmes bien plus encore à Mahdéra-Mariam : pressée par un léger besoin, la dame prit un vase, et, en notre présence, en présence d'un prêtre, elle le passa sous sa toile sans aucune cérémonie, sans précaution, et urina : comme à Agami, comme à Derra, personne n'en parut étonné. Un pareil acte accompli par un homme nous avait déjà révoltés; mais il nous sembla que, pour une femme, c'était pousser un peu trop loin l'impudeur. Le maître de la maison nous engagea, de la manière la plus pressante, à passer quelques jours chez lui; mais nous résistâmes à ses instances, et, le lendemain, nous étions sur la route de Dévra-Tabour.

Nous suivions un sentier bien connu, nous approchions d'une ville où nous avions aimé, et nos cœurs s'abandonnaient à une douce espérance: sans nous inquiéter des dangers auxquels nous nous exposions bénévolement, nous ne songions qu'aux joies qui nous attendaient dans cette capitale. Après une longue absence, nous allions revoir des amis, et nous pressentions déjà le bonheur dont nous jouirions au moment où nous découvrions la pointe du clocher de notre église. Livrés à nos réflexions, nous avancions sans presque nous en apercevoir; mais, lorsque Dévra-Tabour

commença à nous apparaître, notre joie se changea en tristesse, et cette tristesse augmentait à mesure que nous approchions. Les maisons avaient vieilli, et leur aspect était sombre : les rues étaient désertes et silencieuses. Ce n'était plus cette ville animée et bruyante qui nous avait tant séduits ; plus de danses, plus de chants, plus de plaisirs : de retour, depuis peu, de son expédition contre Aligas-Farès, le Ras se trouvait presque seul dans sa capitale. Après une longue absence, la plupart des personnes que nous avions déjà connues à Dévra-Tabour étaient allées visiter leurs domaines, leurs villages, et nous étions isolés dans cette ville, où l'on nous avait recherchés autrefois avec tant d'empressement.

Nous nous installâmes dans la chaumière que nous avions occupée autrefois, et nous revîmes Abbeuto : ce jeune homme, d'une perversité consommée, mit tout en œuvre pour nous voler nos talaris, et, malgré notre méfiance continuelle, il nous fut impossible d'échapper à tous les piéges qu'il nous tendit. Nous fîmes quelques achats au marché de Dévra-Tabour ; depuis notre départ d'Ankober, nous n'avions pas encore pu dépenser une obole.

Quoique Ras-Ali fût informé de notre arrivée,

il feignit de l'ignorer ; et néanmoins, lorsqu'il eut appris par Abbeuto, qui le servait en qualité de page, que nous avions visité le royaume de Choa, il nous envoya plusieurs émissaires, afin de savoir par nous-mêmes si la réputation de Sahlé-Sellassi, dont on vantait partout la puissance, n'était pas usurpée; mais, loin de rabaisser l'importance de ce roi comme on s'y attendait peut-être, nous élevâmes jusqu'aux nues la magnificence et l'éclat de sa cour, nous ajoutâmes que ce prince était la terreur des peuplades galla, qui lui payaient de riches tributs : en faisant un éloge pompeux de Sahlé-Sellassi, nous cherchâmes à humilier le Ras, qui se croyait le plus grand souverain de l'Abyssinie.

Nous avions espéré jouir de quelque repos à Dévra-Tabour; mais Abbeuto, qui avait résolu de nous dévaliser, à tout prix, ne nous laissa pas le temps de respirer. Son acharnement à nous poursuivre nous fit soupçonner que le Ras, qui n'osait nous attaquer ouvertement, et qui avait néanmoins l'intention secrète de nous nuire, avait autorisé son page à nous piller ou à nous faire piller. Dès le premier jour, on nous vola un sel : le lendemain, un enfant qui nous servait de domestique nous enleva une ceinture renfermant 9 ta-

laris, presque la moitié de notre fortune; mais le voleur, effrayé de l'énormité de la somme, nous la rapporta : lorsque Abbeuto fut informé de la *niaiserie* de cet enfant, il en fut désespéré.

Dès ce moment, nous redoublâmes de précautions : notre hôte nous envoya plusieurs domestiques qui essayèrent vainement de nous voler; après avoir échoué dans leurs tentatives, ils nous abandonnèrent. Nous avions rendu infructueuses les ruses d'Abbeuto, et néanmoins ses perfides machinations nous donnaient quelque inquiétude, parce que nous ne pouvions compter sur la protection de personne. Pour dérouter notre ennemi, nous résolûmes de nous éloigner de la ville à l'improviste. Durant la nuit qui précéda le jour fixé pour notre départ, les hyènes, qui rôdaient par bandes dans les rues, avaient entouré notre demeure, et elles enlevèrent plusieurs boules de beurre frais placées entre les bâtons qui forment le tour de la plupart des chaumières. Nous nous levâmes pour barricader notre porte, et nous fîmes du bruit pour tâcher d'effrayer ces animaux féroces qui s'éloignèrent lentement en poussant des hurlements étouffés qui avaient l'air de ricanements.

Notre hôte savait que nous avions besoin de

domestiques, et, dès notre lever, il nous envoya un deftéra, qui nous proposa de nous suivre jusque dans le Tigré : nous acceptâmes ses services, et peu de temps après nous nous mîmes en marche. Abbeuto, qui ne s'attendait pas à nous voir quitter si promptement Dévra-Tabour, parut très contrarié de notre départ, et il eut avec notre nouveau domestique une conversation mystérieuse qui ne devait pas contribuer à dissiper nos justes appréhensions.

XIII.

SOMMAIRE.

Nous nous éloignons avec joie de Dévra-Tabour. — Nous sommes volés par le deftéra. — Arrivée dans la plaine. — Description de la route. — Nous sommes accueillis par des bergers. — Nous passons le Rebb et Chéni. — Arrivée au village de Bata. — Marché d'Ifag. — Beauté du paysage. — Une agréable rencontre. — Nous sommes menacés d'être dévorés par les hyènes. — Coquetterie d'une Abyssinienne. — Nous côtoyons le lac. — Un bon prêtre. Nous rencontrons des femmes idolâtres. — Arrivée à Gondar. — Description de cette capitale. — Nous sommes accueillis par un juge descendant d'Israël. — Singulière rencontre. — On nous parle de Bonaparte et de Kléber. — Un suicide. — Les Turcs font des excursions dans l'Oualkaït. — Taux de l'argent en Abyssinie. Bibliothèque royale. — Nous nous disposons à partir.

CHAPITRE XIII.

Nous avions commis une imprudence en revenant à Dévra-Tabour, et nous devions en subir les fâcheuses conséquences : depuis que nous avions quitté le roi de Choa, nous n'avions d'autre désir que de nous rapprocher le plus promptement possible de la France, et après avoir long-

temps souffert de notre esclavage d'Angolala et d'Ankober, nous reparaissions dans la ville du Ras, où l'on avait déjà tenté de porter atteinte à notre liberté : néanmoins, malgré les dangereuses tracasseries d'Abbeuto, nous fûmes plus heureux que nous ne l'aurions peut-être mérité; car si le jeune Roi, comme nous ne saurions en douter, *ameuta* son page contre nous, du moins il ne chercha pas à nous retenir auprès de lui, et en apparence il nous laissa parfaitement tranquilles.

Nous nous éloignâmes rapidement de la ville: il nous tardait de l'avoir perdue de vue, car son atmosphère nous paraissait lourde. Nous avions échangé un talari au marché de Dévra-Tabour, il nous restait quelques sels qui se trouvaient renfermés dans un petit sac dont nous avions chargé le deftéra : ainsi que nous l'avons dit à la fin du chapitre précédent, son intimité avec Abbeuto avait éveillé notre méfiance, et nous le faisions marcher devant nous afin de pouvoir l'observer; il se tournait et se retournait à chaque instant, il regardait de tous côtés avec la plus vive attention, et l'on eût dit qu'il attendait des complices pour tenter un coup de main.

Nous cheminions depuis une heure environ, lorsque, non loin des bords d'un frais ruisseau

qui coulait à notre gauche, et qui longeait, dans ses sinuosités, un taillis fourré et couvert d'épines, le deftéra nous demanda la permission d'aller boire : nous nous arrêtâmes pour l'attendre; mais, au lieu d'étancher sa soif de commande, le digne émule d'Abbeuto s'enfonça brusquement dans le bois et disparut à l'instant. Nous étions nu-pieds, nos mules refusaient d'entrer dans les broussailles, et il nous fut impossible de poursuivre le voleur qui emportait nos sels. Quoique dupes encore une fois, nous fûmes heureux d'en être quittes à ce prix, et nous continuâmes notre route avec plus de sécurité : nous n'avions plus à nous méfier de personne, nous étions seuls.

Après avoir traversé le plateau de Dévra-Tabour, nous descendîmes de nouveau dans la belle plaine que nous avions sillonnée en venant de Dérita : elle était précédée par un pic détaché qui s'élevait comme un grand phare. Cette fois, le terrain était solide, le sentier était facile et uni, et après les immenses chaînes que nous avions escaladées si péniblement et si longtemps, nous cheminions à l'aise à travers des bosquets de mimosas peuplés d'innombrables oiseaux.

Nous nous dirigions vers Gondar : après avoir visité Axoum, Duncas et Tégoulet, qui avaient

tour à tour servi de résidence aux anciens rois d'Abyssinie, nous allions voir la ville où ils avaient établi en dernier lieu le siége de leur gouvernement. La route qui conduisait de Dévra-Tabour à cette capitale, généralement tracée sur une plaine magnifique, couverte d'arbres et de troupeaux, serpente quelquefois sur la crête de ces collines transversales, qui s'écartent à angles droits des montagnes de Mariam-Ouaha et d'Ouénadéga, pour venir se niveler avec le sol sur les rives du lac. Les paysans qui habitent ce délicieux paysage cultivent, comme en Égypte, les terrains arrosés par l'inondation; mais les récoltes sont dévastées par de nombreuses troupes de grues, à moins qu'une garde vigilante ne les en préserve.

Après une longue marche, nous traversâmes le grand ruisseau de *Marza*, et nous vînmes coucher au milieu des huttes de pasteurs construites sur les bords de l'eau. La portion de la plaine qui s'étend du pied des montagnes que nous venions de descendre jusqu'à Marza porte le nom d'*Amora-Cadel;* au delà, on l'appelle Focara, et depuis Emfras elle prend la dénomination de Zellan.

Dès que les bergers établis près du ruisseau nous eurent aperçus, ils se réunirent et se con-

certèrent ensemble pour nous donner à eux tous une hospitalité convenable : il fut convenu entre eux que les uns nous fourniraient le pain, d'autres des laitages et de la bière, et le plus important de la troupe se chargea de nous faire préparer un plat de cheuro. On nous montra de la paille entassée dans les champs, et on nous dit que nous pouvions en prendre pour nos mules, et l'un de nous leur porta la ration sur son dos. Nous passâmes la nuit dans un vaste enclos où l'on avait enfermé les troupeaux de gros bétail. Parmi ces pasteurs, se trouvaient un grand nombre de familles venues du Tigré et du Lasta.

Au point du jour, nous poursuivîmes notre route; nous passâmes encore le Rebb, et quoique son cours ne fût pas interrompu, son lit était peu profond : au lieu où nous le traversâmes, l'eau ne dépassait pas la cheville Nous revîmes l'impétueuse rivière de Chéni, et une demi-heure environ après avoir passé le ruisseau de *Cheberna*, qui, avec tous ceux qui sillonnent la plaine, va se perdre dans le lac Tana, nous arrivâmes au beau village de Bata. Le célèbre marché d'Ifag se tient dans les environs, en face d'une église dédiée à *Sellassi*.

Après nous être reposés quelques instants sous

les arbres qui entourent Bata, habité, en grande partie, par des musulmans, nous reprîmes notre route : en nous élevant insensiblement, nous cheminâmes bientôt sur le dos d'une longue chaîne de collines boisées, et nous vîmes se dérouler à nos pieds le magnifique lac de Dembéa, borné, à l'horizon, par de hautes montagnes dont la teinte se confondait avec celle des eaux. Quelque temps après, nous redescendîmes dans la plaine, et nous côtoyâmes ce beau lac, du sein duquel s'élevaient des îles verdoyantes, où se réunissent, par un beau soleil, de monstrueux hippopotames. De toutes parts se déployaient des paysages enchanteurs : ici nous traversions de gracieux bosquets; plus loin, nous découvrions des massifs d'arbres au feuillage noir et touffu; partout la végétation était vigoureuse, exubérante, les champs étaient d'une fécondité merveilleuse, et de gras troupeaux paissaient d'abondants pâturages.

Nous venions d'entrer dans la plaine de Zellan, fréquentée par une tribu de pasteurs nomades dont nous avons déjà parlé : nous rencontrâmes sur notre route le jeune pâtre qui nous avait prêté sa lance pour traverser la rivière de Goumara, entre Dévra-Tabour et Mahdéra-Mariam; nous

le revîmes avec plaisir. Le jour commençait à décliner, et cet enfant nous indiqua le sentier que nous devions suivre pour arriver le plus directement possible au village d'Emfras, où nous espérions trouver un asile. Les rayons du soleil couchant, qui se reflétaient à la surface unie du lac, donnaient à ses eaux une teinte douce et brillante, et l'ensemble du paysage était alors d'un effet magique.

Lorsque nous arrivâmes à Emfras, le village venait d'être envahi par une bande de soldats, et les habitants, troublés par la présence de ces pillards, firent peu d'attention à nous. Il était nuit close lorsque la troupe, errant de bourgade en bourgade, se retira, et personne néanmoins ne vint nous offrir l'hospitalité. Nous avions fait une forte journée, et, harassés de fatigue, nous allions nous livrer au sommeil, au milieu des champs, lorsque nous aperçûmes deux hyènes d'une taille extraordinaire qui s'avançaient lentement vers nous : nous étions à demi renversés sur l'herbe, nous nous soulevâmes brusquement, et ces bêtes féroces s'éloignèrent de quelques pas: malgré le danger que nous courions, nous ne pouvions vaincre notre sommeil : nous aurions été infailliblement dévorés si nous nous étions

endormis; mais heureusement, une bonne vieille vint nous offrir un refuge dans sa maison, et nous la suivîmes aussitôt. Les chiens du village, effrayés de l'apparition de ces hyènes, étaient rentrés dans les chaumières de leurs maîtres, sans même oser aboyer.

Dans la demeure de notre hôtesse, nous trouvâmes une jeune Abyssinienne d'une blancheur peu commune dans le pays : lorsqu'elle nous eut aperçus, elle eut un mouvement de dépit, et, après nous avoir examinés quelque temps avec un air de mécontentement, elle nous dit : « En vérité, mes maîtres, vous pouviez bien vous passer de venir à Emfras : avant votre arrivée, tout le monde m'appelait *Toabuch* [1] la blanche, et moi-même j'étais fière de la couleur de ma peau moins sombre que celle de mes compagnes, et maintenant je ne pourrai plus me glorifier de mon teint; on me dira qu'on a vu des hommes plus beaux que moi, et que ma blancheur n'a rien d'extraordinaire, vous allez me rendre jalouse : oh! vous pouviez bien vous détourner de votre route et ne pas venir à Emfras. » Nous lui exprimâmes le regret que nous avions d'être plus blancs qu'elle, et nous tâchâmes de la consoler

[1] Toabuch était le nom de la jeune fille.

par nos éloges qu'elle reçut avec une joie de coquette.

La vieille qui nous avait accueillis nous disait que, si des femmes de nos contrées arrivaient en Abyssinie, elles deviendraient reines sans aucun doute; les femmes blanches sont recherchées par les princes et les grands : les dames de la cour sont toujours de belles et blanches dames, et c'est surtout en Abyssinie que l'on peut dire encore avec vérité : Belle comme une reine !

Avant d'arriver à Emfras, nous avions traversé l'abondante rivière d'*Arno*, fraîchement ombragée : le lendemain, au point du jour, nous abandonnâmes le village, au grand contentement de la jeune Toabuch, à qui nous inspirions une véritable jalousie. Nous passâmes presque immédiatement la rivière de *Garno* qui se jette dans l'Arno, et après plus de deux heures de marche à travers des collines, nous nous rapprochâmes du lac que nous côtoyâmes de très près, et nous voulûmes y désaltérer nos mules. Le paysage, quoique toujours beau, était négligé, les alentours étaient silencieux et les habitations très rares. Nous vînmes stationner à *Boula*, où l'on trouve une église assez remarquable. Entre Emfras et ce dernier hameau on découvre, sur les hauteurs qui dominent la

plaine, un grand village appelé *Amba-Mariam*, qui possède un asile inviolable. Boula est situé à la tête du lac.

Les habitants ne se montrèrent pas très disposés à nous donner l'hospitalité : nous étions assis dans la cour de l'église, autour de laquelle priaient de nombreux dévots, lorsqu'un prêtre vint, de son propre mouvement, nous offrir une place à son foyer. Nous le suivîmes, et il nous traita généreusement. Nous lui rendons cette justice d'autant plus volontiers que ses confrères ne sont pas les plus empressés à ouvrir leurs portes aux voyageurs. Néanmoins, comme nous l'avons fait observer, en route le clergé de Gojam ne mérite pas le reproche que nous adressons aux prêtres en général.

Le 25 janvier, nous partîmes de Boula; le chemin était toujours facile. Nous rencontrâmes plusieurs commerçants qui revenaient du marché de Gondar : parmi eux se trouvaient quelques femmes idolâtres dont la physionomie était dure et repoussante : leurs oreilles, cédant au poids de lourdes boucles, descendaient, sans exagération, jusque sur leurs épaules; leurs lèvres étaient grosses, et tous leurs traits, fortement caractérisés, donnaient à leur figure une expression sauvage :

elles nous regardèrent passer avec étonnement, et nous les entendîmes prononcer quelques paroles dans un langage que nous ne comprîmes pas[1].

Les champs étaient couverts de grues et les arbres de perroquets; nous passâmes devant le joli village de *Goul-Caba*; et nous traversâmes la rivière de *Goumara-Zengach*, quelque temps avant d'arriver dans la capitale, dont les environs, en venant de Boula, paraissent tristes et solitaires.

Gondar est bâti sur un pêle-mêle de montagnes désolées; c'est une ville fracassée, mais elle offre encore des restes de son ancienne grandeur : les constructions portugaises, qui, pour des Européens, ne méritent aucune description de détail, se présentent dans une imposante majesté parmi les chaumières qui les environnent, on dirait des géants au milieu d'une troupe de nains. La ville

[1] Voici ce que M. Gobat nous apprend au sujet de ces idolâtres : « On regarde comme boudas un petit peuple païen appelé Camaountes, qui habite les montagnes aux environs de Gondar. Les hommes ne viennent que très rarement à Gondar; les femmes y apportent du bois le samedi. Elles ont d'immenses pendants d'oreilles de fer et d'autres métaux, quand elles sont jeunes; mais ensuite leurs oreilles leur pendent jusqu'aux épaules. On ne sait rien des secrets de leur religion, non plus que des druses du mont Liban. Ce qu'il y a de singulier, c'est que, dans leur langue, le mot *druse* veut dire *seigneur*. Ils parlent presque tous l'amharique. » Page 247 du journal.

proprement dite est sur le sommet d'une colline : sur le penchant et au pied se trouvent les faubourgs ; celui des musulmans est au sud-ouest du palais occupé par les rois. A dix minutes vers le nord-ouest, au milieu de magnifiques ombrages, dans des bosquets de sabines étonnantes de fraîcheur, on aperçoit encore des édifices délabrés et une belle église bariolée de peintures et dédiée à Marie. Les châteaux ont conservé leurs ponts-levis et leurs fossés : lorsqu'on jette un coup-d'œil vers ces débris d'habitations royales que les Abyssiniens laissent dépérir, en contemplant les fontaines taries et les jardins abandonnés, on éprouve un sentiment de tristesse comme à l'aspect d'un mausolée. Dans l'inférieur de la ville, au dehors, de tous côtés, on admire des massifs d'arbres qui embellissent encore cette capitale. Gondar était autrefois renommé par sa richesse et son étendue ; mais depuis la révolution qui a renversé l'ancienne dynastie, la guerre, le pillage, l'incendie ont constamment resserré ses limites, et sa population, jadis si nombreuse, s'élève à peine aujourd'hui à six mille habitants : dans le village et aux alentours, on compte quarante-deux églises. Gondar est une ville de plaisirs, les courtisanes y affluent.

Cette capitale est abreuvée par les deux rivières de *Caha* et d'*Angareb*, qui opèrent leur jonction au dessous du faubourg musulman. Caha possédait un pont qui a été détruit. Les bords de l'eau sont occupés par des tanneries, et l'on blanchit dans ces rivières le coton que l'on transforme plus tard en de soyeux tissus : les marchands de Gondar, la plupart mahométans, envoient des caravanes à Gouderou, Caffa, Naréa, où elles achètent des esclaves, du café, du musc et de la poudre d'or [1].

Après avoir traversé le faubourg des musulmans, nous nous élevâmes vers la ville par un sentier assez roide, et nous demandâmes la demeure de *Lic-Iatsko*, l'un des juges descendant de la race d'Israël, et, suivant un voyageur allemand (M. Ruppel), le seul honnête homme d'Abyssinie : il habitait une vaste maison à côté de l'église dédiée à Saint-Michel, qu'on apercevait tout près du palais royal. Tout le monde nous assurait que Lic-Iatsko aimait les blancs et surtout les Européens : nous nous rendîmes chez lui, et il nous reçut avec une grande joie ; il nous donna une

[1] Le marché de Gondar est le plus brillant de l'Abyssinie ; les chrétiens et les musulmans ont chacun leur boucherie. On trouve dans cette ville un grand nombre de juifs.

gentille maison, au milieu d'une cour plantée de sabines et d'oliviers. Il nous montra sa bibliothèque dont tous les ouvrages avaient été traduits de l'arabe ou de l'indien : ce bon vieillard, enthousiaste de son pays, prétendait, avec raison, que des hommes capables transfigureraient l'Abyssinie; à l'exemple des anciens féodaux, il nous parlait sans cesse de la puissance dont il était déchu, et ses discours étaient pleins d'amertume lorsqu'il s'agissait de la nouvelle aristocratie, tige parasite qui avait fini, disait-il, par étouffer le tronc généreux qui lui a donné naissance.

Nous trouvâmes chez lui l'ancien cuisinier de Bethléem, le juif converti que nous avions déjà vu dans Agami : il s'attacha à nous en qualité de domestique, et il fut convenu qu'il nous accompagnerait au moins jusqu'à Massaouah.

Nous avions besoin de repos, et nous résolûmes de passer plusieurs jours à Gondar. Peu de temps après notre arrivée, nous reçûmes une visite qui nous fut bien agréable : nous vîmes entrer une vieille femme qui nous demanda si nous étions Français. Les Abyssiniens, en général, ne connaissent que la grande division des blancs et des noirs, et nous fûmes étonnés de la science de cette femme pour qui le nom français n'était

pas inconnu : nous ne pûmes lui taire notre surprise, et voici ce qu'elle nous apprit : « Je n'étais encore qu'une enfant, lorsque des jellabs m'enlevèrent à ma famille : ils me conduisirent au Caire, et me vendirent à un bey, qui m'enferma dans son harem. Quoique aujourd'hui vous me voyiez vieille et ridée, j'étais alors très belle, et mon maître, à qui j'avais eu le bonheur de plaire, me couvrit de parures et de bijoux. Lorsqu'on m'arracha de mon pays, j'étais trop jeune pour avoir une religion, et, à mon arrivée en Égypte, on me fit musulmane : j'avais des esclaves pour me servir, je fumais dans de longs chiboucs et je buvais du café Moka ; en un mot, j'étais heureuse, lorsque le Caire fut bouleversé par les troupes françaises conduites par Bonaparte et Kléber : les sérails furent violés, et l'on me rendit à la liberté que je ne désirais pas. On m'enleva une grande partie de mes richesses, mais je parvins à sauver mes bijoux, et je me rendis à Jérusalem avec un prêtre abyssinien qui faisait son pèlerinage : il me convertit au christianisme, et je retournai avec lui dans mon pays que je ne regrettais plus. Quoique les Français m'aient beaucoup nui en me délivrant de l'esclavage, néanmoins je les aime : ils sont entreprenants,

courageux, et ils ne se montrent pas avides comme nos soldats. Je n'ai vu Kléber qu'une fois, mais je ne l'oublierai jamais. Je m'estime heureuse de revoir dans ma patrie des hommes de votre nation, et j'espère que vous viendrez demain boire mon café et fumer mon chibouc. » Le jour suivant, nous passâmes plusieurs heures chez elle, car il nous était doux de parler, en Abyssinie, de notre armée et de ses généraux. Cette femme nous apprit que, peu de temps avant notre arrivée à Gondar, un Abyssinien, attaqué d'une maladie incurable, s'était coupé la gorge avec un rasoir, et avait encore vécu quelques jours dans un état affreux. Cet évènement avait fait une vive sensation parmi les habitants : le suicide n'est pas dans les mœurs abyssiniennes.

Pendant notre séjour à Gondar, nous vîmes arriver un soldat d'Oubi qui annonça que des cavaliers turcs au service du pacha d'Égypte s'étaient avancés jusque dans l'Qualkaït : ils avaient été repoussés avec perte ; on leur avait enlevé leurs armes, leurs ceinturons, leurs amulettes, et plusieurs d'entre eux avaient été émasculés. Ces agressions, souvent réitérées de la part des soldats de Mohammed-Ali, qui voulait, à tout prix, s'emparer du meurtrier de son fils Ismaël,

devaient provoquer tôt ou tard une guerre entre l'Abyssinie et le Sennâr, et l'on assurait déjà que le roi du Séméṅ rassemblait son armée pour se mettre en mesure d'aller attaquer les Turcs.

Nous avions fait à Gondar des dépenses folles, et nous étions sans argent pour continuer notre route : nous nous rendîmes chez *Kidana-Mariam*, le plus riche marchand de la ville, pour lui emprunter 10 talaris. Il nous prêta la somme dont nous avions besoin en toute confiance, et il fut convenu que nous lui en paierions les intérêts au taux du pays, qui est de dix pour cent par mois, cent vingt pour cent par an : son domestique nous accompagna jusqu'à Adoua, où nous acquittâmes notre dette, d'après nos conventions. Avant de partir pour Choa, nous avions laissé un léger dépôt dans le Tigré.

Kidana-Mariam et Lic-Iatsko, les deux hommes les plus érudits que nous ayons rencontrés en Abyssinie, étaient continuellement avec nous : ils nous donnèrent la liste des livres qui composaient autrefois la bibliothèque des rois d'Abyssinie, et qui se trouvent aujourd'hui dispersés dans les divers monastères du pays et chez les riches particuliers. Voici le catalogue que nous avons rapporté de Gondar :

Livre apocryphe d'Énoch.

OEuvres de Salomon, apportées par la reine de Saba, par Ménilek, ou envoyées par Salomon lui-même.

— de Job, écrites après que ce prophète fut délivré de sa maladie.

— d'Esdras.

— de plusieurs grands-prêtres juifs.

Evangile selon saint Jean.

— selon saint Marc.

— selon saint Matthieu.

— selon saint Luc.

— selon les Hébreux.

— selon les Nazaréens.

— selon les Ebionites.

— selon les Egyptiens.

— selon saint Bartholomée.

— selon saint Thomas.

— selon saint André.

Ouvrages sibyllins.

Ouvrages sibyllins de la reine de Saba.

Histoire de la vie du Christ, composée par des Indiens, ses contemporains.

OEuvres de Moïse Barcépha.

— de Denis d'Alexandrie, disciple d'Origène.

— de Sérapion.

— de Tacien, disciple de saint Justin, martyr.

— des deux Zacharie.

— de Triphon, disciple d'Origène.

— d'Arnobe.

— de Théophilate d'Antioche.

— de Théodore d'Ancyre.

OEuvres d'Acacius, disciple d'Eusèbe de Césarée.
— de saint Jean Chrysostôme.
— d'Alexandre de Cappadoce.
— de Théodore d'Antioche.
— de saint Ephrème.
— de saint Grégoire de Naziance.
— de saint Épiphane.
— de Clément d'Alexandrie.
— d'Origène.
— de Tertullien.
— d'Ammonius, maître d'Origène.
— d'Anastase d'Antioche.
— d'André de Crète.
— d'André de Jérusalem.
— de saint Basile.
— d'Antiochus, moine.
— de saint Cyrille.
— de saint Hilarion.
— de saint Cyprien.
— de saint Athanase.
— d'Apollinaire le Jeune.
— d'Apollinaire l'Ancien.
— d'Arétas de Césarée.
— de saint Grégoire de Nicée.
— de saint Hilaire.
— de Théodore d'Héraclée.
— de Philon le juif.
— de Patrophile de la Palestine.
— de saint Pantaléon.
— de Diogène d'Alexandrie.
— d'Olympiodore.
— d'Eustache d'Antioche.

OEuvres de saint Hiéronyme.
— de saint Léon, pape.
— de saint Grégoire.
— de saint Ambroise.
— de Fulgence d'Afrique.
— de Flavien de Constantinople.
— de saint Lucien d'Antioche.
— d'Euthyme.
— d'Isidore de Péluse, disciple de saint Chrysostôme.
— d'Isidore de Thessalonique.
— de saint Augustin.
— du rabbin David Kimki.
— du rabbin Moïse l'Égyptien.
— du rabbin Sahadias.
— du rabbin Salomon.
— du rabbin Abrabam.
— du rabbin Ben-Efra.
— du rabbin Ben-Geon.
— de Platon.
— d'Homère.
— d'Averrhoès.
— d'Hippocrate.
— de Galien.
— d'Archimède.
— de Pythagore.
— de prêtres et de moines abyssiniens.

Ancien-Testament.

Nouveau-Testament[1].

[1] Ces ouvrages sont écrits en diverses langues : les uns sont en latin, en grec, en hébreu ; d'autres sont en arménien, en persan,

Vie des Saints, écrite par les Abyssiniens.
Traité du Sabbat.
Liturgies pour le Christ.
Liturgies pour Marie.
Liturgies pour les Apôtres.
Liturgies pour les Saints.
Homélies abyssiniennes.
Haïmanout-Abou; Traité complet de la foi, extrait des Pères de l'Église les plus estimés.
Histoire des Pères de l'Église.
Contes abyssiniens.

Après nous être agréablement délassés de nos fatigues, nous songeâmes à quitter Gondar : deux routes, outre celle du Sémén que nous connaissons déjà, conduisent de cette capitale à Adoua; l'une, dont les diverses stations sont marquées sur notre carte, passe par l'Oualkaït; et l'autre, que nous suivîmes, traverse la province d'Oaldubba.

Mais nous allons encore interrompre notre itinéraire pour parler de la justice du pays et de la royauté.

en arabe ou en éthiopien : la plupart ont été apportés en Abyssinie par les métropolitains venus d'Egypte.

XIV.

SOMMAIRE.

De la justice. — Considérations générales. — Juges abyssiniens. — Tribunal suprême. — Ses attributions. — Manière de juger un différend. — Appel au roi. — Son pouvoir. — Crime de haute trahison. — Les régicides. — Le droit de grâce. — Différentes manières de supplicier. — Privilèges des grands. — Divers châtiments infligés aux voleurs. — Les deux timbales. — Lettres d'un roi d'Abyssinie au pacha du Caire.

CHAPITRE XIV.

Dans les premiers temps de la monarchie française, les seigneurs rendaient eux-mêmes la justice à leurs vassaux : leurs volontés avaient force de loi, et l'on se soumettait humblement à leurs décisions; mais, lorsque la diversité et la multiplicité des causes forcèrent les dépositaires du pouvoir

à formuler un code qui devint tous les jours plus compliqué, les chefs, presque uniquement occupés de guerres, dédaignèrent de s'abaisser jusqu'à l'étude des textes, et ils s'adjoignirent des clercs chargés de les aider dans leurs fonctions devenues plus difficiles. Peu à peu, le dégoût que leur inspira ce labyrinthe des lois devint pour eux insurmontable; ils furent alors remplacés par des légistes, et dès ce moment la magistrature fut créée.

Tel est le mouvement qui s'est accompli chez les divers peuples à mesure que la civilisation a fait des progrès; mais il n'en a pas été de même en Abyssinie. Les juges du pays ont bien la prétention de consulter pour leurs décisions le Code Justinien qu'ils attribuent à Constantin; mais, par le fait, ils ne se laissent diriger que par leurs caprices ou leur bon sens. Dans tous les pays arriérés, les causes soumises au jugement des supérieurs sont extrêmement simples et faciles, et se réduisent presque toutes à des accusations de meurtre ou de vol : cette facilité de rendre la justice n'a point nécessité une loi écrite qui, pour son interprétation, eût amené tôt ou tard des légistes : le souverain pour tout le royaume, et les gouverneurs pour leurs provinces, forment à eux seuls le tribunal.

Durant les belles années de la royauté abyssinienne, il existait une cour suprême composée de douze personnages importants qui prétendaient tous descendre, en ligne directe, des douze juges israélites qui vinrent de Jérusalem à la suite de Ménilek; mais ce tribunal avait été institué dans un but purement politique et n'était appelé à juger que les grands coupables, les révoltés, et les hommes qui s'étaient souillés du crime de lèse-majesté. Dans les affaires importantes, les rois convoquaient encore les douze juges lorsqu'ils ne voulaient pas se charger de la responsabilité d'une décision qui aurait pu leur faire perdre l'affection de leurs sujets : ce tribunal, comme l'ancienne royauté, n'existe plus que de nom.

Lorsque deux Abyssiniens ont un différend, ils peuvent choisir un juge quelconque, et, dans ce cas, la décision n'est valable qu'autant que l'un des plaignants n'en appelle pas immédiatement à la justice du gouverneur : si ce premier jugement n'est pas accepté, les deux adversaires se rendent ensemble devant la demeure du choum et poussent des cris étourdissants jusqu'à ce qu'on ait consenti à les introduire.

En présence du juge, chacun plaide sa propre cause, et nous ajouterons que, dans ces circons-

tances, les Abyssiniens font ordinairement preuve d'une étonnante facilité d'élocution. Pendant que l'une des parties prononce son discours improvisé, il est défendu à l'autre de l'interrompre; mais chacun peut, par un geste convenu, faire comprendre qu'il a à répliquer à tels ou tels points de la plaidoirie : les juges parviennent, par ce moyen, à établir un ordre admirable dans la discussion. Les Abyssiniens ne craignent pas de se montrer parjures, leurs paroles sont souvent entrecoupées de serments : « Que le maître meure, si ce que j'avance n'est pas la vérité! » s'écrient-ils chacun à leur tour.

Si l'un des adversaires n'est pas satisfait de la décision du gouverneur, il peut encore en appeler à la justice du souverain qui juge en dernier ressort. Comme les affaires soumises au tribunal suprême sont toujours très nombreuses, le prince a auprès de lui un homme de confiance qui remplit les fonctions d'avocat général; il résume la discussion et donne son avis : le roi prononce alors le jugement qui est toujours sans appel[1].

[1] Les rois sévissent quelquefois contre les juges qui prononcent des sentences injustes; en voici un exemple fourni par Alvarez : « ... Cette sentence ainsi jetée à la faveur de notre partie adverse et à notre désavantage, nous nous trouvâmes tous éperdus, ne sachant faire autre chose sinon d'avoir recours au Prêtre-Jan, pour

Lorsqu'un homme a commis un vol, il est arrêté par ceux qui en sont victimes, ou bien par les agents du Roi qui nouent leur toile avec celle du coupable : il est extrêmement rare que celui-ci cherche à s'évader en abandonnant son vêtement. Lorsqu'un Abyssinien est accusé d'un crime capital, il est enchaîné, comme nous l'avons vu, à Emni-Harmas.

Lorsque le pays est en paix, on ne met personne à mort sans en prévenir le Roi; mais, dans les temps de troubles, les gouverneurs ou les chefs d'armée disposent à leur gré de la vie de leurs inférieurs, et, le plus souvent, on exécute les criminels sur-le-champ pour ne pas les laisser souffrir sous le poids d'une condamnation capitale.

nous plaindre à sa majesté, qui nous fit retirer au logis, et dire que nous ne prissions aucune fâcherie, nous assurant que tout ne se passerait que bien pour nous... Nous vîmes sortir, un peu après, deux pages, qui l'accompagnèrent (la justice majeure) jusqu'au lieu où l'on punit par batture les délinquants, et là ils firent venir deux ministres de justice, qui firent dépouiller la justice majeure; puis, l'ayant jetée par terre, lui attachèrent les mains à deux pieux et lui garrottèrent les pieds bien étroitement, tenus par deux hommes. Ces deux bourreaux étaient d'un côté et d'autre, lesquels la frappèrent pour plusieurs fois; mais la plupart des coups portaient à terre; si non que le Prêtre-Jan dit qu'on la touchât. Alors le coup pénétrait jusqu'à l'os; et cette justice majeure n'eut que trois de telles cinglades, laquelle j'ai vu étriller trois autres fois de cette sorte, et à chef de trois jours exercer son office, tout ainsi qu'auparavant; car cela ne leur tourne à honte ni déshonneur... » Pages 502-503.

Tous les individus accusés de haute trahison sont condamnés à mort. On considère comme coupables de ce crime ceux qui se révoltent contre l'autorité des rois, qui fomentent des guerres civiles, et ceux qui étaient assez hardis pour s'asseoir sur le siége des souverains, lorsque le pouvoir était encore entre les mains des descendants de Salomon.

En général, on considérait aussi comme coupable de haute trahison le prêtre ou l'évêque qui lançait l'excommunication contre les rois. Ceux-ci ont toujours témoigné un grand respect pour leurs métropolitains; mais chaque fois qu'il y a eu conflit entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel, la lutte s'est toujours terminée à l'avantage des souverains. L'église de ce pays, comme celle des protestants, comme celle des Russes, est entièrement dépendante du chef de l'État.

Les régicides étaient punis avec une sévérité cruelle : on sait que Za-Sellassé, meurtrier d'Iscander, fut promené sur un âne dans toutes les provinces de l'empire et mis à mort après avoir eu les yeux crevés. Les assassins d'Iassous furent pendus et hachés en petits morceaux. Ras-Mikaël, qui fit mourir Joas et le vieil Hannés, était trop

redouté pour que la justice pût l'atteindre.

Quoique, dans certains cas, le Roi ait le droit de commuer les peines, sa grâce ne peut s'étendre jusque sur les meurtriers, dont le sort, comme nous l'avons dit, est entre les mains des parents de la victime : une infraction à cette coutume serait capable de soulever le peuple. Le prince peut employer son influence en faveur du coupable, mais elle n'est pas ordinairement d'un grand poids : la non-préméditation, la non-intention même ne sont pas, comme chez nous, des palliatifs, et les meurtriers sont toujours mis à mort s'ils ne se rachètent. On condamne encore à mort les chrétiens convaincus d'avoir dérobé des enfants pour les vendre aux marchands d'esclaves, à moins que les parents ne se contentent d'une rançon; mais, dans les temps de troubles, des fautes légères compromettent les existences. Sous le règne de Zara-Jacob, quelques idolâtres et quelques sabéens, convaincus d'adorer les animaux et les astres, furent condamnés à mort.

La manière de supplicier varie selon la volonté ou le caprice des juges. Les criminels sont quelquefois écorchés vifs, mais ce cas est extrêmement rare : la peau des victimes, remplie de paille, est suspendue à un gibet.

Amda, livré à Socinios par Gédéon, roi des Juifs, fut cloué sur une croix, et on l'acheva sur-le-champ, parce que les cris lamentables de ce malheureux importunaient Socinios : les missionnaires furent lapidés sur une place publique. Dans ces sortes d'exécution, qui n'avaient lieu que pour les crimes de lèse-religion, on dépouillait les coupables de leurs vêtements, et un prêtre, après avoir publié la sentence, s'écriait : « Lapidons le criminel, et que celui d'entre vous qui ne lui jettera pas trois pierres soit maudit et considéré comme ennemi de la Vierge Marie, mère du Christ. »

Il existe aussi, en Abyssinie, un genre de supplice à peu près pareil à celui qu'on employait dans les colonies contre les esclaves : on suspend les criminels à un croc en fer; mais, au lieu de les laisser mourir dans cette situation, on les perce à coups de lance. Sous le règne de Socinios, un des premiers officiers, qui avait maudit les missionnaires et le Roi, fut condamné à mourir de cette manière.

La décollation pour les hommes et la potence pour les femmes sont les supplices les plus usités : dans certaines provinces, les criminels sont tués à coups de lance, et même à coups de hache.

Les rois abyssiniens réclamaient ordinairement la tête des rebelles qui avaient été massacrés dans des provinces éloignées ; cet usage barbare était surtout en vigueur sous le règne sanglant de Socinios. La tête du faux Jacob lui fut envoyée par Ansala-Christos, gouverneur du Tigré.

Les grands personnages ou les parents de la famille royale étaient mis à mort clandestinement, tant à cause de leur position élevée que par égard pour les rois régnants. En 1434, deux gendres de Zara-Jacob furent exécutés dans leur maison. Cependant plusieurs membres de la famille royale ont été tués en public : Malacotaouit, femme d'Iassous, convaincue d'avoir pris part au meurtre de son mari, fut pendue à un arbre qui se trouvait devant la porte du palais; et Adéra, qui avait excité son frère, gendre de Socinios, à brûler les images des catholiques et à assassiner un de leurs prêtres, fut condamnée à la même peine, malgré les prières des dames de la cour qui considéraient cette exécution publique comme injurieuse pour leur famille.

Les Abyssiniens crèvent quelquefois les yeux aux criminels : on leur arrache les prunelles avec des tenailles en fer, lorsque les condamnés se sont

rendus coupables de délits considérables : on les expose ensuite à un soleil ardent, ou on les amène dans la campagne, on les abandonne dans un lieu isolé, et ils meurent de faim et sont dévorés par les bêtes féroces. Quelque temps avant notre arrivée en Abyssinie, Oubi avait fait arracher les yeux à l'un de ses frères qu'il redoutait à cause de sa cruauté et de son ambition.

Sous le règne de Naod, le moine Andréas, qui s'était élevé contre une proclamation de son souverain, fut condamné à avoir la langue coupée, et Socinios infligea la même punition au religieux Abba-af-Christos, pour avoir nié l'existence des deux natures du Christ.

Les Abyssiniens aiment leur pays avec passion; aussi la déportation est considerée chez eux comme le châtiment le plus terrible après la peine de mort. Radact, roi des Juifs, fut exilé par Zerta-Denghel; Jacob, parvenu à sa majorité, bannit Za-Sellassé qui avait fait partie de la régence, et qui voulait continuer à traiter ce prince comme un mineur; Emana-Christos, convaincu d'avoir tramé un complot contre la vie de Socinios, fut condamné à mort; mais le Roi commua la peine, et il fut exilé dans la province d'Amhara.

Aujourd'hui les détenus politiques sont con-

finés sur des montagnes élevées, ou dans des vallées profondes et malsaines, où ils meurent bientôt de maladie.

Les hommes qui dérobent les vases ou les objets du culte dans les églises sont condamnés à avoir le pied, la main ou la jambe coupés ; il en est de même de ceux qui volent dans un pays soumis, lorsque, dans un but politique, les chefs d'armée ont défendu le pillage : les bourreaux se servent de rasoirs bien tranchants, et ils désarticulent les membres avec beaucoup de dextérité. La bastonnade fait justice d'un larcin de peu d'importance [1].

Lorsqu'un Abyssinien en fait emprisonner un autre sur un simple soupçon de vol, il est obligé

[1] Voici de quelle manière on parvenait à faire payer une amende aux Abyssiniens ; c'est Alvarez qui parle : « ... Abdénago (le guide des Portugais) y accourut aussi, lequel fit saisir quelques uns de ces Maures qui avaient fait un tel scandale. Mais, pour être jà nuit, il ne s'en fit autre chose jusqu'au jour suivant, qu'il nous fit venir au lieu où il tenait ces deux Maures ; puis il nous fit seoir sur l'herbe, et lui, appuyé sur une chaise, commença, selon la coutume, à demander de l'or aux prisonniers, lesquels finalement il fit dépouiller et fort bien fouetter, leur demandant combien ils en donneraient, dont se sentant si dépiteusement étrillés, vaincus de cette cuisante passion, lui en promirent une once, puis deux, et enfin trois ; mais pour cela on ne laissait de les tâter au vif, avec coups de fouet drus et menus ; tellement qu'enfin ils en promirent jusqu'à sept onces, qui furent distribuées aux blessés ; puis ces Maures furent renvoyés, tous garrottés, au Prêtre-Jan. J'ai voulu raconter ceci, afin qu'on sache de quelle manière s'administre la justice en ce pays. » Page 440.

de payer des dommages à l'accusé, si l'innocence de ce dernier vient à être reconnue.

Bruce nous apprend que, pendant son séjour en Abyssinie, on voyait, à l'entrée du palais, deux timbales, dont l'une se nommait l'*Agneau* et l'autre le *Lion*; on entendait résonner la première lorsqu'on allait annoncer une amnistie ou un acte de clémence quelconque; on se servait de l'autre lorsqu'on voulait faire part au peuple d'une déclaration de guerre ou de quelque mesure rigoureuse qu'on avait à prendre : voici une proclamation faite à Gondar pendant que le voyageur anglais s'y trouvait encore :

« Écoutez, écoutez, ceux qui ne voudront pas entendre ceci ne seront pas les derniers à être punis pour désobéir. — Comme plusieurs gens sans aveu s'assemblent en désordre et abondent depuis quelques jours dans cette capitale, sans y apporter des provisions ni pour les uns ni pour les autres, qu'ils effraient même les habitants de la campagne et les empêchent de venir au marché, et qu'ils sont cause que nous sommes menacés de la famine, on est averti que, si demain après midi, les gens que nous avons désignés sont trouvés dans Gondar ou dans les chemins des environs, ils seront punis comme des rebelles et

des brigands, et leur faute ne leur sera pas pardonnée de sept ans. »

Dès que la volonté du souverain avait été ainsi déclarée, elle avait force de loi.

Nous terminerons cette exposition succincte par la reproduction d'une lettre qui prouvera que les princes d'Abyssinie connaissaient les droits des gens; elle est remarquable par son ton de calme et de dignité.

Cette lettre fut écrite au pacha du Caire à l'occasion de l'arrestation de l'ambassadeur que Louis XIV envoyait au roi d'Éthiopie.

Au Pacha et aux autres chefs des troupes du Caire de la part du roi d'Abyssinie, le roi Técla-Haïmanout, fils du roi de Mille Églises.

« Nous vous apprendrons que nos ancêtres n'ont jamais porté envie aux autres rois, ni ne leur ont causé aucun embarras, ni ne leur ont montré aucune marque de haine; au contraire, ils leur ont donné, dans toutes les occasions, des preuves de leur amitié, les aidant généreusement, leur prêtant du secours tant pour la caravane de pélerins de la Mecke dans l'Arabie-Heureuse que dans les Indes et en Ajem, dans les autres lieux

les plus éloignés, ainsi qu'en protégeant des personnes distinguées lorsqu'elles en ont eu besoin.

» Cependant le roi de France, notre frère, qui professe notre religion et notre loi, ayant été excité par des avances d'amitié convenable de notre part, nous a envoyé un ambassadeur; mais nous avons appris que vous l'avez fait arrêter à Sennâr, ainsi qu'un Syrien, nommé Murat, que vous avez mis en prison, quoique nous l'eussions envoyé nous-même au devant de cet ambassadeur. Vous avez, par ce moyen, violé les lois des nations qui veulent que les ambassadeurs des rois soient toujours libres d'aller où ils veulent. Il faut même les traiter avec honneur, et c'est une obligation généralement reconnue. Ils ne doivent être ni molestés, ni détenus, ni assujettis à payer des droits ou à donner des présents d'aucune espèce. Nous pourrions bien vous payer de la même manière si nous étions enclins à venger les insultes que vous avez faites à notre envoyé Murat. Le Nil servirait à vous punir suffisamment, puisque Dieu a mis en notre pouvoir ses sources et ses inondations, et que nous sommes maîtres d'en disposer pour vous faire du mal; mais quant à présent, nous vous demandons de ne plus vexer

nos envoyés et de ne pas nous inquiéter en retenant ceux que nous vous adressons, et nous vous prions de les laisser passer et continuer leur route sans délai, et aller et venir librement où ils voudront pour leur propre avantage, soit nos sujets, soit les Français, et tout ce que vous ferez à leur égard, nous le regarderons comme fait à nous.[1] »

[1] Cette lettre a été traduite par Jean-Baptiste Fiennes, secrétaire interprète, en 171[illegible].

FIN DU TOME TROISIÈME.

TABLE DES SOMMAIRES.

TABLE

DES

SOMMAIRES DU TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.

VOYAGE

EN

ABYSSINIE.

IMPRIMERIE DE Mme HUZARD,
rue de l'Eperon, 7.

VOYAGE

EN

ABYSSINIE,

DANS LE PAYS DES GALLA, DE CHOA ET D'IFAT;

PRÉCÉDÉ D'UNE EXCURSION DANS

L'ARABIE-HEUREUSE,

ET ACCOMPAGNÉ D'UNE CARTE DE CES DIVERSES CONTRÉES;

PAR

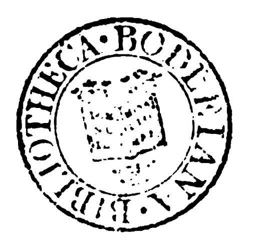
MM. ED. COMBES ET M. TAMISIER.

1835—1837.

IV



PARIS,
LOUIS DESESSART, ÉDITEUR,
RUE DES BEAUX-ARTS, 15.
1838


BIBLIOTHECA·BODLEIANA·

I.

IV,

SOMMAIRE.

Considérations générales sur la royauté en Abyssinie. — La puissance des princes éthiopiens fait bruit jusqu'en Europe. — Le roi de Portugal veut entrer en relation avec le Prêtre-Jean. — Un de ses émissaires arrive à la cour d'Abyssinie. — Institutions de la reine Makéda. — Détention des rejetons mâles de la famille royale. — En Abyssinie, la couronne n'est pas héréditaire comme en Europe. — Les régentes. — Erreur des missionnaires. — Les princes mutilés sont exclus du trône. — Cérémonie du sacre. — Liste civile. — Chasses royales. — Diverses résidences des rois d'Abyssinie. — La forme du gouvernement est absolue. — Conseil d'État. — Les principaux personnages. — Profond respect des sujets pour leur souverain. — Mariage des rois. — Influence de l'aristocratie. — Cause des révoltes qui ont désolé l'Abyssinie. — Tombeaux des rois.

CHAPITRE I.

En Abyssinie comme chez nous, le XVIIIe siècle, par une singulière coïncidence, a été fatal à l'ancienne monarchie. En France, la royauté soumise aux exigences du régime constitutionnel n'est plus que l'ombre d'elle-même, et ce temps où le prince régnant pouvait dire avec raison :

« L'État, c'est moi, » est déjà loin derrière nous : de même en Abyssinie, le pouvoir absolu de l'ancienne dynastie, battu rudement en brèche par les ras, s'est totalement écroulé et ne paraît pas encore prêt à se relever des échecs qu'il a reçus : nous ne dirons donc que peu de mots sur l'état actuel de la royauté dans cette partie de l'Afrique, et nous nous transporterons à l'époque où elle brillait de toute sa splendeur.

Au temps des croisades, la renommée d'une puissante dynastie qui professait, en Orient, la religion du Christ se répandit en Europe ; et, pendant que Jean de Brienne faisait le siége de Damiette, on annonça qu'un prince de cette souche, nommé David, venait au secours des croisés, conduisant avec lui une armée considérable, tandis que la reine de Géorgie allait se diriger vers la Palestine : ces nouvelles forcèrent Séraph et Corradin, qui avaient prêté leur appui au soudan d'Égypte leur frère, de rentrer dans leurs possessions menacées.

Mais David, aux prises avec de redoutables ennemis qui lui enlevèrent une partie de ses domaines, ne songeait guère à l'exécution du projet qu'on lui supposait, et vers le milieu du XIII[e] siècle, son successeur, attaqué par les Tartares

d'Occident, se vit obligé d'implorer l'assistance des puissances européennes.

Comme le premier de ces souverains d'Orient, dont on entendit parler, se nommait Jean, et qu'il était chrétien, on lui donna le nom de *Prêtre-Jean*. Quelques auteurs ont prétendu que cette dénomination devait s'appliquer aux rois d'Abyssinie, qui avaient été repoussés en Afrique après avoir fait de grandes conquêtes en Arabie, dans les Indes et la Tartarie. Les partisans de cette opinion s'appuient d'une lettre d'un grand-maître des chevaliers de Rhodes, adressée à Charles VII, roi de France, dans laquelle il est dit que le roi d'Éthiopie est le vrai Prêtre-Jean, et une missive du pape Alexandre III, adressée à un roi de l'Inde appelé Jean, caractérise selon eux le prince auquel ils attribuent ce nom : mais il est bien prouvé aujourd'hui que les souverains d'Abyssinie n'ont jamais étendu leur pouvoir en Asie au delà de l'Arabie.

Mais, quoi qu'il en soit, on ne doutait pas alors de l'existence de ce Prêtre-Jean, et les Portugais firent des recherches pour connaître les lieux où il régnait. En 1486, un ambassadeur du roi de Benin, qui était venu à Lisbonne avec Jean Alphonse d'Aveiro, assura qu'à l'orient de son pays,

à trois cent cinquante lieues dans l'intérieur des terres, existait un puissant monarque dont les princes voisins reconnaissaient l'autorité spirituelle et temporelle; c'était lui qui les investissait de leurs pouvoirs, il leur donnait un sceptre, une espèce de casque au lieu de couronne et une croix en métal.

Un chef de la Sénégambie, Bémoin, qui fut baptisé à Lisbonne en 1489, prétendit aussi qu'à l'est du royaume de Ten-Boktoue[1] vivait un prince qui prenait le titre de roi des peuples mosaïques; il n'était ni païen, ni mahométan; il professait une religion analogue à celle des chrétiens.

Don Jean II, qui régnait en Portugal, résolut de faire tous ses efforts pour le découvrir, et persuadé, d'après les rapports de ses géographes, que le Sénégal sortait des montagnes où le Nil prend sa source, il avait donné ordre de remonter le premier de ces fleuves, et de faire sauter les cataractes qui s'opposeraient à la navigation. Ce projet était beau, mais il était au dessus de sa puissance. Jean II ne s'était point laissé décourager par les obstacles qui s'opposaient à la réussite de son entreprise, et il envoya dans le levant Alphonse de Païva et Pedro Covillan, qui reçu-

[1] Ou Tombouctou.

rent leur commission à Santarem, le 7 mai 1487.

Ceux-ci se rendirent d'abord en Italie et de là firent voile vers Rhodes : ils visitèrent Alexandrie, le Caire, et, passant par la mer Rouge, ils prirent terre dans le port d'Aden, situé sur la côte méridionale de l'Arabie-Heureuse. Arrivés là, les deux compagnons de voyage se séparèrent: l'un, Pedro Covillan, s'embarqua pour les Indes, et l'autre cingla directement vers l'Abyssinie.

Quelque temps après, Covillan retourna au Caire, où il reçut la nouvelle de la mort d'Alphonse de Païva : il remit le journal de son voyage à un Juif envoyé par Jean II, et, s'embarquant de nouveau sur la mer Rouge, il parvint enfin à la cour des rois d'Abyssinie; mais l'Europe ne put alors être informée du succès de Pedro, car les princes africains ne lui permirent pas de revenir dans sa patrie.

Pendant que Jean II écrivait à tous ses consuls du Levant pour les engager à seconder ses projets, un prêtre abyssinien, nommé Marcos[1], vint de Jérusalem à Rome et arriva de là en Portugal : il donna au Roi tous les documents qu'on pouvait désirer sur l'Abyssinie, et celui-ci, d'après les conseils du prêtre, écrivit plusieurs lettres qui

[1] Marc.

furent envoyées dans les divers ports de l'Orient, avec ordre de les faire parvenir à la cour d'Éthiopie, si on en trouvait les moyens. Marcos fut ensuite congédié, après avoir été comblé de bienfaits.

Jean dirigea aussi des émissaires vers l'océan Atlantique : Barthélemy Diaz et Jean Lenfant montèrent chacun un vaisseau et prirent à bord plusieurs nègres bien vêtus et richement équipés, qu'ils devaient débarquer sur divers points du littoral africain, afin d'obtenir quelques renseignements sur le royaume d'Abyssinie. Diaz ne rapporta aucune nouvelle de ce mystérieux souverain, mais il eut l'avantage de découvrir trois cent cinquante lieues de côtes vers le cap *Tormente*, auquel Jean II donna le nom de cap de Bonne-Espérance; son compagnon ne fut pas plus heureux, et Covillan fut réellement celui à qui l'on dut la découverte du Prêtre-Jean, car son arrivée en Éthiopie détermina l'ambassade de Mathieu, qui établit des relations politiques entre cette contrée et le Portugal.

Nous avons déjà dit que les rois d'Abyssinie ont la prétention de descendre de Salomon par la reine de Saba, qui eut de ce prince un fils nommé Ménilek, après son retour de Jérusalem. Ménilek ou David I monta sur le trône en l'année

986 avant Jésus-Christ, et, certes, si la tradition du pays est vraie, il n'est pas de dynastie européenne qui puisse se vanter d'une origine plus ancienne que celle des rois d'Abyssinie. La loi fondamentale de l'État, établie par Makéda, est conforme à la loi salique, elle exclut les femmes du trône : par son testament, la reine Makéda consacra l'hérédité de la couronne qui devait passer sur la tête des descendants de Juda, et, pour prévenir les guerres civiles, il fut décidé qu'on exilerait sur une montagne inaccessible tous les rejetons mâles de la famille royale.

Cependant, vers l'an 960, Judith, fille du roi des Juifs établis en Abyssinie, s'empara du trône qu'elle occupa l'espace de quarante ans, et, à sa mort, elle transmit la couronne à ses descendants. Del-Naad, le seul rejeton de l'ancienne dynastie qui eût échappé à la fureur de Judith, se réfugia à Choa, où, comme nous l'avons vu, ses successeurs régnèrent jusqu'en 1268 : à cette époque, la race de Salomon reprit le sceptre de Makéda.

La famille de Juda conserva le pouvoir jusqu'en 1709; mais alors la couronne fut usurpée par Oustas, qui devait le jour à une fille d'Iassous I, et qui, malgré sa naissance, n'avait pas de droit au trône, puisqu'il descendait de Ménilek par

une femme. A la mort d'Oustas, en 1714, les fils de Saba ressaisirent les rênes du gouvernement et se maintinrent jusqu'en 1760 : depuis ce temps, ils ne sont plus rois que de nom, et jusqu'à nos jours, les ras ont réellement joui de l'autorité suprême.

Conformément aux dispositions de Makéda, les enfants de la famille royale furent exilés sur la montagne de Dévra-Damô; mais, lorsque Judith s'empara du trône, elle fit massacrer tous les princes détenus qui étaient au nombre de quatre cents. Cet usage tomba alors en désuétude, et il fut renouvelé en 1448 par Béda-Mariam, qui choisit le plateau de Dhèr[1] pour prison. Il fut abandonné en 1540, et depuis cette époque jusqu'en 1665, les membres de la famille royale furent impitoyablement égorgés : on a peine à concevoir qu'une raison d'État ait pu déterminer les rois à maintenir une coutume aussi atroce. Un père qui ne pouvait se résoudre à assassiner ses enfants les faisait garder à vue dans son palais; mais, à l'avènement de son successeur, ils étaient aussitôt immolés. Pendant l'espace de cent vingt-cinq ans, cette loi barbare coûta la vie à plus de soixante princes, coupables d'être issus du sang

[1] Ou de Guéché.

royal. En 1665, Facilidas fit cesser cet abominable usage, et l'on relégua les rejetons de la famille régnante sur la montagne d'Ouechné, dans la province de Bélessa, jusqu'au commencement du XIXe siècle. Depuis quelques années, les descendants de Salomon sont si peu redoutables, qu'on a cru pouvoir leur laisser la liberté, et ils habitent où bon leur semble.

Condamnés à l'exil sur des rochers inaccessibles, les princes se mariaient et vivaient des revenus que les souverains leur assignaient sur les fonds de l'État; mais les gouverneurs chargés de la surveillance de la montagne détournaient souvent à leur bénéfice les sommes que les rois accordaient aux malheureux reclus qui vivaient dans le plus complet dénuement, couverts de haillons et mal nourris : aussi, malgré la vigilance des gardiens, il n'était pas rare de voir quelques princes parvenir à s'évader : ils se réfugiaient alors dans des contrées indépendantes de l'Abyssinie, et tous les rebelles se réunissaient autour d'eux pour soutenir leurs droits ou leurs prétentions à la couronne.

Dans la famille de Salomon, le trône n'était pas héréditaire par droit de primogéniture : avant de mourir, le père désignait celui de ses

enfants qui devait lui succéder, mais ses dernières volontés étaient rarement respectées, et ses courtisans, dont l'influence était immense, choisissaient ordinairement un prince très jeune afin de pouvoir gouverner librement pendant tout le temps de sa minorité[1]. Les menées des grands ont occasionné de fréquentes révoltes qui ont ensanglanté l'Abyssinie.

Nous avons déjà dit que Makéda avait ordonné d'exiler les princes pour éviter les désordres que leur ambition aurait pu provoquer dans l'État; par ce moyen, la mère de Ménilek voulait empêcher ses descendants de se confondre avec d'autres races et assurer ainsi la couronne à sa véritable famille, pure de tout mélange. La dy-

[1] « Aussitost que l'empereur estoit mort, les principaux du pays s'assembloient pour en élire un autre d'entre les princes relégués à Amba-Quexen, et, dès qu'il y en avoit un d'élu, le vice-roy du royaume de Tigré alloit, avec des troupes, au pied de cette montagne; il y montoit avec les principaux du pays, qui entroient dans la chambre du prince élu et luy mettoient à l'oreille droite un *bétul* ou anneau d'or pour marque de son élection. Il faisoit ensuite dire aux autres princes prisonniers de venir faire la révérence au nouvel empereur et le féliciter sur son élection : au bas de la montagne il estoit reçu par les premiers officiers de la couronne et toute la milice, dont les principaux chefs luy témoignoient leur respect en descendant de dessus leurs montures et ne remontant qu'au signe que leur fait l'empereur. Il estoit porté après sous une tente qui lui estoit préparée, appelée *debana*; ils le conduisoient, en dansant au son de plusieurs instruments, au sacre qui se fait avec une huile de senteur. » *Histoire de la haute Éthiopie*, traduite de Tellez, page 10.

nastie fut sur le point de s'éteindre à l'époque du massacre de Dévra-Damô, et lorsque Mudjid, dont nous avons parlé dans l'histoire, eut égorgé les princes renfermés à Dhèr, Mënas, le seul héritier de cette race antique, était au pouvoir des musulmans.

Durant la minorité du Roi on confiait la régence à deux ou trois personnages des plus influents de la cour : c'étaient ordinairement des gouverneurs qui avaient le titre de *Béthoudet* ou de Ras, et qui gouvernaient des provinces importantes, telles que le Tigré, l'Amhara, Gojam, Choa ou Béghemder : le conseil était présidé par une femme qui portait le nom d'*Itéghé*. Les rois d'Abyssinie qui voulaient donner à leurs parentes le droit d'être nommées régentes après leur mort, dans le cas où un prince mineur serait appelé à leur succéder, les faisaient couronner de leur vivant.

Cette coutume a induit en erreur plusieurs écrivains qui ont prétendu que Makéda n'avait pas exclu les femmes du trône, puisqu'il était démontré, disaient-ils, qu'après Ménilek l'Éthiopie avait eu des reines célèbres. Les missionnaires qui ont soutenu cette opinion avaient pour but de prouver que Candace régnait sur l'Abyssinie, lorsque son eunuque fut baptisé par saint Phi-

lippe, et que ce fut à cette époque que le christianisme fut introduit dans cette contrée. Mais Candace[1] n'a jamais gouverné que la Nubie, et il est aujourd'hui bien démontré que Frumentius fut l'apôtre de l'Éthiopie : nous pouvons affirmer que ces prétendues reines dont il est fait mention dans certaines histoires n'étaient que des régentes dont le pouvoir s'évanouissait à la majorité de l'héritier présomptif.

En Abyssinie, un prince mutilé était généralement considéré comme indigne de régner, et à l'époque où les rejetons de la famille royale étaient libres, on faisait couper un pied ou une main à ceux dont on redoutait l'influence, afin de les exclure ainsi du trône ; néanmoins on a quelquefois frondé cet usage, et Hannés II, que Mikaël plaça sur le trône en 1769, avait eu le poignet coupé par le cruel Bacouffa son père : cette infirmité ne l'empêcha pas de régner.

Les cérémonies usitées au couronnement des anciens souverains étaient assez remarquables : au jour fixé pour le sacre, le Roi, monté sur un cheval blanc magnifiquement harnaché, se dirigeait vers l'église d'Axoum ; il était immédiatement

[1] En Nubie, le nom de Candace était donné à toutes les reines, comme celui de Pharaon aux rois de la vieille Égypte.

suivi du grand-prêtre gardien du livre de la loi : après lui, venaient les *oumbares*, ou juges suprêmes, l'abouna et l'etchégué à la tête du clergé ; on voyait ensuite s'avancer les courtisans, les gouverneurs et les officiers en sous-ordre. Les soldats qui encombraient la place qui précède l'église se livraient, dans la plaine, à des jeux bruyants ; on entendait résonner une musique sauvage interrompue souvent par le bourdonnement des négarits.

Après avoir brisé d'un coup de sabre un cordon de soie tendu par les jeunes filles des premières familles qui semblent vouloir s'opposer à son passage, le Roi descendait de cheval et recevait sur sa tête l'huile sacrée dont il imbibait ses cheveux crépus. Un casque d'or et d'argent, surmonté d'une sphère en verre, lui servait de couronne : lorsqu'on l'avait posé sur son front, il allait s'asseoir sur le trône ; et, un instant après, il montait les gradins qui conduisaient à l'église afin d'assister à la célébration du service divin. La messe terminée, le nouveau roi se tournait vers le peuple, la couronne en tête, et tous se prosternaient la face contre terre : la majesté royale venait d'être relevée, aux yeux des spectateurs, par la cérémonie qui venait de s'accomplir.

Bruce a prétendu que cet hommage rendu par les sujets à leur souverain était contraire aux habitudes de ce peuple; mais ce voyageur a le soin de se réfuter lui-même dans le passage suivant[1]: « Une autre cérémonie très remarquable, » dit-il, « est celle de l'adoration qui, de nos jours, » est encore rigoureusement observée en Abys- » sinie, toutes les fois qu'on paraît en présence » du monarque. Il ne suffit pas de fléchir le ge- » nou, il faut qu'on se prosterne. On commence » par se laisser tomber sur les genoux, puis sur » les mains, après quoi on incline la tête et le » corps jusqu'à ce que le front touche à terre, et si » on a une réponse à attendre, on reste dans cette » posture jusqu'à ce que le Roi ordonne de se re- » lever. » Si cette coutume est établie dans les circonstances ordinaires, nous ne voyons pas pourquoi elle ne pourrait pas se renouveler à l'époque du sacre, après une cérémonie imposante, pour un peuple ignorant et impressionnable.

Dès que le Roi sortait de l'église, il ôtait sa couronne et ceignait son front d'un diadème de mousseline blanche dont les deux bouts flottaient en arrière. Les environs d'Axoum étaient couverts de tentes, les bœufs étaient immolés par

[1] Bruce, tome III, page 307.

milliers, et l'hydromel ruisselait pendant les quinze jours que duraient les fêtes publiques. Le Roi recevait et distribuait des présents magnifiques. Les frais du couronnement s'élevaient à plus d'un million. Les souverains d'Abyssinie étaient alors plus magnifiques et plus puissants qu'ils ne le sont aujourd'hui. Le cérémonial dont nous venons de parler a été usité jusqu'au xe siècle; à cette époque, les rois furent obligés d'abandonner Axoum pour se rendre à Tégoulet. Depuis lors, la plupart des souverains se sont fait sacrer sans pompe dans leur palais, par un prêtre attaché à leur personne.

Les princes d'Abyssinie avaient une liste civile qui, au temps de leur splendeur, était très considérable. La province de Naréa fournissait, à elle seule, 5,000 onces d'or par année; Gojam et Damot payaient 1,000 onces d'or, 32,000 toiles et 3,000 chevaux; le Tigré, 25,000 talaris et 25,000 toiles; Dembéa, 5,000 talaris; Béghemder, l'Ambara et Choa, 50,000 talaris, en toile et en argent. En évaluant l'once d'or à 8 talaris, les chevaux à 10 et les toiles à un 1/2, on aura une première somme de 144,000 talaris ou 756,000 fr. On imposait en outre les paysans et on prélevait la dîme sur leurs troupeaux et leurs récoltes : les

tisserands, les tanneurs et, en général, tous les ouvriers étaient aussi imposés, et la liste civile des anciens empereurs de cette contrée s'élevait environ à 1,000,000 de francs. On trouvera peut-être cette somme bien mesquine; mais si l'on réfléchit que, dans cette partie de l'Afrique, on a pour 10 fr., et le plus souvent pour moins, un bœuf qui, dans nos pays, en coûterait 300, et que tous les produits du pays, les céréales, le coton, le café, les armes, se vendent à un vil prix, on verra qu'avec son million un souverain d'Abyssinie était plus riche qu'un roi de France qui en aurait trente.

Au commencement de leur règne, les rois convoquaient leur noblesse et ordonnaient des chasses solennelles, tantôt contre les rhinocéros et les éléphants, et tantôt contre les Changalla : elles se changeaient alors en véritables expéditions militaires. Le Roi devait lancer le premier trait, et si quelqu'un le prévenait, il était déclaré coupable de haute trahison. Tous les courtisans brûlaient de se distinguer sous les yeux de leur maître, qui revêtait de fonctions importantes ceux qui avaient fait preuve de grand courage. Les chasses les plus célèbres dans les annales d'Abyssinie sont celles qu'ordonnèrent Iassous Ier en

1680, Oustas en 1710, et Iassous II en 1730. On choisissait ordinairement le mois de décembre, parce que c'est, dans ce pays, le plus agréable de l'année. Au commencement de chaque règne, les deux ordres de moines qui peuplent les couvents d'Abyssinie et qui diffèrent d'opinion sur quelques questions théologiques quittaient leurs monastères et les grottes retirées où ils avaient établi leurs demeures, et, revêtus de sales haillons, ils s'assemblaient devant le palais pour savoir quel était le sentiment du Roi touchant leurs principes religieux, et comme la décision des souverains entraînait toujours des querelles fâcheuses, plusieurs d'entre eux refusaient de s'expliquer, et les moines et les ermites continuaient à se disputer et ne s'accordaient jamais.

En Europe, on a cru pendant longtemps que les rois d'Abyssinie n'avaient point de demeure fixe. La capitale de leur empire était, disait-on, une ville ou plutôt un camp composé de quarante à cinquante mille soldats, et d'environ cent mille domestiques. Tout le monde habitait sous des tentes, et les temples et les palais étaient en toile de coton. Les auteurs qui ont accrédité cette erreur et qui ont soutenu que ces camps étaient permanents n'ont pas songé que, dans un pays

inondé par des pluies périodiques, il était impossible de s'établir définitivement sous des tentes.

Ce qu'il y a de vrai, c'est que les rois d'Abyssinie ont souvent changé de résidence : dans les premiers temps, la cour était réunie à Axoum; plus tard elle se transporta à Tégoulet ou à Ankober; de là elle vint s'établir dans le vaste pays d'Ambara, et les princes superstitieux, s'imaginant que les demeures de leurs prédécesseurs devaient leur être fatales, habitèrent successivement Duncas, Coga sur les bords de Tana, Gorgora situé sur une péninsule qui s'avance dans ce lac, et Gondar construit par Facilidas. Les rois possédaient en outre des maisons de campagne où ils allaient passer la belle saison : Emfras a été une résidence royale, et Azazo, aux environs de Gondar, était le séjour favori d'Iassous II; la position de cette ville qui se trouvait sur les bords du ruisseau de *Dumaza* était magnifique; un grand nombre d'orangers et de citronniers croissaient aux alentours. Le palais de Gorgora avait deux étages comme celui de Duncas; les appartements, bien disposés, étaient décorés avec un luxe jusqu'alors inconnu aux Abyssiniens. La cour est aussi venue à Ibaba, situé sur les bords du lac de Dembéa.

Les rois d'Abyssinie jouissaient d'une autorité absolue en matière civile et religieuse. Ils modifiaient les lois à leur volonté, abrogeaient les anciennes ou en promulguaient de nouvelles sans être soumis à aucun contrôle : ils étaient les maîtres de la vie et de la fortune de leurs sujets, ils nommaient à tous les emplois et destituaient les fonctionnaires selon leur bon plaisir; néanmoins ils avaient nommé un conseil qui devait les aider de ses lumières dans les circonstances difficiles. Il était composé, en grande partie, de généraux et de gouverneurs. Lorsque le conseil était assemblé, on rendait compte aux divers membres de l'objet de la délibération : les inférieurs commençaient par donner leur avis, et le Ras parlait le dernier. Le Roi était entièrement libre d'adopter l'opinion qu'il croyait la meilleure : tantôt il se déclarait pour la majorité, tantôt pour la minorité; souvent il prenait une résolution toute personnelle et punissait même ceux qui avaient donné un avis qui différait trop du sien. Les membres du conseil qui voulaient conserver les bonnes grâces du maître cherchaient à pénétrer ses desseins secrets, pour opiner dans son sens.

Les principaux personnages de la cour étaient le ras et le bétoudet, dont les fonctions avaient

beaucoup d'analogie avec celles du ministre de la guerre en Europe : le grand panetier et le grand échanson ; l'homme chargé de recevoir les bœufs et autres bestiaux, et celui à qui l'on confiait le dépôt du beurre se trouvaient à la tête de l'État : ils étaient sous la direction d'un intendant qui avait le titre de président du conseil. Le souverain était servi par sept chambellans qui vivaient dans son intimité ; il se donnait aussi le luxe d'une garde royale commandée par des officiers qui portaient le nom de *chalaka*.

Dans les temps de troubles, lorsque le Roi craignait quelque trahison, il assistait à son conseil privé et même aux cérémonies publiques, placé derrière une alcove fermée par une cloison où l'on avait pratiqué deux ouvertures auprès desquelles se tenait le *Kal-Haizè* (verbe du roi), qui recueillait les paroles du souverain et les transmettait aux conseillers. Dans les temps de calme et de paix, l'alcove était fermée par un simple rideau de soie ou de mousseline. Le Roi se montrait quelquefois, mais il était complètement enveloppé dans sa toile[1].

[1] A une certaine époque, les rois d'Abyssinie avaient coutume de se montrer au peuple trois fois par an. Voici ce que nous apprend Alvarez : « On commença à dresser un échafaud très haut, pour autant que ce seigneur se vouloit montrer au peuple au jour de

Les personnes qui se présentaient devant le monarque, quel que fût d'ailleurs leur rang, étaient obligées de se découvrir jusqu'à la ceinture. Les prêtres, les individus affectés de quelque maladie cutanée et les militaires qui avaient été blessés à la guerre, pouvaient revêtir une chemise à manches qui cachait leurs infirmités. Le Roi avait seul le droit de ceindre un diadème de mousseline; comme tous les soldats, il allait nu-pieds, et en temps de paix seulement il portait une chaussure qui se terminait en pointe recourbée.

Lorsque le prince sortait de son palais, tout le monde se prosternait sur son passage, et les mendiants poussaient des cris plaintifs dans l'espoir d'obtenir quelques aumônes : la porte de sa demeure était souvent assiégée par ces malheureux, qui venaient implorer sa pitié; lorsqu'on les repoussait trop brutalement, ils hurlaient comme des bêtes sauvages, et souvent, pour se délivrer

Noël; ce qu'il a coutume de faire ordinairement trois fois l'année, à savoir aux jours de Noël, de Pâques et de Sainte-Croix de septembre; et la cause de cette cérémonie provient de son aïeul, nommé Alexandre (Iscander), la mort duquel fut celée l'espace de trois ans par ses serviteurs, qui gouvernèrent le royaume durant ce temps... Dont, pour dorénavant prévenir tels inconvénients, aux grandes requêtes du peuple, le roi, père de celui-ci, se montroit à ces jours ordonnés; ce qu'observe David, qui règne à présent. » Alvarez, p. 345-346.

de leur importunité, le Roi leur faisait distribuer des vivres.

Les souverains avaient une femme légitime et un grand nombre de concubines : les enfants de ces dernières sont réputés bâtards, mais ils ont les mêmes droits, les mêmes prérogatives que les autres, et peuvent succéder à leur père. « Quand » l'empereur se marie avec quelque fille d'un » prince maure ou gentil, dit Tellez [1], il la fait » baptiser auparavant. Les femmes qu'ils épou- » sent se prennent ordinairement entre les filles » de leurs sujets, mais de race noble dont il y en » a beaucoup, principalement au royaume de » Tigré ; il est vrai que quelquefois les empe- » reurs d'Éthiopie n'ont pas tant égard à la no- » blesse qu'à la beauté des filles qu'ils épousent [2], » à cause, disent-ils, que la noblesse des femmes » qu'ils épousent ne peut augmenter la leur, et » qu'elles sont assez anoblies par ce choix. Un » des plus grands seigneurs de l'empire déclare » le choix au peuple, il monte sur une espèce » d'échafaud élevé pour cet effet, et prononce

[1] *Histoire de la Haute-Éthiopie*, page 11.

[2] Mahomet, étant devenu amoureux de la femme d'un de ses esclaves nommé Seïd, la lui fit répudier afin de l'épouser, et il répondit à ceux qui le blâmaient que de tout temps il en avait été ainsi chez ceux de sa nation.

» à haute voix ces mots : « Nous faisons régner » notre esclave. » L'impératrice s'assied auprès » de l'empereur sur le trône...... »

La royauté était surtout puissante à l'époque de l'expédition d'Arabie; mais, lorsque les descendants de Makéda furent obligés de s'exiler à Tégoulet, ils perdirent beaucoup de leur importance, et depuis ce temps ils ont été continuellement harcelés par l'aristocratie, en sorte qu'on peut dire qu'ils n'ont été dès lors, comme les rois de France avant Louis XI, que *primi inter pares*. Socinios est le seul qui ait entrepris avec succès de constituer l'unité de pouvoir sur les débris de la féodalité; malheureusement pour lui, il voulut tenter en même temps une réforme religieuse; la tâche qu'il s'imposa fut au dessus de ses forces, et il fut obligé de renoncer à ses projets. Depuis cette époque, la puissance des rois alla toujours en déclinant.

La forme du gouvernement abyssinien n'offrait au peuple aucune garantie contre l'ignorance ou la tyrannie des souverains; on ne pouvait légalement résister aux despotiques volontés du pouvoir, et l'on n'avait d'autres moyens, pour protester, que les révoltes qui amenaient des révolutions. Les puissants gouverneurs se soulevaient

à chaque instant et les masses embrassaient un parti quelconque sans aucun discernement. A chaque page de l'histoire d'Abyssinie, on voit les rois en lutte avec leurs sujets, et leur puissance est souvent compromise, parce qu'en principe personne n'a le droit de réprimer leurs abus [1].

Il y a une différence très sensible entre l'aristocratie abyssinienne et celle qui se constitua en Europe dans le moyen-âge. Celle-ci formait une véritable caste, et les mésalliances étaient honteuses pour ceux qui les contractaient. En Abyssinie, elles ont constamment eu lieu sans éveiller la moindre susceptibilité. En France, les titres étaient héréditaires dans les familles ; en Abyssinie, on voit surgir des hommes obscurs, dont les fils rentrent dans l'ombre [2].

Nous avons vu, dans le camp d'Agami, un frère du roi du Sémen vêtu comme un domestique et traité comme tel [3]. Oubi lui-même gar-

[1] En général, on nuit à l'autorité suprême en cherchant à l'affranchir de ces sortes d'entraves qui sont établies moins par l'action délibérée des hommes que par la force insensible des opinions. (Demaistre, *du Pape*, tom. I, p. 313.)

[2] Les titres de Bahar-Negoûs, de gouverneur du Tigré, de Seraoué, de Siré, de Temben et de Dembéa étaient les seuls qui fussent héréditaires ; mais aujourd'hui les ras les donnent indistinctement, sans avoir égard à l'ancienne coutume.

[3] Alvarez a vu, dit-il, « un proche parent du roi d'Abyssinie qui était en très mauvais équipage, et non autre que pourrait être celui

dait les mules de son père avant de lui succéder. Néanmoins, à mérite égal, les descendants d'un personnage puissant ont plus de chances pour s'élever que les enfants d'un homme inconnu.

Si l'on était choqué de l'analogie ou des différences que nous signalons dans l'histoire de la royauté en France et en Abyssinie, une raison profonde suffirait pour justifier aux yeux de nos lecteurs ces justes rapprochements. Lorsque nous jetons nos regards derrière nous pour interroger le passé, avant d'avoir réfléchi, il nous semble toujours brillant, toujours regrettable, parce que nous nous arrêtons à la superficie sans vouloir sonder l'abîme. Tous les peuples, en général, jaloux de leur gloire, paraissent avoir oublié leur existence d'autrefois, où ne se souviennent que de ce qu'elle a de beau et d'éclatant; mais si peu qu'on s'arrête à examiner attentivement l'histoire des temps anciens, on ne tarde pas à s'apercevoir que le prestige, dont l'éloignement les a entourés, tombe de lui-même à la seule inspection des individus et des actes qu'ils ont accomplis. Si nous avions vécu à l'époque du règne de Clovis, que l'histoire nous représente si grand, et

de tout homme à pied; tellement que, par ce moyen, le renom de la parenté de ces seigneurs vient à s'éteindre et à s'obscurcir incontinent. » Page 248.

que nous eussions suivi ce prince alors que, passant la revue de ses troupes, il frappa lui-même de sa hache un soldat qui l'avait autrefois irrité, au lieu de voir dans Clovis un roi des Français tel que nous le comprenons aujourd'hui, à peine nous eût-il paru digne de commander à des hordes sauvages, et nous devons conclure que ses sujets qui l'admiraient n'étaient pas moins barbares que les peuples dont nous nous occupons. Si nous avions vu Louis XI avec ses habits de bure grossière et ses superstitions, et que nous eussions pensé qu'avec tous ses ridicules il était cependant l'homme le plus avancé de son temps, nous aurions conçu une bien triste idée de son peuple ; et tout le moyen-âge lui-même qui, vu d'ici, nous paraît si poétique, perdrait bien vite de son éclat, si nous sortions, pour un instant, des tournois et des cours d'amour qui l'embellirent. A ces époques, qui ne sont pas encore bien loin de nous, les faveurs, les richesses, le bonheur n'étaient que pour un petit nombre d'élus qui usaient grossièrement de leurs priviléges, tandis que l'immense majorité de la population, exploitée et abrutie, se traînait misérablement à la remorque de ses maîtres. Il nous semble, d'après ces considérations, que l'a-

nalogie que nous avons cherché à établir entre les évènements qui ont eu lieu sous nos rois et ceux qui ont signalé le règne des empereurs éthiopiens ne devra plus paraître aussi extraordinaire.

Les tombeaux des rois abyssiniens sont disséminés dans leur royaume, mais ils sont presque tous dans des églises : David II a été enterré dans l'île de *Dek;* Théodore,, en Amhara; Zerta-Denguel, dans l'île de *Roma*; Za-Denguel, dans celle de Daga; Facilidas, à Azazo; Hannés Ier, à Tedda, aux environs de Gondar; Iassous Ier, dans l'île de *Mitraha;* Oustas, à Gondar, dans l'église de la Nativité. Toutes les îles dont nous venons de parler sont situées dans le lac de Dembéa. Dès que le Roi était mort, on entendait résonner les timbales, et un hérault, s'avançant jusque sur la porte du palais, criait : « Le Roi vient de succomber; » et après avoir désigné son successeur, il ajoutait : « Pleurez le Roi qui vient de mourir, mais réjouissez-vous à cause de celui qui est vivant[1]. »

[1] Cette formule correspond à la nôtre : « Le roi est mort, vive le roi! »

II.

SOMMAIRE.

Départ de Gondar. — Passage du Magach sur un pont en maçonnerie. — Arrivée dans la province d'Ouagara. — Vastes prairies. — Nous rencontrons l'épouse d'Oubi. — Station à Massali-Denghia. — Description du Lamalmon. — Difficulté de la route. — Accidents. — Histoire d'un brigand. — Arrivée à la rivière de Zarima. Erreur de Bruce. — Province d'Adderkaï. — Les musulmans d'Agosa. — Infériorité de la population. — Nouvelle manière de faire le pain. — Arrivée au Tacazé. — Animaux dangereux. — Attaque d'un lion. — Arrivée sur le plateau de Siré. — Le pays est en proie à la guerre. — Il est désolé par les voleurs. — Les paysans incendient les pâturages. — Arrivée à Guerdat. — Rencontre d'une caravane d'Oubi. — Nous échappons aux brigands. — Arrivée à Axoum. — Nous assistons à un repas funèbre. — Nous retournons à Adoua.

CHAPITRE II.

Nous partîmes de Gondar un lundi 9 février : Lic-Iatsko, Kidana-Mariam et une suite nombreuse nous accompagnèrent jusqu'au palais : le juif converti dont nous avons parlé, son domestique, et un jeune homme au service de Kidana-Mariam, allaient avec nous se diriger vers Adoua.

Après avoir traversé l'Angareb, nous arrivâmes, par un sentier raboteux, sur les bords escarpés du ruisseau de *Magach*, que nous passâmes sur un pont à trois arches bâti, sous le règne de Facilidas, par des ouvriers abyssiniens qui avaient eu pour maîtres les Portugais; mais aujourd'hui on ne trouverait pas dans tout le royaume un seul homme capable d'exécuter un semblable travail : ce pont est encore bien conservé.

En touchant la rive opposée, nous nous trouvâmes dans la province d'Ouagara, et, après avoir gravi une haute montagne, nous arrivâmes sur un immense plateau couvert de pâturages : de nombreux villages dont on découvre encore les restes s'élevaient dans ce beau pays aujourd'hui désert : les guerres civiles qui ont désolé ces malheureuses contrées depuis la fin du XVIIIe siècle en ont chassé les habitants. Néanmoins, après une longue marche, nous aperçûmes le village de *Kerkos*, à une demi-lieue de la route : nous le laissâmes à notre gauche.

Les vastes prairies que nous traversions servent de rendez-vous à un grand nombre de pasteurs qui y paissent leurs troupeaux jusqu'à l'arrivée des pluies : ils renferment leurs bestiaux dans des parcs, et construisent des huttes pour s'abriter

pendant la nuit : ces bergers fournissent une grande quantité de beurre aux marchés d'Ouagara et de Gondar. La température s'était refroidie depuis que nous cheminions sur ces plateaux, et après le coucher du soleil, nous commençâmes à grelotter, tandis que chez Lic-Iatsko nous passions des nuits délicieuses, couchés sur la pelouse qui tapissait notre cour.

Nous rencontrâmes sur notre route l'épouse de Déjaj-Oubi, qui, après un long séjour à Gondar, retournait à Enchetcab auprès de son mari : montée sur une mule fringante richement harnachée, elle était voilée comme les musulmanes d'Arabie, et un manteau en drap bleu orné de rosaces d'argent la couvrait tout entière. Elle nous salua familièrement, et nous arrivâmes ensemble à *Massali-Denghia*, où nous devions passer la nuit. Cette princesse avait à sa suite quelques soubrettes que nous avions déjà connues à Dévra-Tabour : elles furent aussi joyeuses qu'étonnées de nous voir, car le bruit avait couru que nous avions été assassinés par les peuplades galla.

Massali-Denghia, qui signifie pierre à aiguiser, parce que ces sortes de pierres s'y trouvent en grand nombre, est le nom d'une station fréquentée par les caravanes qui vont de Daouarik

à Gondar. Ce lieu est dépourvu de bois, et comme le froid se faisait vivement sentir, chacun s'empressa de ramasser de la bouse de vaches pour allumer des feux qu'on eut soin d'entretenir toute la nuit. La femme d'Oubi coucha par terre, sur une simple peau de bœuf, et on lui fit, avec une toile soutenue par des lances, une espèce de tente qui la dérobait aux regards indiscrets et malfaisants, mais qui ne la garantissait pas de l'intempérie du climat.

Le lendemain, après avoir traversé le ruisseau de *Baltet-Ouaha*, nous arrivâmes par une route facile au village de Cantiba, où nous avions précédemment stationné : le 11, nous reparûmes à Doougua : les habitants avaient religieusement conservé nos souliers, et parce qu'ils n'avaient pas attiré de fléau sur leur pays, ils nous accueillirent aussi bien que la première fois. Le jour suivant, nous dépassâmes Daouarik, et quelque temps après, nous atteignîmes l'extrémité des plateaux de la province d'Ouagara, et nous nous disposâmes à descendre la grande chaîne du Lamalmon, que Bruce avait escaladée en venant d'Adoua à Gondar.

Un gouffre immense s'ouvrit brusquement sous nos pas, et le sentier que nous allions suivre,

tracé entre deux épaisses murailles de roche tendre, était étroit et couvert de pierres. Ces masses de montagnes à la fois si originales et si imposantes, que nous avions si justement admirées dans le trajet d'Axoum au Séméu, se déroulèrent encore devant nous avec leurs formes extraordinaires et variées; les plus grandioses tableaux de la nature se dessinaient à l'horizon, et Dieu se révélait plus grand et plus fort en présence de ces gigantesques chefs-d'œuvre. Le Lamalmon est couvert d'ombrages immenses et touffus : c'est la montagne la plus remarquable de l'Abyssinie. Pour la descendre, les routes sont bordées de précipices effrayants et les chutes sont souvent imminentes : plusieurs bœufs que des marchands poussaient devant nous roulèrent dans l'abîme et ne se relevèrent plus; la mule d'un soldat eut une jambe cassée, et on nous rapporta que, dans les dernières guerres, plusieurs cavaliers, poursuivis par des ennemis dans ces passages redoutables, s'étaient précipités dans ces gouffres profonds et avaient misérablement péri broyés par leurs chevaux.

Le sentier était toujours abrupte et à peine praticable; notre marche fut encore interrompue par de nouveaux accidents : quelques bœufs,

brisés de lassitude, tombèrent épuisés et nous barrèrent le chemin : on fut obligé de les égorger; on improvisa une boucherie sous un berceau de feuillage, et, pour une valeur de vingt-cinq sous environ, nos domestiques achetèrent la moitié d'un bœuf qu'ils portèrent sur leurs épaules. Nous fûmes encore témoins, durant ce trajet périlleux, d'un malheur qui jeta la tristesse et la consternation dans tous les esprits : une jeune fille pesamment chargée heurta du pied contre une pierre énorme; elle perdit l'équilibre et tomba avec son fardeau dans le précipice sans fond : elle poussa un long cri de détresse, nous la suivîmes des yeux, mais elle disparut presque aussitôt, laissant derrière elle des traces de sang. Quelque temps après, nous vînmes stationner à *Debbé-Bahar*.

Ce village, que Bruce désigne improprement sous le nom d'Ippebaha, ne possède qu'une source qui suffit à peine à la consommation des habitants. Les femmes, chacune à son tour, viennent y puiser de l'eau avec une corne, et leur nombre est quelquefois assez considérable pour que les voyageurs altérés aient le temps de s'impatienter avant de pouvoir étancher leur soif. Lorsque nous arrivâmes à Debbé-Bahar, on venait de

faire la récolte du téf. Ce village, bâti sur le versant du Lamalmon, est entouré de gracieux bosquets qui recèlent les oiseaux les plus rares et les plus curieux de l'Abyssinie.

Depuis quelques jours, un évènement extraordinaire agitait les habitants de Debbé-Bahar; un assassin de profession était depuis longtemps la terreur du pays : grâce aux églises inviolables dont nous avons souvent parlé, il était parvenu jusqu'alors à se soustraire aux rigueurs de la justice. Dernièrement encore, il était sorti de sa retraite, et avait étouffé un enfant à la mamelle, parce que la mère dont il était, disait-on, amoureux, avait refusé de souscrire à ses coupables désirs : il s'était réfugié aussitôt dans l'église; mais à peine rentré dans son gîte, le feu avait dévoré cet asile sacré, et le scélérat, obligé de s'enfuir, erra toute une nuit dans les montagnes voisines : mais, craignant de tomber entre les mains de ses ennemis qui étaient à sa poursuite; lorsque l'église fut entièrement consumée, il vint s'asseoir sur les débris encore fumants de la charpente, et se croyant à l'abri de tout danger, il bravait les passants, et menaçait de sa vengeance ceux qui osaient l'injurier. Cependant, lorsqu'on eut appris de tous côtés que l'asile inviolable avait

été détruit par l'incendie, les parents des victimes immolées par le brigand se réunirent en grand nombre et enlevèrent le coupable pour le punir de ses forfaits. Lorsque le bruit de cette arrestation se fut répandu, et qu'on sut que l'assassin avait été saisi à la place où s'élevait naguère un refuge consacré, l'opinion publique fut partagée, et les uns crièrent au sacrilége, tandis que d'autres prétendaient que Dieu lui-même avait voulu livrer le scélérat entre les mains de la justice, puisqu'il avait permis que l'église qui lui servait de retraite fût la proie des flammes. Les villageois se trouvaient ainsi divisés, et il venait d'être décidé que le coupable serait conduit dans le Sémén pour être jugé par Déjaj-Oubi.

Le 13, nous continuâmes à descendre la montagne : le sentier était toujours infame; le paysage avait pris un aspect sévère, les arbres étaient rares et rabougris, et l'on voyait sur les flancs rocailleux du Lamalmon les traces profondes de torrents alors desséchés : la chaleur commençait à se faire vivement ressentir, et les habitants nous apprirent qu'à certaines époques de l'année ces contrées basses et humides étaient ravagées par des fièvres mortelles.

Après une descente longue et pénible, nous

arrivâmes sur les bords de la rivière de *Zarima*, qui coule du sud-est vers le nord-ouest et va se jeter dans le Tacazé, à Oualkaït : elle est alimentée par la fonte des neiges du Sémén, et quoique nous fussions alors au temps de la sécheresse, elle roulait encore un volume d'eau considérable. Son lit est formé de gros cailloux ; elle renferme beaucoup de poissons. Au dessous du lieu où nous la passâmes, elle reçoit le ruisseau de *Maï-Agam*. Le marché de *Douro-Guébia* (marché des poules), ainsi nommé parce que la volaille y afflue, se tient tous les samedis sur la rive droite de Zarima. En approchant de cette rivière, dont les bords sont magnifiquement ombragés, la végétation avait repris sa fraîcheur.

A l'ouest de la vallée, le pays prend le nom de *Dagoussit;* à l'est, il s'appelle Guébia-Douro, et au sud se trouve le district de *Chaaganah*.

Après nous être baignés dans la rivière, nous commençâmes à gravir la chaîne qui s'élève en face du Lamalmon ; elle était couverte de bambous. Nous arrivâmes au hameau de *Coléma ;* les habitants nous reçurent assez bien ; ils nous fournirent des vivres en abondance, mais ils nous laissèrent coucher dans les champs : nous fûmes obligés d'allumer un grand feu pour éloi-

gner les bêtes féroces. Non loin de Coléma s'élève le fameux monastère d'Oaldubba, habité par un grand nombre de moines et de nonnes, dont la conduite n'est pas, dit-on, sans reproche. L'église qui avoisine le couvent est un asile vénéré par tous les Abyssiniens, et le prince de Sémén, à l'exemple de ses prédécesseurs, y dépose ses richesses.

Le 14, nous traversâmes la rivière d'*Onzo*; elle est plus considérable que celle de Zarima : son onde est froide et limpide ; elle se dirige vers l'Oualkaït et se perd dans le Tacazé ; la route était toujours tracée dans les montagnes. Avant d'arriver au village de *Kouakhia*, dans la province d'*Adderkaï*, nous passâmes encore la poissonneuse rivière d'*Ancia* ; son lit était large et son onde abondante : les montagnes voisines étaient couvertes de jasmin et d'autres plantes odoriférantes. C'est par erreur, sans doute, que Bruce appelle cette rivière Angueah : ce voyageur n'ignore pas que le cours d'eau qui porte ce nom se trouve entre la province d'Agguéla et Adoua ; il l'a traversé lui-même et l'a parfaitement décrit.

Au sud-est d'Adderkaï, à une distance d'environ quatre lieues, se trouve la ville d'Agosa, peuplée en grande partie par de riches marchands

qui professent le mahométisme : ils ont, parmi eux, des cheikhs recommandables, sinon par leur probité, du moins par leur savoir : ils transcrivent le Coran sur du parchemin fabriqué dans le pays, et en distribuent de nombreux exemplaires dans toutes les parties de l'Abyssinie, et jusque chez les Galla. Le marché qui se tient à Agosa toutes les semaines à un jour fixe est très considérable, les commerçants s'y rendent de tous les points.

Dans le voisinage du village de Kouakhia, coule le ruisseau de *Maï-Loumi* (l'eau des citrons). On trouve sur les arbres qui ombragent ses bords un fruit rouge d'un goût acide, qui est de la grosseur d'une olive : les Abyssiniens en mangent beaucoup.

Nous rencontrâmes à Kouakhia plusieurs Tigréens que la misère avait chassés de leur pays : ils avaient passé le Tacazé et vivaient en paix dans la province d'Adderkaï, après avoir pris une part active aux guerres désastreuses qui avaient désolé leur malheureuse contrée. Les bêtes féroces rôdent en grand nombre aux alentours du village, et Bruce, qui y séjourna avec sa troupe, fut sur le point d'être dévoré par les hyènes.

Le choum du lieu nous envoya des provisions,

et les Tigréens nous prêtèrent asile dans leur camp défendu par une haie de ronces et de branchages épineux. Le lendemain, nous séjournâmes auprès de ces émigrés, et nous envoyâmes au marché d'Agosa le domestique de Kidana-Mariam, qui acheta des chèvres et du grain pour la route. A Adderkaï, les marchands sont obligés de payer des droits de douane.

Le 16, nous quittâmes le village : après une heure et demie de marche environ, nous eûmes à traverser la rivière de Maï-*Ergaf*: son lit de sable noir était presque entièrement desséché. Nous gravîmes une haute montagne et nous vînmes nous reposer sur les bords d'une source environnée de grands arbres qui couvraient la pelouse d'une ombre délicieuse. Nous descendîmes bientôt vers la belle rivière d'*Oubéa*; les terres incultes étaient couvertes de pommiers sauvages et de bambous; on apercevait de toutes parts de nombreux hameaux, et nous choisîmes celui de Maï-*Tsabéri* où nous reçûmes une douce hospitalité. Au milieu de ces montagnes qui se multipliaient à l'infini, nous découvrions à nos pieds une plaine de peu d'étendue, heureusement jetée au fond du pittoresque tableau qui se déployait à nos regards.

Depuis Maï-Tsabéri jusqu'au delà du Tacazé, les villages sont rares, et, sous peine de souffrir la faim dans ce trajet, il est indispensable de se munir de quelques provisions. La population de cette partie de l'Abyssinie est bien inférieure en beauté à celle de Gojam, du Béghemder et d'Ouagara ; nous avons même remarqué, dans les hameaux où nous avons stationné, quelques hommes aux lèvres grosses et au nez un peu épaté. Bruce prétend que « c'est peut-être là que le climat commence à faire sentir son influence sur cette partie du visage qu'il rend si difforme chez les nègres en général, et principalement dans les Changalla dont le pays n'est qu'à deux journées de marche du Sémén. » On sait très bien que l'air, la chaleur, le milieu enfin dans lequel on vit influent nécessairement sur les populations ; mais nous ne croyons pas que l'action du climat soit assez puissante pour changer complètement des races d'hommes qui sont d'ailleurs si rapprochés les uns des autres, et si les habitants du pays qui nous occupe maintenant ont quelque ressemblance avec les nègres, c'est tout simplement parce qu'ils ont avec eux des rapports intimes et fréquents.

Le 17, nous quittâmes Maï-Tsabéri et, par

une route facile, nous arrivâmes à la rivière de *Madacha* : quelque temps après, nous traversâmes l'admirable ruisseau de *Sourentia*, qui roule son onde pure sur un fond de roches, au milieu des palmiers qui semblent vouloir le dérober à la vue, et, plus loin, nous nous assîmes sous les ombrages frais de la source de Maï-*Aëni*. Cette riante oasis, au milieu d'un pays où la chaleur commence à se faire sentir, sert de station à toutes les caravanes qui fréquentent cette route. Ce jour-là, nos domestiques, privés des ustensiles de ménage, employèrent, pour faire leur pain, une méthode qui nous était encore inconnue : après avoir pétri leur farine dans une calebasse, ils allumèrent un feu bien vif, et lorsque la flamme fut éteinte et la fumée dissipée, ils firent rougir sur la braise plusieurs petits cailloux ronds qu'ils enveloppèrent de pâte : ils les glissèrent sous la cendre, et, quelques minutes après, ils les retirèrent, leur pain était cuit.

Nous voulions arriver sur les bords du Tacazé avant la fin du jour ; et, après quelques instants de repos, nous poursuivîmes rapidement notre route : le soleil dardait ses rayons ardents sur nos tête nues, et nos longs cheveux ruisselaient de sueur : nous atteignîmes bientôt l'extrémité du

plateau que nous parcourions depuis Maï-Tsabéri, et nous commençâmes à descendre vers la grande rivière, par une pente d'abord assez pénible : il était difficile de découvrir le sentier qui côtoie le village de *Taboulaqué;* nous nous enfonçâmes dans les profondeurs de la vallée, et nous arrivâmes en courant sur les bords de la rivière; nos pieds s'étaient durcis dans nos longues courses, et nos souffrances étaient alors bien moindres.

Les pluies avaient cessé depuis bien longtemps; le Tacazé roulait paisiblement son onde limpide que les torrents desséchés ne venaient plus troubler, et, au lieu où nous le traversâmes, il avait à peine deux pieds d'eau : ici, son lit était plus large et la vallée plus richement décorée qu'à Adet : des arbres gigantesques et vigoureux s'élevaient sur les deux rives, et de jolis petits singes se poursuivaient sur leurs branches; de tous côtés, on distinguait des traces d'éléphant, et, au moment où nous passions la rivière, nous aperçûmes deux de ces monstrueux animaux qui disparurent à travers les arbres de la montagne.

Nous avions rencontré sur notre route un grand nombre d'hommes et de femmes qui vinrent stationner avec nous sur les bords du Ta-

cazé : au soleil couchant, nous allumâmes des feux qui éclairaient toute la vallée : une flamme ardente et soutenue s'élevait à travers un magnifique feuillage, et les ombres colossales des arbres, qui formaient sur nos têtes une voûte de verdure, tremblaient autour de nous. Le firmament était azuré et scintillant d'étoiles; son éclat et sa pureté contrastaient avec les teintes livides que nos brasiers répandaient aux environs; la température de la nuit était douce, et nous admirions ce beau spectacle en silence.

Nous avions fait balayer une place le long d'un arbre mort, horizontalement couché : cet arbre était creux et servait de demeure à un serpent qui, réveillé par les vives sensations de la chaleur, releva la tête : il se disposait à sortir, lorsqu'un de nos domestiques, qui l'aperçut, poussa un cri de frayeur et donna l'alerte à la petite troupe réunie autour du feu : nous saisîmes tous de gros bâtons, et nous en assenâmes plusieurs coups au reptile, qui fut divisé en quatre tronçons que nous fîmes brûler dans notre foyer : ainsi délivrés de ce dangereux ennemi, nous nous endormîmes sur la terre, mais notre sommeil ne fut pas de longue durée.

Un Abyssinien possédait un bœuf malade :

persuadé que cet animal n'aurait pas la force de gravir la montagne qui se présentait devant nous, il résolut de l'immoler et de vendre ou de donner la viande à ses compagnons de voyage affamés : il fut aisé de trouver un sacrificateur, car tous les Abyssiniens sont bouchers : lorsque le bœuf fut écorché et dépecé, on suspendit les divers membres aux branches des arbres et chacun se coucha. Le silence de la nuit était interrompu par le hurlement des hyènes et le mugissement des hippopotames : ceux d'entre nous qui, pressés par la soif, étaient obligés d'aller puiser de l'eau à la rivière, avaient soin de se munir d'un bâton bien enflammé qu'ils agitaient dans tous les sens pour effrayer les bêtes féroces qui nous menaçaient de toutes parts.

Tout le monde reposait depuis plus d'une heure, la flamme brillante de nos feux avait pâli et les brasiers étaient presque éteints : on n'entendait plus la voix sinistre de l'hyène ; et le cri sauvage de l'hippopotame n'était alors qu'un rauque et sourd gémissement : tout à coup un rugissement féroce qui se fit entendre à nos côtés glaça d'effroi nos compagnons assoupis, qui s'éveillèrent en sursaut et coururent à leurs armes : un lion à l'œil enflammé, attiré sans doute par

l'odeur du sang qu'on venait de répandre, se précipita avec furie sur quelques malheureuses femmes qui pressaient dans leurs bras et cherchaient à cacher entre leur sein de pauvres petits enfants encore à la mamelle : avant d'avoir eu le temps de nous lever et de pouvoir songer à nous défendre, le lion rugissant avait fait un effroyable carnage; on entendait des cris lamentables et des plaintes de mourants. Les Abyssiniens tremblaient, nous avions arraché de leurs mains deux lances inutiles et notre bras gauche était armé d'un bouclier; les plus intrépides de la troupe s'étaient groupés autour de nous, le sabre ou la lance au poing, quelques uns avaient pris la fuite : le lion qui ne rencontrait plus de victimes éparses rôdait autour de nous : nous avions formé un carré, et, immobiles, nous présentions la pointe de nos armes à notre formidable ennemi qui brandissait sa queue et poussait des rugissements saccadés; ses regards étincelaient et éclairaient une scène affreuse : nous suivions tous ses mouvements avec une attention soutenue, et il chercha vainement à nous surprendre, nous nous tenions toujours sur la défensive, et nul de nous ne songeait à attaquer ce terrible adversaire, qui bondissait avec rage et semblait s'irriter de notre

apparente impassibilité. Enfin, fatigué sans doute par notre résistance inerte, le lion se précipita de nouveau sur les victimes qu'il avait déjà immolées, les déchira de ses griffes, saisit entre ses dents un malheureux enfant qui se plaignait encore, et s'éloigna en grondant : de temps en temps, il détournait la tête et paraissait regretter de nous abandonner ainsi le champ de bataille : nous crûmes plusieurs fois qu'il allait revenir sur ses pas; mais, heureusement pour nous, il continua à s'éloigner et disparut bientôt dans les ténèbres.

Délivrés d'un danger si terrible, nous nous empressâmes autour des cadavres qui ensanglantaient la terre; nous trouvâmes une femme qui respirait encore, nous visitâmes ses blessures et nous vîmes, à notre grande satisfaction, qu'elle était à peine égratignée et que sa vie ne courait aucun danger. Lorsqu'elle fut remise de sa frayeur, elle jeta les yeux autour d'elle et demanda son enfant; personne n'osa lui répondre, elle ne devait plus le revoir : elle comprit notre silence, et, poussant d'horribles vociférations, elle s'arracha les cheveux et se déchira le visage; nous cherchâmes vainement à la calmer et à la retenir; elle s'était levée et voulait, disait-elle,

se mettre à la poursuite du lion et lui ouvrir les entrailles de ses ongles; mais, écrasée sous le poids de sa douleur, elle retomba épuisée et demeura longtemps sans donner aucun signe de vie. Lorsqu'elle s'éveilla de sa léthargie, elle était plus tranquille, elle versa d'abondantes larmes et attendit le jour avec quelque résignation.

Les fuyards étaient revenus près de nous, et comme personne n'osait plus se livrer au sommeil, nous nous occupâmes à ensevelir les morts; sous les arbres solitaires de la vallée, nous creusâmes une grande tombe d'un pied de profondeur, et nous y déposâmes cinq cadavres défigurés. Lorsque nous eûmes accompli ce pieux devoir, l'aurore commençait à paraître, et nous nous éloignâmes tristement de la fatale rivière : nous reçûmes les félicitations de nos compagnons d'armes, et plusieurs d'entre eux nous appelaient leurs sauveurs.

Le malheur dont nous venions d'être témoins nous avait douloureusement impressionnés, et nous cheminions à pas lents et en silence. C'était le 18 février : après une longue et roide montée, nous atteignîmes les vastes plateaux du Siré. Nous nous reposâmes quelques instants sur les bords du ruisseau de *Chakha*, qui coule au pied

d'*Adde-Daga*-Chakha, dont le marché a lieu tous les samedis; on y vend surtout des troupeaux de menu bétail. Nous nous remîmes bientôt en route : après deux heures de marche environ, nous traversâmes le bourg d'*Abba-Gouna*, dans le district d'*Ataro*, et nous vînmes coucher au hameau de *Maï-Chébenni*, arrosé par un torrent du même nom, dont les bords sont plantés de palmiers sauvages : nous avions remarqué un grand nombre de ces arbres depuis que nous cheminions sur cette plaine aérienne couverte de riches pâturages et de belles cultures. Non loin du lieu de la station s'élevait une montagne escarpée, formée d'énormes blocs de rochers rouges qui ressemblaient à du marbre.

Quand nous arrivâmes dans le village de Maï-Chébenni, la guérre venait d'éclater entre deux chefs voisins, dont l'un était l'ennemi et l'autre l'allié de Déjaj-Oubi : ce dernier avait obtenu quelques avantages, mais les routes étaient peu sûres; plusieurs villages avaient été pillés par des bandes de soldats qui ne respectaient pas toujours les voyageurs. Quoique les Tigréens ne se piquent pas d'être hospitaliers, les habitants de Chébenni, qui avaient pris parti pour le prince du Sémén, nous accueillirent avec bonté, et nous

engagèrent beaucoup à nous tenir en garde contre les voleurs, qui, profitant des troubles politiques, se réunissaient en grand nombre et détroussaient les passants.

Les villageois nous apprirent qu'une caravane, commandée par *Ato-Dérèz*, l'un des principaux facteurs de Déjâj-Oubi, n'avait osé s'aventurer dans le pays sans escorte, et qu'une petite troupe de soldats avait été chargée de la protéger en cas de besoin : nos hôtes nous proposèrent de nous accompagner jusqu'à Axoum; mais, comme il nous eût été impossible de les récompenser de leur service, nous les remerciâmes de leur offre obligeante, et nous partîmes seuls.

Bruce, qui a traversé le torrent de Maï-Chébenni, le désigne à tort sous le nom de Maisbinhi; en conservant même cette dénomination, l'orthographe serait néanmoins vicieuse; car le voyageur anglais aurait dû écrire Maï-Sbinni : le mot Maï signifie eau, en langue du Tigré, et il précède tous les noms de rivière ou de fleuve.

Cinq quarts d'heure environ après notre départ, nous traversâmes le Maï-*Téméh*; l'époque des semailles approchait, et les paysans des environs avaient mis le feu aux herbes qui envahissaient leurs champs : non seulement ils chassaient

par ce moyen les reptiles, les taupes et les rats qui dévastent les récoltes, mais ils prétendaient encore que la cendre des plantes engraissait leurs terres et remplaçait le fumier dont on ne fait usage dans aucune partie de l'Abyssinie.

Nous étions entourés de magnifiques pâturages desséchés, et, de tous côtés, l'incendie se développait rapidement. Nous étions menacés d'être brûlés vifs; mais, heureusement pour nous, la fraîcheur de la pelouse qui tapissait les bords du Téménu arrêta les progrès du feu : nous commencions à être suffoqués lorsque l'incendie se ralentit.

Jusqu'au delà de Maï-Téménu, la route avait été unie et facile; nous avions toujours évité les vallées profondes qui, s'entr'ouvrant à droite et à gauche, conduisaient les eaux dans le Tacazé; mais en approchant de la rivière de *Goumélo,* si gracieusement ombragée, il fallut descendre et remonter péniblement pour revenir sur le plateau. C'est non loin des bords du Goumélo que Bruce place la ville de Siré, qui n'existe plus aujourd'hui.

Nous arrivâmes bientôt dans le village de *Guerdat,* que nous apercevions depuis quelque temps sur une montagne voisine qui s'élevait à

gauche de la route. Le choum du lieu, que nous avions connu dans le Tigré, nous traita magnifiquement : c'était le frère du gouverneur qui nous avait protégés à Emni-Harmas ; il n'ignorait pas qu'Oubi nous avait accueillis avec les plus grands égards, et comme il nous croyait toujours en faveur auprès de son maître, il chercha à s'attirer notre bienveillance en nous recevant de son mieux. Nous fûmes étonnés d'apprendre que son frère avait encouru sa disgrace pour avoir souffert qu'on nous eût extorqué quelques talaris dans un village qui se trouvait sous sa domination.

Nous partîmes le 20 de Guerdat, et après deux heures de marche, nous nous arrêtâmes sur les bords du ruisseau de Maï-*Laam* (l'eau du bœuf), ainsi nommé à cause des innombrables troupeaux de gros bétail qui paissent en temps de paix dans ce riche pays, l'un des plus fertiles de l'Abyssinie. Nous étions alors dans le district de *Bélessa*, et nous nous dirigeâmes vers le village de *Touarou*, sur les bords d'un ruisseau du même nom : nous atteignîmes dans ce lieu la caravane d'Ato-Dérèz, qui allait vendre des dents d'éléphant à Massaouah. Le chef des marchands parut charmé de nous voir ; il avait établi son camp à deux cents

pas des maisons, et il nous engagea fortement à passer la nuit dans sa tente : il nous apprit que les habitants de Touarou étaient tous des brigands qui, depuis la mort de Saba-Gadis, ne vivaient que de rapine, et il ajouta que nous avions été bien imprudents d'oser venir seuls demander l'hospitalité dans ce repaire de voleurs et d'assassins. Pendant que Dérèz nous parlait ainsi, nous vîmes venir un homme de sa suite, qui s'était retardé en route; il arriva tout essouflé, et nous dit qu'il avait rencontré une bande de pillards qui nous cherchaient pour nous attaquer; contrariés de n'avoir pu nous trouver, ils étaient tombés sur deux pauvres marchands qu'ils avaient dévalisés, et, persuadés que nous avions dû rejoindre la caravane d'Oubi, ils avaient renoncé à nous poursuivre.

Le jour suivant, nous partîmes de Touarou avec Ato-Dérèz : sa caravane, défrayée en route par les habitants du Tigré, allait à petites journées; et comme nous étions impatients d'arriver à Adoua, nous prîmes les devants; et, après avoir franchi une muraille entièrement ruinée qui paraît être un reste des anciennes constructions d'Axoum, nous arrivâmes dans cette ville où nous avions reçu un accueil si flatteur : nous nous ar-

rêtâmes sous le vieux daro qui s'élève en face de son église, et l'un de nos domestiques se rendit chez les prêtres que nous avions connus autrefois, pour les informer de notre arrivée; mais, par une fatalité singulière, ils étaient tous morts ou absents, personne ne nous offrait l'hospitalité, et nous crûmes qu'au milieu de la ville d'Axoum nous allions être obligés de passer la nuit dehors. Nous nous étions serrés avec nos mules et nos effets autour de notre grand arbre, et, encore préoccupés de la scène affreuse qui avait eu lieu sur les rives du Tacazé, nul de nous ne songeait à s'endormir. Peu de temps après le coucher du soleil, la ville fut envahie par les hyènes qui rôdaient silencieusement dans les rues et s'arrêtaient en passant près du daro qui nous abritait de ses branches : nous parvînmes à éloigner ces animaux féroces en leur lançant de grosses pierres : nous étions fatigués, et, malgré le danger que nous courions, nous avions peine à vaincre le sommeil; heureusement, deux soldats d'Axoum, qui nous aperçurent en rentrant chez eux, nous amenèrent dans leur maison, où nous pûmes reposer en sûreté.

Le 22, nous étions déjà en route, lorsque nous rencontrâmes le choum de la ville sacrée, qui

rentrait dans sa demeure, suivi de tous ses courtisans : ce gouverneur venait d'accompagner son frère au cimetière, et il s'approcha de nous pour nous supplier de vouloir bien assister au repas funèbre : il fut si pressant avec nous, il paraissait désirer si vivement notre présence, la présence de deux blancs à ce banquet, que nous crûmes devoir nous rendre à sa prière, et nous le suivîmes chez lui. Nous entrâmes dans une vaste cour ; le choum commença à rendre la justice à quelques uns de ses sujets ; un prêtre fit ensuite une courte prière, et nous nous assîmes en grand nombre autour d'une table abondamment servie. Après le repas, chacun fut libre de se retirer, et nous prîmes aussitôt le chemin d'Adoua. Nous laissâmes à notre gauche une petite aiguille que l'on remarque encore debout au milieu des rochers, et, une heure en delà d'Axoum, nous vîmes se terminer ces vastes plateaux qui s'étendent jusqu'à la vallée du Tacazé : ils sont interrompus de temps en temps par des collines transversales qui s'élèvent çà et là isolées, et qu'on est quelquefois obligé de gravir. Cette grande chaine, élevée bien au dessus de la plaine, est de la même nature que celle du Sémén et appartient à la même formation.

Nous étions joyeux de nous trouver si près d'Adoua où nous allions voir des blancs, des Européens : nous nous arrêtâmes sur les bords de Maï-*Choungourti*. M. Isemberg et Joannes l'armurier, instruits de notre arrivée par le domestique de Kidana-Mariam qui nous avait précédés à la ville, vinrent au devant de nous et nous témoignèrent la vive satisfaction qu'ils avaient à nous revoir après une aussi longue absence : nous rentrâmes ensemble à Adoua, et nous nous rendîmes dans la maison de M. Gobat, qui était toujours malade; sa femme lui avait donné un enfant, et nous trouvâmes ainsi un blanc de plus dans cette ville.

Nous allons profiter de notre séjour à Adoua pour parler de l'industrie et du commerce des Abyssiniens.

III.

SOMMAIRE.

De l'industrie. — Les tisserands. — Coton d'Abyssinie. — Manière de le carder et de faire la toile. — Le métier des Abyssiniens. — Tissus pour les caleçons et les chemises. — Les forgerons. — Manière de faire les sabres, de réparer les fusils. — Couteaux. — Rasoirs. — Aiguilles. — Haches. — Balles en fer. — Les forgerons sont accusés de magie. — Une histoire à ce sujet. — Les tanneurs. — Préparation des peaux. — Parchemin. — Outres. — Préparation des peaux de tigre, de lion et de mouton. — Usage de l'argent en Abyssinie. — Mines d'or. — Sel gemme. — Bois de construction. — Poterie. — Usage de la paille, de l'osier, des roseaux. — Manière de faire la farine. — Divers emplois des cornes. — Ivoire. — Liqueurs spiritueuses. — Drap. — Poudre. — Indigo. — Lin. — Aloès. — Boucheries.

CHAPITRE III.

Comme les sciences et les arts, l'industrie, qu'on a si justement appelée la nourricière des peuples, est encore dans l'enfance en Abyssinie : cette contrée si féconde et si riche, reléguée dans un coin de l'Afrique, vit dans un isolement déplorable : la guerre qui la désole et le manque de

communications avec les diverses parties du globe civilisé seront longtemps un obstacle au développement de ses facultés industrielles. D'ailleurs, en Abyssinie comme dans tous les pays arriérés, chacun est son boulanger, son tisserand, son tailleur, son armurier, etc.; personne ne s'occupe d'un travail spécial, et les arts et les métiers doivent nécessairement en souffrir.

Les industriels les plus importants de cette contrée sont ceux qui s'occupent de la fabrication des tissus : les musulmans en ont presque le monopole : la difficulté de se procurer un métier empêche les Abyssiniens en général de se livrer à ce genre de travail : les instruments que les mahométans emploient pour cette fabrication sont assez perfectionnés pour faire supposer qu'ils ont été apportés d'Arabie par les pèlerins de Dérita ou d'Alio-Amba. Nous avons vu qu'en Abyssinie le pouvoir est chrétien, et les musulmans qui se trouvent exclus des fonctions gouvernementales sont obligés, pour vivre, de s'occuper de commerce et d'industrie.

On recueille du coton dans un grand nombre de provinces; les bords du Tacazé et la plaine de Dembéa en produisent abondamment : la position géographique du pays le rend très propre à la

culture de cette plante; car, d'après M. de Humboldt, les malvacées entrent pour un trente-cinquième dans la masse totale de la végétation vers les contrées équatoriales dont l'Abyssinie n'est pas très éloignée. Le cotonnier de ce pays ne s'élève guère au dessus de trois ou quatre pieds, tandis que celui de l'Inde, de l'Égypte et de l'Arabie acquiert jusqu'à quinze pieds de hauteur et quelquefois davantage.

Les femmes font vibrer la corde d'un arc à travers les flocons de coton pour en chasser la graine, mais cette manière de carder est très imparfaite. La quenouille est inconnue dans le pays, mais le fuseau dont les Abyssiniennes se servent pour filer est absolument semblable à celui qu'emploient encore les ménagères d'Europe.

Le tisserand fait bobiner le fil et le trame; il ourdit la chaîne, sans jamais savoir donner à la toile des dessins variés; les fils ont presque toujours une égale longueur, parce que les tissus qu'on fabrique ont, en général, la même dimension. Le métier se compose de quatre montants de trois pieds de haut, réunis par autant de traverses. A l'extrémité est placé un cylindre en bois, autour duquel l'ouvrier roule la chaîne; sur le

devant est la poitrinière, et au dessous se trouve le déchargeoir.

On passe alternativement les fils de la chaîne dans deux lames ; et deux marches que l'on fait mouvoir divisent la chaîne en deux parties qui viennent se croiser sur le fil transversal lancé au moyen d'une navette. Le battant est fixe ; dessus et derrière, on voit les lames unies par les marches et des baguettes en bois qui maintiennent l'envergure des fils. Les ouvriers sont assis par terre et leurs pieds retombent dans une espèce de citerne creusée au dessous du métier.

Les tisserands d'Abyssinie travaillent avec beaucoup de facilité ; les toiles qui sortent de leurs ateliers sont toujours blanches ; mais on ajoute au bas une bande rouge ou bleue, qui varie de largeur, selon la finesse du tissu : les toiles qui servent de monnaie, et qu'on appelle *chamma*, ont une bande noire ; les qualités désignées sous le nom de *kouaré* sont supérieures aux premières, et leur bande est rouge : les *morgaf*, qu'on ne fabrique que dans les ateliers de Gondar, sont les tissus les plus fins ; ils ont une riche bordure en soie de quatre doigts de large. Ces toiles sont un objet de luxe, et les princes eux-mêmes ne revêtent pas tous les jours un morgaf, c'est une

parure très recherchée des dames qui mettent tout en œuvre pour se la procurer. Sahlé-Sellassi a dans son palais des tisserands qui rivalisent avec ceux de Gondar : sa cour, comme nous l'avons déjà fait observer, est la plus brillante de l'Abyssinie, et les riches toiles que l'on confectionne pour l'usage de ce prince magnifique sont toujours sillonnées, en plusieurs sens, de bordures soyeuses et éclatantes.

Les tissus dont on se sert pour les caleçons, les chemises et les ceintures sont plus serrés et plus forts que les toiles dont nous venons de parler ; ils n'ont ordinairement que de dix-huit à vingt pouces de large.

Si l'ouvrage ne manque jamais aux tisserands, les forgerons, de leur côté, ne sont pas oisifs : l'Abyssinie renferme des mines de fer d'une grande richesse ; mais les naturels ne savent pas les exploiter, et ils n'en retirent que de modiques avantages.

Un ouvrier abyssinien qui veut faire un sabre prend une plaque de fer d'une longueur convenable, il la bat à chaud jusqu'à ce qu'il lui ait donné la forme voulue, et il achève de la polir avec une lime ; il la remet ensuite au feu et la trempe. Après ces diverses opérations, il ai-

guise son sabre sur une pierre, et son travail est fini. Comme la houille est inconnue dans le pays, les forgerons brûlent du charbon de bois et excitent leur feu avec un soufflet à main. Les sabres abyssiniens, appelés *goradé*, sont à deux tranchants et recourbés comme ceux des mamelucks. Les naturels préfèrent à leurs goradés les sabres venus d'Europe.

Les fers des lances se préparent de la même manière que ceux des sabres : ils sont d'une grandeur démesurée, en sorte que ces lances sont extrêmement lourdes. Le fer est fixé à un bâton bien droit au moyen de petits clous et de fils de laiton ; à l'extrémité inférieure, s'allonge, en spirale, une bande en fer qui fait le contre-poids. Les lances abyssiniennes sont simples, mais élégantes.

Les ouvriers du pays sont incapables de confectionner une arme à feu. Les Cophtes, les Arméniens et les Grecs, qui depuis longtemps fréquentent l'Abyssinie, leur ont appris à réparer un fusil, et, lorsque le canon se partage en deux, ils sont assez habiles pour souder les parties d'une manière solide. L'armurier de Sahlé-Sellassi, l'élève d'Elias, dont nous avons parlé à Angolala, savait faire une platine com-

plète, une platine de fusil à pierre avec ses vis, ses ressorts et toutes les pièces qui la composent. Si Chacol nous avait suivis en France, comme il le désirait, il serait devenu un ouvrier consommé; mais le roi de Choa ne put jamais consentir à laisser partir son armurier.

Dans tous les cantons de l'Abyssinie, on fait des couteaux qu'on trempe de la même manière que les sabres, mais qui ne coupent pas aussi bien : quand les princes se mettent en campagne, ils en font transporter un grand nombre dans leur bagage, et on les distribue aux principaux convives, dans les repas solennels : les soldats abyssiniens, pour découper la viande, se servent toujours de leurs sabres.

On fabrique aussi des rasoirs, et, quoique bien inférieurs à ceux qui arrivent d'Arabie ou de l'Inde, ils sont néanmoins assez bons pour qu'on puisse se raser la barbe et même la tête; ils ont, en petit, la forme des goradés, mais ils ne coupent que d'un seul côté : les manches sont en fer au lieu d'être en bois ou en corne, comme ceux des couteaux, et ils ne sont pas séparés du tranchant. Afin de conserver leurs rasoirs, les Abyssiniens les enveloppent dans un linge imbibé de beurre. Les ouvriers du pays font en-

core des ciseaux, mais ils sont très imparfaits, ils jouent mal, et, à moins d'en avoir une longue habitude, il est presque impossible de s'en servir.

Les Abyssiniens font aussi des aiguilles; voici comment ils s'y prennent : ils ont plusieurs broches en fer qu'ils battent à chaud avec un marteau; ils cherchent, autant que possible, à leur donner une forme cylindrique, les liment longtemps pour les rendre effilées, et percent les têtes avec un poinçon : on ne peut se servir de ces aiguilles que pour un travail grossier; elles se tordent facilement, et la pointe ne tarde pas à s'émousser. Pour les broderies des chemises et des caleçons de femme, pour coudre la percale ou le drap, en un mot, pour tous les ouvrages qui exigent quelques soins, on est obligé d'avoir recours à nos aiguilles.

Outre les limes que les caravanes apportent de Massaouah, les Abyssiniens en possèdent encore de leur façon; pour les fabriquer, ils prennent des morceaux de fer aplatis qu'ils font rougir dans un brasier ardent, et, au moyen d'un ciseau et d'un marteau, ils pratiquent des entailles parallèles sur les lames ; mais ces limes n'ont pas de résistance, et leurs aspérités disparaissent à un frottement rude.

L'un des instruments les plus parfaits, fabriqués par les Abyssiniens, est la hache; elle leur sert à couper les arbres et à équarrir le bois : les portes des maisons des princes, dont chaque battant a quelquefois deux pieds de large sur deux pouces d'épaisseur et dix pieds de hauteur, sont faites à coups de hache; mais cet instrument n'est guère propre à économiser le bois; car, si grand que soit un arbre, ils n'en obtiennent jamais qu'une seule planche, le reste s'en va en copeaux.

Les forgerons abyssiniens se servent encore du fer pour fabriquer de grands fourneaux portatifs qu'on remarque ordinairement dans les appartements des rois. Lorsque les chefs d'armée entrent en campagne, ils ont toujours soin d'en faire emporter quelques uns, et, dans les lieux de station, on les place à l'entrée de la tente du général; on y fait un feu très vif, et aux heures du repas, on passe, à travers la flamme, d'énormes tranches de bœuf et des quartiers de chèvre ou de mouton, qui se noircissent à la fumée, et qu'on présente aux convives attablés ou debout, qui rappellent par leur voracité les héros grossiers d'Homère. On fait en outre, dans le pays, des chaînes grosses et petites, des balles

qui abattent les éléphants, les rhinocéros et les hippopotames, et que, par cette raison, les naturels préfèrent aux balles en plomb, qui s'aplatissent sur la peau de ces divers animaux; mais ces balles en fer, qui ne sont pas sphériques, se placent quelquefois en travers dans le canon du fusil et le font éclater; enfin on fabrique, en Abyssinie, des tenailles, des clous, des forets, des marteaux; et à Choa, dans les ateliers de Sahlé-Sellassi, nous avons vu deux étaux et des vis en fer de quatre pouces de long sur un demi de rayon; mais ces objets sont des chefs-d'œuvre du pays, et on ne doit pas les ranger au nombre des produits de l'industrie abyssinienne.

Comme les alchimistes du moyen-âge, les forgerons d'Abyssinie sont accusés de magie: on leur attribue une puissance surnaturelle, et ils sont la terreur de cette contrée; on croit qu'ils jettent des sorts sur leurs ennemis, qui ne peuvent alors se soustraire à leur influence fatale. Le mot de bouda, qui signifie en même temps sorcier et forgeron, est un épouvantail, et on ne le prononce qu'en tremblant; ce mot, adressé à un homme qui ne travaille pas le fer, est considéré comme une insulte, parce que l'on est persuadé que les magiciens comme les démons n'ont de pouvoir

surhumain que pour mal faire. Nous avons vu que les Abyssiniens subalternisaient la race noire à la race blanche, et, en conséquence de la supériorité qui nous était accordée à cause de notre couleur, les naturels cherchaient quelquefois à nous opposer comme de bons génies à leurs sorciers malfaisants.

Dans la province de Béghemder, entre Chémi et Mahdéra-Mariam, nous aperçûmes, au milieu d'un paysage désert, une espèce de grotte creusée au pied d'un monticule : nous nous disposions à pénétrer dans l'intérieur, lorsque nous en vîmes sortir un homme qui se troubla à notre vue ; ses rudes cheveux étaient négligés et touffus, sa barbe était grise et ses vêtements sales ; sa physionomie avait quelque chose de sauvage et d'égaré, on pourrait presque dire de prophétique. Étonnés de rencontrer cet étrange ermite dans un semblable lieu, nous lui demandâmes si cette grotte était sa demeure ordinaire, et, après nous avoir considérés avec attention, il soupira profondément et nous répondit que la méchanceté des hommes l'avait forcé à se séparer de la société, et qu'il avait choisi pour retraite cet asile ignoré où, depuis quelques mois seulement, il jouissait du calme qu'il avait cherché vainement durant

sa vie entière. Curieux de connaître la vie de cet homme, nous lui demandâmes son histoire ; il nous engagea à nous asseoir sur le gazon qui tapissait le seuil de sa grotte, et nous parla ainsi :

« Je suis né à Enchetcab, dans le Sémén ; je passais mon temps à faire des sabres et à réparer des fusils ; j'étais habile ouvrier, et notre prince me traitait avec les plus grands égards. Malheureusement pour moi, quelques hommes, jaloux de mon talent, prétendirent que j'entretenais des rapports avec le diable et que j'avais fait mon apprentissage à son école ; on ajoutait que j'avais vendu mon ame à Satan qui, pour me dédommager, m'avait transmis une partie de sa puissance ; on m'accusait de tous les malheurs qui affligeaient mon pays, et tout le monde me haïssait ; néanmoins personne n'osait me nuire parce qu'on me craignait ; mais on me fuyait comme on fuit une hyène, et ceux qui n'avaient pu éviter de se trouver sur mon passage faisaient le signe de la croix comme pour écarter l'esprit malin, et les plus hardis se hasardaient quelquefois à m'insulter : je n'avais pas un seul ami, et, si je m'approchais d'une femme, elle me repoussait avec horreur ; si un enfant mourait en naissant, on disait que j'avais jeté sur lui un charme fatal

dans le sein même de sa mère; si un grand personnage perdait son rang, c'était parce que je l'avais regardé *de mauvais œil*, et si nos soldats étaient vaincus, j'avais contribué à leur défaite par mes sortiléges. A entendre mes adversaires, j'étais l'ennemi juré du genre humain, je souffrais du bonheur d'autrui, et mon seul plaisir était de jeter le désordre et le trouble dans les familles et dans l'État. J'étais obligé de dévorer mes chagrins en silence, personne n'aurait eu pitié de moi; je vivais seul et retiré, et, ne pouvant supporter plus longtemps une existence semblable, je me déterminai à m'expatrier : je quittai Enchetcab que je regrette toujours, et je vins m'établir à Gondar. Je continuai à travailler le fer dans cette capitale; mais, poursuivi sans doute par un mauvais génie, je fus de nouveau accusé de sorcellerie; je me trouvai en butte à toutes sortes d'outrages, et je me vis encore obligé de m'éloigner de Gondar : j'errai longtemps de village en village, je parcourus successivement le Tigré, Béghemder, la province d'Amhara et Gojam; partout je fus maltraité, repoussé; j'avais sans doute été maudit dès le sein de ma mère, et on devait lire sur mon visage le signe de ma réprobation. Fatigué du monde qui

semblait m'avoir voué une haine implacable, je résolus de me retirer dans quelque solitude obscure et d'y passer le reste de mes jours. Après avoir séjourné dans les principales villes de Gojam, je venais de passer le Nil, et, en traversant ce paysage solitaire, j'aperçus cette grotte, au pied de ce monticule ; je crus que Dieu lui-même m'offrait un asile, et j'en pris aussitôt possession. Je vais tous les soirs mendier mon pain dans un hameau du voisinage, et, les jours de marché, je me rends quelquefois à la ville de Mahdéra-Mariam, où je reçois d'abondantes aumônes qui me suffisent ordinairement pour une semaine entière. Oh ! si, au lieu d'être forgeron, j'avais travaillé la terre ou embrassé le métier des armes, je n'aurais pas été obligé de m'exiler, je serais encore dans mon pays natal, au milieu d'une famille qui m'aimerait, et je vis seul ici, dans une grotte que les bêtes féroces viendront peut-être me disputer un jour ; oh ! pourquoi suis-je né forgeron ? mon habileté dans cet art fera le malheur de ma vie entière. »

L'histoire de cet homme, que nous avons cru devoir rapporter ici, nous prouva qu'en Abyssinie il n'est pas toujours avantageux d'embrasser

l'état de forgeron, quoiqu'il soit, en général, très lucratif. Nous ajouterons néanmoins que les préjugés contre les travailleurs de fer sont moins répandus à Choa que dans le Tigré et le pays d'Amhara; et les blancs, quelle que soit leur habileté, ne sont jamais soupçonnés de magie. Mais revenons.

Un grand nombre d'Abyssiniens s'occupent de tannerie; mais les peaux d'ânes, les cuirs de chevaux ou de mulets ne leur sont d'aucune utilité : quand ces animaux meurent, on les traîne dans les champs, à quelque distance des habitations, et personne ne se donne la peine de les écorcher. A Gondar, à Dérita, à Adoua, à Antalo et dans plusieurs autres villes ou villages d'Abyssinie, on prépare des peaux de bœuf qui sont recherchées même par les Arabes. Dès qu'un bœuf a été dépouillé, le tanneur emporte la peau, qu'il accroche à des piquets fichés en terre pour l'empêcher de se contracter, et, après avoir enlevé le poil, il parvient à la rendre souple et à lui donner une teinte rougeâtre avec une préparation dont tous ces ouvriers font mystère. Avec les peaux de chèvre et de mouton, on fait du parchemin qui ne le cède pas à celui qu'on employait autrefois en Europe. Le par-

chemin qu'on fabrique à Axoum est le plus renommé du pays.

Les peaux de chèvre et de mouton servent aussi à faire des outres que les Abyssiniens appellent *sillicha*; on les emploie à plusieurs usages; on les remplit de grains, on y renferme les vêtements qu'on veut préserver de la dent des souris, et nous avons vu de quelle manière les femmes s'en servaient pour traverser les rivières. C'était aussi dans des outres qu'on enfermait autrefois les têtes des rebelles, pour les envoyer aux souverains. Tous les Abyssiniens savent faire des sillichas.

Nous avons souvent parlé des peaux de mouton, de tigre ou de lion, que les naturels découpent en palatine ou en petits manteaux qu'ils jettent avec tant de grace sur leurs épaules : après avoir dépouillé ces animaux, ils appliquent contre un mur, au moyen de chevilles en bois, leurs peaux bien tendues et les laissent sécher en cet état; comme elles sont entièrement raides lorsqu'on les détache, on les presse et on les froisse entre les mains et sous les pieds pour leur donner de la souplesse : les peaux dont se parent les grands personnages sont doublées en indienne ou en soie, et brodées, sur le haut, en maroquin rouge

venu d'Arabie : elles ont sur le devant une agrafe en cuir.

Dans plusieurs provinces, les habitants couchent sur des peaux de buffle ou de bœuf qui n'ont pas été tannées : celles qui ont le poil blanc et ras sont les plus estimées; les grands en recouvrent les siéges dont ils se servent en voyage.

Les fourreaux des sabres et des couteaux sont en cuir; les moines portent des manteaux en peaux jaunes, et, dans certains cantons, les femmes pauvres et surtout les jeunes filles se couvrent avec des espèces de jupes en cuir. Les ceinturons, les sangles, les brides et les courroies sont en peau de bœuf. A Choa, nous avons vu des dépouilles de buffle dont une seule pourrait servir de lit à une famille tout entière.

Avec des peaux d'hippopotame et même de buffle, on fait des cravaches et des boucliers à l'épreuve de la balle : les princes et les gouverneurs les doublent en drap ou en velours, et les recouvrent, en dessus, de plaques en métal.

On ne se sert de l'argent que pour couvrir les fourreaux ou les poignées de sabre; mais à Choa, les brides, les selles, les armes et les parasols de Sahlé-Sellassi en étaient recouverts. Les Abyssiniens qui ne savent pas exploiter les mines d'ar-

gent sont obligés de faire fondre dans un creuset les talaris qu'on leur apporte d'Europe. Ils frappent l'argent à froid avec un marteau pour lui donner la forme convenable; et comme alors la couleur de ce métal est aussinoire que celle du fer, on le frotte, pour le rendre luisant, avec un linge imbibé d'eau et de jus de citron. On fait avec cet argent des bagues et des chaînes que les femmes portent autour de leur cou.

L'usage du cuivre n'est pas aussi généralement répandu que celui de l'argent : les plaques de certains boucliers et les colliers des mules, la parure des Agous et les lourds pendants d'oreilles des femmes païennes qui habitent dans le voisinage de Gondar sont en cuivre.

On trouve des mines d'or dans plusieurs provinces d'Abyssinie et principalement chez les Changalla du nord et dans le pays compris entre le Fazouglou et les montagnes des Agous, mais on n'en retire presque rien; on trouve aussi des paillettes d'or en lessivant le sable de certaines rivières, et l'on nous a assuré que, sur les bords du Nil, on voyait quelquefois ce métal à la surface de la terre : on a prétendu que, lorsque les naturels découvrent un morceau d'or un peu gros, ils se contentent de l'écorner et le jettent

dans le fleuve pour qu'il croisse et se multiplie; mais ceux qui ont avancé un semblable fait n'avaient pas certainement étudié le caractère des Abyssiniens : ils sont insatiables. Dans les beaux temps de la monarchie, on voyait, dans les festins des rois, des vases et des coupes d'or qui ont aujourd'hui disparu, et, dans le cours de nos longs voyages, à peine avons-nous rencontré deux ou trois individus portant des bagues de ce métal.

Un grand nombre d'ouvriers sont employés à l'exploitation des mines de sel gemme, qui se trouvent sur les frontières du Dankali et du Tigré : ils se servent d'une hache avec laquelle ils forment des tablettes assez lourdes. Les hommes qui se livrent à ce travail courent souvent de grands dangers, car les Assoubho-Galla, qui habitent dans le voisinage des mines, se mettent en embuscade et tombent à l'improviste sur les ouvriers, qu'ils massacrent impitoyablement pour leur enlever le sel qu'ils ont extrait. Lorsque le Tigré est en paix, les travailleurs chargés d'exploiter les mines de sel gemme sont protégés par un chef de cette province, qui se met à la tête d'une troupe de soldats, et l'on voit alors, en Abyssinie, les guerriers venir au secours des industriels.

Cette contrée est dépourvue de bois de cons-

truction, et les charpentiers n'ont pas fait de grands progrès dans leur art : ce que ces ouvriers font de plus remarquable sont les culasses des fusils, des mortiers pour piler les céréales, des chaises, des lits, des manches d'outils et des instruments de musique, tels que violons, guitares, lyres, hautbois, etc. La charpente de certaines églises indique parfois une habileté qui ne demanderait qu'à être développée.

Quoique peu variés, les articles de poterie sont d'un fini admirable : on fabrique, en Abyssinie, des plats de toute dimension : leurs cruches à deux anses sont énormes, et leurs vases ont quelque ressemblance avec ceux qu'on trouve peints sur les monuments de la vieille Égypte. La terre que l'on emploie est rouge et devient noire au feu.

Avec de la paille, les Abyssiniens font des corbeilles pour renfermer le pain et la viande, des étuis pour les breullis, des paniers pour le lait, des couvercles pour les plats et des tamis pour passer la farine : ils ont des tables et des parasols en osier; avec des roseaux, ils font des nattes, des étuis pour les aiguilles, pour la poudre, le tabac et les amulettes; ils font des tuyaux de narghilé, et des malles, recouvertes en cuir,

qui sont très légères et très commodes pour le voyage : ils coupent quelquefois la viande avec un roseau partagé en deux. Les mèches de leurs fusils sont en écorce d'arbre, et un linge à demi brûlé leur sert d'amadou. Ils font, avec des joncs, des espèces de capes qui les garantissent de la pluie.

Les femmes, occupées de l'intérieur du ménage, broient entre deux pierres les grains, le sel, le poivre, la cannelle, les piments et le gingembre. Le tabac à priser est réduit en poudre de la même manière. Les pasteurs du Dankali font du feu avec deux bâtons violemment frottés l'un contre l'autre.

Les calebasses sont utilisées par les Abyssiniens : on les remplit d'eau, de lait, de vin, de miel ou de beurre, et on les emporte en voyage; quelques unes sont bariolées de dessins et entourées d'ornements en cuir et de perles fausses. La fleur de saponaire, réduite en farine, sert, dans le pays, à blanchir le linge.

Les cornes de divers animaux sont employées à une foule d'usages : on en fait des poignées de sabre et des manches d'outils : celles des bœufs sanga sont conservées dans toute leur longueur, et on les remplit ordinairement d'hydromel : les

cornes des bœufs domestiques sont transformées en écritoires, en salières ou poivrières; celles dont on se sert pour boire ont la forme d'un gobelet : nous avons déjà dit qu'elles étaient d'un travail fini : celles qu'on remarque chez les princes sont d'un noir de jais ou d'une blancheur limpide.

Les Abyssiniens savent tourner l'ivoire, mais ils aiment mieux en faire le commerce : néanmoins les ouvriers de Sahlé-Sellassi ne ménagent pas leurs dents d'éléphant; ils en font des milliers de bracelets et des pions pour jouer aux échecs. Autrefois on employait l'ivoire à plaquer les lambris des appartements des rois, comme l'attestent encore les vestiges qu'on trouve dans les salles du palais de Gondar.

On recueille beaucoup de miel dans des paniers que l'on suspend aux branches des arbres; les Abyssiniens en mangent peu et le réservent pour l'hydromel. Dans plusieurs provinces, on fait du vin en procédant comme en Europe; il est peu spiritueux, mais bon et pur : on le renferme dans des pots mal bouchés, et il ne se conserve que quelques mois. Pour obtenir l'eau de vie, ils font fermenter des raisins secs dans un vase rempli d'eau, et un pot de terre auquel on a adapté un

tuyau en bambou leur sert d'alambic. Cette eau de vie n'a jamais plus de 14 à 15 degrés. La bière est la boisson la plus répandue en Abyssinie; on la fait principalement avec de l'orge ou de la dagoussa : la bière d'orge s'obtient en plongeant dans l'eau des pains de ce grain avec des feuilles de *taddo* qui aident à la fermentation; pour celle de dagoussa, on fait tout simplement fermenter dans l'eau la farine de cette céréale; mais ces différentes bières ne peuvent pas être comparées à celles d'Europe.

On fabrique encore en Abyssinie du drap noir avec la laine des moutons, mais il est très grossier, et il n'y a guère que les pauvres qui s'en revêtent: les soldats font la poudre, selon la formule qu'ils ont reçue des Arabes; il y entre bien moins de salpêtre que chez nous. L'indigo croît naturellement en Abyssinie, et, dans plusieurs provinces, les cannes à sucre y sont communes; les naturels cultivent le lin pour la graine et jettent la filasse: on trouve encore dans cette contrée du safran de deux qualités, des aloès de toute espèce, du benjoin, de la gomme-laque, de la sandaraque et du mastic; mais les Abyssiniens ignorent les propriétés de toutes ces productions.

Gondar est la seule ville où l'on trouve des

boucheries organisées ; les professions de tailleur, de meunier, de boulanger et une foule d'autres sont inconnues en Abyssinie.

IV.

boucheries organisées ; les professions de tailleur, de meunier, de boulanger et une foule d'autres sont inconnues en Abyssinie.

IV.

SOMMAIRE.

Du commerce. — Centres importants. — Les Changalla. — Départ des caravanes de Gondar. — Routes qu'elles suivent. — Douanes. — Prix des esclaves. — Objets recherchés par les Abyssiniens. — Caravanes qui se dirigent sur le Sennâr. — Manière dont on traite les esclaves. — Commerçants de Choa. — Détails sur Barbéra par lord Valentia. — Son erreur. — Un marchand égyptien est égorgé par les Adal. — Du commerce intérieur. — Importance du Tigré. — Les habitants de Séraoué et de Hamacèn envoient des céréales à Massaouah. — Avantages que l'Europe pourrait retirer de l'Abyssinie. — Moyens d'aplanir les voies. — Les lieux de marché. — Les sels. — Les toiles. — Les talaris. — Prix de certaines marchandises.

CHAPITRE IV.

Incapables de perfectionner les produits de leur industrie, les Abyssiniens ont senti la nécessité d'établir des relations commerciales avec les autres parties du globe, afin de se procurer divers objets manufacturés qui leur manquaient ou qu'on ne trouve chez eux que grossièrement ébauchés;

mais la répugnance que ces peuples éprouvent à s'expatrier, même pour un temps, le manque de communications faciles et leurs moyens de transport arriérés entravent le commerce qui n'a pu encore prendre un grand essor.

Dans l'antiquité la plus reculée, l'Éthiopie avait des relations fréquentes avec l'Égypte, l'Arabie-Heureuse et les Indes : elle envoyait dans ces contrées de l'or, de l'ivoire, du musc, des plumes d'autruche, et en retirait des épiceries, des aromates, des parfums, de la cannelle, du poivre et des tissus. Les flottes de Salomon venaient quelquefois mouiller dans les ports d'Abyssinie, et les marchands de cette contrée allaient faire le commerce jusqu'en Syrie. Maintenant il en est bien peu d'entre eux qui, arrivés à Massaouah, osent s'aventurer en mer.

Gondar et Alio-Amba, à quelques lieues d'Ankober, ont les centres les plus importants du commerce abyssinien : viennent ensuite Dérita, dans le Béghemder, Adoua et Antalo dans le Tigré ; mais ces villes ne pourraient pas soutenir la concurrence avec les premières.

Les commerçants de Gondar se rendent dans toutes les contrées environnantes, mais ils ne peuvent pénétrer que très difficilement chez les

Changalla qui, n'ayant pas oublié que les anciens rois d'Abyssinie les ont longtemps traités en véritables ilotes, se montrent toujours méfiants et vindicatifs : néanmoins, comme leur pays renferme beaucoup d'or, l'appât du gain attire toujours chez eux quelques marchands qui d'ordinaire s'enrichissent en commerçant avec ces nègres. En échange du précieux métal, on leur apporte des lances, des sabres, de la poudre, du café, du poivre, des grains de verroterie et des toiles de Surate.

Dès que les pluies se sont écoulées, c'est à dire au commencement du mois d'octobre, plusieurs caravanes partent de la capitale pour se rendre à Massaouah : la route qu'elles préfèrent est celle qui, par l'Ouagara, Daouarik et le Lamalmon, conduit au Tacazé, dans le Siré et à Adoua, où elles se reposent quelques jours pour se rendre ensuite à la mer. Lorsque les provinces du Sémén et d'Ouagara sont livrées à la guerre, les caravanes passent par l'Oualkaït.

Arrivés à Adoua, les commerçants se dirigent tantôt vers Agguéla et viennent à Halaï; tantôt vers Séraoué et Hamacén et se rendent à Débaroa : de là elles traversent le Samhar et arrivent à Massaouah. La route de Hamacén

est surtout fréquentée à l'époque de la sécheresse.

Ces caravanes conduisent environ mille esclaves par an à la mer : elles apportent de l'or, du musc renfermé dans des cornes de bœuf, des cuirs très recherchés en Arabie, du café supérieur à celui de l'Yémen, et quelques cornes de rhinocéros. Les divers gouverneurs des provinces abyssiniennes, le naïb d'Arkéko et le dola de Massaouah imposent fortement les marchands.

Les esclaves jeunes et beaux, quel que soit leur sexe, coûtent, à Gondar, 10 talaris environ; pour les conduire à Massaouah on paie, à Daouarik, un demi-talari par *tête*, autant à Adderkaï, autant dans le Siré. A Agguéla et à Halaï, ou à Add' Oukhala et à Débaroa, sur la route de Hamacèn, on paie un demi-talari comme dans le Siré : le naïb perçoit 1 talari, et le gouverneur de Massaouah en prend 4 pour un esclave mâle et 5 pour une femme.

En chemin, les esclaves portent des fardeaux et servent de domestiques aux marchands qui composent les caravanes. Dans les stations, les femmes sont occupées à préparer la nourriture de leurs maîtres, qui souvent leur font la faveur

de partager leur repas avec elles. A Massaouah, le prix d'un esclave varie de 35 à 50 talaris. Les frais de route compris, le bénéfice des jellabs est de cent pour cent environ.

Parvenus à la mer, les chrétiens ont atteint le but de leur voyage, et, après avoir terminé leurs affaires, ils s'en retournent dans leurs foyers : mais quelques musulmans, aussi pieux qu'intéressés, vont faire le pélerinage de la Mecke et rapportent des marchandises qu'ils vendent chèrement dans leur pays. Ces pélerins fréquentent ordinairement les ports de Djedda, Loheïa, Hodeida et Moka.

Un esclave qu'on vendrait 40 talaris à Massaouah se paie 80 dans les villes d'Arabie : pour se rendre à Djedda, le prix du passage est de 3 talaris par tête. Les femmes galla sont recherchées avec avidité par tous les Arabes; le gouverneur de Massaouah, qui vend lui-même des esclaves, cherche à mettre des entraves au départ des musulmans abyssiniens pour l'Arabie, afin d'avoir le monopole de ce commerce.

Avec les esclaves, on impose les autres marchandises; mais les commerçants cachent l'or et le musc dans des cornes, sous leurs selles ou dans leurs ceintures, et les passent en contrebande :

arrivés à Massaouah, ils séduisent quelque pêcheur qui, moyennant un salaire, les introduit dans l'île, et comme la ville n'a pas de remparts, il est facile d'y entrer en fraude.

Avant de descendre dans la vallée du Samhar, les Abyssiniens font une grande provision de céréales dont ils se nourrissent pendant leur séjour dans l'île, où le prix de la farine est très élevé : parvenus à Arkéko, ils confient leurs bêtes de somme à un cheik qui, moyennant un talari par mois, se charge de leur entretien.

A leur retour de Massaouah, les caravanes venues d'Abyssinie rapportent des tapis, des maroquins écarlates, du drap, du velours, de la soie, des toiles rouges et bleues, de la percale connue dans le pays sous le nom de *bafta*, des indiennes qui servent à doubler les peaux de mouton; et quelques boucliers; des sabres longs et pesants; des pistolets d'arçon à la turque, des fusils à mèche ou à pierre, des grains de verroterie, des cristaux, du poivre, de la cannelle, des clous de girofle, des essences, du sucre, du riz, du coton filé et teint en rouge, du vieux cuivre pour faire des pendants d'oreille ou des bracelets, du tabac à priser en feuilles, quelques objets de luxe, comme parasols en soie et fils d'or, des miroirs

de petite dimension, des rasoirs dont on ne veut plus chez nous, des ciseaux grossiers, des aiguilles à coudre et des coquillages de la mer Rouge, dont les femmes du Tigré se font des colliers et qui leur servent, en outre, à orner leurs tuniques en cuir. Généralement, les marchandises importées en Abyssinie sont de qualité très inférieure; car les habitants de cette contrée ne savent pas distinguer un drap fin d'un drap grossier, et ils ne voudraient pas payer l'un plus cher que l'autre.

Les commerçants de Gondar envoient aussi dans le Sennâr des caravanes qui amènent plus de deux mille esclaves tous les ans; plusieurs se rendent dans la ville de Sennâr, d'autres se dirigent vers *Ouâd-el-Médina* (la vallée de la ville); et quelques unes arrivent jusqu'à Cartoum, situé près de la jonction du Nil-Blanc et du Nil-Bleu (Bahar-el-Abiad, Bahar-el-Azrak) : cette ville de fraîche date a été bâtie par les Turcs depuis la conquête du Sennâr par Mohammed-Ali. Les marchands abyssiniens transportent leurs bagages à dos de mulet ou de chameau; la mortalité des esclaves est très grande, surtout dans les pays sujets à la petite-vérole.

En Abyssinie, le climat est pur, la nourriture est saine et abondante, et les esclaves, qui vivent

avec leurs maîtres comme les *enfants de la maison*, n'ont guère à souffrir de leur condition, au milieu d'un peuple dont les mœurs et les usages diffèrent peu de ceux des Galla; mais, dès que ces malheureux, arrachés du sein de leurs familles, sont vendus hors de l'Abyssinie, leur destinée devient plus sombre; les jellabs nubiens qui les achètent pour les revendre le lendemain n'ont pour eux aucune affection et les traitent plus durement encore que leurs troupeaux de vaches ou de brebis: en voyage, ils les entassent dans des barques étroites et malpropres, et lorsqu'ils sont malades et qu'on désespère de leur guérison, ils les jettent dans le Nil avant même qu'ils aient rendu le dernier soupir, et les crocodiles affamés saisissent leur proie encore chaude et palpitante.

Voici de quelle manière les commerçants se procurent l'or, le musc et les esclaves : tous les ans, une grande caravane composée des marchands de Gondar part de cette capitale, longe le lac Tana qu'elle laisse à l'ouest, et se grossit à Ifag d'une troupe de commerçants de Dérita, qui font ordinairement le voyage avec elle : d'Ifag, la caravane se dirige vers Derra, traverse Gojam et le Damot où elle est toujours respectée, malgré

les troubles qui agitent ces pays : parvenus à l'extrémité du Damot, les marchands, toujours réunis, passent le Nil à la nage, parcourent les pays de Bizamo, de Gouderou, de Gouma, de Naréa, de Caffa, et arrivent à Djinjiro : là, en échange du poivre, de la verroterie, des miroirs et des couteaux qu'ils apportent, ils reçoivent de l'or qu'on trouve du côté de l'ouest, du musc, de l'ivoire, des cornes de rhinocéros, de belles fourrures de tigre et de beaux esclaves galla. Les marchands n'ont jamais pu nous donner des renseignements précis sur les contrées qu'ils traversent pour se rendre à Djinjiro, et quelques musulmans de Choa, qui avaient visité ces pays en derviches, ne voulurent pas répondre à nos questions, parce que, disaient-ils, ils n'en avaient pas l'autorisation du Roi. Quelques Abyssiniens nous ont assuré que les Galla entretiennent des relations de commerce avec les peuples qui occupent le littoral de l'Océan.

On a débité un grand nombre de fables sur les manières dverses dont on fait le commerce des esclaves dans plusieurs parties de l'Afrique : il paraît que, dans certaines contrées et notamment du côté du Joliba, les mères elles-mêmes vendent leurs enfants; mais, dans les pays dont nous

parlons, le sentiment de la maternité est mieux développé, et, d'après le rapport des jellabs et même de tous les esclaves que nous avons interrogés, nous pouvons affirmer que les pères ou les mères ne vendent jamais leurs enfants. On fait surtout des esclaves en temps de guerre; après le pillage d'une ville, les soldats emmènent les habitants et les marchands mahométans viennent les leur acheter.

Il est aussi, en Abyssinie, un grand nombre de maraudeurs dont l'unique métier est de voler des enfants : ils se placent en embuscade dans les bois ou au voisinage des sources, et lorsque les jeunes filles vont faire leurs fagots ou puiser de l'eau, ils enlèvent les plus jolies, les prennent en croupe derrière leurs chevaux et s'éloignent à toute bride ; ils les livrent pour 1 ou 2 talaris à quelque marchand du pays, qui les revend aux caravanes abyssiniennes. Lorsqu'un père a une nombreuse famille et qu'il se trouve dans l'impossibilité de payer les impôts, le roi galla s'empare de l'un de ses enfants, qu'il vend au profit du Trésor. Les orphelins qui vivent sous la tutelle d'un oncle ou d'un parent plus éloigné sont quelquefois livrés à des jellabs pour une modique somme d'argent. La grande

caravane dont nous venons de parler reste dix mois et même un an en voyage.

Les commerçants de Choa et d'Ifat, au lieu de se rendre à Massaouah en partant d'Alio-Amba, vont directement à Zeyla, et, arrivés dans cette presqu'île, ceux d'entre eux qui ont le courage de s'embarquer se dirigent vers Aden ou Moka sur des navires appartenant aux Somoulis. Les caravanes chargées d'or et d'ivoire prennent quelquefois la route de Berbéra, et, chemin faisant, elles achètent de l'encens, de la myrrhe et de la gomme qu'elles vendent aux Arabes. M. Valentia, dans son voyage sur les côtes de la mer Rouge, parle beaucoup de ce port et de son commerce[1].

« L'Arabie, » dit-il, « tire de la foire de Berbéra ses provisions de beurre fondu et un grand nombre d'esclaves, de chameaux, de chevaux, de mulets et d'ânes, articles qui rapportent un moindre profit que celui que l'on fait sur les marchandises de l'Inde qui se donnent en retour. Plusieurs princes de l'intérieur du pays, et notamment le souverain de Hanim, qui réside à vingt journées de marche à l'ouest de Berbéra, font partir des caravanes chargées d'or et d'i-

[1] Valentia, tome III, p. 159-161 de la trad. franç.

voire, qui s'échangent contre ces marchandises. Il est à regretter que les Banians, par leur gain immodéré, nuisent autant qu'ils le font à la vente.

» Les Samaulies, » ajoute le lord, « ou les habitants de la côte qui s'étend depuis le cap Gardafui jusqu'au détroit de Bab-el-Mandel, et par les pays desquels les productions de l'intérieur de l'Afrique doivent passer pour parvenir en Arabie, ont été représentés par Bruce, et par d'autres écrivains, comme des sauvages avec lesquels il est dangereux d'entretenir des relations. L'injustice de cette accusation est suffisamment démontrée par l'étendue de leur commerce intérieur, par leurs grandes foires et les exportations considérables qu'ils font dans leurs propres vaisseaux. Un grand nombre d'entre eux vivent près de Moka, et s'y montrent fort paisibles.

» Les Samaulies ne sont ni nègres ni Arabes, ils ont la chevelure laineuse, quoique formant une infinité de pointes, mais ils n'ont pas le nez épaté. Leur physionomie n'est ni dure ni désagréable en aucune sorte. J'ai consulté d'honnêtes négociants de Moka et d'Aden sur la possibilité de pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique au retour des caravanes qui se rendent à Berbéra, et ils

sont tous convenus qu'en apprenant la langue du pays et en se conciliant l'amitié d'un chef des Samaulies, un Européen pourrait, sans aucun désagrément, faire le voyage en sûreté. Il serait mieux, cependant, qu'il se fît passer pour musulman, mais non pour Arabe; les Samaulies détestent les peuples de l'Arabie. Il est probable, je crois, qu'il se fait, à l'ouest de Hanim, un commerce par lequel il existe une communication avec les nations qui habitent aux environs des montagnes de Komri; si cela était, un voyageur pourrait à la fin arriver aux sources du Nil après être parti de Berbéra, c'est à dire du lieu le plus voisin de ces sources qui soit accessible aux Européens. »

Tout ce que ce voyageur nous dit de Berbéra s'accorde parfaitement avec les renseignements que nous avons pris à Choa ; mais, si les Somoulis se montrent doux et sociables hors de leur pays, ils sont cruels et intraitables dans leurs foyers. Les caravanes ne redoutent pas moins les Somoulis que les habitants d'Adal et de Hurrurgué, et, du reste, M. Valentia se réfute lui-même dans le passage suivant : « Quelques vaisseaux de la Compagnie des Indes firent naufrage entre le mont Felles et Zeyla; le chef des Sa-

maulies confisqua leurs biens, mais il sauva la vie à toutes les personnes des équipages. » Cette violation du droit des gens n'est pas faite pour inspirer une grande confiance à ceux qui voudraient s'engager au milieu d'un semblable peuple.

Nous avons déjà parlé des dangers qu'on avait à courir sur la route qui conduit d'Ankober à l'Océan, et nous ajouterons que, dans ces derniers temps, un marchand égyptien, venu de Gondar à Choa, reçut une mission commerciale de Sahlé-Sellassi, qui lui confia un grand nombre de bêtes de somme chargées des denrées les plus précieuses de son pays. L'Égyptien prit la route de Zeyla ; mais, arrivé sur les bords du Haouach, il fut égorgé par les habitants d'Adal, qui lui enlevèrent ses richesses, quoiqu'il fût sous la protection du roi de Choa dont ces peuplades sont tributaires.

Nous n'avons jamais entendu parler du pays que lord Valentia nomme Hanim : d'après les renseignements qu'il a lui-même fournis, nous croyons que ce voyageur a voulu désigner le royaume de Choa, qui se trouve, en effet, à vingt jours de marche à l'ouest de Zeyla, et les montagnes de Komri sont celles de Kamar ou de la Lune. Les

marchands qui se réunissent à Alio-Amba pour se rendre en caravane à la mer arrivent de Bocham par Cambat et Guragué. Bochâm et Djinjiro, fréquentés par les commerçants de Gondar, sont limitrophes.

Quoique nous ayons accablé de questions tous les marchands voyageurs et derviches que nous avons rencontrés, personne n'a pu nous fournir des données satisfaisantes sur la position des sources du Nil-Blanc. Il paraît, néanmoins, que les peuples qui habitent les environs de ces sources mystérieuses sont des noirs qui ont une nationalité particulière, et il ne serait pas étonnant qu'il y eût de grands rapports entre eux et les tribus maures qui se trouvent sur les rives du Joliba [1].

Nous venons de voir que c'est surtout à l'est et à l'ouest qu'a lieu le commerce d'importation; mais c'est du côté du sud, principalement, que viennent ces produits précieux dont la vente permet aux Abyssiniens d'acheter les marchan-

[1] « Il est difficile d'établir quelle extension ces peuplades (les tribus maures) ont prise sur le continent africain. Il y a des raisons pour croire que leur domination de l'ouest à l'est forme une ligne étroite depuis l'embouchure du Sénégal (sur la rive nord du fleuve) jusqu'aux confins de l'Abyssinie. C'est une race d'hommes subtile et perfide, qui saisit chaque occasion de piller et de tromper les crédules et confiants nègres. » Mungo-Park, 138.

dises des Indes, de l'Égypte, de l'Arabie et de l'Europe. Néanmoins l'Abyssinie donne beaucoup plus qu'elle ne reçoit.

Le commerce intérieur de cette contrée est peu florissant. Le pays d'Amhara et surtout les provinces de Béghemder et de Gojam fournissent au Tigré des toiles fines, des chevaux, des bœufs, des fourrures, du café et des peaux tannées; en revanche, le Tigré envoie à ces pays le sel gemme et les toiles grossières qui servent de monnaies. Le miel et les beaux troupeaux viennent surtout du pays des Agous dont le commerce s'étend jusqu'à Gondar. L'Oualkaït fournit du fer aux diverses provinces d'Abyssinie; le Sémén échange son orge contre les blés d'Ouagara. On tire le bois de construction de Gorgora, situé sur le bord du lac Tana. Carroda, Ifag et Dérita donnent beaucoup de vin; Gondar et Adoua envoient des armes de tous côtés; les Galla font le commerce des boucliers d'hippopotame et des cornes de bœufs sanga, et on leur fournit des mulets dont leur pays est dépourvu.

Lorsque le Tigré, riche et puissant, luttait avec succès contre l'Amhara, il gardait pour son compte les marchandises que les commerçants apportaient de Massaouah, et les contrées si-

tuées au delà du Tacazé ne recevaient que ce que les Tigréens avaient refusé; mais, depuis la défaite de Sabagadis, par Oubi et Marié, cette province, continuellement en proie à la guerre, a beaucoup perdu de son importance. Les districts de Séraoué et de Hamacèn, qui ont fait leur soumission à Oubi, n'ont pas à craindre les rapines de ses soldats; ils envoient des céréales à Massaouah, et ce commerce leur donne des bénéfices considérables.

Lorsqu'on sait tout ce que l'Abyssinie renferme de riches productions et qu'on voit l'état d'enfance dans lequel se trouve encore son commerce, on déplore l'inactivité de nos gouvernements, qui pourraient se procurer à vil prix des marchandises, des denrées de haute valeur en donnant en échange les produits de notre industrie dont nous sommes souvent embarrassés, et qui sont si avidement recherchés par les Abyssiniens. Aujourd'hui, il est vrai, les commerçants qui voudraient entrer en Éthiopie auraient de grands obstacles à surmonter, mais il ne serait pas impossible aux Européens d'aplanir les voies en peu de temps : il serait facile, par exemple, d'établir des comptoirs sur le littoral de la mer Rouge, et les Choho, si justement redoutés des

caravanes, cesseraient de les piller lorsqu'on les aurait intéressés au commerce, en faisant payer des droits de douane aux marchands qui passeraient sur leur territoire, et il suffirait de l'apparition d'un bâtiment de guerre qui viendrait croiser dans le golfe Arabique pour intimider ces peuplades et les contenir dans les bornes de la justice. D'ailleurs, le chef du Tigré, qui ne serait pas fâché d'entrer en relation avec une puissance européenne, pourrait facilement réduire par la force des armes ces tribus désunies, si elles refusaient de protéger les commerçants. Oubi s'est avancé sans aucun obstacle jusqu'à la baie d'Amphila, et, comme il nous l'a dit lui-même, il aurait pu facilement asseoir sa puissance sur cette partie du Dankali, s'il avait cru en retirer quelque profit ; mais les terrains qui avoisinent la mer sont peu productifs, et ce prince ne consentirait à s'établir définitivement sur les côtes que dans l'espoir d'entrer, par ce moyen, en communication avec les Indes et l'Europe.

Oubi aurait pu aussi arriver à Massaouah par Halaï, mais il a été arrêté par des considérations politiques : cerné à l'est, à l'ouest et même vers le nord par les troupes de Mohammed-Ali dont

il redoute la puissance, ou bien craint de lui donner des sujets de mécontentement qui pourraient servir de prétexte à une invasion musulmane; mais si l'Europe promettait son assistance aux rois d'Abyssinie dans le cas où on les menacerait d'envahir leur pays, ils se montreraient disposés à maintenir dans le devoir les populations soumises au naïb d'Arkéko.

Une fois les voies assurées, les produits de l'intérieur afflueraient vers Massaouah et Amphila, où il serait facile aux Européens de venir les acheter : on pourrait retirer de l'Abyssinie une grande quantité de cire ou de suif, dont les naturels connaissent à peine l'utilité. Dans l'intérieur, les plus beaux cuirs de bœufs ne se vendent pas au dessus de 50 centimes : le café, l'or, le musc, l'ivoire sont à un prix excessivement modéré et promettraient des bénéfices immenses aux Européens qui voudraient en faire le commerce. L'Abyssinie renferme d'ailleurs des trésors enfouis que des hommes habiles sauraient bien déterrer : en passant à Massaouah, nous avons donné la liste des objets à importer dans cette contrée.

Les marchés sont très répandus en Abyssinie, il est peu de villages qui n'aient les leurs : les

marchands se réunissent ordinairement à une certaine distance des maisons, dans un lieu plat où l'on remarque des rangées de pierres qui servent de siége aux Abyssiniens. Il est inutile de répéter encore que les monnaies courantes sont les toiles, les sels et les talaris.

On recherche surtout les toiles dans le Tigré, et les sels dans les pays situés au delà du Tacazé; mais les talaris sont généralement bien reçus partout : néanmoins, à Gojam, on préfère les toiles et les sels.

L'inégalité des morceaux de sel et la différence de poids excitent quelquefois des contestations interminables; il en est de même pour les toiles, qui varient souvent de longueur ou de qualité.

Pour que les pièces d'argent passent sans difficulté, il faut aussi qu'elles réunissent certaines conditions sans lesquelles elles perdent beaucoup de leur valeur; les piastres d'Espagne ne seraient pas acceptées en Abyssinie : les talaris à l'effigie de Marie-Thérèse ont seuls cours dans ce pays; il faut que les sept points du diadème de la reine soient bien marqués, ainsi que ceux de l'agrafe; et les deux lettres S F qui se trouvent au dessous du buste doivent aussi être parfaitement frappées : si les points ou les lettres viennent à manquer, le

talari est refusé dans plusieurs marchés ; mais les commerçants de Gondar, qui fréquentent Massaouah et le Sennâr, acceptent les pièces *imparfaites* à 10, 20 et 30 pour cent de perte pour celui qui les présente, et ils les échangent ensuite dans leurs voyages.

Les rois d'Abyssinie, moins ignorants que leurs sujets, ont souvent ordonné aux marchands d'accepter toutes sortes de talaris, mais ceux-ci ont toujours refusé d'y consentir, et le commerce en a souffert. Les habitants de Choa sont moins scrupuleux, les piastres d'Espagne sont même reçues : comme dans ce pays, la plupart des pièces sont destinées à être fondues, il importe peu qu'elles soient frappées au coin d'un homme ou d'une femme, qu'elles aient ou non des lettres et des points bien marqués.

Voici maintenant le prix de certaines marchandises en Abyssinie :

	sels.	fr.	c.
Une toile de marché (chamma),	10	2	50
Une *id.* avec une bande bleue ordinaire,	30	7	50
Une *id.* avec une bande rouge,	80	20	»
Une *id.* avec une bande de soie (morgaf),	200	50	»
Une *id.* de Choa, avec des bandes de soie,	400	100	»
Une chemise brodée en soie,	150	37	50
Un caleçon brodé en soie,	80	20	»
Un sabre étranger,	40	10	»

	Sels.	fr.	c.
Un sabre du pays (guoradé),	10	2	50
Une lance,	6	1	50
Un fusil ordinaire [1],	120	30	»
Une peau de bœuf verte,	2	»	50
Une id. tannée [2],	20	5	»
Une peau de mouton fraîche,	1	»	25
Une id. préparée pour palatine. Les plus belles qualités,	40	10	»
Une autre (sillicha),	8	2	»
Une peau de lion,	100	25	»
Une id. de tigre,	80	20	»
Une selle ordinaire,	20	5	»
Un bœuf pour la boucherie [3],	20	5	»
Un mouton [4],	4	1	»
Une chèvre,	3	»	75
Cent poules [5],	20	5	»
Un brassard,	160	40	»
Un bouclier,	60	12	50
Colliers des mules en cuivre,	40	10	»
L'or à Gondar (once) [6],	180	45	»

[1] Ces fusils sont presque toujours vieux et de mauvaise qualité. Oubi n'aimait pas les fusils à piston; mais les fils de Sabagadis les prisaient beaucoup et les payaient jusqu'à 300 francs.

[2] Avec une peau tannée on achète un bœuf.

[3] Dans le Tigré, un bœuf se vend 2 et quelquefois même 3 talaris; mais à Gojam une vache laitière, avec son veau, ne s'élève pas à plus de 4 francs.

[4] Pour 5 francs, nous achetions souvent, dans quelques provinces, huit chevreaux ou huit petits moutons.

[5] Dans Ouagara, on trouve communément cent soixante poules pour 5 francs.

[6] Dans le pays des Agous, l'once d'or se vend 6 talaris, dans le Seméen 9, dans le Tigré 10 et 11, à Massaouah 12.

	Sels.	fr.	c.
Sel à Gondar, pour un talari [1],	20	5	»
Cire jaune (la livre),	»	»	8
Une peau de mouton, maroquin écarlate du Caire,	40	10	»
Toiles bleues de l'Inde (deux),	20	5	»
Un pistolet d'arçon à la turque, vieux,	40	10	»

Le prix des couteaux, des ciseaux, rasoirs, aiguilles, haches, nattes, etc., ne peut être évalué d'une manière certaine : les Abyssiniens achètent ces objets avec du grain.

Les prix que nous venons de donner ont été établis d'après le tarif de Gondar et peuvent servir de terme moyen. Dans le Tigré, tout se vend beaucoup plus cher, tandis que les denrées ont beaucoup moins de valeur dans les pays situés au sud de la capitale.

[1] Dans le voisinage des mines, on en a souvent quarante tablettes pour un talari.

V.

SOMMAIRE.

Des caravanes.—Luxe des Asiatiques en voyage.—Temps de repos pour les commerçants. — Époque des voyages. — Les bêtes de somme. — Le chameau est surtout recherché dans les pays sablonneux. — Les baudets en Abyssinie.— Heure de départ pour les caravanes.—Corvées des domestiques.—Leur résignation.— Passages difficiles.—Division des travaux aux stations.—Précautions prises par les caravanes. —Manière de conserver le feu.— Observation faite par Alvarez. — Lenteur des caravanes. — Les douaniers.—Leurs exactions. —Caravanes de l'intérieur. —Distribution du sel gemme.—Pélerinage dans l'antiquité. —Noms des principaux marchés fréquentés par les commerçants d'Abyssinie.

CHAPITRE V.

Après avoir parlé de l'industrie et du commerce des Abyssiniens, nous devons ajouter quelques détails sur la manière dont ils effectuent le transport des marchandises. Cette question est intimement liée à celles que nous venons d'examiner et doit compléter ce que nous avons à dire sous ce rapport.

Les caravanes d'Abyssinie n'étalent pas le luxe et la richesse des caravanes persanes ou de celles qui, partant de Bagdad, du Caire ou de Constantinople, se rendent à la Mecke pour le pélerinage : en Asie seulement, on admire ces longues files de chameaux parés d'ornements soyeux et qui occupent ensemble l'espace de plusieurs lieues. Les caravanes abyssiniennes purement commerciales se ressentent de leur caractère essentiellement spéculateur : on ne les distingue pas de loin aux teintes brillantes de leurs couleurs, on n'entend pas les sons bruyants du tam-tam ; on n'aperçoit autour d'elles que le nuage de poussière soulevé par la marche pesante des animaux.

A l'époque des pluies, lorsque le sol est boueux et les rivières grossies par les eaux qui en rendent le passage impossible ou du moins très dangereux, l'activité des négociants se concentre sur une étendue de pays peu considérable. L'Abyssinie est divisée par des courants d'eau profonds ou impétueux, et, pendant toute la durée des pluies périodiques, chaque province est obligée de se suffire à elle-même, parce qu'alors toutes ses communications se trouvent interrompues. A cette époque, les Abyssiniens vivent en paix et

jouissent d'une tranquillité fort rare dans la belle saison.

Mais, lorsque l'atmosphère a repris sa sérénité et que les eaux, écoulées vers les mers, ont rendu le passage des fleuves et des rivières praticable, les marchands abandonnent leurs chaumière ; pleins d'une nouvelle ardeur, ils se répandent par troupes dans les diverses provinces de l'Abyssinie, et le commerce reprend tout son essor.

Dans le même temps, les guerriers recommencèrent aussi leurs courses. Dans un pays où la force est encore considérée comme un droit, la guerre est un métier, une industrie ; et tandis que les négociants cherchent à s'enrichir par des moyens pacifiques, les soldats vont arracher aux malheureux paysans le fruit de leur labeur.

Lorsqu'un riche commerçant, établi dans l'un des principaux centres de commerce de l'Abyssinie, se dispose à partir pour un long voyage, il a toujours soin d'annoncer son séjour quelque temps à l'avance, et les petits négociants qui désirent commercer sous son patronage se hâtent de faire leurs préparatifs, et au jour convenu, ils se rendent, avec leurs marchandises, dans un lieu désigné par le chef de la caravane.

Celui-ci devient alors le protecteur de la troupe :

il fixe les heures de départ et choisit les lieux de station, il prend des guides chez les gouverneurs lorsque les chemins ne sont pas bien connus, et, en temps de guerre, il demande des hommes de confiance qui doivent protéger la caravane : il se charge aussi d'acquitter les droits de douane pour tous, et il est ensuite remboursé, et même indemnisé de ses peines.

Les bêtes de somme employées pour le transport des marchandises diffèrent selon la nature des pays qu'on doit traverser et la fortune du négociant. Ceux qui possèdent de grandes richesses chargent leurs bagages sur des mulets que leur force et leur sobriété rendent surtout précieux dans les contrées montagneuses : dans quelques provinces, on se sert de taureaux qui, dans les passages difficiles et escarpés, font preuve d'une adresse extraordinaire.

Dans les pays sablonneux ; de Massaouah au Taranta, de Ras-el-Fil au Sennâr et d'Alio-Amba à Zeyla, on préfère les chameaux. En général, les Abyssiniens ménagent beaucoup leurs chevaux ; ils ne s'en servent jamais pour les transports et ne les montent guère que dans les plaines : les Galla, au contraire, leur imposent de rudes corvées. Les Abyssiniens croiraient se déshonorer

en se servant de baudets comme de monture[1], et ces animaux transportent à eux seuls les trois quarts des denrées du pays : il n'est pas un point sur le globe où les ânes soient plus maltraités qu'en Abyssinie.

Il est rare qu'une *kafla*[2] parte avant le lever du soleil. Une heure environ après l'aurore, chacun commence à charger ses bêtes de somme ; les marchandises sont ordinairement enfermées dans des outres : on place les fardeaux sur l'épine dorsale des animaux et l'on ne peut les laisser retomber sur leurs flancs à cause des arbres et des rochers qui obstruent les sentiers ; on les fixe au moyen de courroies serrées avec tant de violence, que le ventre des mules ou des baudets en conserve toujours l'empreinte : après plusieurs jours de marche, leur dos ne forme plus qu'une large plaie, et les maîtres impitoyables continuent à se servir de ces animaux, jusqu'à ce qu'ils tombent morts de fatigue et de douleur. En route, les bêtes de somme sont libres, les marchands les poussent devant eux avec leur bâton ou leur lance ; dans les lieux unis et découverts, elles

[1] En Abyssinie, les malades ou les blessés peuvent seuls monter sur un âne, sans se couvrir de ridicule.

[2] Caravane. Ce mot est très répandu en Afrique et il a partout la même signification.

marchent par groupes, et dans les passages difficiles, elles vont les unes à la suite des autres.

Les Abyssiniens font porter à leurs domestiques des fardeaux très pesants : ceux-ci aiment mieux courir et se reposer de distance en distance que de fournir une course continue. Les esclaves sont assujettis aux mêmes corvées, mais ils sont moins surchargés que les domestiques, parce que les jellabs ont grand intérêt à les ménager. Si un homme libre meurt en route, le marchand n'éprouve aucune perte.

Les Abyssiniens condamnés à ce travail pénible s'y soumettent avec résignation et ne rêvent pas de meilleur avenir : dans les passages difficiles, on les voit, couverts de sueur et haletants de fatigue, lutter entre eux de force et d'agilité ; ils chantent pour s'exciter à gravir une montagne escarpée, et, parvenus à la cime, ils se réjouissent comme s'ils venaient de remporter une victoire. Dans les descentes les plus longues et les plus roides, ils partent du sommet en courant et arrivent dans les profondeurs des vallées, sans être arrêtés un instant par les ronces et les pierres qui couvrent les sentiers.

Les rivières ne retardent pas seules la marche des caravanes, l'ascension et la descente des mon-

tagnes sont accablantes pour les bêtes de somme : les passages les plus redoutés sont ceux du Selki et du Lamalmon, dans le Sémén, et du Taranta entre le Tigré et le Samhar. Les vallées du Nil-Bleu, du Bachilo et de Guéché présentent aussi de grandes difficultés. En Abyssinie, on ne s'inquiète nullement d'améliorer les routes; néanmoins, lorsqu'un roi se dispose à entrer en campagne avec son armée, il fait arracher les arbres sur les chemins qu'il doit suivre.

Lorsque la kafla est parvenue à la station, les mulets que l'on délivre aussitôt de leurs fardeaux sont conduits au milieu des pâturages, et paissent sous la surveillance des enfants ou des vieillards qui se trouvent dans la caravane; quelques jeunes hommes sont chargés d'aller couper le fourrage qu'on donne aux bêtes de somme pendant la nuit, tandis que d'autres rassemblent les marchandises sur un seul point et les placent sur de grosses pierres pour les garantir de l'humidité du sol : on fait pour le chef de la kafla une espèce de niche qui lui sert d'abri le jour comme la nuit; les femmes pétrissent le pain, préparent le repas, et les domestiques font pour leurs maîtres le café, que les marchands, en général, aiment avec passion.

Dans les stations, les habitants des villages voisins viennent vendre ou échanger leurs denrées, et ils apportent de grands gombos de bière qu'ils vendent à raison d'un centime le breulli.

Au coucher du soleil, les animaux qu'on a ramenés des pâturages sont attachés en cercle avec une courroie fixée à un piquet enfoncé dans la terre : on place le fourrage au milieu, et on allume tout autour de grands feux pour éloigner les bêtes féroces, d'autant plus redoutables, qu'on stationne ordinairement auprès des sources dans les lieux solitaires.

Malgré la juste frayeur qui s'empare des Abyssiniens pendant la nuit, les voleurs s'approchent quelquefois des caravanes à la faveur des ténèbres et cherchent à dérober les marchandises : aussi, après le crépuscule, les domestiques qui se trouvent dans les caravanes sont dans l'habitude de pousser de grands cris et de lancer des pierres avec une fronde : ce manége se renouvelle de demi-heure en demi-heure jusqu'à ce que le jour paraisse.

Lorsque le hasard nous faisait rencontrer une caravane et que nous étions obligés de stationner avec elle, nous établissions notre camp à l'écart, et, au commencement de la nuit, le chef de la

kaffla ne manquait jamais de nous envoyer une députation pour nous engager à nous rapprocher de lui, afin, disait-il, de nous mettre à l'abri des bêtes féroces, des voleurs et des farfadets.

Dans les lieux qu'on choisit pour station, on trouve souvent des pierres qui servent à moudre la farine, et du feu recouvert de cendre : quelquefois un homme de la troupe porte avec lui une bouse sèche embrasée; comme elle se consume très lentement, on conserve le feu plusieurs heures. Lorsque le terrain est nu et découvert, les hommes de la caravane se construisent quelquefois des huttes très élégantes avec des branches entrelacées : les Abyssiniens campent toujours sur une élévation.

Alvarez a été frappé de ce fait : « Étant par» venus, « dit-il, » au lieu de Monadelli, qui est
» habité par les Maures, pacifiques tributaires du
» Prêtre-Jan, nous allâmes sur quelques belles
» fontaines, dont le cours était ombragé de quel» ques arbres très grands, pour autant que nos
» conducteurs ne savent ce que c'est que l'ombre,
» ni du plaisir que l'on reçoit par le doux mur» mure et la fraîcheur des claires et belles eaux,
» sinon de se parquer et ranger toujours aux lieux

» hauts, où ils savent que le soleil bat plus fort et » que les vents découvrent [1]. »

Les commerçants ne se rendent pas directement à leur destination : ils s'arrêtent souvent en route pour vendre leurs marchandises ou opérer des échanges; quelquefois ils assistent aux foires ou aux marchés qui se trouvent sur leur passage, et leur manière d'aller est ennuyeuse pour les voyageurs qui cheminent avec eux. Les caravanes sont, en outre, arrêtées aux frontières de chaque province par les douaniers du gouvernement.

On perçoit les droits en se réglant sur la quantité des charges d'hommes ou d'animaux, sans avoir égard à la nature des marchandises : cet usage semblerait devoir prévenir les contestations ; mais la cupidité des douaniers et l'avarice des négociants sont cause d'une foule de querelles qui ne se terminent souvent que par l'intervention du roi, dont la résidence est quelquefois très éloignée.

Ceux qui afferment les douanes sont ordinairement des musulmans qui détestent les chrétiens et ne laissent passer aucune occasion de les tourmenter. Dans ces derniers temps, surtout, leurs exactions ont été révoltantes, principale-

[1] Alvarez, *Description de l'Éthiopie*, page 439.

ment à Adoua. Les marchands furent obligés de repousser par la force les agents des douaniers, et ceux-ci, trop faibles pour résister, diminuèrent les prix du tarif.

Outre les caravanes commandées par de simples particuliers, il en est d'autres que les princes envoient eux-mêmes à l'extérieur, et qui portent, en général, de l'or et de l'ivoire. Les chefs de ces kaflas retournent dans leur pays avec la valeur des produits qui leur sont confiés, partie en marchandises, partie en argent monnayé. Les gouverneurs des provinces qu'ils traversent sont obligés de les défrayer eux et leur suite, et lorsque les mulets sont insuffisants pour le transport du bagage, ils sont remplacés par des paysans.

Il a été question, dans le chapitre précédent, des négociants qui s'aventurent au delà de l'Abyssinie : la caravane de Gondar, qui commerce dans l'intérieur, se dirige vers Choa par Béghemder et le pays des Galla-Ouello, ou par Gojam et le territoire des Galla-Boréna. Celle qui part du pays des Damot-Agous traverse le Damot, Gojam, et arrive à Gondar : une troisième se rend chez les Changalla pour acheter de l'or; mais elle est composée d'un très petit nombre de marchands. Les kaflas qui distribuent le sel gemme sont

répandues dans toutes les parties du royaume: quelques unes se bornent à trafiquer entre la ville d'Antalo, le Lasta et le pays des Ejjous-Galla.

Il est encore une multitude de caravanes de second ordre qui font le commerce de province à province, de discrict à district. Lorsqu'un pays a été ravagé par une armée, les habitants se rendent en foule chez leurs voisins pour acheter des céréales, et les routes sont alors inondées.

Jadis une grande caravane partait tous les ans pour aller visiter le saint sépulcre à Jérusalem : elle était composée d'un millier de personnes, prêtres, diacres, laïques; on y remarquait même quelques diaconesses. Les pélerins partaient de Hamacèn et arrivaient au Caire par Saouakim et Kosséir; les Bicharri leur fournissaient des vivres, d'après un traité conclu avec les rois d'Abyssinie; mais, sous le règne de Sélim III, cette caravane fut attaquée et dispersée dans le désert, où elle périt de faim et de soif, et, au commencement du XVI[e] siècle, elle fut exterminée par les musulmans de Hamacèn, qui ne voyaient pas avec plaisir l'alliance contractée entre les Portugais et les Abyssiniens. Depuis lors, cette caravane n'a plus été reconstituée; les

pélerins vont à Jérusalem isolément, et leur nombre diminue tous les jours.

Voici les noms des principaux marchés fréquentés par les caravanes dans l'intérieur de l'Abyssinie

Tigré.	Dagassonné,	Lundi.
	Adoua,	Samedi.
Ouagara. . . .	Daouarik,	Mercredi.
	Doougua,	Jeudi.
	Chambelgué,	Mardi.
Tchelga. . . .	Gondar,	Tous les jours.
Béghemder. .	Dérita,	Lundi.
	Dévra-Tabour,	Lundi.
Galla-Ouello.	Malec-Sanka,	Lundi.
	Bousso,	Mardi.
	Ellada,	Lundi.
	Guéché,	Jeudi.
Mara-Etié.. .	Garda,	Samedi.
Derra.	Derra,	Mardi.
Galla-Boréna.	Beïa,	Samedi.
Sémén.	Guébia-Douro,	Samedi.
Siré.	Adde-Daga-Chakha,	Samedi.

VI.

SOMMAIRE.

Adoua a changé d'aspect. — Soumission des fils de Sabagadis. — Oubi les accueille dignement. — Bonté des missionnaires à notre égard. — Bruit qui avait couru sur notre compte. — Une nouvelle démentie. — Conduite d'Oubi. — M. Coffin n'est plus à Dévra-Damô. — Paroles d'un croyant à Adoua. — M. Dussap, médecin français. — Un long dialogue entre M. Gobat et un prêtre abyssinien. — Œuvre des missionnaires. — Sangsues. — Le gouverneur d'Adoua est eunuque. — Une exécution publique. — Appréciation du christianisme relativement à l'esclavage. — Préparatifs de départ. — Nous contractons une nouvelle dette. — Liste des saints les plus vénérés en Abyssinie.

CHAPITRE VI.

Comme Dévra-Tabour et Axoum, Adoua avait changé de physionomie. Ce n'était plus cette ville animée, avec ses agitations et ses terreurs; ses habitants avaient repris quelque confiance et vivaient tranquillement dans leurs foyers : Oubi avait ramené ses troupes dans le Sémén ; et à l'abri, du

moins pour quelque temps, des vexations d'une soldatesque ennemie, les Tigréens commençaient à respirer et profitaient de la paix pour réparer leurs pertes immenses. Les fils de Sabagadis, fatigués de lutter contre leur redoutable ennemi, étaient venus faire leur soumission et avaient reconnu la suzeraineté du prince du Sémén qui leur avait confié le gouvernement d'une partie du Tigré.

C'était à *Maï-Ségamm*, dans le voisinage de Mariam-Chaouïtou, que les fils de Sabagadis avaient reconnu l'autorité d'Oubi : ils s'étaient présentés devant lui dans l'attitude des suppliants, les épaules nues et une pierre sur la tête : le vainqueur, par égard pour leur rang élevé, les avait accueillis comme des amis, et, sentant qu'il lui serait difficile de s'établir solidement dans le Tigré sans le concours bienveillant des princes vaincus, en rusé diplomate, il les avait maintenus au pouvoir.

Les missionnaires protestants, MM. Gobat et Isemberg, nous avaient revus avec une joie sincère : nous reçûmes chez eux un accueil dont nous garderons toujours le souvenir ; nous étions l'objet des attentions, des prévenances les plus délicates de la part de ces prêtres et de leurs épou-

ses qui semblaient vouloir nous faire oublier nos privations et nos longues fatigues : jamais hospitalité abyssinienne n'égala celle qu'on nous donna dans Adoua ; on nous traitait avec cette bonté qu'on ne trouve qu'en Europe, et les soins qu'on nous prodiguait nous touchèrent d'autant plus que, depuis longtemps, nous en avions perdu la douce habitude. Notre reconnaissance ramenera souvent notre pensée vers Adoua comme vers un port ami, où nous avons été accueillis après de fréquentes tempêtes.

Pendant que nous visitions les royaumes de Choa et d'Ifat, le bruit courait à Adoua que nous avions été retenus prisonniers par Ras-Ali, et M. Gobat, qui nous portait le plus vif intérêt, se disposait à envoyer un domestique dans le Sémén pour prier Oubi d'intercéder pour nous auprès du Ras. Lorsque nous arrivâmes à Adoua, le messager devait partir sous peu de jours.

L'un des Turcs qui étaient arrivés à Ankober, pendant notre séjour dans cette capitale, nous avait annoncé qu'Oubi, désirant s'assurer de la fidélité de plusieurs chefs du Tigré, s'était renfermé quelque temps dans sa demeure et avait fait répandre la nouvelle de sa mort ; quelques-uns, dupes de ce stratagème, s'étaient ouverte-

ment déclarés contre le vainqueur qui les avait exilés; mais ce fait, qui est néanmoins dans les mœurs abyssiniennes, avait été démenti. Dans les derniers temps, Oubi avait traité les Tigréens avec beaucoup de douceur, et il avait tâché de faire oublier sa conduite passée par sa modération et sa clémence. Le douanier d'Adoua était le seul qui eût à se plaindre de ce prince : le bacha Zeinou était, comme on le sait, musulman, et Oubi l'avait obligé de fournir à l'armurier Joannes les talaris nécessaires pour faire une croix d'argent destinée à figurer dans l'une des églises d'Adoua : demander une grosse somme à un mahométan pour subvenir aux frais du culte chrétien était un acte tyrannique; mais le douanier était haï de tout le monde, et chacun avait applaudi à cette injustice.

Lorsque le gouverneur du Sémén fut rentré à Enchetcab, l'Anglais Coffin abandonna le pic inaccessible de Dévra-Damô, et les fils de Sabagadis le nommèrent choum d'un village dans le district de Temben. On assurait qu'il était décidé à passer le reste de ses jours en Abyssinie.

A Choa, Sahlé-Sellassi nous avait prêté un Ancien-Testament écrit en grec; Lic-Iatsko

avait exhumé pour nous de sa bibliothèque poudreuse un évangile en latin ; à Adoua, nous lûmes pour la première fois les *Paroles d'un croyant* de M. de la Mennais : la lecture de cet opuscule célèbre, dans lequel l'auteur plaide avec tant d'énergie la cause du peuple, nous impressionna vivement au milieu d'une contrée à demi sauvage, où nous n'espérions guère rencontrer un semblable chef-d'œuvre. Les missionnaires l'avaient apporté d'Égypte.

Quoiqu'il soit très difficile d'établir des relations entre l'Abyssinie et les pays extérieurs, néanmoins nos hôtes recevaient de temps en temps, par l'entremise des agents consulaires anglais, de l'argent, des lettres et des journaux venus d'Europe. Nous apprîmes à Adoua que la peste avait exercé d'horribles ravages au Caire, et l'on nous annonça que M. Dussap et sa fille, que nous avions connus durant notre séjour en Égypte, étaient morts victimes de cet épouvantable fléau. M. Dussap était venu en Égypte avec l'armée française : séduit par le climat d'Orient, il n'avait jamais pu consentir à retourner en France, et il exerçait la médecine au Caire; il avait laissé croître sa barbe qui traînait jusqu'à terre, et quelques Orientaux l'accusaient de s'en être fait un fétiche.

Lors de notre arrivée en Égypte, ce médecin nous accueillit avec bienveillance et nous témoigna une affection qui ne se démentit jamais : nous avions espéré le retrouver au Caire pour lui parler de l'Abyssinie qu'il aimait avec passion, quoiqu'il ne l'eût jamais visitée, ou plutôt parce qu'il ne l'avait jamais visitée, et la nouvelle de sa mort nous affligea profondément.

M. Gobat était toujours souffrant; il ignorait la nature de sa maladie, et les soins qu'on ne cessait de lui prodiguer étaient infructueux : il recevait de nombreuses visites, et plus d'une fois nous fûmes étonnés de l'intelligence dont quelques prêtres abyssiniens faisaient preuve dans les discussions théologiques ; mais le missionnaire nous assura (et nous n'eûmes pas de peine à le croire) que leurs réponses et leurs questions, dont nous avions lieu d'être surpris, n'étaient que des formules adoptées dans le pays depuis des siècles et qu'on répétait à satiété sans jamais en changer un seul mot.

Nous allons reproduire ici une conversation extraite du journal d'un séjour en Abyssinie, par Samuel Gobat[1]; nous pensons qu'elle ne sera pas sans intérêt pour nos lecteurs. Le mission-

[1] Pag. 225 et suiv.

naire accuse les Abyssiniens d'être tièdes dans leur foi.

HABÉTA-SÉLASSÉ[1], répondant à l'accusation : « Comment le prouvez-vous ?

MOI. (M. Gobat). » Je ne veux pas le prouver par les mauvaises œuvres des ignorants ; je veux le prouver par une partie de votre religion même. Dernièrement, pendant l'incendie, j'entendais partout des cris de saint Michel, saint George, abouna Técla-Haïmanout, et seulement ici et là un cri de « Seigneur-Dieu. » S'il y avait de la foi en Dieu, on l'invoquerait au jour de la détresse comme il le commande. (Ps. 55.)

HABÉTA-SÉLASSÉ. » Nous croyons que les saints intercèdent pour nous, et que, comme ils sont particulièrement aimés, il les exauce en notre faveur.

MOI. » Quand vous invoquez par exemple saint Michel, croyez-vous qu'il soit présent partout pour vous entendre et en supposant qu'il puisse vous aider ?

HABÉTA-SÉLASSÉ. » Il n'est pas présent partout, mais aussitôt qu'on l'invoque, il vient écouter.

MOI. » Quand des milliers de personnes l'in-

[1] Habéta-Sélassé est un diacre de Choa.

voquent en même temps, dans toutes les parties du monde, est-ce qu'il peut les entendre toutes?

Habéta-Sélassé. » Je ne sais que dire; non, car s'il les entendait toutes en même temps, il serait Dieu; mais Dieu le lui fait connaître, et il fait lui-même ce qu'on demande aux saints.

Moi. » C'est à dire, vous honorez les domestiques afin que le maître vous serve.

Habéta-Sélassé. » Non, mais Dieu a traité une alliance avec les saints, en sorte qu'il reçoit l'honneur qu'on leur rend comme si c'était pour lui-même, à cause de leur union avec lui.

Moi. » Vous n'avez aucune preuve de cela dans la parole de Dieu.

Habéta-Sélassé. » Jésus-Christ ne dit-il pas aux apôtres que tout le bien qu'on leur fera, il le considérera comme étant fait à lui-même.

Moi. » Oui, il dit la même chose du plus faible chrétien, du plus petit de ses frères; mais cela ne regarde que ceux qui sont sur la terre, car les saints qui sont dans le ciel n'ont pas besoin de nous. D'ailleurs il ne dit nulle part que celui qui invoque les créatures invoque par cela même le créateur; au contraire, saint Paul reproche aux hommes d'avoir, sous ce rapport, ravi au créateur l'honneur qui lui est dû, pour le donner à la créature.

HABÉTA-SÉLASSÉ. » Nous invoquons les saints parce que nous sommes pécheurs, souillés et, par conséquent, indignes de nous présenter devant Dieu. Les enfants d'Israël ne prièrent-ils pas Moïse de parler pour eux, afin que Dieu ne leur parlât pas directement ?

MOI. » Quels sont ceux qui prièrent ainsi Moïse, pour ne rien dire de la différence qu'il y a entre un homme présent et un esprit absent?

HABÉTA-SÉLASSÉ. » Les enfants d'Israël.

MOI. » Ceux dont les corps tombèrent morts dans le désert; et pourquoi ne purent-ils pas entrer dans la terre promise ? Qu'en dit saint Paul aux Hébreux ? (III, 19.)

HABÉTA-SÉLASSÉ. » A cause de leur incrédulité.

MOI. » Vous imitez donc les incrédules; n'est-ce pas là justement ce que je dis ?

HABÉTA-SÉLASSÉ. » Il est vrai ! si nous avions la foi, nous espérerions tout de Dieu. Cependant, quand un homme du commun peuple souhaite de se présenter devant un roi pour lui demander quelque faveur, ne convient-il pas qu'il se fasse présenter par un de ses favoris ?

MOI. » Oui; mais que concluez-vous de là ?

HABÉTA-SÉLASSÉ. » Nous croyons qu'il con-

vient aussi de nous faire recommander à Dieu par l'intercession des saints, et c'est pour cela que nous les prions.

Moi. » Votre argument paraît plausible au premier abord; il paraît même provenir de l'humilité, quoiqu'il ne provienne que de l'incrédulité, comme je vais vous le prouver. C'est aussi le principal argument des Francs et de toutes les sectes qui mettent leur confiance dans l'intercession des saints; c'est pourquoi je vous prie de m'écouter attentivement, et je vous prouverai que ce même argument vous montre que vous êtes incrédule et dépourvu de la connaissance de Dieu. D'abord, qui est-ce qui a besoin d'un domestique pour se faire présenter à un grand? c'est celui qui lui est étranger, qui ne le connaît point et qui n'en est pas connu; ensuite il en est ainsi chez les grands de ce monde, parce qu'ils sont renfermés dans leurs maisons, et que vous ne pouvez les approcher, ni vous faire entendre d'eux qu'en traversant les passages dont la garde est confiée à leurs domestiques. Il n'en est pas ainsi de Dieu; car il vous faut, pour ainsi dire, passer à côté de lui pour approcher des saints. Supposez, pour un moment, que le roi dont vous parlez soit ici, dans cette chambre, et qu'il vous

dise : « Mon cher ami, je ne vous veux aucun mal, je désire votre plus grand bien ; dites-moi tout ce que vous avez sur le cœur, tout ce qui vous peine, et j'accomplirai tous vos désirs ; adressez-vous librement à moi, je suis votre frère. » Si vous lui tournez le dos pour appeler un de ses domestiques ou même son favori et lui dire : « Seigneur, je vous prie d'intercéder pour moi auprès de votre maître ; » ce domestique lui-même ne deviendrait-il pas votre accusateur ? et son maître, loin de vous exaucer, ne vous accuserait-il pas de mépris pour sa parole et de la plus indigne incrédulité ?

Habéta-Sélassé. » J'en conviens.

Moi. » Eh bien ! vous vous jugez vous-même, car vous convenez que Dieu est présent partout, n'est-ce pas ?

Habéta-Sélassé. » Oui.

Moi. » Vous convenez aussi que les saints ne sont pas présents partout ?

Habéta-Sélassé. » Oui.

Moi. » Dieu nous dit dans sa parole « qu'il ne veut pas la mort du pécheur, mais sa conversion et sa vie. » Jésus est l'ami des pécheurs (Luc, xv), le frère des hommes (Héb. ii) ; il invite ceux qui sont travaillés et chargés à ve-

nir à lui, avec la promesse qu'il les soulagera et leur feratrouver le repos de leurs ames; et, pour que personne ne s'en croie exclu, il dit ailleurs : « Je ne jetterai point dehors celui qui viendra à moi. » (Jean, VI, 37.) Ce qui achève ici de vous condamner, c'est ce passage de saint Paul à Timothée : « Il y a un seul médiateur entre Dieu et les hommes, savoir Jésus-Christ homme. » (II, 5.)

HABÉTA-SÉLASSÉ. » Je n'avais jamais fait cette réflexion. Oui, j'avoue que l'invocation des saints est un manque de foi, et même un péché pour ceux qui sont plus éclairés; mais, quand on le fait par amour pour Dieu, cela n'est pas mauvais, car le point principal, c'est l'amour de Dieu.

MOI. » Je ne voulais vous prouver que votre incrédulité; mais, puisque vous m'y conduisez, je vous prouverai encore, et par la parole de Dieu et par l'expérience, que l'intercession des saints est un manque d'amour pour Dieu; car il nous dit en saint Jean : « Que celui qui l'aime garde sa parole. » (XIV, 23.) Or, sa parole nous invite à aller à Jésus, et à nous décharger de tous nos soucis sur lui, et non d'aller aux saints, parce que, nous dit-elle encore, « maudit est l'homme qui se confie en l'homme. » (Jér. XVII, 5.) L'expérience vous apprend aussi que lorsque

vous aimez quelqu'un, surtout quand vous êtes persuadé qu'il vous aime, ce n'est point avec ses domestiques que vous trouvez plaisir à avoir des conversations quand vous pouvez vous entretenir avec lui. Ce n'est point de ses serviteurs que vous attendrez du secours, c'est de lui-même.

HABÉTA-SÉLASSÉ. » Vous me réfutez sur tous les points. Je ne suis venu chez vous que pour vous voir et m'en retourner de suite, afin d'assister à la leçon qu'Alaca-Waldab donne dans ce moment. Il faut que je m'en aille; adieu. »

Comme on le sait, les livres dont on se sert en Abyssinie sont écrits en langue éthiopique, que les rois et quelques prêtres seulement comprennent encore: pour obvier à cet inconvénient, les ministres protestants ont apporté de Londres une collection de bibles et d'évangiles écrits avec les anciens caractères, mais en langue amharique, et ils les distribuent aux Abyssiniens les plus intelligents: les naturels du pays, habitués à ne pas comprendre ce qu'ils lisent, ne font pas attention que ces livres sont en amharique, et si l'on n'a eu soin de les prévenir, ils les parcourent d'un bout à l'autre sans en avoir compris une syllabe. Au marché d'Adoua, nous avons surpris quelques Tigréens qui vendaient pour de

modiques sommes les ouvrages que les missionnaires leur avaient donnés.

Dans les jardins d'Adoua, comme dans les cours qui entourent les maisons de Gondar, on remarque des grenadiers, des citronniers et même des pêchers; mais les Abyssiniens dédaignent les fruits; ils n'aiment que la viande, le cheuro et le miel ou plutôt l'hydromel. Le ruisseau d'Assa, comme la plupart des innombrables cours d'eau qui arrosent l'Abyssinie, recèle beaucoup de sangsues, que les naturels ne savent pas utiliser; ils s'en méfient lorsqu'ils vont se baigner sur les bords de leurs rivières.

Le gouverneur d'Adoua, encore à la fleur de l'âge, était eunuque: quelques années avant notre voyage en Abyssinie, ce choum faisait partie des troupes d'un grand personnage du Tigré. Durant une nuit ténébreuse, on entendit de grands cris et des bruits d'armes dans le village qu'il habitait alors: il se leva aussitôt pour aller s'informer par lui-même de la cause de ce tumulte; mais à peine fut-il hors de sa demeure, que plusieurs hommes vigoureux se précipitèrent sur lui, et, après l'avoir garrotté, le transportèrent dans une chaumière voisine, où il fut lâchement émasculé, malgré ses cris et ses supplications. On

ne put jamais découvrir les auteurs de cet horrible attentat; mais on soupçonna généralement le chef du village, qui nourrissait depuis longtemps une haine profonde contre la famille de sa malheureuse victime. Néanmoins, comme on manquait de preuves certaines, le crime demeura impuni.

Peu de jours après notre arrivée à Adoua, nous fûmes témoins d'une exécution publique : deux femmes chrétiennes vivaient d'un commerce odieux; elles attiraient chez elles de jeunes enfants et les livraient à des jellabs musulmans qui allaient les vendre à Massaouah ou en Arabie : leur infame conduite avait été dévoilée à la justice; et, lorsqu'on eut acquis la certitude de la culpabilité de ces femmes, les juges les condamnèrent à être pendues. Les pères des enfants qu'on avait enlevés conduisirent les deux victimes au pied d'un arbre immense qui s'élève dans la plaine d'Adoua; on attacha une corde à l'une des branches, on passa un nœud coulant au cou de l'une des femmes, et lorsqu'on l'eut élevée au dessus du sol, on la poussa rudement : elle s'agita longtemps en l'air, et l'on coupa ensuite la corde avec un sabre : la victime tomba lourdement à terre; elle était encore pleine de vie. On rattacha la corde à la branche, et

l'on balança de nouveau la pauvre femme, qui ne faisait pas entendre une seule plainte; on recommença plusieurs fois la même opération, et ce ne fut qu'à la cinquième que la patiente expira; ses parents emportèrent le cadavre et le déposèrent dans une fosse.

Après cette première exécution, on procéda à la seconde : on saisit la nouvelle victime qui avait assisté au supplice de sa compagne, et, après l'avoir suspendue à l'arbre qui servait de gibet, on la balança violemment jusqu'à sept fois, et à la septième fois elle retomba encore vivante. Lorsqu'un condamné a résisté à cette épreuve, les Abyssiniens prétendent que Dieu a voulu le sauver, et lorsque le ciel a fait grâce, ils ne doivent pas se montrer plus sévères que lui. La femme qui avait donc survécu fut absoute, et, d'après les lois du pays, elle se trouvait désormais à l'abri des atteintes de la justice; elle avait été pendue sept fois, les plaignants ne pouvaient rien exiger de plus. La victime, presque évanouie, fut déposée sur un brancard, et ses parents la transportèrent dans leur maison, où, grâce à leurs soins, elle ne tarda pas à recouvrer ses sens et sa vigueur. Ces exécutions avaient eu lieu un samedi, jour de marché, à cinquante pas du

groupe des commerçants, et personne ne s'était dérangé de ses affaires pour venir assister à cette exécution [1].

Les lois abyssiniennes établies contre ceux qui font métier de dérober des enfants pour les vendre ne sont pas les mêmes pour tout le monde. Le christianisme est venu prêcher la fraternité universelle et, par conséquent, l'abolition de l'esclavage; ceux donc qui ont accepté sa doctrine, et qui, néanmoins, ne craignent pas de porter atteinte à la liberté des individus, sont plus coupables que les mahométans, par exemple, puisque le Coran, qui leur sert de code, sanctionne encore l'esclavage : aussi, lorsqu'un chrétien d'Abyssinie a vendu un enfant, et que le fait est prouvé, il est pendu, comme nous venons de le voir, et il échappe rarement à la mort, tandis qu'un musulman coupable du même crime en est quitte pour une bastonnade qu'il reçoit en public. L'appréciation du christianisme par les Abyssiniens, dans une pareille circonstance, est extraordinairement remarquable; il est beau, de leur part, d'avoir compris jusqu'à un certain point la portée de la doctrine de Jésus pour ce qui regarde l'esclavage.

[1] Voyez le chap. I, tome III.

Lorsque les caravanes des jellabs passent dans les villes de l'Abyssinie, il est permis aux chrétiens d'acheter des esclaves, mais il leur est défendu de les revendre : ils n'ont pas sur eux droit de vie et de mort, comme les musulmans; néanmoins, si un fidèle assassinait son esclave, l'impunité de son crime lui serait assurée, puisque la victime n'aurait pas de parents pour venir réclamer contre le meurtrier. Les esclaves des chrétiens sont incorporés à la famille au milieu de laquelle ils vivent.

Ato-Dérèz se trouvait depuis quelque temps à Adoua, où il achevait ses préparatifs pour se remettre en route avec sa caravane. Pour la première fois, nous consentîmes à voyager en compagnie, et nous rendîmes chez Ato-Dérèz pour lui faire part de la résolution que nous avions prise de quitter Adoua en même temps que lui : il nous accueillit chez lui avec beaucoup d'égards, nous retint à dîner, et l'époque du départ fut fixée entre nous au 4 mars. Pour payer la dette que nous avions contractée à Gondar, nous avions été obligés de vendre un fusil à piston à deux coups que nous avions laissé en dépôt chez l'armurier Joannes. Nos ressources étaient entièrement épuisées; M. Gobat nous

prêta un peu d'argent, qui devait nous suffire pour arriver jusqu'à Massaouah, et il fut décidé que nous acquitterions notre nouvelle dette en effets. Ato-Dérèz devait être chargé de rapporter au missionnaire les objets qui lui étaient destinés.

La veille de notre départ, nous rencontrâmes chez le chef de la caravane un prêtre d'Axoum qui nous donna une liste des saints les plus vénérés en Abyssinie; on y voit figurer des personnages de l'Ancien Testament; plusieurs saints se retrouvent dans les calendriers de Rome et des Églises d'Orient, et quelques uns sont originaires du pays.

Voici les principaux noms de cette liste :

ADAM.

ÈVE.

NOÉ.

ABRAHAM, patriarche.

ISAAC, fils d'Abraham.

JACOB.

JOSEPH, son fils.

JONAS, prophète.

JUDITH.

SUZANNE.

JÉRÉMIE, prophète.

Moïse.

Aaron.

Siméon.

Élie.

Esdras, éditeur des livres sacrés.

Osée, prophète.

Élisée, prophète.

Makéda, reine de Saba.

Salomon.

David.

Zadoch, grand-prêtre juif.

Daniel, prophète.

Saint Matthieu, évangéliste.

Saint Luc, *id.*

Saint Marc, *id.*

Saint Jean, *id.*

Saint Pierre, apôtre.

Saint Paul, *id.*

Saint Jean-Baptiste.

Lazare.

Saint André, apôtre.

Sainte Marthe, sœur de Lazare.

Sainte Marie, *id.*

Marie-Madeleine.

Saint George.

Saint Michel, archange.

Saint Philippe, apôtre.
Saint Jean-Chrysostôme.
Saint Thomas, apôtre.
Théodose, empereur.
Lalibéla, roi d'Abyssinie.
Kaleb, *id.*
Abreha et Atzbeha, *id.*
David, *id.*
Théodose, *id.*
Ménas, *id.*
Claudius, *id.*
Nacueso-Laab, *id.*
Héléna, impératrice abyssinienne.
Abba-Salama (Frumentius).
Abba-Garima, l'un des neuf personnages qui vinrent en Abyssinie, après Frumentius, pour y prêcher le christianisme.
Abba-Aragoï (fondateur du monastère de Dévra-Damô), *id.*
Abba-Asfa, *id.*
Abba-Pantaléon, *id.*
Abba-Tsama, *id.*
Abba-Gouba, *id.*
Abba-Likanos, *id.*
Abba-Alef, *id.*
Abba-Yemasa, *id.*

Guébra-Mascal, roi abyssinien.
Técla-Haimanout, abouna abyssinien.
Bartholomée, abouna.
Alexandre, *id.*
Cosman, *id.*
Macaire, patriarche d'Alexandrie.
Saint Athanase, *id.*
Dioscore, *id.*
Denis, *id.*
Euménius, *id.*
Démétrius, *id.*
Héraclas, *id.*
Joseph, *id.*
Pierre (plusieurs saints de ce nom ont été patriarches d'Alexandrie).
Benjamin, patriarche d'Alexandrie.
Macaire, *id.*
Théodore, *id.*
Cyrille, *id.*
Gabriel, *id.*
Cosmas, *id.*
Julien, *id.*
Michel, *id.*
Claudius, *id.*
Jean, *id.*
Prochorus, évêque de Nicodème.

Cyrille, évêque de Jérusalem.

Abba-Ambassa (le père du lion) ainsi nommé parce qu'il avait pour monture un lion.

Lucas, peintre abyssinien.

Abba-Agaton, moine abyssinien.

Abba-Boula, martyr abyssinien.

Abba-Siméon, moine abyssinien.

Abba-Andréas, *id.*

Abba-Abib, *id.*

Abba-Libanos, *id.*

Abba-Beg (le père Mouton), *id.*

Abba-Philippos, *id.*

Abba-Moise, *id.*

Sabela, devineresse abyssinienne.

Técla-Mikael, chantre abyssinien.

Dionisia, diaconesse.

Abba-Daniel.

Guébra-Menfes-Godeus.

Ménas, ermite abyssinien.

Abba-Kefri.

Saint-Yared.

VII.

SOMMAIRE.

Départ d'Adoua. — Notre domestique. — Regrets. — Arrivée à Maï-Ségamm. — Un cimetière musulman. — Conversation entre un cheikh et une femme. — Amour des musulmanes d'Abyssinie. — Les Galla accusés d'anthropophagie. — Passage du Mareb. — Description de la route. — Arrivée à Oukhala. — Trait d'ingratitude. — Punition. — Une sérénade à Takhala. — Tradition abyssinienne. — Nous sommes dans le voisinage d'un camp. — Ato-Dérèz est fait prisonnier. — Nous voyageons avec une armée. — Dérèz est délivré. — Une visite à Déjaj-Haïlo. — Caractère de ce général. — Ses qualités. — Proverbes abyssiniens. — Arrivée dans les prairies de Halhali.

CHAPITRE VII.

Au jour convenu, nous partîmes d'Adoua avec la caravane : outre le cuisinier Joannes et son domestique, qui nous suivaient depuis Gondar, nous emmenions encore avec nous un jeune Tigréen nommé *Counfou*, que nous avions rencontré en sortant de la ville d'Axoum. Cet enfant

était orphelin : il avait longtemps vécu au service d'un grand personnage qui le traitait avec dureté, et un jour il s'était enfui pour se soustraire à la brutalité de son maître : il mendiait son pain, et une toile sale et déchirée ne le garantissait pas du froid de la nuit. Il était venu nous trouver sur la route pour solliciter la faveur de nous accompagner en voyage, et il nous disait souvent : « Si vous ne me laissez pas mourir de faim, je vous suivrai jusqu'au bout du monde; je n'ai pas de famille et je n'aimerai que vous. »

En nous éloignant d'Adoua, nous n'éprouvâmes pas cette joie vive que nous avions toujours ressentie lorsque nous nous mettions en route après un long séjour. Nous étions heureux, sans doute, en pensant que nous allions encore nous rapprocher de la France; mais nous avions été traités avec tant de bonté chez les missionnaires, que nous ne pouvions les quitter sans quelque regret. Après avoir traversé des montagnes stériles, nous vînmes camper dans la vallée de Maï-Ségamm, où les fils de Sabagadis, nous l'avons déjà dit, étaient venus faire leur soumission. Cette vallée, tapissée d'une verte pelouse, n'était séparée de Mariam-Chaouïtou que par une chaîne de collines ; non loin du lieu que nous avions

choisi pour station, un groupe délicieux d'arbres touffus ombrageait des tombeaux musulmans. Les oiseaux venaient se reposer dans cette verdoyante oasis consacrée aux morts.

Nous passâmes deux jours à Maï-Ségamm : le lendemain de notre arrivée, nous étions cachés dans un fourré du pittoresque cimetière, et nous jouissions tranquillement de la fraîcheur de ses ombrages épais, lorsque nous vîmes arriver un cheikh musulman et une jeune femme qui, sans nous apercevoir, s'assirent à côté l'un de l'autre sur les bords d'une tombe. Nous crûmes qu'ils étaient venus accomplir un acte religieux dans cet asile des morts, mais nous nous trompions : une conversation soutenue ne tarda pas à s'engager, et voici ce que nous entendîmes :

Le cheikh. « Tu me reproches de manquer de ferveur et de foi, mais tu es injuste, je crois toujours qu'il n'y a point de dieux excepté Dieu, et que Mahomet est l'envoyé de Dieu : *la ilah ell'Allah Mohammed reçoul allah.*

La femme. » Pourquoi donc ne cherchez-vous pas à faire cesser ces bruits injurieux qui circulent sur votre compte? Vous savez qu'on vous accuse de vouloir apostasier votre foi.

Le cheikh. » Tu n'ignores pas, jeune fille, que j'ai des ennemis.

La femme. » Oui; mais pourquoi allez-vous si souvent chez les prêtres chrétiens ? ils vous convertiront.

Le cheikh. » Écoute-moi : je t'aime, tu le sais; eh bien! je veux te parler avec franchise. Je crois que le Coran est descendu du ciel, et que Mahomet est le plus sublime de tous les prophètes : si je vivais au milieu d'une nation musulmane, je serais heureux et fier de professer l'islamisme; mais comment veux-tu qu'au sein d'une population composée d'un si grand nombre d'infidèles ma foi ne s'attiédisse pas ? Nos princes sont chrétiens, et ils ne protègent que les chrétiens ; parce que je suis musulman, on m'éloigne des fonctions importantes et l'on me condamne à vivre misérable, tandis que je serais riche et puissant si je portais un cordon bleu autour de mon cou au lieu d'un chapelet : sous peine de vivre toujours dans l'abaissement, il faut, en apparence, que je renonce à mon Dieu pour accepter les croyances des chrétiens. Je suis esclave, et si je me soumets à la loi du plus fort, je puis devenir libre.

La femme. » Qu'importe l'esclavage si Dieu est

avec nous? il n'y a d'esclaves au monde que ceux qui agissent contre leur conscience.

Le cheik. » Si Dieu est avec nous, comme je le crois, d'où vient qu'il a donné la puissance aux infidèles et qu'il nous a condamnés, nous autres ses élus, à subir leur joug odieux?

La femme. » Vous nous avez vous-mêmes enseigné qu'il existait un autre monde où nous devions occuper la première place; vous nous disiez que ce monde était mille fois plus beau que celui que nous habitons maintenant; avec une si brillante espérance, nous pouvons bien souffrir ici bas.

Le cheik. » Il y a trop longtemps que je souffre; je me sens découragé. Que sont devenus ces temps où la puissance mahométane faisait trembler l'empire abyssinien? Nos pères étaient pleins de ferveur et d'enthousiasme; ils propageaient, les armes à la main, la religion du Prophète, qu'ils avaient juré d'implanter dans l'univers entier: alors le nom de Maffoudi jetait la terreur dans l'ame des chrétiens, et le formidable Géragn venait piller et incendier leurs églises. Ces beaux temps d'exaltation religieuse sont passés, et les infidèles nous ont imposé à jamais leurs lois et leur puissance. L'indifférence a gagné nos frères

de la Mecke, qui auraient pu nous secourir; et, livrés à nos propres forces, nous devons perdre l'espérance de relever nos fronts humiliés. Fatima, je ne puis plus longtemps supporter la misère, on me promet des richesses et des honneurs si je consens à embrasser la religion du Christ; le Christ est aussi un prophète, je suis ambitieux, je vais me faire chrétien.

La femme. » Je vous quitte : nos pères qui sont morts et qui vous entendent ainsi blasphémer me trouveraient coupable et me maudiraient du haut des cieux si je demeurais encore avec vous.

Le cheikh. » Écoute-moi, jeune fille, et ne va pas me désespérer : nous avons vu des chrétiens renier leur foi et se faire musulmans pour complaire à quelques chefs de notre religion, qui leur promettaient des récompenses, et leurs pères ne les ont pas maudits, et ils ont vécu heureux au sein de leurs familles. »

Fatima s'était levée, et avant de s'éloigner elle ajouta : « Adieu, cheikh apostat : je suspectais votre bonne foi et j'avais gardé mon cœur contre l'amour que vous m'auriez inspiré sans doute si vous aviez été fidèle au culte de nos pères. J'ai consenti à vous suivre au milieu de ces tombeaux solitaires que vous profanez par votre présence;

j'ai entendu vos blasphèmes, et je vous remercie de votre franchise; car aujourd'hui je sais au moins que nos rapports doivent cesser, et vous ne pouvez plus me tromper : allez maintenant vers les femmes chrétiennes, elles vous donneront toute leur affection banale qui ne vous dédommagera pas de cet amour sincère que les musulmanes vous auraient prodigué. »

A ces mots, elle quitta le cheikh malheureux qui n'eut pas le courage de la retenir. Ce musulman de peu de foi demeura quelque temps pensif à la même place, et lorsqu'il se leva pour sortir du cimetière, il répéta plusieurs fois : « *Coullou min allah, coulloumin allah*, tout vient de Dieu, tout vient de Dieu. »

Nous avons entendu Fatima, à la fin du dialogue que nous venons de rapporter, parler de l'amour des musulmanes, qui, en Abyssinie, sont réellement plus sensibles que les femmes chrétiennes; nous devons faire observer qu'elles ont plus de retenue, moins de dévergondage que ces dernières et, par conséquent, plus d'amour. A Ankober, nous reçûmes chez nous une musulmane de Denki dont la sœur était morte à la suite d'une passion malheureuse.

Nous partîmes de Maï-Ségamm un dimanche;

plusieurs marchands mahométans étaient venus grossir notre caravane : ils allaient vendre à Massaouah plusieurs esclaves galla des deux sexes qui nous donnèrent en route d'agréables distractions. Ato-Dérèz avait conçu une haute estime pour les blancs et surtout pour les Européens; il était pour nous d'une bonté excessive et nous comblait d'égards. Il nous faisait participer aux distributions de vivres que les villageois étaient obligés de lui fournir, et il ne vidait jamais sans nous ses cruches d'hydromel; il aimait à cheminer à côté de nous, et ne cessait de nous interroger sur le commerce et l'industrie de nos contrées.

Au sortir de la vallée, nous traversâmes une chaîne de collines, laissant à notre gauche le pic élevé qui domine le cimetière musulman : les paysages qui nous environnaient paraissaient tristes et désolés. Nous parvînmes à *Chahagué*, et nous passâmes la nuit au pied de montagnes escarpées au dessus desquelles on découvrait de nombreux villages. Nous trouvâmes une mare d'eau cachée sous de grands sycomores qui s'élevaient sur les bords d'un ruisseau desséché. Le lendemain, après avoir gravi les hauteurs qui se présentaient devant nous, nous cheminâmes pendant quelque temps sur un riche plateau, et

nous descendîmes dans un site du pays d'*Ahsa*, où nous stationnâmes.

Nous étions un objet de curiosité continuelle pour les esclaves de la caravane : nos actes, nos gestes, nos paroles, tout en nous paraissait les intéresser vivement et même les inquiéter. En Abyssinie, les Galla passent pour des hommes barbares et féroces : on leur reproche de répandre le sang par plaisir; on les accuse d'anthropophagie et on n'hésite pas à répandre sur leur compte les bruits les plus ridicules : voici ce que nous lisons dans le journal de M. Gobat, page 195 : ... « On dit que, du temps de son mari, elle (la fille du fameux Ras-Goxa, Galla d'origine) mit au monde un monstre moitié serpent et moitié un autre animal que je ne connais point. On dit aussi qu'elle est anthropophage, c'est à dire qu'elle a mangé plusieurs enfants de l'âge d'un à quatre ans. Quand j'entendis cela la première fois, je n'y fis point d'attention; mais, après m'être beaucoup informé, j'ai au moins quelques soupçons tant à cause de la manière dont plusieurs enfants ont disparu qu'à cause du témoignage de quelques enfants qu'on dit avoir été sauvés au moyen des maladies vénériennes qu'ils avaient apportées au monde en naissant. On m'a fait voir, entre

autres, le fils de mon ami Tchélolargai. On prétend que Goxa ne le faisait pas en cachette. Pour moi, je ne suis pas disposé à croire que Goxa et les siens aient été anthropophages, mais il est possible qu'ils égorgent des enfants pour quelque autre but; car j'ai ouï dire souvent des Edjaw-Galla (Ejjous-Galla), dont descend la famille de Goxa, que, dans des cas particuliers, ils égorgent des hommes pour apaiser la Divinité; mais je n'ai vu personne qui en ait été témoin..... »

Si les Galla sont cruels et redoutables, nous devons dire néanmoins que, durant notre séjour parmi eux, rien ne nous a fait soupçonner qu'ils fussent anthropophages, et nous croyons pouvoir affirmer que ceux qui les ont accusés de se nourrir de chair humaine n'ont jamais eu de preuve pour appuyer leur assertion : nous ajouterons même (et ceci paraîtra singulier) que les Galla croient les blancs anthropophages et à leur tour les accusent de manger les noirs. Cette idée était cause de la frayeur que nous inspirions quelquefois, bien innocemment, aux esclaves qui nous entouraient. Nous eûmes beaucoup de peine à dissiper leur prévention, et, lorsque les vivres manquaient, ils ne pouvaient nous entendre dire

sans de vives appréhensions que nous avions faim. Cependant leurs fréquents rapports avec nous contribuèrent puissamment à leur donner une opinion moins défavorable des Européens.

Le chef des marchands musulmans, nommé *Hajji-Ahmed-Din*, nous avait voué une affection désintéressée; il parlait la langue arabe qu'il avait apprise au Caire, et, durant la route, il nous fut d'une grande utilité.

Le lendemain, le gouverneur d'Ahsa vint accompagner la caravane tant pour l'empêcher d'être pillée par les bandes de voleurs qui désolaient le pays que pour faire donner à Ato-Dérèz les rations qui lui étaient dues. Nous avions connu, dans la province d'Agami, le fils de ce gouverneur, qui fut charmé de nous revoir : il nous envoya de beaux raisins et d'abondantes provisions.

Nous nous dirigions vers le Mareb : Bruce prétend que les tourbillons en rendent le passage redoutable; mais, à l'époque où nous traversâmes cette rivière, elle était loin de présenter les graves dangers signalés par le voyageur anglais. Son lit était desséché, et à peine trouvâmes-nous, pour nous désaltérer, un cloaque de mauvaise eau, sentant fortement l'urine des bestiaux qu'on y abreu-

vait tous les jours. Les abords de Mareb sont bien différents de ceux des autres rivières d'Abyssinie qui sont toujours profondément encaissées : sa vallée a plusieurs lieues de largeur, et, vers le nord, des torrents bordés d'arbres au feuillage verdoyant la sillonnent en plusieurs sens : leur cours est à peine tracé sur un fin gravier, et, en cheminant sur leur lit desséché, nous nous crûmes transportés dans nos promenades d'Europe. Le Mareb sépare le Tigré de la province de Séraoué, qui, jointe à Hamacén, forme les propriétés de Déjaj-Haïlo, tributaire d'Oubi.

Après une heure et demie de marche, depuis le passage de la rivière, la plaine se trouva brusquement coupée par des montagnes transversales que nous gravimes par un sentier presqu'à pic et couvert de pierres. Parvenus au sommet, nous descendîmes rapidement et nous stationnâmes non loin d'une source, dans le pays de *Goundet.* Nous étions entourés d'innombrables villages qui s'élevaient sur les hauteurs voisines. Les champs cultivés étaient remplis de cailloux, et les paysans assuraient que, par cela même, les récoltes n'en étaient que plus belles.

Non seulement les habitants refusèrent à Dérèz les rations qu'il était en droit d'exiger dans un

pays soumis à Oubi, mais ils voulaient encore imposer les marchandises, et nous craignîmes quelque temps d'être retenus par d'avides douaniers.

Le lendemain, nous partîmes de Goundet au point du jour, et, cheminant tantôt dans la plaine, tantôt à travers des montagnes, par des sentiers couverts d'épines que ramassaient nos pieds nus, nous arrivâmes sur les plateaux de *Khataïo*, et nous vînmes camper près du beau village d'*Oukhala* dans un site où, par extraordinaire, on trouvait un peu d'herbe verte. Les paysages que nous avions traversés durant cette journée étaient tristes et désolés : dans les États de Déjaj-Haïlo, nous avions peine à découvrir de la bonne eau pour nous désaltérer.

Les habitants d'Oukhala sont riches, et le bonheur les a rendus égoïstes et fiers : ils sont encore moins hospitaliers que ceux de Choa, et des voyageurs isolés ne traverseraient pas leur pays sans danger : le chef du village se montra intraitable envers Ato-Dérèz, et il assembla et fit armer ses vassaux pour empêcher la caravane de partir si elle refusait d'acquitter les droits de douane. Heureusement pour nous, Haïlo se trouvait dans le voisinage avec ses troupes, et Dérèz, qui ne

voulait pas consentir à payer ce qu'on lui demandait, envoya aussitôt un de ses hommes vers le général pour l'informer de la conduite du chef d'Oukhala. Nous étions menacés d'un long retard, et, malgré notre impatience, il fallut se résigner.

Lorsque notre domestique Joannes était parti avec nous de Gondar, où il vivait misérablement, il avait manifesté l'intention d'abandonner l'Abyssinie. N'ayant pu y réaliser ses rêves brillants de fortune, il était complètement désenchanté, et il nous avait priés de le conduire jusqu'en Égypte, où il voulait, disait-il, se placer chez quelque grand en qualité de cuisinier : nous avions consenti à l'amener au Caire; mais, depuis notre départ d'Adoua, il paraissait regretter Gondar et sa jeune femme qu'il avait laissée dans cette capitale, et plus d'une fois il nous exprima la douleur qu'il éprouvait de s'éloigner d'une contrée qu'il considérait désormais comme sa véritable patrie. Nous n'avions jamais eu l'intention de l'emmener malgré lui, et nous lui promîmes qu'en arrivant à Massaouah nous lui donnerions une gratification, et qu'il pourrait ensuite se rendre où bon lui semblerait. Il parut d'abord satisfait de notre promesse; mais à Oukhala il vint nous dire qu'il ne se sentait pas le courage d'aller plus loin; que,

si nous voulions le lui permettre, il s'en retournerait aussitôt à Gondar, et en même temps il nous demanda une récompense pour les services qu'il nous avait rendus durant la route. Il nous était alors impossible de faire le moindre sacrifice en argent, et nous lui offrîmes le prix de l'une de nos mules, s'il trouvait dans la caravane un marchand qui voulût l'acheter et lui en remettre le montant; il devait être convenu, s'il concluait un marché, que nous garderions la mule jusqu'à Massaouah : Joannes parut ravi de notre offre.

Il nous quitta aussitôt pour aller s'occuper de la vente de notre monture, qu'il céda à Ato-Dérèz pour une somme de 7 talaris et demi que nous lui abandonnâmes. Dès le lendemain, il prit un guide qui devait le protéger contre la rapine des habitants, il nous fit ses adieux et partit : nous lui avions recommandé la veille de chercher à encourager nos domestiques dont nous ne pouvions nous passer, et qui semblaient redouter d'arriver sans lui à Massaouah; mais ce Juif, que nous venions de traiter avec tant de bonté, loin de songer à nos intérêts, ne nous paya que d'ingratitude, et il n'eut pas à s'en féliciter, comme on le verra bientôt.

Une demi-heure après son départ, nous ordon-

nâmes à celui de nos domestiques qui servait Joannes à Gondar d'aller puiser de l'eau; mais, au lieu de se rendre à la source, il courut sur les traces de son ancien maître qui n'avait rien négligé pour le séduire et l'engager à nous abandonner. Dès que nous fûmes informés de sa disparition, nous soupçonnâmes le juif de nous l'avoir enlevé, et, indignés de sa conduite odieuse, nous résolûmes de le punir sévèrement. Nous demandâmes au chef d'Oukhala un cavalier auquel nous promîmes un demi-talari, s'il parvenait à ramener près de nous Joannes et le domestique fugitif. Le gendarme abyssinien se mit aussitôt à leur poursuite, et nous le vîmes revenir peu de temps après, conduisant les deux prisonniers. Le Juif était d'une pâleur excessive et l'inquiétude se peignait sur tous ses traits; mais, comme il était d'une effronterie consommée, il résolut de payer d'audace. Dès qu'il fut en notre présence, il commença par s'emporter contre son domestique, qui l'avait, disait-il, suivi malgré lui : non seulement Joannes l'accabla d'injures qu'il ne méritait pas, mais il feignit, emporté par sa rage, de vouloir le frapper, et il lui lança plusieurs pierres qui ne l'atteignirent jamais. Il jura, par Marie et le Christ, qu'il n'était pas coupable de la fuite de ce

jeune homme; il déchira sa toile, pleura, s'arracha les cheveux, espérant sans doute nous convaincre ainsi de son innocence, mais nous ne fûmes pas dupes de son hypocrisie, et, après lui avoir enlevé son argent, nous lui donnâmes 2 talaris et nous le chassâmes impitoyablement. Le domestique que nous avions retenu nous avoua qu'il ne s'était enfui que parce que Joannes lui avait fait une peinture effrayante de Massaouah, et le cavalier chargé d'arrêter les coupables nous apprit que le Juif lui avait proposé 2 talaris pour obtenir sa liberté. Malheureusement pour lui, il avait trouvé en Abyssinie un gendarme incorruptible. Cette fois, Joannes était reparti sans guide : son domestique demeura avec nous, après nous avoir demandé pardon de sa faute, et nous accompagna jusqu'à Massaouah.

L'émissaire d'Ato-Dérèz ne revint qu'au bout de quatre jours; il était suivi d'un soldat de Haïlo, qui, au nom de son maître, ordonna au chef d'Oukhala de laisser partir la caravane sans rien exiger d'elle : néanmoins nous ne quittâmes le village que le surlendemain de l'arrivée de ce soldat. Nous avancions avec une lenteur insupportable. Après avoir dépassé les nombreux hameaux qui avoisinent le ruisseau d'*Iaehhi*, nous

nous trouvâmes en face des riches villages de *Kessmou*, perchés sur une colline : bientôt nous traversâmes de belles prairies, et nous nous arrêtâmes sous un arbre dans le pays de *Takhala*.

Il y a un grand nombre de musiciens dans les provinces de Séraoué et de Hamacèn : à Takhala, nous venions de faire préparer notre repas du soir, lorsque nous vîmes arriver une troupe de ménestrels qui se rangèrent autour de nous, accordèrent leurs instruments et nous donnèrent une longue sérénade : ils chantèrent des hymnes en s'accompagnant sur leurs lyres, et, après avoir reçu nos dons, ils s'approchèrent du groupe présidé par Ato-Dérèz, et recommencèrent leur symphonie et leurs chants. Le chef de la caravane leur fit vider un gombo de bière, et ils se retirèrent satisfaits.

Les Abyssiniens s'occupent de musique de temps immémorial : voici ce que nous lisons dans l'ouvrage publié par M. Villoteau [1].

« Les Abyssiniens reconnaissent pour auteur de leur musique saint Yared. Suivant la tradition reçue chez eux, il acquit la connaissance de cet art par l'inspiration du Saint-Esprit. Voici comment cette tradition nous a été rendue par les pa-

[1] *De l'état actuel de l'art musical en Égypte*, pag. 135-180.

triarches et les prêtres abyssins, dans une des visites que nous nous rendions réciproquement pendant le séjour qu'ils firent au vieux Caire, lorsque nous étions en Égypte :

« Saint Yared, né à Sémién (Sémén) sous le règne de *Negous-Kaleb*, c'est à dire du roi Kaleb, fut envoyé à Oksem (Axoum) pour y apprendre à lire. Après avoir été pendant sept ans à l'école dans cette ville, sans avoir fait aucun progrès dans la lecture, son maître le renvoya. Comme il s'en retournait chez lui dans la saison des grandes chaleurs, il rencontra un arbre appelé en éthiopien *ourka*, à l'ombre duquel il se mit pour se reposer. Dès qu'il fut couché, il aperçut un gros ver qui rongeait l'arbre en s'avançant vers la cime. Ce ver étant tombé à terre, puis étant monté derechef et étant encore tombé comme la première fois; enfin, ayant recommencé sept fois la même chose avec aussi peu de succès, cela donna à penser à saint Yared. « Que signifie cela? se dit-il à lui-même; pourquoi ce ver a-t-il fait sept fois des tentatives pour monter à la cime de cet arbre et est-il tombé autant de fois à terre? Ne serait-ce pas là une image de moi-même, qui, pendant sept années consécutives, suis allé à l'école et n'y ai pu rien apprendre? » Aussitôt il

avala le ver ; le Saint-Esprit descendit sur lui sous la forme d'un pigeon, lui enseigna l'art de la lecture, celui de l'écriture, ainsi que celui de la musique, et lui inspira en même temps les trois modes *guez*, *ézel* et *araray* : le premier destiné aux jours de férie ; le second réservé pour les jours de jeûne et de carême, pour les veilles de fêtes et pour les cérémonies funèbres ; le troisième consacré aux principales fêtes de l'année. Instruit par ce miracle, il composa un traité des principes et de la pratique du chant actuellement en usage en Abyssinie. »

Et plus loin[1] nous lisons encore : « La mélodie des modes musicaux des Éthiopiens ayant été, suivant eux, inspirée miraculeusement à saint Yared, n'est pas vraisemblablement soumise à des règles que l'on puisse expliquer, comme l'est la mélodie enfantée par l'art : aussi les prêtres abyssins ne nous ont pas paru avoir jamais cherché à en connaître la composition. Tout ce qu'ils ont pu nous en dire et ce que l'expérience nous a prouvé, c'est que la mélodie des chants des jours de grandes fêtes est plus travaillée, sur un ton plus élevé et plus éclatant ; celle des chants destinés aux fêtes du second ordre, c'est à dire celle du second

[1] Page 144.

mode, est sur un ton plus modéré et moins éclatant; et enfin celle des jours de férie est plus simple et sur un ton plus bas que les autres. »

« Les Abyssiniens sont dans l'usage de noter chaque chant sur les trois modes à la fois..... »

La tradition abyssinienne, relative à saint Yared, nous fut rapportée par Ato-Dérèz telle que nous venons de la reproduire. Quant à la science musicale des Éthiopiens, nous devons dire que, depuis longtemps, elle n'est plus en voie de progrès, et que les prêtres, dans leurs églises, comme les chanteurs et les musiciens profanes, ne vivent plus que du passé.

À Takhala, nous nous trouvions dans le voisinage du camp de Haïlo. Le jour suivant, nous poursuivîmes notre route : le chef de la caravane, qui avait perdu une de ses mules, s'était levé avant l'aurore pour aller à sa recherche, et, suivi de ses domestiques, il avait pris les devants. Nous étions dans les environs du village de *Mongolté*, lorsqu'un homme de Dérèz, monté sur un cheval, vint nous annoncer que son maître, qu'on voulait encore contraindre à payer des droits de douane, avait été fait prisonnier, et qu'une troupe de villageois s'avançait pour arrêter la caravane. Nous hâtâmes notre marche, et, par une

route pratiquée à travers des collines, nous parvînmes au village de *Téramni*, qui se trouvait hors des domaines de ceux qui nous poursuivaient ; de là, nous descendîmes tranquillement dans une fraîche vallée, et nous arrivâmes peu de temps après au milieu du camp de Déjaj-Haïlo.

Le lendemain, nous nous mîmes en route avec l'armée : comme dans Agami, nous fûmes continuellement entourés de femmes et de soldats[1], et notre apparition provoqua une surprise universelle. De toutes parts on apercevait d'innombrables villages ; nous vînmes camper dans la belle vallée de *Tsémakha*, où nous bûmes enfin de la bonne eau. Ato-Dérèz, délivré par un émissaire de Haïlo, vint nous retrouver à cette station.

Nous n'avions pas encore vu le général : à Tsémakha, nous nous rendîmes dans sa tente avec Hajji-Ahmed-Din. Haïlo, que nous avions connu dans le camp d'Oubi, savait que le prince du Sémén nous avait toujours traités avec considération, et il nous accueillit lui-même avec la bonté qui le caractérise. Comme Sahlé-Sellassi, ce général est borgne; mais il rachète cette imperfection par de grandes qualités : il gouverne ses provinces avec habileté,

[1] La plupart des soldats abyssiniens portent des parasols en osier.

et sa douceur le fait aimer de tous ceux qui l'entourent. Il nous apprit qu'il venait de rassembler son armée pour aller châtier quelques chefs voisins qui avaient refusé de solder leur part de l'impôt exigé par Oubi.

Déjaj-Haïlo nous pria de partager son dîner, et nous passâmes la soirée dans sa tente avec quelques vieillards de ses amis, qui paraissaient doués du plus heureux caractère. Les Abyssiniens ne sont pas encore assez spirituels pour faire des calembourgs, des charades ou des jeux de mots; mais, lorsqu'ils se trouvent réunis et qu'ils veulent s'amuser, se distraire, ils composent des proverbes qui ont quelquefois beaucoup de sens. Pendant que nous buvions l'hydromel de Haïlo, les vieillards en débitèrent un grand nombre que nous transcrivîmes aussitôt. Les voici :

1. Celui qui se repose au temps des semailles meurt de faim au temps de la moisson.
2. Celui qui économise pour soi thésaurise pour les autres.
3. Vin de l'année, vieil ami.
4. Un esclave sage vaut mieux qu'un roi insensé.
5. Un enfant gâté et un cheval indompté sont difficiles à gouverner.

6. Lorsque tu pars pour un pays étranger, prends les mœurs des peuples au milieu desquels tu dois vivre.
7. Dans le malheur on connaît ses vrais amis.
8. Un roi sans justice est comme un fleuve sans eau.
9. La bonté du berger fait la bonté du troupeau.
10. Le vieillard est propre à donner des conseils, le jeune homme à faire la guerre.
11. Un ami en amène un autre.
12. Celui qui croit promptement se rétracte de même.
13. Un riche sans vertu est plus blâmable que l'homme pauvre criminel.
14. Le bonheur n'est pas de tous les jours.
15. Une belle femme vaut mieux qu'une couronne.

Nous nous trouvions alors dans la province de Hamacèn. Le surlendemain de notre arrivée à Tsémakha, où nous avions essuyé de fortes averses, nous nous remîmes en marche, et nous arrivâmes dans les vastes prairies de *Halhali*; nous y passâmes le reste de la journée, sur les bords d'un abondant ruisseau.

VIII.

SOMMAIRE.

Notre impatience.—Apathie d'Ato-Dérèz.—Haïlo redoute une attaque.—On nous fait dévier de notre route.—Village de Guaret. Ruisseau de Débaroa. — Exagération de Poncet. — Le Mareb. — Erreur de Salt.— Costume des femmes de Hamacèn. — Réflexion d'une esclave. — Détails sur le monastère de Bissan. — Légende relative à sa fondation. — Un orage. — Magnifique point de vue. — Épais brouillard dans le Sambar. — Un chasseur tue un éléphant. — Scorpions. — Difficultés de la route. — Arrivée dans la plaine. — Village de Dembéhé. — Source d'eau thermale. — Torrent de Mélhé.—Nous trouvons Hussein-Effendi à Euncoulleu. —Arrivée à Massaouah.

CHAPITRE VIII.

La caravane que nous suivions s'avançait lentement vers Massaouah, et nous craignîmes d'être obligés encore de séjourner à Halhali : depuis notre départ d'Adoua, nous avions déjà perdu beaucoup de temps; nous étions impatients d'abandonner l'Abyssinie, et l'insouciance,

l'apathie d'Ato-Dérèz nous irritaient de plus en plus : nous nous félicitions alors de n'avoir jamais voulu voyager en caravane. Notre bourse était légère comme nos provisions, et, dans le pays que nous parcourions, nous n'étions pas certains de pouvoir nous procurer des vivres, même avec de l'argent.

Néanmoins, contre notre attente, nous partîmes de Halhali quelque temps après le lever du soleil : mais notre joie ne fut pas de longue durée, car nous apprîmes qu'à notre insu on nous faisait dévier de notre route. Pendant la nuit, Haïlo avait reçu des nouvelles qui lui faisaient craindre d'être attaqué par l'ennemi : ses espions assuraient qu'une rencontre était imminente, et le prince avait conseillé à la caravane de se retirer dans le village de *Guaret*. Mais nous n'étions pas disposés à subir ce nouveau retard, et nous abandonnâmes Ato-Dérèz et Haïlo, bien décidés à nous rendre directement à la mer : quelques mahométans, qui supportaient aussi impatiemment que nous les lenteurs des commerçants chrétiens, se déterminèrent à nous accompagner.

Nous cheminions depuis une demi-heure environ, lorsque nous vîmes arriver le chef de la caravane, qui nous supplia de revenir sur nos

pas et d'attendre quelques instants dans le village de Guaret, qui n'était pas encore très éloigné : il nous dit que Haïlo lui avait donné un homme qui devait nous protéger en route, et il nous assura qu'après avoir terminé quelques affaires, il partirait immédiatement pour ne plus s'arrêter qu'à Massaouah. Nous nous rendîmes à ses désirs et nous vînmes stationner sous deux immenses daros qui s'élèvent à l'entrée de Guaret. Les habitants de ce village sont riches en troupeaux. Leurs maisons, surmontées de terrasses et entourées de grands parcs, sont de forme rectangulaire.

Après une heure d'attente, nous poursuivîmes tous ensemble notre route, et nous nous arrêtâmes sur les bords du ruisseau de Débaroa. Le district de ce nom, qui faisait autrefois partie des domaines du Bahar-Negous, s'étend jusqu'aux frontières du Samhar : pendant quelque temps, ce pays, peuplé de musulmans, fut au pouvoir des pachas de Massaouah; aujourd'hui il reconnait l'autorité de Déjaj-Haïlo.

La source de Débaroa était voisine du lieu où nous stationnâmes; une eau limpide roulait sur des rochers granitiques parsemés de mica blanc, et une verte pelouse tapissait les bords de ce char-

mant ruisseau. Les gens de la caravane lavèrent leur linge dans le courant, en employant la méthode des femmes de Massaouah et des bédouins des côtes barbaresques : en Abyssinie, les hommes seuls sont chargés de cette corvée, et ils sont même obligés de laver les toiles et les chemises des femmes.

Dans l'après-midi, nous fûmes assaillis par une violente pluie d'orage qui se prolongea bien avant dans la nuit et qui éteignit tous nos feux : nous étions sans abri et l'eau ruisselait autour de nous. Les gardiens signalèrent l'approche d'un lion qui nous tint en alerte jusqu'au jour : nous tirâmes plusieurs coups de fusil, et nous fûmes assez heureux pour ne pas être inquiétés.

Nous avons dit que le district dans lequel nous nous trouvions s'appelait Débaroa, comme le ruisseau qui l'arrose ; sa capitale porte aussi ce nom : cette coutume, assez généralement répandue en Abyssinie, de désigner sous la même dénomination la province, la principale rivière qui la traverse et la ville la plus importante, ont souvent jeté de la confusion dans les récits historiques et dans les relations des voyageurs qui n'ont pas toujours eu le soin de signaler ces distinctions. Poncet, qui est passé dans le pays de

Hamacèn, à son retour de Gondar, nous fait une belle description de Débaroa, et prétend, mal à propos, que cette ville était la capitale du Tigré. « Duvarna, » dit-il, « est divisé en deux villes, la haute et la basse : les mahométans occupent la basse. Tout ce qui vient en Éthiopie par la mer Rouge passe par Duvarna. Cette ville, qui a environ deux lieues de circuit, est comme le bureau et le magasin général des marchandises des Indes. Toutes les maisons sont bâties en pierres carrées, elles ont des terrasses au lieu de toits. La rivière de Morabba, qui passe au pied de cette ville, se jette dans le Tékessel ; elle est peu large, mais fort rapide, et on ne peut la passer sans danger. Nous employâmes deux mois et demi pour nous rendre de Gondar en cette ville, où je devais attendre Mourat..... »

Débaroa est bien déchu de son ancienne splendeur ; ce n'est aujourd'hui qu'un misérable village, et son marché est un des plus mal pourvus de l'Abyssinie. Dès l'antiquité la plus reculée, les caravanes qui venaient de la mer Rouge à Gondar ou qui allaient de Gondar à la mer Rouge passaient par Agguéla et Halaï comme par Hamacèn. Les rivières que Poncet désigne sous les noms de Morabba et de Tékessel sont le Mareb

et le Tacazé. Nous pensons que ce voyageur a beaucoup exagéré l'importance de la ville de Débaroa.

Le jour suivant, nous quittâmes les bords du ruisseau, et, après quelques minutes de marche, nous eûmes à traverser encore le Mareb : son lit était étroit, et, d'après le rapport des marchands et de plusieurs choums du pays, nous n'étions alors qu'à dix lieues de sa source qui se trouve vers le nord-est, dans le district de Tsamaï.

D'après la carte de M. Salt, un homme qui partirait d'Adoua et qui traverserait une fois le Mareb ne devrait pas le retrouver sur son chemin s'il se dirigeait vers Hamacèn; mais nous avons pu nous convaincre par nous-mêmes que le voyageur anglais qui n'a pas suivi la route qui conduit d'Adoua à la mer avait commis une erreur grave. Voici ce que nous lisons dans la relation de Poncet qui a traversé comme nous la province de Hamacèn : « De Saravi (Séraoué) nous arrivâmes enfin à Duvarna (Débaroa)..... Je partis de Duvarna le 8 septembre de l'année 1700, et je passai, avec bien de la peine et du danger, une rivière très rapide, nommée Morabba (Mareb). »

Le lit de cette rivière était sablonneux et entièrement desséché; les alentours étaient couverts

d'arbres et de verdure, et l'on distinguait de nombreuses traces d'hyène et de lion. Le Mareb contourne le district que nous parcourions; il reçoit le ruisseau de Débaroa, et prend sa direction vers le nord-ouest. Depuis Guaret, nous cheminions à travers les sites montagneux qui s'étendent jusqu'au Samhar. Après avoir passé la rivière, nous nous élevâmes, par une montée facile; de verts coll-quals et de gracieux oliviers ombrageaient les collines environnantes; nous marchâmes pendant quelque temps sur un plateau, et nous descendîmes bientôt vers les belles prairies de *Chikkéti* : nos vivres étaient épuisés, et nous nous arrêtâmes pour faire des provisions.

Nous séjournâmes à Chikkéti les 21 et 22 mars, et ce ne fut qu'avec beaucoup de difficulté que nous parvînmes à nous procurer de la farine. Les céréales sont moins chères à Adoua qu'à Séraoué et à Hamacèn, où l'on trouve aisément six ou sept moutons ou chevreaux pour 1 talari; les habitants de ces provinces apportent leur blé et leur doura dans l'île de Massaouah, où ils le vendent avec plus de bénéfice que dans leurs villages, et les voyageurs trouvent difficilement des provisions chez eux. Lorsque Ouelléta-Sellassé, Ras

du Tigré, envahit ce pays, il ne frappa qu'une légère contribution sur les vaincus; mais Sabagadis fut moins généreux à leur égard; il leur imposa un tribut annuel considérable, et Oubi, après avoir conquis le Tigré, a contraint les habitants de Hamacèn à lui payer tous les ans un impôt de 30,000 talaris.

Malgré ces fortes impositions, le peuple, qui vit en paix, trouve encore moyen de s'enrichir par son travail; néanmoins il supporte avec impatience le joug de son vainqueur et attend en silence le moment favorable pour le briser. Non seulement les chefs de village refusaient de donner les rations à Ato-Dérèz, mais ils l'auraient même forcé à acquitter les droits de douane, si Haïlo ne l'avait fait accompagner par un homme chargé de l'en exempter.

Au mois de mars, les pâturages sont peu abondants à Hamacèn, et on ne trouve l'eau qu'à de grandes distances. C'est la seule province d'Abyssinie où les caravanes soient obligées d'acheter du fourrage pour les bêtes de somme.

Depuis le Mareb, les femmes portent une grande quantité de perles de diverses couleurs, aux jambes, aux bras et au cou : leur chevelure est ramassée en deux touffes qui retombent sur

les joues et laissent échapper deux longues tresses flottant jusque sur le sein. Les soldats, la plupart à pied, sont armés de lances pesantes et mal faites, et de petits boucliers en peau de buffle : ils tressent leur chevelure comme les Bichari dont ils sont les voisins. A Halhali, nous n'étions qu'à une journée des montagnes de *Zegghi*, qui forment la limite entre le pays chrétien et le pays musulman. Les femmes de Séraoué et de Hamacèn sont plus sauvages et moins galantes que les Amhara. Les enfants des deux sexes portent des pendants d'oreilles, en métal blanc, d'un pouce environ de diamètre.

Les esclaves qu'on allait vendre à la mer s'étaient familiarisés avec nous : dès qu'ils étaient libres, ils venaient s'asseoir à nos côtés, et aimaient à nous questionner : nous eûmes lieu de nous apercevoir que leur destinée les inquiétait peu, ils semblaient avoir oublié leur passé, mais ils n'étaient pas aussi indifférents pour leur avenir. Ils nous demandèrent un jour si le sort des eunuques esclaves était heureux ; nous leur répondîmes qu'on les destinait à la garde des femmes, et qu'ils étaient traités par leurs maîtres avec la plus grande considération : aussitôt un enfant de la troupe alla trouver son jellab et le pria

sérieusement de le faire eunuque ; heureusement pour lui, son maître se moqua de sa naïveté. Dans une autre circonstance, une jeune fille galla, voyant 1 talari entre nos mains, le prit après l'avoir considéré dédaigneusement, et le jeta avec mépris en s'écriant : « Et voilà donc ce qui sert à acheter les enfants des hommes. » Nous n'avions jamais entendu un esclave faire cette réflexion.

Nous serions partis de Chikkéti le 22 ; mais un accident fâcheux pour la caravane nous obligea à séjourner jusqu'au jour suivant au milieu des prairies : l'un des domestiques qui gardaient les mules des commerçants vint annoncer que des voleurs avaient assailli ses camarades, et que les brigands, qui s'étaient réunis en grand nombre, s'empareraient des bêtes de somme si l'on ne se hâtait d'aller les repousser. Tous ceux qui avaient intérêt dans cette affaire prirent aussitôt les armes et coururent sur le lieu de la scène ; mais on arriva un peu trop tard, car les voleurs avaient emmené deux mules qui appartenaient à Ato-Dérèz. Pendant ce temps, nous étions montés sur une colline voisine d'où l'on apercevait la place qu'occupait jadis le fameux monastère connu sous le nom de *Bissan*.

Lorsque l'ambassadeur Matthieu arriva à Massaouah, quelques moines de ce couvent s'empressèrent d'aller à sa rencontre, et le général portugais les reçut à son bord. Quelques uns de ses compatriotes se rendirent ensuite à Bissan, d'où ils rapportèrent un manuscrit destiné au roi de Portugal. Lorsque don Roderigo fut envoyé à la cour de David III, en qualité d'ambassadeur, il s'arrêta dans ce monastère, dont Alvarez, son chapelain, nous a laissé la description : « Ce couvent, » nous dit-il....., « est situé sur la pointe d'un roc fort haut, et de tous côtés qu'on peut jeter la vue en bas, on aperçoit une profondité ténébreuse et épouvantable. L'église du monastère contient un grand circuit et est d'une grande structure, bien dressée, et les bâtiments magnifiquement ordonnés; et est le comble d'icelle enrichi de trois grandes nefs et fort industrieusement compassées [1]. »

Poncet, lors de son passage à Débaroa, se rendit aussi à Bissan. D'après lui, ce couvent était situé dans une solitude affreuse, sur une haute montagne couverte de bois; les moines y vivaient dans les privations et l'abstinence, « appliqués à Dieu et à la méditation des choses saintes. » Ce

[1] Alvarez, p. 65.

médecin y trouva un vieillard de soixante-six ans qui n'avait mangé pendant sept ans que des feuilles d'olivier sauvage : il vit aussi la fameuse baguette d'or soutenue en l'air par miracle ; il passa, dit-il, un bâton par dessous, par dessus et de tous les côtés, afin de s'assurer que la baguette n'était fixée par aucun point[1].

Voici une tradition encore vivante parmi les Abyssiniens relative à la fondation du monastère de Bissan. Poncet l'a rapportée dans sa relation : « L'abouna Philippos, renommé par sa sainteté et par le don de prophétie qu'il tenait de Dieu, vit Jésus dans un moment d'extase. Le divin rédempteur lui ordonna de bâtir un couvent au lieu où il verrait une baguette d'or, et ce saint, pour se conformer à sa volonté, fonda Bissan sur l'emplacement où il fut témoin de ce miracle. » Poncet termine ainsi le récit de ses fables : « Je laisse au lecteur à faire les réflexions qu'il lui plaira sur le prodige que j'ai vu et sur ce que ces religieux

[1] Le médecin Poncet écrivait alors pour la cour de Louis XIV, dont la galanterie avait été remplacée par le bigotisme de madame de Maintenon et du P. Lachaise ; mais ce voyageur fut mal inspiré lorsqu'il eut l'idée de raconter ces merveilles, car, à cette époque, les personnes qui admiraient de pareilles légendes les traitaient de fables quand elles appartenaient à une secte hérétique comme celle d'Abyssinie ; et ceux qui ont annoté l'ouvrage de Poncet l'accusent, pour ce fait, d'imposture et de mensonge.

m'ont dit là-dessus. » Et nous-mêmes, nous n'avons rien de mieux à dire à nos lecteurs.

C'est en considération de cette légende que les jésuites et Poncet ont donné à Bissan le nom de couvent de la Vision, et non à cause de la ressemblance des sons, comme Bruce [1] l'a prétendu. Ce voyageur a cru, à son tour, que ce monastère s'appelait Bissan parce qu'il était entouré de sources et de rivières. Le mot Bissan, il est vrai, signifie eau; mais ce mot n'est ni tigréen ni amhara, il est galla, et il n'est pas probable que les Abyssiniens aient donné un nom galla à un édifice chrétien élevé à une époque [2] où il n'existait encore aucune relation entre l'Éthiopie et les peuplades du sud. La description que Bruce nous a laissée de ce monastère ne ressemble nullement à celles d'Alvarez et de Poncet. Aujourd'hui Bissan n'offre plus que des ruines.

Le 23, Ato-Dérèz, qui espérait retrouver les mules qu'il avait perdues, n'était pas encore disposé à partir : informés de ses intentions, nous envoyâmes un domestique dans le village pour chercher un guide qui voulût, moyennant une

[1] Bruce, tome II, pag. 160-161.

[2] La tradition rapporte l'époque de sa vision vers l'année 1360.

somme d'argent, nous accompagner jusqu'à Massaouah. Averti de notre détermination, le chef de la caravane consentit, par attachement pour nous, à se mettre aussitôt en route; il ordonna à ses gens de charger les bagages, et nous nous éloignâmes de Chikkéti, nous côtoyâmes un torrent couvert d'arbres, et nous gravîmes une haute montagne couronnée de colliquals et d'oliviers sauvages : arrivés au sommet, la route devint facile, et nous vînmes camper sur les bords du frais ruisseau de *Maï-Ségana*.

A peu de distance, du côté du nord, se trouvait le petit village de *Gouadat*, qu'on n'apercevait pas du lieu de la station. Nous fûmes assaillis par une pluie battante, et les grands arbres touffus qui nous couvraient de leurs branches ne purent nous en garantir. Lorsque l'orage fut dissipé, nous vîmes sortir de terre une infinité de fourmis avec des ailes blanches dont elles se dépouillèrent elles-mêmes un instant après leur apparition [1].

[1] On observe aussi, en Abyssinie, des fourmis blanches et noires dont la piqûre est très douloureuse : elles rongent, dans l'espace d'une nuit, les ballots de marchandises et font quelquefois éprouver de grandes pertes aux commerçants. On prétend qu'un homme, enveloppé dans son manteau, s'étant endormi, près de la capitale du Bournou, sur un nid de ces insectes, se trouva entièrement nu quand il se réveilla. Denham, qui rapporte ce fait (Denham et

Le sol était humide, nos habits étaient mouillés, et nous passâmes une mauvaise nuit à Maï-Ségana : nous en partîmes dès le lendemain. Le paysage qui se déroula devant nous avait un aspect désolé; il était dépouillé d'arbres, et on n'y trouvait ni sources ni ruisseaux; nous traversâmes le beau village de *Guodaïf*, et, quelque temps après, nous étions arrêtés non loin des maisons d'*Asmara*. A l'exception d'une éminence ombragée par quelques arbres qui abritaient jadis une église, les environs de ce village sont nus, et la source qui l'abreuve ne fournit pas assez d'eau pour désaltérer toutes nos bêtes de somme.

Cette station était peu attrayante, et néanmoins Ato-Dérèz voulait encore y séjourner, dans l'espoir de vendre au choum d'Asmara quelques unes de ses marchandises; mais nous le pressâmes de partir, et, le 25 au matin, nous poursuivîmes notre route.

Depuis Maï-Ségana l'horizon est toujours borné par des collines qui s'entr'ouvrent devant vous comme pour vous frayer un passage, en sorte que

Clapperton, pag. 228-229), dit que ces fourmis s'ouvraient un passage dans tous ses coffres : elles lui détruisirent une natte et un tapis et lui couvrirent le corps de tant de morsures, qu'on eût dit qu'il était attaqué de la rougeole.

la route est toujours facile et unie : le pays n'était plus aussi triste que derrière nous; il se couvrait de sabines et d'oliviers; et, parvenus à l'extrémité des plateaux de Hamacèn, nous découvrîmes, à travers une échappée de la montagne, la surface de la mer que nous brûlions d'atteindre. Le Sambar tout entier disparaissait sous un voile de vapeurs épaisses qui nous dérobaient le pays que nous avions à parcourir. Arrêté par la barrière insurmontable de la haute montagne d'Arguello, le brouillard s'avançait dans les intervalles des vallées formant une foule de baies, et la mer nous apparaissait à l'horizon comme une bande de velours bleu. Nous admirions ce magnifique panorama, et les Abyssiniens de notre caravane passaient comme le Bédouin auprès des Pyramides, comme le reïs égyptien entre les ruines de Thèbes ou de Memphis, sans daigner lever les yeux.

Nous étions alors sur le prolongement des chaînes de Halaï : le sommet du mont Arguello est aussi élevé que celui du Taranta. Nous descendîmes dans une vallée qui porte le nom de *Henzi*, et nous y trouvâmes un cloaque d'eau verdâtre où personne n'eut envie de se désaltérer. Nous poursuivîmes notre marche, et nous esca-

ladâmes une montagne presque aussi élevée que l'Arguello. Arrivés au sommet, nous nous engageâmes dans une nouvelle descente; la route était délicieuse de fraîcheur, et l'on remarquait quelques champs couverts d'orge en épi. Nous rencontrâmes quelques paysans de Hamacèn, qui portaient chez eux des troncs d'arbres pour la charpente de leurs maisons ou pour faire des instruments aratoires.

Le soleil, qui pâlissait par degrés, se déroba entièrement à notre vue : le brouillard se condensait de plus en plus, et il finit par se résoudre sur nos têtes en bruine légère. La végétation de la vallée était luxuriante, et les flancs de la montagne étaient inondés d'arbres. Deux heures avant le coucher du soleil, nous atteignîmes le site de *Madet*, où nous résolûmes de passer la nuit.

Après l'eau de Henzi, la première que nous trouvâmes fut celle de Madet. Nos compagnons de voyage, craignant d'être attaqués par les fièvres, construisirent, pour s'abriter, de petites cabanes qu'ils parquetèrent avec de grandes pierres pareilles à des dalles. Nous couchâmes nous-mêmes sur un lit de feuillage recouvert d'une toile, et, pour chasser l'humidité, nous

fîmes un feu immense. Les Abyssiniens en étaient émerveillés.

Au point du jour, nous quittâmes Madet : l'eau n'était plus rare, et, après deux heures de marche, elle coulait dans la vallée devenue plus belle et plus riche en pâturages. C'est dans ce lieu que les habitants de Hamacèn conduisent leurs nombreux troupeaux à l'époque de la sécheresse, et ils y séjournent jusqu'au retour des pluies périodiques qui inondent l'Abyssinie supérieure. A mesure qu'on avance, la vallée s'élargit et se pare d'arbres plus grands, plus vigoureux ; les flancs de la montagne se couvrent d'une herbe haute et épaisse, et nous remarquions à chaque pas des traces et de la fiente d'éléphant. Les Chobo ne font pas une guerre active à cet animal.

Ce jour-là, nous séjournâmes à *Ghinda* ; un moment après notre arrivée, nous entendîmes un grand bruit à travers les arbres touffus qui s'élevaient sur le versant de l'une des chaînes qui nous enveloppaient ; le feuillage s'agitait violemment, on entendait crier les branches ; et, en regardant avec attention, nous découvrîmes, à travers l'épaisseur du bois, un éléphant monstrueux qui s'avançait d'un pas lent et mesuré : il s'arrêta

auprès d'une énorme sabine et s'appuya contre le tronc. Presque aussitôt, nous vîmes sortir du taillis un Bédouin armé d'une hache et d'un long fusil, qui se posta à une certaine distance du quadrupède, l'ajusta fort longtemps et le frappa à la tête d'une balle en fer : l'éléphant tomba mort et roula lourdement jusqu'à nos pieds. Le chasseur arriva en courant, coupa, avec sa hache, les deux dents de l'animal et les vendit à Ato-Dérèz pour la somme de 15 talaris. Ce Bédouin se retira satisfait.

Depuis que nous étions rentrés dans le Samhar, nous nous occupions à faire une collection d'insectes : sous chaque pierre que nous soulevions, nous trouvions un ou deux scorpions ; nous en fûmes d'autant plus étonnés, que nous n'en avions jamais vu un seul dans la Haute-Abyssinie; nous les prenions avec une aiguille fixée au bout d'un bâton. Nous remarquâmes aussi sur notre route une grande quantité de scarabées stercoraires.

Le lendemain, nous continuâmes à suivre le cours d'eau de la vallée, et, après un quart d'heure de marche environ, nous commençâmes à gravir une montagne extrêmement boisée, et nous découvrîmes encore de nombreuses traces d'éléphant. Quelques champs cultivés attestaient que les

Choho ne négligent pas entièrement leurs terres et venaient détruire l'assertion de ceux qui ont prétendu qu'ils ne les ensemençaient jamais. Les habitants de cette partie du Samhar sont connus sous le nom de Nébara; il y a parmi eux autant de chrétiens que de musulmans, et ils sont de mœurs plus douces que ceux qui occupent le territoire compris entre Arkéko et Halaï. Parvenus au sommet de la montagne que nous escaladions, nous découvrîmes la mer à travers les clairières des bois. La pente qui se présentait devant nous était longue et difficile et à moitié descente; nous traversâmes le torrent de *Raara*, que le bruit de ses cascades nous avait annoncé de bien loin. Depuis Arguello, les paysages que nous avions admirés sur notre route l'emportaient en beauté sur les sites que nous avons si longuement décrits dans notre trajet de la mer au Taranta; mais, au delà du torrent de Raara, le pays perdit beaucoup de sa richesse et de sa fraicheur.

Après de grandes fatigues, nous parvînmes dans une belle plaine encombrée de mimosas rabougries : les innombrables sentiers battus qui serpentaient devant nous étaient couverts de longues épines que nous ne sûmes pas toujours éviter. Nous trouvâmes sur notre route un village de

pasteurs, nommé *Dembéhé*, et nous résolûmes de nous y arrêter. Ce village, habité par des musulmans, est situé sur les bords du torrent de *Gourgouret* : les habitations sont formées de branches d'arbres recouvertes de nattes. La principale richesse de ces Choho consiste en troupeaux de gros bétail ; ils en retirent une grande quantité de beurre et de lait qu'ils vendent au marché de Massaouah. A Dembéhé, le sol est peu élevé au dessus du niveau de la mer : l'air y est humide et malsain ; la chaleur accable, l'eau des ruisseaux est toujours tiède, et il n'est pas étonnant qu'au sortir d'un climat aussi pur que le leur les Abyssiniens aient ces contrées en horreur.

A une lieue au nord du village, on trouve deux sources d'eau thermale où les malades vont chercher la santé. D'après les empiriques du pays, pour que les bains soient efficaces, il faut en prendre pendant sept jours et se plonger dans cette eau chaude sept fois par jour; après chaque bain, on boit une tasse de café et on fait un léger repas : en sortant du septième, on s'habille complètement et l'on va se reposer sous des ombrages frais.

Les habitants de Dembéhé célébraient la fête

du pélerinage, et les musulmans de notre caravane, qui n'avaient plus besoin de la protection d'Ato-Dérèz, le laissèrent partir avec les siens, sans même daigner le remercier. En général, les sectateurs du sublime Prophète sont vils lorsqu'ils sont faibles, et ingrats dès qu'ils sont heureux.

Les pasteurs du village faisaient la garde contre les lions, dont on apercevait les traces non loin des parcs où l'on renfermait les troupeaux. En partant de Dembéhé, nous continuâmes à parcourir la plaine coupée, à de grandes distances, par des élévations successives : la végétation s'appauvrissait à mesure que nous approchions de la mer : la route était traversée par une infinité de torrents dont le plus remarquable est celui de *Mélhè* (sel); son eau, attiédie par un soleil ardent, était saumâtre; ses bords étaient ombragés par des mimosas et par une espèce d'arbre connu, en Arabie, sous le nom d'ételt.

Le soir, l'atmosphère s'était obscurcie et une légère bruine était venue nous annoncer que l'époque des pluies du Samhar n'était pas encore entièrement écoulée : le 29 au matin, le ciel se couvrit d'épais nuages, et une pluie violente nous accompagna jusqu'au village d'Euncoullou, non

loin de Massaouah : nous y trouvâmes notre dépositaire Husseïn-Effendi qui ordonnait les préparatifs d'une fête. Cet écrivain n'espérait plus nous revoir : des marchands abyssiniens lui avaient annoncé que nous avions été massacrés par les Galla, et il fut aussi étonné que joyeux de notre retour. Nous vidâmes avec lui une cruche d'excellent hydromel, et nous vendîmes à Hajji-Ahmed-Din, qui nous avait suivis, la mule qui nous appartenait encore, afin d'éviter tout démêlé avec le Naïb, qui prétendait avoir des droits sur les montures des voyageurs européens qui retournaient d'Abyssinie.

Ato-Dérèz et Husseïn-Effendi nous engagèrent vivement à séjourner à Euncoullou; mais nous refusâmes de nous rendre à leurs désirs, et nous partîmes aussitôt pour Massaouah, où nous allions trouver parmi nos bagages des vêtements plus convenables et plus commodes que ceux que nous portions alors. Arrivés en face de l'île que nous avions quittée depuis un an environ, nous livrâmes nos deux mules à leurs nouveaux propriétaires, et nous attendîmes le bac pour traverser le canal.

Nos domestiques, qui n'avaient jamais vu la mer, ne concevaient pas qu'on pût se confier sans

crainte à l'une de ces barques légères qu'ils voyaient voguer le long du quai : comme ils avaient soif, ils remplirent leurs calebasses dans la mer et les portèrent à leurs lèvres; mais ils les rejetèrent en grimaçant, et nous fûmes obligés de les rassurer, car ils croyaient s'être empoisonnés. Lorsque le bac arriva près de nous, ces domestiques s'embarquèrent avec une répugnance visible.

Lorsque nous nous présentâmes à la porte de la douane, l'écrivain, couché sur son sarir, se souleva avec effort, et, après nous avoir considérés pendant quelque temps, il nous prit pour des marchands d'esclaves : nos longs cheveux noirs étaient peignés et pommadés à l'abyssinienne; enveloppés dans une grande toile retenue sur nos épaules par une peau de mouton aux belles laines noires, nous étions pieds et jambes nus, et la couleur de notre teint était au moins équivoque. Le mahlem, chargé de la comptabilité, voulut nous faire acquitter les droits de douane; mais nous nous moquâmes de lui, et nous nous rendîmes directement dans le divan du gouverneur qui reposait alors dans son harem. Nous trouvâmes son *ouaquil*[1], qui nous reçut avec beaucoup d'égards :

[1] Lieutenant. Celui qui commande en l'absence du chef.

nous remîmes à ce dernier le firman de Mohammed-Ali, qu'un jeune mamelouck apporta aussitôt à Hassan-Effendi son maître; il revint peu de temps après, et prononça ces mots à haute voix : « Le dola répond de vous sur son œil et sur sa tête (*ala aènou ou ala rasou*) : établissez-vous dans sa maison si vous le désirez, ou choisissez le domicile qui vous conviendra, il met tout ce qu'il a à votre disposition. » Ces paroles furent d'un effet magique, et nous ne trouvâmes que des serviteurs soumis parmi un grand nombre de personnes qui, peu d'instants auparavant, nous regardaient d'un œil de malveillance et même de colère.

Après avoir salué l'ouaquil, nous nous dirigeâmes vers notre ancienne demeure, où l'un des fils de Husseïn-Effendi nous livra nos effets, que nous retrouvâmes intacts. Tout était parfaitement conservé, à l'exception de quelques briquets phosphoriques dont il nous fut impossible de nous servir. Ce ne fut pas, nous l'avouons, sans un plaisir bien senti que nous nous étendîmes sur nos tapis de Perse et que nous revêtîmes des habits dont la coupe et la qualité de l'étoffe annonçaient un monde plus civilisé que celui que nous venions d'abandonner. Nos domes-

tiques contemplaient avec une sorte d'ébahissement les divers objets d'Europe que nous étalions en leur présence, et nous nous amusions de leur naïf étonnement.

IX.

SOMMAIRE.

Étonnement des Abyssiniens à la vue de nos costumes nouveaux. — Cruauté d'Abdoullah-Aga. — Préparatifs de départ. — Nous sommes atteints par l'épidémie qui règne à Massaouah. — Nous mettons à la voile. — Notre vie est en danger. — Un docteur arabe. — Arrivée à Djedda. — Prompts secours. — Fausse politique de Mohammed-Ali. — Notre maladie se prolonge. — Poésie des nuits de Djedda. — Le pacha d'Égypte se crée une marine sur la mer Rouge. — Départ. — Les vents sont toujours contraires. — Voie d'eau. — Nos provisions s'épuisent. — Retour à Djedda. — Bethléem retourne en Abyssinie. — Une rencontre singulière. — On envoie des renforts à Kourchid-Pacha. — Nouveau départ. — Tyrannie du gouverneur d'Yambo. — Brigandages des Bédouins. — Arrivée à Tor. — Séjour chez un Grec. — Un forban algérien. — Nous nous rendons à Souez par terre. — Agent consulaire anglais. — Arrivée au Caire.

CHAPITRE IX.

Arrivés à Massaouah, nous considérions notre œuvre comme achevée, et nous nous félicitions déjà d'avoir échappé aux dangers sans nombre dont notre entreprise avait été entourée : nous aimions à regarder derrière nous, et, en repassant notre vie de voyageurs, nous frissonnions

quelquefois au souvenir de quelques unes de nos aventures, que la Providence seule avait pu nous faire conduire à bonne fin. Tel un homme longtemps arrêté au dessus d'un précipice, et qui n'a dû son salut qu'à un fragile soutien, frémit encore en s'éloignant, après avoir envisagé la profondeur de l'abîme. Mais l'Abyssinie était maintenant derrière nous, et nous nous reposions dans une sécurité parfaite, car nous avions regardé Massaouah comme un but au delà duquel allaient finir nos souffrances, et cebut était atteint. Néanmoins une terrible réalité allait bientôt détruire notre illusion et changer notre bonheur d'un jour en de longues douleurs.

Durant notre séjour dans l'île, les marchands qui composaient la caravane que nous avions suivie depuis Adoua nous visitaient fréquemment, et ils ne pouvaient se lasser d'admirer notre subite transformation d'Abyssiniens en Turcs : ils nous regardaient avec surprise, et, à voir leur air presque hébété, on eût dit qu'ils ne nous reconnaissaient pas. En nous considérant sous nos vêtements nouveaux avec nos bas blancs, nos rouges pantoufles et nos tarbouches de même couleur, ils avaient peine à croire que nous fussions ces hommes qu'ils avaient vus na-

guère marchant avec eux enveloppés d'une toile, les jambes et les pieds nus, et n'ayant que leurs longs cheveux pour coiffure.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous nous rendîmes chez Hassan-Effendi, qui avait repris le commandement de l'île : nous le trouvâmes renversé sur son divan dans la salle d'audience. Il se leva dès que nous parûmes, nous engagea à nous asseoir et prit place à nos côtés : il nous renouvela ses assurances de protection et mit à notre disposition un de ses hommes, chargé de pourvoir à nos besoins. Nos domestiques, qui nous avaient accompagnés, remarquaient à chaque instant des objets nouveaux qui venaient redoubler leur étonnement, et ils nous rappelaient, par leurs observations, la naïveté de la sauvage Péruvienne arrivant à Paris. Après avoir bu le café et fumé les beaux narghilés que le caïmacan avait apportés de l'Yémen, on s'entretint de nos voyages, qui paraissaient intéresser tout le monde ; on nous questionna longuement, et, après avoir satisfait la curiosité générale, nous nous retirâmes.

Rentrés chez nous, celui de nos domestiques que le Juif converti avait voulu nous enlever vint nous dire que, ne se sentant pas le courage

de traverser la mer, il désirait s'en retourner en Abyssinie; nous lui fîmes quelques cadeaux précieux, et, peu de jours après, il prit la route du Tigré. Avant son départ, nous avions demandé au jeune Counfou s'il était dans l'intention de nous suivre encore ou de revenir sur ses pas, et il nous répondit qu'il ne voulait jamais nous abandonner.

Le mahlem du divan nous apprit que, peu de jours après notre départ de Massaouah pour l'intérieur des terres, Abdoullah-Aga, qui était alors absent, avait fait périr sous le bâton un habitant de l'île qui refusait de payer l'impôt. Le malheureux insulaire avait eu le courage de railler ses bourreaux jusqu'aux derniers moments; il avait juré que la brutalité d'Abdoullah-Aga ne le contraindrait pas à débourser une obole, et il avait tenu son serment. On prétendait que cet homme avait caché son argent, et, lorsqu'on le pressait d'indiquer sa cachette mystérieuse, il désignait un lieu quelconque où l'on se hâtait d'aller fouiller pour ne rien trouver: il avait ainsi provoqué plusieurs fois des recherches toujours infructueuses, et Abdoullah-Aga, irrité de se voir le jouet d'un vassal, avait ordonné qu'on l'achevât sous ses yeux: le patient avait fait preuve durant le supplice

d'une énergie et d'une résignation extraordinaires.

Hassan-Effendi, qui était malade, s'était rendu aux bains dont nous avons parlé à Dembébé; à son retour, nous allâmes le visiter pour savoir si nous pourrions bientôt mettre à la voile; il fit aussitôt appeler tous les reïs qui se trouvaient à Massaouah; l'un d'entre eux était sur le point de se diriger vers Djedda : nous étions au 12 du mois d'avril, et, pour avoir le temps de terminer nos préparatifs de voyage, il fut décidé que nous partirions le 17.

Dès le lendemain, nous reçûmes la visite de notre reïs : le prix du passage pour nous tous fut fixé à 15 talaris, et, afin de ne pas nous trouver en retard au moment convenu, nous terminâmes proptement nos affaires; nous remplîmes d'effets une petite caisse destinée à M. Gobat, et nous la confiâmes à Ato-Dérèz.

Nous étions malheureusement arrivés à Massaouah à l'époque d'une épidémie : un grand nombre d'Abyssiniens se trouvaient déjà malades, et quelques uns avaient succombé. Si les indigènes étaient décimés par le fléau, les étrangers ne devaient pas s'attendre à être plus heureux, et ceux qui descendaient comme nous des montagnes d'Abyssinie, dont la température est si

douce et le climat si sain, devaient ressentir inévitablement la funeste influence d'une atmosphère impure et d'un soleil pesant.

Au retour d'une promenade que nous avions eu l'imprudence de faire en plein midi, nous nous sentîmes affaissés, et de violents maux de tête nous obligèrent à nous coucher; par une fatalité cruelle, nous nous trouvâmes frappés presqu'en même temps, et notre domestique éprouva, dès le jour suivant, les premiers symptômes de cette terrible maladie : après un accès de fièvre qui avait duré près de vingt-quatre heures, nous nous fîmes tous appliquer des ventouses qui nous soulagèrent momentanément; mais notre malaise ne tarda pas à s'accroître, et nous retombâmes dans un accablement désespérant : d'heure en heure, notre mal empirait, et, privés de secours de l'art, nous nous trouvions entièrement abandonnés à nous-mêmes; car l'état de notre domestique exigeait au moins autant de soin que le nôtre. La veille du jour indiqué pour le départ, nous revîmes notre reïs, et, quoique nous n'eussions déjà plus la force de nous mouvoir, à moins d'être soutenus par deux hommes, nous le priâmes de nous envoyer un matelot pour transporter notre bagage dans sa barque, et nous le conju-

râmes de mettre à la voile le plus tôt possible, car nous sentions que c'était fait de nous si nous séjournions plus longtemps dans cette île malsaine : comme notre petit navire partait sur lest, et que, par conséquent, notre capitaine n'avait pas eu à s'occuper de la cargaison, il se trouva prêt à lever l'ancre au jour fixé, et, après avoir enlevé nos effets, on nous transporta nous-mêmes dans la barque. Nous prîmes possession de notre chambre dans la soirée du 16 : avant la nuit, le gouverneur vint à notre bord pour nous recommander encore au reïs, et il nous porta lui-même du vinaigre, quelques citrons et du thé : il fit des vœux pour notre rétablissement et nous quitta. Le 17, avant l'aurore, on avait mis à la voile, le vent était favorable, et quand le soleil parut, nous étions déjà loin de Massaouah.

Si le changement d'air ne tua pas le mal, il le modifia, et, s'il prit un caractère moins effrayant quant à la rapidité de ses progrès, il n'en demeura pas moins dangereux : nos accès de fièvre, qui, dans les premiers jours, n'avaient ni heure ni durée fixes, se régularisèrent, et en peu de temps nous nous trouvâmes si faibles, si exténués, que nous comprîmes que nous étions perdus si nous ne recevions pas de prompts secours.

Nos jambes s'étaient enflées, et nous fûmes effrayés comme à l'aspect d'un cadavre en considérant nos visages dans un miroir; nos joues étaient creuses et livides, nos yeux enfoncés et éteints, et notre maigreur excessive contrastait avec l'enflure du bas de notre corps. La santé de notre domestique ne s'était pas améliorée, et nous étions tous livrés aux soins mercenaires d'un marin qui nous oubliait trop souvent. Si nos estomacs débilités nous demandaient quelque chose, nous n'avions pour toute nourriture qu'un peu de pâte de doura à moitié cuite, des raisins secs et du riz mal préparé. Pour étancher notre soif ardente, nous buvions de l'eau fétide qu'on nous regrettait quelquefois. Heureusement, notre reïs, loin de se soumettre à la règle communément suivie par les capitaines de la mer Rouge, était continuellement en route, et la nuit ne l'arrêtait pas. Bientôt nous arrivâmes à Ghonfouda.

On nous avait dit que nous trouverions dans cette ville un médecin arabe. Incapables de débarquer nous-mêmes, nous confiâmes notre firman au pilote de notre navire : nous le priâmes d'aller le présenter au gouverneur et de lui demander pour nous son docteur. Le marin s'acquitta parfaitement de sa mission, et, un moment

après, nous reçûmes, à notre grande satisfaction, la visite du médecin arabe suivi de son infirmier : comme nous n'avions pas une foi extrême en son habileté, au lieu de le consulter sur notre mal, nous lui demandâmes du sulfate de quinine, et, sans nous interroger sur la nature de notre mal, le docteur s'imaginant sans doute, d'après l'assurance avec laquelle nous réclamions ce médicament, que nous étions des hommes de l'art, envoya sur-le-champ l'infirmier à la pharmacie établie dans son hôpital, et celui-ci revint, une heure après, apportant vingt-quatre pilules de deux grains chacune, que nous nous partageâmes et que nous prîmes en six heures : leur effet fut merveilleux; notre fièvre fut coupée, et, quoique bien accablés, nous eûmes l'espérance de pouvoir arriver à Djedda, où nous devions trouver des amis et des médecins qui nous prodigueraient tous les secours nécessaires.

Nous quittâmes donc Ghonfouda avec quelque confiance : jusqu'à El-lit, nous eûmes le vent en poupe; mais, arrivés dans ce port, il changea tout à coup; et, sans l'habileté, le courage et, il faut le dire, la témérité de notre reïs qui ne prenait pas un instant de repos, nous étions menacés d'une longue traversée bien funeste dans

notre position. Grâce à lui, nous arrivâmes assez tôt à Djedda : après avoir été menacés plus d'une fois de chavirer et de nous briser contre les écueils, nous abordâmes dans ce port le 29 avril.

Le docteur que nous avions eu le bonheur de rencontrer à Ghonfouda nous avait annoncé que M. *Chédufau* (médecin en chef des armées de l'Hedjaz et de l'Yémen), que l'un de nous avait accompagné en qualité de secrétaire lors de la première expédition dirigée contre les Bédouins de l'Assir, se trouvait alors à Djedda : nous lui écrivîmes un billet que nous eûmes toutes les peines du monde à rendre lisible, et nous le remîmes au marin qui nous avait déjà si bien servis. Dès qu'il fût entré dans la ville, il se dirigea vers l'hôpital, où le premier infirmier qu'il rencontra le conduisit lui-même à la demeure de M. Chédufau, que nous vîmes bientôt arriver sur le port avec un empressement qui nous fut bien sensible. Le docteur *Carrozini*, le pharmacien *Farinoni*, qui nous avaient accueillis à Moka, et M. *Cognat*, l'un de nos amis intimes, avaient accompagné le médecin en chef. Comme il était déjà tard, et que nous avions jeté l'ancre assez loin du rivage, il était presque nuit lorsque nos amis arrivèrent dans notre navire : ils manifes-

térent une grande joie en nous embrassant; mais, après nous avoir considérés de plus près, ils furent effrayés de notre état d'épuisement, et le médecin en chef, qui avait conçu pour son ex-secrétaire le plus vif attachement, pleura en nous voyant si abattus. On s'empressa de nous descendre dans l'embarcation, et, un quart d'heure après, nous avions pris terre. On alla chercher des fauteuils sur lesquels on nous plaça, et quatre hommes nous transportèrent dans la maison de M. Chédufau.

Nous fûmes l'objet des soins les plus assidus; mais les remèdes arrivaient trop tard : la crise avait été longue et violente, et si notre vie n'était plus en danger, nous devions longtemps nous traîner avant de reconquérir notre santé et notre vigueur.

Un baron allemand, appelé *Katt*, se trouvait alors à Djedda, au service de Mohammed-Ali. Il se disposait à aller faire un voyage en Abyssinie, et il partit après avoir reçu de notre bouche tous les renseignements qui lui étaient nécessaires. Nous lui fîmes cadeau de notre boussole que nous avions miraculeusement sauvée.

Nous apprîmes à Djedda que la seconde expédition dans les montagnes d'Assir avait été en-

core plus malheureuse que la première : les troupes de Mohammed-Ali, repoussées avec perte, s'étaient réfugiées en désordre vers les ports de mer, abandonnant de grandes richesses. Quelques Européens avaient trouvé la mort dans cette campagne ; et le vice-roi d'Égypte, loin d'être découragé par ces revers, avait envoyé du Caire un supplément à son armée d'Arabie, et une nouvelle expédition se préparait encore contre l'Assir. On n'attendait plus que le retour de Kourchid-Pacha, qui s'était porté vers Médine pour châtier une tribu bédouine qui désolait les caravanes. Nous eûmes peine à comprendre l'entêtement de Mohammed-Ali, épuisant ses forces pour conquérir des déserts : un amour-propre malentendu lui faisait dépenser des sommes énormes pour une entreprise qui ne pouvait, dans aucun cas, lui offrir des résultats bien avantageux, et, quoiqu'on prétendit qu'il ne cherchait à dompter les Bédouins de l'Assir que pour arriver plus sûrement dans l'Yémen, sa politique n'en était pas moins en défaut ; tous les ports de la mer Rouge étaient en son pouvoir, les denrées des produits de l'intérieur ne pouvaient donc pas sortir sans être soumises à ses douanes, et, par le fait, Mohammed-Ali se trouvait maître d'un pays qui le ruinait

alors, et qui cependant aurait pu l'enrichir.

Notre rétablissement était lent et presque insensible, et nous craignîmes d'être atteints d'une maladie de langueur : la débilitation de notre estomac nous exposait à de fréquentes rechutes qui, plus d'une fois, effrayèrent nos médecins. L'art paraissait insuffisant pour notre guérison, et, quoique la ville que nous habitions fût assez bien pourvue pour ceux qui jouissaient d'une bonne santé, elle était loin de nous offrir toutes les ressources qu'exigeait notre fâcheuse position : les promenades, les distractions, le charme et la poésie des nuits de Djedda, qui nous avaient autrefois si vivement inspirés, n'avaient pas même le pouvoir de nous sauver de l'abattement dans lequel nous étions plongés[1]; et, persuadés alors

[1] Pour donner à nos lecteurs une idée de la poésie féerique de ces nuits d'Orient, nous allons joindre ici une description extraite d'un recueil de *fantaisies* que nous publierons plus tard. Ce morceau fut écrit lors de notre premier séjour à Djedda.

.... « Toujours des privations, toujours des dangers !...
» Laissez-nous, pour rafraîchir nos cœurs desséchés par le vent
» de l'infortune, rappeler quelques unes de ces sensations suaves
» dont le souvenir seul fait encore épanouir nos ames : laissez-nous
» chanter une nuit de Djedda!

» Une nuit, avec sa robe scintillante, plus radieuse qu'une reine
» éclatante de parure ; une nuit, avec sa brise légère plus douce à
» respirer que l'haleine d'une maîtresse ; une nuit toujours désirée,
» après des jours ardents, comme une oasis dans le désert !

» Qu'elle est belle, avec ses étoiles si pures et si brillantes ! Qu'elle
» est belle encore, lorsque le croissant, respecté par les enfants du

que le climat seul prolongeait sans doute notre malaise, nous résolûmes, quoique bien faibles encore, de nous remettre en mer. Avant notre départ, nous confiâmes au médecin en chef le petit Counfou, que l'état de nos finances ne nous permettait pas d'amener avec nous.

» Prophète, s'élevant du sein des flots ou sur la croupe des montagnes, vient régner au milieu de sa cour lumineuse!

» A l'heure où, du haut du minaret, le *muézin*, cloche vivante et sonore, annonce, pour la dernière fois, aux fidèles l'instant de la prière nocturne; alors que la surface ridée de la mer s'argente aux reflets languissants de la lune;

» Alors que les arbres épineux, blanchis par la poussière soulevée par le passage d'une caravane ou le vent brûlant du sud, secouent leur tête chauve et s'éveillent aux délicieuses sensations de l'atmosphère du soir;

» Alors que tout s'apaise et que, du milieu du silence, s'élève ce frémissement mystérieux qui fait écouter;

» L'odalisque, plus mystérieuse encore, veille loin de son maître plongé dans un profond sommeil.

» Et nous, quand le repos nous fuyait, lorsqu'agités par nos pensées comme un vaisseau par la tempête, nous nous roulions dans notre couche brûlante; pour calmer notre fièvre, nous venions ensemble sur notre terrasse comme dans un port ami, nous respirions la fraîcheur de la nuit, et de là nos regards indiscrets, planant sur les maisons voisines, cherchaient à pénétrer le secret des harems.

» Une jalousie s'ouvrait, et nos cœurs, enclins à des pensées d'amour, heurtaient à nos poitrines comme pour s'échapper, et nos yeux, complices de nos cœurs, se dirigeaient aussitôt vers la jalousie ouverte.

» Pâle comme la lune qui éclairait cette scène paisible, une femme avait paru! Elle était sans voile, et deux bougies venues de l'Inde nous la montraient comme en plein jour.

» Nous la contemplions en silence et avec avidité : elle nous paraissait en proie à un sentiment de tristesse profonde.

» Jeunes encore dans la vie d'Orient, que nous ne connaissions

Pour créer une marine sur le golfe Arabique, Mohammed-Ali avait acheté quelques navires marchands venus de l'Inde et de Mascate, et il les avait transformés en bâtiments de guerre : l'un d'eux se trouvait alors sur le point de mettre à la voile pour Cosseïr, et comme on voyageait à leur bord avec plus de sûreté et d'agrément que dans les barques sans pont de la mer Rouge, nous priâmes M. Mari le Corse, qui occupait le grade de *bin-bachi* (commandant) dans l'armée du

» que par nos poètes, pleins de nos impressions d'Europe, nous » ignorions tout ce que recèle d'insouciance et de froideur le cœur » des femmes qui nous entouraient, et nous pensions que chagrins » d'amour torturaient sa pauvre ame.

» Et alors elle nous semblait plus belle et plus attrayante ; nous » l'observions avec intérêt, nonchalamment assise sur un riche di- » van, le coude appuyé sur la jalousie, sa tête reposait dans l'une » de ses mains, tandis que, de l'autre, elle portait à ses lèvres le » tuyau d'un narghilé que son esclave noire, debout et immobile » devant elle, venait de lui présenter.

» Un vase de fleurs était sur sa fenêtre et ses jolis doigts venaient » parfois les effeuiller : on la voyait s'animer lorsqu'elle en aspi- » rait le suave parfum.

» Et, comme pour les récompenser, elle versait sur leur tige si » frêle quelques gouttes d'eau claire qui les désaltérait.

» A la voir si séduisante, qui eût cru que son narghilé, sa » puissanee domestique et son vase fleuri comblaient ses affections.

» Libre de son mélayé, avec sa parure si gracieuse, brillante de » perles et d'argent, avec son caleçon brodé d'or et son ample » chemise de gaze légère, quand nous la contemplions avec ivresse, » qui eût cru que, pétrie d'indifférence, propos d'amour lui étaient » inconnus ?

» La teinte bleuâtre du cohul qui bordait ses paupières donnait » à son regard une expression vague, indéfinissable, magique : » lorsque, sur sa figure langoureuse et blanche, ses grands yeux

pacha, d'intercéder auprès de l'*amiral* pour nous faire obtenir notre passage sur ce navire : grâce à son influence et à notre firman, nous fûmes embarqués *gratis* et nous nous éloignâmes de Djedda. Il nous semblait déjà que nous allions nous trouver sur la terre d'Égypte dont la température, moins lourde que celle d'Arabie, devait nous être plus favorable. Mais, depuis Massaouah, le malheur s'acharnait contre nous : vio-

» s'allumaient, on eût dit deux flambeaux sur un drap funéraire !
» Et une puissance irrésistible attachait notre vue sur cet ange
» de ténèbres ; et lorsque, fatiguée de la nuit et de son charme, elle
» s'échappait pour ne plus reparaître, autour de nous tout deve-
» nait noir ; notre soleil venait de s'éteindre.
» Et nous tombions dans l'abattement : loin de nos mères et de
» nos sœurs, privés de leurs caresses, sur une terre étrangère, où
» nous avions oublié jusqu'au nom de nos maîtresses, nous avions
» abandonné à cette femme notre ame malheureuse, et cette femme
» nous fuyait encore !
» Elle fuyait !... Que la colombe évite le vautour, que le faible
» arbrisseau redoute l'aquilon, c'est bien ! Mais toi, jeune fille,
» pour qui nous n'aurions que de douces paroles et des caresses
» plus douces encore, nous fuir ! Oh ! reviens !...
» Et la jeune fille ne revenait pas, et nous nous laissions aller à
» des rêveries sombres..... Mais, réveillés bientôt par le son
» bruyant du *tarabouk*, nous relevions la tête, et un tableau nou-
» veau, plus vif, plus pittoresque que le premier, venait à son
» tour captiver notre attention et nous sauver de nos réflexions
» amères.
» Ce n'était plus maintenant le spectacle de la mollesse asiatique
» qui s'offrait à nos regards : non loin de nous, une troupe de
» jeunes filles enjouées et légères, pour divertir leur maître et
» éveiller peut-être des sens engourdis, exécutaient des danses
» lascives et s'excitaient en chantant.
» Avez-vous vu, à l'aspect d'un monceau d'or, le regard du vieil
» avare briller d'une flamme livide ? avez-vous vu l'œil ardent du

lemment secoués par les vents contraires, une voie d'eau ne tarda pas à s'ouvrir dans notre bâtiment déjà vieux, et nous courûmes de grands dangers; le temps était toujours affreux, et quelques chrétiens d'Orient qui se rendaient comme nous à Cosseïr, et qui voulaient expliquer la cause de la persévérance des vents contraires, l'attri-

» lion s'abattant sur une victime sanglante? tel, au milieu de son » harem effronté, paraissait l'Arabe luxurieux, suivant avec avi- » dité les mouvements impudiques de ses femmes.

» Elles formaient d'abord une chaîne serrée, et, dans les atti- » tudes les plus voluptueuses, elles se balançaient et se tordaient » en cadence; puis, quand la chaîne était rompue, elles tourbil- » lonnaient en désordre comme des ombres vaporeuses et fantas- » tiques, elles se croisaient et se confondaient avec un art infini, » et, dans leurs poses toujours séduisantes et toujours variées, » elles étalaient une souplesse ravissante et l'abandon le plus gra- » cieux! Vues à distance, ces danses nocturnes nous rappelaient » les danses féeriques d'Ossian.

» A l'âge où l'on vit de prestige, où tout est poésie et délire, » alors que tout s'anime et se dore au contact d'une imagination » prodigue, lorsqu'on a toujours quelque riante illusion jusque dans » la détresse, et qu'on ne croit pas au malheur alors même qu'il » vous écrase, ne pas fuir à ces scènes de fascination, c'est provo- » quer la folie!... Nous étions alors à cet âge et la terre nous pa- » raissait brûlante; nous trépignions comme des frénétiques et » nos yeux flamboyaient!

» Nous écoutions avec ravissement leurs chants empreints d'une » originalité si piquante, tantôt doux et caressants comme une » plainte d'amour, tantôt vifs et joyeux comme une expression de » triomphe; et cette mélodie capricieuse et suave faisait passer » dans nos ames les sensations diverses qui semblaient agiter ces » jeunes filles.

» Le bruit retentissant de leur instrument barbare redoublait » sous leurs coups multipliés; elles battaient la mesure avec leurs » mains et s'abandonnaient, avec une sorte d'enthousiasme pas- » sionné, à tout l'entraînement du plaisir! A les voir par moments,

buaient à la présence d'un pauvre Juif malade, qui mourut peu de jours après et qui n'eut d'autre tombeau que la mer : quoique débarrassés de ce malheureux passager, la voie ne se referma pas et nous eûmes toujours vent debout.

Les courants de la mer Rouge, qui sont très rapides entre Djedda et Cosseïr, avaient beaucoup contribué à retarder notre marche, et notre capitaine, qui ne possédait pas toute l'habileté requise pour diriger les manœuvres d'un bâtiment dans un cas difficile, commençait à se décourager; on avait fait de vains efforts pour at-

» attentives et soucieuses, palpitantes d'émotion et le visage en-
» flammé, retenant leur haleine pour mieux s'écouter et s'ob-
» server, on eût dit qu'elles accomplissaient un acte religieux.

» Ce n'était pas comme parmi nous, dans nos bals éblouissants
» de lumières et de parures, où toute la richesse du culte et la
» suavité de l'harmonie ne sauraient encore nous absorber : tout
» entières à leurs danses, qu'elles exécutaient avec amour, leurs
» pensées étaient avec elles et leurs regards distraits ne cher-
» chaient pas un amant.

» Mais souvent, au moment de l'exaltation la plus vive, le
» maître stupide arrêtait leurs élans, et leurs jeux avaient cessé.
» Alors tout disparaissait et le silence était rétabli, et nous restions
» seuls, debout, au milieu de ce calme profond.

...... » La nuit était sur son déclin, les étoiles, honteuses, se
» cachaient une à une à l'approche du jour : rafraîchis par la douce
» température du matin, nous retournions plus tranquilles dans
» notre couche, d'où l'insomnie nous avait chassés, et notre ima-
» gination, frappée des images gracieuses dont nous venions de
» nous repaître, les reproduisait dans un songe et prolongeait jus-
» qu'au réveil une aimable illusion.

» Telles se passaient pour nous la plupart des nuits de Djedda. »

teindre le port d'Yambo, et depuis quelques jours le navire reculait au lieu d'avancer. Nous revenions à Djedda malgré nous; déjà nous n'étions plus séparés de cette ville que par une distance de quatorze lieues; mais le capitaine, ne voulant pas y ramener ses passagers, qui auraient eu le droit de réclamer le remboursement du prix de la traversée, vint jeter l'ancre dans l'une de ces rades qu'on trouve si communément sur les côtes de la mer Rouge, pour attendre, disait-il, les vents favorables, afin de se remettre en route vers Cosseïr : mais telles n'étaient pas ses intentions.

Ce long séjour dans un navire nous avait été funeste, nous avions rechuté et nous nous sentions plus abattus que jamais; quelques personnes en nous considérant se disaient, pour nous encourager sans doute, que dans peu nous partagerions le sort du pauvre Juif, et, loin de nous effrayer, leurs prédictions nous auraient fait rire si nous en avions eu la force; car, si notre corps était exténué, nous avions presque conservé toute notre énergie morale qui nous rassurait. Cependant, sans la générosité du capitaine, nous étions menacés de voir notre position s'aggraver encore; nos vivres étaient épuisés, et il nous était impos-

sible de nous en procurer même avec de l'argent: si quelques uns de nos compagnons de voyage se trouvaient encore abondamment pourvus, ils n'étaient nullement disposés à se défaire d'un superflu qui pouvait bientôt leur être nécessaire. Heureusement, notre capitaine, qu'on avait informé de notre détresse, nous envoyait tous les jours une part de son dîner, et, pour lui témoigner notre reconnaissance, nous lui fîmes cadeau de plusieurs bouteilles de vin que nous avions emportées de Djedda, et, quoique ce marin fût musulman, comme il était du nombre de ceux qui n'ont jamais lu le précepte formel qui défend l'usage des liqueurs fortes, il accepta notre vin qu'il ne laissa pas vieillir.

Les vents étaient toujours contraires; néanmoins on voyait à chaque instant arriver quelque barque qui se dirigeait vers Cosseïr ou Souez: nos marins ne parlaient jamais de partir, et les passagers commençaient à perdre patience : tous les jours, quelques uns d'entre eux nous abandonnaient pour continuer leur route, et lorsqu'ils furent entièrement débarqués, le capitaine, qui n'avait eu d'autre but, en temporisant, que de se débarrasser de tout son monde, tourna la proue vers Djedda, où nous arrivâmes vent arrière et

toutes voiles déployées, après une promenade de vingt jours.

Nous attendîmes encore quelque temps dans cette ville : nous apprîmes que, pendant notre absence, l'envoyé d'Oubi, Bethléem, était passé à Djedda pour se rendre de nouveau en Abyssinie : il n'avait parlé de sa mission à personne, et nous ne pûmes connaître les résultats de son ambassade. Nous regrettâmes beaucoup de ne pas nous être trouvés à Djedda lors de son passage : cependant quelques circonstances, inutiles à rapporter, nous firent croire que, s'il avait échoué auprès de Mohammed-Ali, le consul anglais l'avait accueilli plus favorablement. Nous fîmes à Djedda une singulière rencontre : parmi une troupe d'esclaves galla que des jellabs abyssiniens avaient amenés dans ce port, se trouvait une jeune fille d'Emni-Harmas qu'on avait dérobée en route, et qui nous reconnut en nous apercevant : elle parut joyeuse de nous revoir, et nous apprit que le Tigréen son compatriote, blessé par Béchir au talon, était mort des suites de sa blessure, et nous nous félicitâmes alors d'avoir racheté notre interprète. Quoique Kourchid-Pacha n'eût obtenu que des succès dans son expédition contre les Bédouins, comme cette campagne paraissait avoir plus d'im-

portance qu'on ne lui en avait attribué d'abord, on se disposait à envoyer des renforts au général turc et on avait retenu, pour le transport des troupes, tous les bâtiments qui étaient arrivés à Djedda : le débarquement des soldats devait avoir lieu à Yambo. Le commandant Mari demanda et obtint encore notre passage jusque dans ce port; et, quand les préparatifs furent terminés, on entassa pêle-mêle, dans ces barques à deux voiles, les soldats désignés pour l'expédition, et l'escadre se mit en route. La traversée fut plus heureuse que nous ne l'avions espéré, et en peu de jours nous arrivâmes à Yambo.

Nous avions été devancés dans ce port par un Allemand et deux Juifs qui s'étaient rencontrés dans le même navire : l'un de ces derniers, fatigué des insultes et même des mauvais traitements qu'il essuyait journellement de la part des musulmans, à cause de la religion qu'il professait, se décida à renier sa foi pour embrasser l'islamisme, et, le surlendemain de son abjuration, il mourut d'une dyssenterie. Ses deux compagnons furent accusés de l'avoir empoisonné pour s'emparer de sa fortune : le gouverneur de la ville les fit aussitôt arrêter, et, sans forme de procès, on les jeta chargés de lourdes chaînes, dans le fond

d'un cachot humide et malsain. L'Allemand, qui se trouvait protégé français, avait écrit au Caire pour se plaindre à notre consul de l'odieuse tyrannie du dola d'Yambo, qui ne les retenait ainsi que dans l'espoir de leur extorquer quelque somme d'argent. Les malheureux prisonniers attendaient, dans un dur esclavage, des secours qui ne devaient leur arriver que fort tard.

Les Bédouins des environs, profitant du désordre qu'entraîne inévitablement un état de guerre trop longtemps prolongé, pillaient et assassinaient sur les grands chemins; ils avaient même porté l'audace jusqu'à pénétrer, pendant la nuit, dans l'intérieur de la ville, où ils avaient exercé de grands ravages. Plusieurs d'entre eux qui s'étaient laissé prendre périrent dans les supplices, et, dernièrement, trois grands coupables furent attachés à la bouche d'un canon et lancés à la mer.

La lourde atmosphère d'Yambo ne pouvait nous convenir, et bientôt nous fîmes voile pour Souez : par un bonheur inattendu, les vents nous poussèrent rapidement jusqu'à Ras-Mohammed; mais de là nous eûmes beaucoup de peine à arriver à Tor : craignant d'être longtemps retenus sur mer, nous résolûmes de nous rendre à Souez par terre et nous débarquâmes.

Dans le misérable village de Tor, composé de quelques maisons en ruine, nous rencontrâmes M. Botta qui, après avoir terminé son voyage de Nubie, se rendait dans l'Yémen : nous vîmes aussi un artiste français qui allait prendre les vues du Sinaï pour se rendre ensuite à Jérusalem. Comme nous avions besoin de repos avant de nous engager dans le désert qui sépare Tor de Souez, nous acceptâmes l'offre d'un Grec qui nous proposa d'aller passer quelques jours dans une habitation qu'il possédait au milieu des nombreuses plantations de palmiers qu'on découvrait à une demi-heure du village. Cet homme, établi depuis longtemps dans ce pays dont il connaissait parfaitement les habitants, se rendait utile aux Européens sur la fortune desquels il ne spéculait pas comme la plupart de ceux qui, dans ces contrées encore barbares, se montrent si empressés autour des voyageurs dont ils exploitaient l'inexpérience. Ce *Roumi*[1], assez désintéressé, contre l'habitude des gens de sa nation, cultivait, auprès d'une source abondante, un jardin charmant qui le payait largement des soins qu'il lui prodiguait.

Durant notre séjour dans cet ermitage, nous reçûmes plusieurs fois la visite d'un prêtre grec

[1] Nom sous lequel les Arabes désignent les Grecs.

qui allait et venait de Tor au mont Sinaï, que nous avions escaladé dans nos précédents voyages : il nous conduisit sur son âne à la source tiède où, selon la tradition du pays, Moïse allait souvent se baigner. Nous vîmes aussi un Algérien qui revenait du pélerinage de la Mecke, et qui nous raconta ses prouesses de forban. Son œil vif brillait de plaisir lorsqu'il nous parlait des prises qu'il avait faites sur les chrétiens, et, malgré la vénération qu'il professait pour les Français, il ne pouvait s'empêcher de leur reprocher sa misère actuelle, et il ne nous dissimula pas l'espoir dans lequel il vivait de les voir un jour chassés de son pays, où il devait se rendre alors pour recommencer son métier de pirate.

Les Bédouins qui sont dans l'habitude de faire le trajet de Tor à Souez venaient tous les jours dans notre jardin, pour savoir si nous étions disposés à partir : après avoir longtemps débattu sur le prix des chameaux qui nous étaient nécessaires pour nous et pour le transport de nos effets, il fut décidé que nous leur donnerions 35 piastres d'Égypte par bête, et, au jour convenu, nous nous mîmes en route de grand matin. Après d'affreuses fatigues, à travers un chemin sablonneux et nu, nous arrivâmes épuisés à Souez.

Nous nous présentâmes chez l'agent consulaire anglais qui, voulant nous recevoir dignement, nous logea dans un appartement orné de peintures qui nous rappelèrent les fresques grossières dont on décore les églises d'Abyssinie. Cet employé du gouvernement britannique se piquait de science, et comme il se flattait, en outre, d'être physionomiste, il prétendit avoir reconnu en nous des hommes distingués, et nous l'avions continuellement à nos trousses : il nous harcelait de questions sur les mathématiques, l'astronomie et la phrénologie ; il fallut aussi lui expliquer le système planétaire, nous enfoncer avec lui dans de profondes discussions philosophiques, et nous devons dire que plus d'une fois nous fûmes frappés de son intelligence naturelle. Comme cet homme ne parlait pas de langue européenne, nous eûmes toutes nos conversations en arabe qu'il possédait parfaitement.

Nous passâmes trois jours à Souez. Au bout de ce terme, nous poursuivîmes notre route, et, après trente heures de marche, nous arrivâmes au Caire, la cité orientale par excellence.

X.

SOMMAIRE.

Hospitalité. — Clot-Bey. — Nous arrivons au Caire à l'époque de la crue du Nil. — Place de l'Ezbékié. — Nouvelle politique. — Nous partons pour Alexandrie. — Souvenirs qui se rattachent à cette ville. — Aiguilles de Cléopâtre. — Colonne de Pompée. — M. Lesseps. — Nous faisons voile pour Marseille. — Tempête. — Nous nous réfugions dans l'île de Rhodes. — Description de la ville et de ses environs. — Les chevaliers. — Nous sommes accueillis par les familles consulaires. — Parties de chasse. — Le premier jour de l'an. — Le carnaval. — Bal. — Départ de Rhodes. — Vent furieux. — Beautés de la mer bouleversée. — Ouragan. — Nous sommes obligés de relâcher à Palma. — Arrivée en France.

CHAPITRE X.

Si poétique que soit le désert dans sa stérilité même et dans son silence, ce ne fut pas sans éprouver un vif sentiment de plaisir que nous le vîmes derrière nous, et nous nous réjouissions d'avance en songeant que nous allions nous trouver au milieu d'un monde que nous connaissions

déjà. Nous hâtions le pas de nos chameaux, dont la marche nous paraissait lente au gré de notre impatience, et notre pensée nous devançait au quartier Franc que nous brûlions d'atteindre. Mais quelque grand que fût notre empressement, il fallut, avant de pénétrer dans l'intérieur de la ville, essuyer un retard de la part des douaniers qui, malgré notre firman et le bacchich que nous leur offrions, voulurent absolument visiter nos malles presque vides. Dès qu'ils eurent terminé leur inspection, nous rechargeâmes promptement nos bagages et nous nous engageâmes dans les rues étroites et humides du Caire. Cette ville ne s'était pas encore relevée des ravages de la peste de 1834 à 1835; et la vie circulait et moins active et moins bruyante dans son enceinte immense. Nous fûmes encore plus tristement impressionnés en arrivant au *Mouski*[1], où la rencontre de quelques uns de nos amis nous fit penser à ceux que le fléau avait emportés.

Quand nous parûmes au milieu des Européens, qui se croisaient en grand nombre dans le quartier où ils se trouvent réunis, quelques uns vinrent au devant de nous pour nous féliciter de notre retour, et d'autres, en nous reconnaissant, ou-

[1] Nom que les Arabes donnent au quartier Franc.

vraient de grands yeux pour s'assurer qu'ils ne se trompaient pas, car la nouvelle de notre mort, qui s'était répandue et accréditée en Arabie et en Égypte, nous faisait considérer alors comme des ressuscités : plus d'une porte hospitalière s'ouvrit pour nous recevoir. Si les habitants d'Éthiopie avaient souvent, à notre vue, poussé des cris de surprise en admirant la blancheur de notre teint, les Européens du Caire, dont la pâleur était excessive, s'étonnaient à leur tour de la couche olivâtre dont notre face était recouverte ; et quelques Égyptiens qui passaient dans ce moment prétendirent, après nous avoir longtemps examinés, *que nous devions être des leurs*. M. *Martin*, pharmacien français, que nous connaissions déjà, voulut absolument nous loger chez lui.

Soit en Abyssinie, soit sur la mer Rouge, nous avions longtemps vécu de privations : nous nous étions nourris d'aliments grossiers, mal préparés, et souvent nous n'avions eu d'autre boisson qu'une eau saumâtre et impure ; aussi, la première fois que nous nous assîmes à une table du Caire, savourâmes-nous avec délices ce qu'on nous présenta : tout nous était exquis, l'eau du Nil nous semblait du lait, et les cuisiniers arabes ne le

cédaient pas à Véry. Nous comprîmes alors que la souffrance était bonne à quelque chose.

Durant notre séjour dans cette ville, nous fûmes sobres de visites : nous vîmes Clot-Bey, qui avait été depuis peu élevé au grade de général, en récompense de son dévouement pendant la peste. Ce médecin, avantageusement connu en Europe par l'importance de ses travaux en Égypte, nous accueillit avec bonté et nous donna, en outre, une lettre qui devait nous être utile auprès du savant M. Jomard, qui s'intéresse si vivement à toutes les découvertes faites en Afrique.

Nous étions arrivés au Caire à l'époque de la crue du Nil et la campagne était magnifique.

Tout avait reverdi, et, au milieu d'un lac immense, s'élevaient, d'un côté, les Pyramides, seules dans le désert, et de l'autre, des villages épars et des plantations d'arbres vigoureux et élancés; nous assistâmes aux travaux exécutés sur la belle place de l'*Ezbékié*, qu'on allait transformer en un jardin environné d'un canal que le Nil devait alimenter. Dans nos fréquentes promenades, nous remarquâmes avec plaisir les divers changements opérés pour l'embellissement du Caire; la plupart des montagnes qui bornaient

son horizon avaient été déblayées, et le sol aplani était couvert d'une riche végétation. Dans l'intérieur de la ville, nous admirâmes surtout les bazars dont plusieurs boutiques étaient devenues des magasins. Nous revîmes les jardins de Mohammed-Ali et ceux d'Ibrahim-Pacha, que l'on avait considérablement agrandis : en somme, le Caire était dans une voie de progrès satisfaisante.

Une grande nouvelle circulait alors dans cette ville et agitait vivement les esprits; on parlait beaucoup du testament de Mohammed-Ali, qui avait, disait-on, désigné pour son successeur Ibrahim-Pacha, le fils d'une de ses femmes, au détriment d'Abbas-Pacha, son petit-fils, jeune homme alors âgé de vingt-quatre ans environ. On ajoutait que, pour assurer l'exécution de sa volonté, le vice-roi d'Égypte avait fait signer ce testament par les consuls des diverses puissances européennes qui devaient, en cas de contestation, prêter leur appui à Ibrahim-Pacha. Ces bruits occupaient sérieusement les oisifs du Caire, qui présageaient de grands malheurs à l'Égypte après la mort de Mohammed-Ali; car on prétendait que, si le conquérant de la Syrie avait pour lui l'armée, Abbas-Pacha, dont l'ambition commençait à se réveiller, avait su, par ses

largesses et sa douceur, s'attirer la bienveillance du peuple fatigué, avec raison, du despotisme de ses maîtres.

Avant de partir pour Alexandrie, nous réduisîmes nos bagages et nous achetâmes un costume turc complet qui devait nous servir jusqu'en France : nos préparatifs terminés, nous prîmes congé de nos amis, et nous nous rendîmes à Boulac, le port du Caire. Nous nous embarquâmes, et, par un temps calme et pur, nous nous abandonnâmes au courant, qui nous emporta rapidement loin de la grande cité : cette douce promenade sur le Nil fut très favorable à notre rétablissement. Nous allions pour longtemps nous éloigner de ce beau fleuve, et nous nous rappelions avec joie le jour où, fendant son onde pour la première fois, nos cœurs battaient d'enthousiasme à la pensée des grandes merveilles enfantées jadis en Égypte. Nous jetâmes un dernier regard sur les Pyramides qui projetaient vers nous leur ombre immense, et, après avoir salué ces monuments géants, nous détournâmes la tête pour ne plus songer qu'à la France.

A Foah, nous abandonnâmes notre *kange*[1], et nous vînmes nous embarquer sur le canal de

[1] C'est ainsi qu'on nomme les barques qui sillonnent le Nil.

Mahmoudié, creusé par Mohammed-Ali. Nous eûmes pour compagnons de voyage quelques esclaves galla qui nous parlèrent des pays que nous venions de visiter, et nous arrivâmes avec eux à Alexandrie.

Cette ville est marquée par de grands souvenirs : vue de loin , elle apparaît avec tout le prestige de ses vieilles traditions, elle se présente à l'imagination revêtue d'une splendeur inouie, parce que les traditions ne conservent du passé que son éclat et sa gloire et laissent dans l'oubli sa grossièreté et sa barbarie. Ce que tout le monde sait d'Alexandrie, c'est qu'elle fut bâtie par un puissant conquérant, que les Ptolémée y régnèrent, qu'elle vit César et Cléopâtre, que son école de philosophie fut célèbre, que le christianisme y compta de fameux évêques, et c'est à peu près tout ce qu'on en veut savoir, parce qu'on ne se passionne que pour le beau. Aujourd'hui Alexandrie n'est qu'une ville bâtarde, comme la plupart des ports; elle est plongée dans la plus profonde ignorance, et l'on y chercherait en vain les traces de son antique splendeur. Alexandrie n'est plus intéressante que pour les commerçants en coton; il ne lui reste de son passé que quelques débris de monuments, les aiguilles

de Cléopâtre, la colonne de Pompée, encore debout dans une plaine de sable, et ses catacombes battues par les flots de la mer!

Cependant, depuis que nous avions quitté Alexandrie, elle s'était considérablement embellie, et, en traversant le quartier Franc, nous nous crûmes transportés dans une ville d'Europe : ses magasins, ses maisons et ses cafés étaient construits et décorés comme en France; à côté des bains de vapeur des Turcs, on avait créé un établissement de bains à l'européenne. Alexandrie avait un théâtre bourgeois et des bals réguliers.

Nous reçûmes dans cette ville un accueil des plus gracieux, et M. Lesseps, vice-consul de France, qui avait désespéré de notre retour, nous revit avec une joie sincère : plusieurs personnes distinguées qui se trouvaient alors à Alexandrie nous complimentèrent du succès de notre entreprise, et nous embrassâmes quelques uns de nos amis, qui nous témoignèrent, par leur conduite généreuse, tout l'intérêt qu'ils nous portaient.

Avant de nous embarquer sur la Méditerranée, nous reçûmes plusieurs fois la visite d'un naturaliste allemand qui se disposait à aller herboriser sur les hautes montagnes du Sémén : ce voyageur

s'était déjà avancé jusqu'à Djedda; mais, sur le point de mettre à la voile pour Massaouah, il avait su, par quelques Abyssiniens musulmans qui étaient venus vendre des esclaves en Arabie, que le Tigré, en proie à une guerre civile dont on ne prévoyait pas la fin, était livré à l'anarchie, et il était revenu en Égypte, sans renoncer à son projet, dont il avait ajourné l'exécution à des temps meilleurs. Nous lui apprimes que le Tigré avait été conquis par Oubi et que l'ordre avait été rétabli. Satisfait de ces nouvelles, le naturaliste allemand s'embarqua immédiatement pour le Caire, après avoir reçu de nous les documents qui pouvaient l'intéresser sur le pays que nous avions sillonné dans tous les sens.

A Marseille, nous nous étions embarqués sur un navire autrichien, appelé le *Télégraphe*, qui nous avait transportés en vingt jours à Alexandrie; nous allions retourner en France sur le brick l'*Hirondelle*, commandé par le capitaine Abran, qui venait de compléter sa cargaison et n'attendait qu'un vent favorable pour mettre à la voile.

Nous partîmes à la fin d'octobre, c'est à dire au commencement de l'hiver : déjà quelques cas de peste effrayaient la ville et nous menaçaient

d'une quarantaine plus longue à notre arrivée en France. Lorsque nous étions rentrés à Alexandrie, après une longue absence, nos inquiétudes avaient cessé, et désormais, nous croyant à l'abri des coups de la fortune, nous jetions nos regards vers le passé qui s'était poétisé en s'éloignant; nous nous arrêtions avec complaisance à la pensée de nos souffrances, parce que le souvenir des dangers qu'on a courus et des douleurs qu'on a supportées n'est jamais pénible, et presque toujours il remplit l'ame d'une orgueilleuse joie.

Ainsi nous aimions à nous rappeler les fatigues du désert aux chaleurs atroces, et les privations de la mer Rouge au rivage désolé; ainsi nous retournions, avec une sorte de bonheur, jusque dans la prison des féroces Galla; et, traversant de nouveau les périls sans nombre dont notre route avait été semée, nous venions à Massaouah expier les longs avantages d'une étonnante santé, et, conduits mourants jusqu'en Égyte, nous nous félicitions de notre retour à la vie!

Et, nous voyant si près du but, nous nous abandonnions à l'espérance avec une ivresse irréfléchie : toutes nos pensées se réfléchissaient en sourires. Nous entrâmes joyeux dans le navire dont la proue se tournait vers Marseille, et, sans mé-

fiance comme sans regrets, nous saluâmes la terre d'Orient, comptant bien ne nous arrêter qu'en France; mais nous n'avions pas encore épuisé le calice d'amertume, et Dieu allait mettre notre patience à une nouvelle épreuve.

Nous étions sortis du port d'Alexandrie : un vent frais nous poussait, et nous arrivâmes bientôt sur les côtes de la Candie ; mais insensiblement ce vent dévia, et, dans la nuit des morts, le temps devint sombre et courroucé : assaillis à la fois par la pluie, la grêle et le tonnerre, et dans le voisinage d'une côte dangereuse que nous ne découvrions plus qu'à la lueur fatale de rapides éclairs, notre position n'était pas rassurante. La mer était grosse et sonore, et le pont était souvent submergé : bientôt l'effort occasionné par les voiles, qu'on était obligé de laisser déployées pour éviter de venir échouer, détermina une voie d'eau dont il était difficile de se rendre maître.

Dans la cruelle alternative de voir le navire sombrer ou se briser contre une côte rocailleuse et inaccessible, nous nous dirigeâmes aussitôt vers le port de Rhodes, où nous arrivâmes heureusement.

Et, dans notre détresse, nous nous félicitâmes d'avoir été refoulés sur cette île qui, déjà fameuse

dans les fastes mythologiques, devait nous offrir le spectacle de ruines assez fraiches sur lesquelles on pouvait lire encore l'histoire de l'établissement d'un ordre de chevalerie dont les restes se sont vaillamment soutenus à Malte jusqu'à la fin du xviiie siècle, et qui n'ont pu être anéantis que par la puissance de celui à qui il n'était pas honteux de céder!

La ville de Rhodes tout entière n'existe pas telle que l'ont construite les chevaliers : quelques quartiers et principalement les faubourgs ont une teinte moderne, presque insignifiante à la vérité, mais qui contraste d'une manière tranchée avec les créations d'une plus vieille date.

A côté de ces constructions nouvelles, il en est d'autres d'un genre tout à fait bâtard : ce sont d'anciennes maisons délabrées qu'on a reconstruites sur un plan nouveau, en conservant ce que le temps ou les guerres avaient épargné.

Il ne faut pas avoir un sentiment bien développé de l'harmonie architecturale pour être frappé du désaccord de ces badigeonnages rajustés sur des édifices d'un genre si bien caractérisé.

L'ancien élément, enfoui au milieu de tous ces replâtrages, ne présente aucun effet d'ensemble ; mais, heureusement, il existe une rue entière bâ-

tie par les chevaliers, et qui porte leur nom; lorsqu'on s'y transporte, on serait tenté de se croire encore au temps où elle était habitée par ses anciens hôtes, si l'on n'était tiré de son illusion par l'apparition de quelque dame turque au costume de nonne, ou par le chant sonore et solennel du muézeïn, appelant les fidèles à la prière. Cette rue, bâtie sur un plan incliné, a conservé ses trottoirs.

Du palais désert du grand-maître au harem, séjour mystérieux de la famille musulmane, on peut donc distinguer aisément trois genres d'architecture, et sur ce livre de pierre on lira sans difficulté l'histoire du pays depuis plusieurs siècles.

Les remparts et, en général, toutes les fortifications dont la masse imposante a résisté aux outrages du temps, ont conservé l'empreinte de leur vieille origine : ils existent aujourd'hui tels que leurs fondateurs les ont laissés, et à peine si l'on distingue de distance en distance, sur le couronnement, les traces de quelques fraîches réparations.

Il est difficile de concevoir que les chevaliers aient eu à leurs dispositions des forces assez grandes pour ceindre leur capitale de pareilles mu-

railles, et l'aspect seul de ces redoutables fortifications prouve la puissance de ceux qui les ont construites. Il paraît néanmoins que toute la ligne n'a pas été entreprise en même temps. De distance en distance, on remarque différentes armoiries des grands maîtres : elles sont sculptées sur marbre blanc et incrustées dans le mur. Du côté du sud, on distingue deux chapeaux de cardinal surmontant le blason de ces princes de l'Église romaine.

A de légers intervalles, s'avancent des tours flanquées, de forme ronde, carrée ou de fer à cheval; quelques bastions, battant l'ennemi dans tous les sens, ont été bâtis là où le rempart présentait un accès plus facile. Sur le faîte sont pratiquées une foule d'embrasures pour recevoir des pièces de siége; mais la plupart sont vides, et ce n'est que rarement que l'on voit s'avancer quelques bouches à feu au dessous de la guérite de planches que les Turcs leur ont construite pour les préserver de l'intempérie du temps.

A l'époque dont il s'agit, l'art des fortifications n'avait pas encore fait de grands progrès; Vauban n'avait pas donné sa nouvelle théorie. Le défaut d'alors était de bâtir des murailles très élevées et qui, par cela même, étaient plus nuisibles aux as-

siégés qu'aux assiégeants ; mais les ingénieurs de Rhodes ne sont pas tombés dans cette exagération : les murs sont ordinairement de niveau avec le terrain extérieur dont le fossé les sépare, et leur hauteur varie selon les fluctuations du sol.

Deux portes donnant sur la campagne et surmontées du blason de Damboise, à la date du XVIe siècle, vous introduisent dans la ville : deux soldats turcs y sont placés en sentinelle. Le chemin qui conduit au pont-levis est soutenu, au dessus du fossé, par d'élégantes arcades. Ce fossé, généralement large et profond, peut être facilement comblé d'eau : plusieurs tuyaux descendant des coteaux qui dominent la ville l'y conduisent prisonnière; quelquefois ce fossé est double et même triple.

Les portes sont précédées de fontaines à robinet d'une forme assez élégante : les corps de garde, ombragés de treilles, sont abondamment pourvus d'eau.

Du côté de la mer, la ville possède aussi de belles défenses : le port peut contenir une dizaine de navires de la portée de deux à trois cents tonneaux ; l'entrée en est gardée par deux forts, sur l'un desquels se trouve le phare, misérable lampion qu'on a peine à distinguer à un mille de

distance. Le quai est garni de cafés ; vers le centre de la place où s'élevait, dit-on, le fameux colosse, existait jadis une porte aujourd'hui fermée, et a chacune des extrémités se trouvent des poternes dont l'une conduit dans la ville et l'autre sur la darse où l'on construisait autrefois des frégates. L'entrée de ce bassin n'a plus aujourd'hui que dix ou douze pieds de fond. On trouve dans le chantier tous les appareils nécessaires pour abattre en quille et caréner. Les bâtiments de guerre sont obligés de mouiller en rade par un fond de plus de trente brasses. C'est sur la darse qu'est bâtie la maison du gouverneur : une batterie fixe, à fleur d'eau, de sept pièces d'artillerie, est placée devant sa porte.

Les environs de la ville sont découverts et occupés par les cimetières des musulmans; du côté de l'est, se trouvent les tombeaux des Juifs, remarquables par une large pierre à surface plane portant une inscription en caractères hébreux.

Au delà de l'asile des morts, se déploient ces riantes maisons de campagne entourées de jardins pittoresques, où les bouquets d'oranges et de citrons étalent, parmi les oliviers et les figuiers de Barbarie, leur couleur verte ou dorée : quelques sabines aux sombres teintes balancent dans

les airs leurs formes pyramidales, et quelques palmiers, élevant leur tête au dessus des autres arbres, nous rappelaient encore les paysages gracieux de la terre d'Orient que nous venions de quitter.

Si l'on veut jouir d'un beau point de vue et embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de la ville, du port, des côtes et des îles environnantes, on n'a qu'à se transporter sur le sommet du coteau de *Soumbouilli*, à l'ouest de Rhodes. De là on voit d'abord se dérouler, dans la direction du nord, les montagnes de la Caramanie couvertes de neige. Cette province, qui fournit à l'île ce que son sol lui refuse, s'étend en demi-cercle jusque vers l'ouest, formant une immense baie avec les îles de Simi et de Piscopi.

De là aussi on voit se dessiner, comme sur un plan d'architecte, les rues droites ou sinueuses de la cité, les mosquées surmontées de leurs rondes coupoles et dominées par de hardis minarets, les clochers du culte chrétien, grec ou romain, et l'immense quantité de moulins à vent agitant leurs ailes depuis les sommets les plus élevés jusque sur les bords de la mer, à côté des mâts consulaires, où flottent les pavillons des diverses nations européennes.

C'est aussi sous les rochers de *Soumbouilli* que se trouve la source vive dont l'eau, enfermée dans des tuyaux cylindriques, est amenée dans la ville, où elle se répand sur les places publiques et dans les cours des principales mosquées.

Le monument le plus important laissé par les chevaliers est l'église de Saint-Jean, convertie aujourd'hui moitié en mosquée et moitié en grenier. (Lorsque le prince de Joinville est descendu à Rhodes, il a obtenu les portes de ce temple pour un musée de France.) A côté de l'église se trouve l'ancienne salle du conseil, presque entièrement ruinée; quelques restes d'ogives et de pleins-cintres qui existent encore attestent la beauté de son architecture. La rue des chevaliers qui fait suite offre, sur les murs, une foule d'inscriptions et de blasons à divers millésimes parfaitement bien conservés. Les ailes des maisons sont flanquées de petites tourelles cylindriques : quelques morceaux de sculpture, tels que colonnes, corniches et gouttières, ont été respectés par les Turcs, qui se sont contentés de mutiler tout ce qui avait figure humaine.

La population de Rhodes est composée de Turcs, de Grecs et de Juifs : les divers quartiers de la ville présentent un aspect plus ou moins vivant,

selon le genre d'habitants qui les occupent. Les musulmans ont permis aux Hébreux seulement de se fixer dans l'intérieur des murs, et les Grecs ont été relégués dans les faubourgs, depuis l'époque de leur insurrection.

La vie privée des enfants d'Israël n'est pas entourée d'un aussi grand mystère que celle des musulmans; leurs femmes ne se font aucun scrupule de paraître dévoilées dans les rues comme dans l'intérieur de leurs maisons; cette habitude donne à leur quartier une physionomie intéressante et animée, tandis que les rues habitées par les Turcs sont tristes et silencieuses comme les corridors d'un cloître abandonné : les portes sont fermées et barricadées, les femmes ne se montrent jamais en public que voilées, et si l'on en voit quelques unes dans l'intérieur de leurs maisons, ce n'est jamais qu'à travers les grillages serrés de la moucharabie.

Les Hellènes portent sur leur visage le stigmate de leur long avilissement; néanmoins on retrouve encore chez quelques-unes de leurs femmes ce type de beauté grecque qu'on admire si justement, mais qui perd beaucoup de son caractère sous un costume de mauvais goût.

Le commerce de Rhodes est borné : les princi-

pales marchandises d'exportation consistent en cire, cuivre et éponges ; on recueille encore dans le pays du vin, de l'huile et du coton. L'île est dépourvue de toutes sortes d'objets manufacturés.

Telle est aujourd'hui l'antique Ophiusa [1] si souvent chantée par les poètes : glorieuse d'avoir donné naissance à Cléobule, l'un des sages de la Grèce, à Timocréon et à Anaxandride, célèbres par leurs comédies ; réjouie par son climat, par la beauté de son ciel et la fécondité de ses campagnes, elle s'endort mollement dans le présent qui la flatte, pleine d'insouciance pour son avenir.

Quand nous pénétrâmes dans la ville, après avoir fait pendant quatre ou cinq jours un semblant de quarantaine, nous fûmes désagréablement frappés de l'état de dégradation de ses habitants ; le cœur plein des glorieux souvenirs qui se rattachent à cette terre, nous fûmes péniblement désenchantés en nous trouvant au milieu d'une population qui, par son allure et sa physionomie, nous parut devoir être étrangère à tout sentiment généreux. Ce n'était plus cette Rhodes dans le sein de laquelle fermentait autrefois tant d'enthousiasme et de vie, et qui, de tous les points de l'Europe, attirait à elle une jeunesse ardente et

[1] Nom sous lequel les anciens désignaient l'île de Rhodes.

guerrière; ce n'était plus cette ville forte qui avait su jadis, sous le grand-maître d'Aubusson, résister à la puissance formidable de Mahomet II, cet ennemi acharné de toute la chrétienté : elle était déchue comme les Turcs, ses maîtres, déchue comme les Grecs dégénérés, comme les Juifs d'Orient si vils et si rampants.

On sait que les chevaliers furent chassés en 1522 de ce poste, où ils avaient su se maintenir, pendant plus de deux siècles, malgré les efforts des Mahométans : avant de se rendre, ils se défendirent vaillamment, et soixante mille Turcs périrent au siége de leur ville. Certes, si ces braves chevaliers n'avaient pas été abandonnés à eux-mêmes et réduits à leurs propres forces, ils n'auraient pas succombé : si Charles-Quint avait voulu les secourir, si François Ier l'avait pu, Soliman aurait échoué comme Mahomet II.

Nous étions menacés de faire un long séjour à Rhodes, et il fallut chercher à se créer des distractions : nous nous présentâmes chez quelques unes des familles consulaires établies dans cette ville, et nous jouîmes auprès d'elles de tous les agréments qui font aimer les sociétés de nos pays; elles nous donnèrent un avant-goût des jouissances dont nous étions sevrés depuis longtemps, et

que nous n'attendions plus que dans notre patrie. Grace à elles, nous n'aurions pas regretté le temps que nous passâmes à Rhodes, si de puissants motifs ne nous avaient attirés vers la France.

Nous avions ressenti l'heureuse influence du délicieux climat de la Grèce, et nous aurions presque retrouvé notre première force. Le pays que nous habitions était abondamment pourvu de gibier; on organisa de fréquentes parties de chasse qui nous fournirent l'occasion de nous enfoncer dans les montagnes de l'île. M. Billotti, vice-consul de Naples, qui possédait une maison de campagne, à une heure de distance des faubourgs, nous en avait généreusement offert les clefs, et c'était ordinairement de sa villa que nous partions pour faire nos longues promenades, qui nous rappelaient nos excursions d'Abyssinie: souvent nous admirions des sites pittoresques et sauvages, et, en foulant une terre fertile, nous fûmes plus d'une fois frappés de la solitude et du silence qui nous environnaient. Cette Rhodes, jadis si peuplée, présentait, sur beaucoup de points, l'aspect d'un énorme désert, ou plutôt d'un cimetière antique, car les salles étaient remplacées par une grasse végétation.

Notre départ se préparait avec une lenteur

tout à fait orientale : il avait fallu plus de quinze jours pour décharger le navire qu'on allait abattre en quille pour boucher la voie d'eau : nous vîmes passer avec regret le premier jour de l'an 1837, que nous avions cru fêter en France lorsque nous nous embarquâmes à Alexandrie. Bientôt les bals auxquels nous assistâmes nous annoncèrent l'arrivée du carnaval. Tout ce qui se passait autour de nous ramenait notre pensée vers la France, dont nous avions presque oublié les usages et les mœurs. Après avoir longtemps vécu, jeunes encore, au milieu de populations sauvages, nous aimions, peut-être par inconstance, à nous retrouver dans un centre plus convenable à notre éducation, et néanmoins nous étions quelquefois aussi novices que des étrangers à certains usages dont nous avions perdu le souvenir.

Cependant, malgré les plaisirs que Rhodes nous prodiguait, nous n'étions pas heureux; un si long retard, apporté à la réalisation de nos plus douces espérances, nous attristait. Si nous regardions la France d'un œil de convoitise, ce n'était pas l'amour de la terre natale, abstraction faite de nos affections et de nos sentiments, qui nous faisait si vivement désirer la patrie; non, ce qui nous attirait surtout vers elle, c'étaient nos

parents, nos amis, des souvenirs ineffaçables et l'œuvre que nous avions à y accomplir, c'est à dire la publication de nos voyages, qui était le terme de notre entreprise : ce qui nous souriait, en France, c'était l'art, c'était la science qui s'y déploient avec tant d'éclat et de majesté, et qui sont si peu développés en Orient; la France nous apparaissait alors comme un point lumineux dominant le monde et attirant ses regards et son admiration; aussi avions-nous hâte de venir nous retremper dans son sein, et nous attendions avec souffrance.

Nous avions passé environ trois mois dans cette île, lorsque notre navire, lentemen radoubé et plus lentement rechargé, faute de machines nécessaires, put enfin se remettre en mer. Nous partîmes la joie dans le cœur; le ciel était serein, et une fraîche brise, venue de l'est, déridait et enflait nos voiles déployées : bientôt un vent furieux, mais toujours favorable, nous emporta rapidement jusqu'à Malte; la mer était houleuse, bouillonnante; jamais spectacle plus sublime n'avait étonné nos regards, et jamais l'homme, luttant avec succès contre l'élément bouleversé, ne nous avait paru si grand : l'aspect de la mer était effrayant; mais nous n'avions des yeux que

pour admirer ce qui se passait autour de nous : le ciel était devenu terne, et sa couleur livide se réfléchissait dans les flots courroucés ; des vagues immenses s'élevaient jusqu'aux nues, emportant le navire comme une plume légère : rien n'égale sur la terre la magnificence du tableau que nous contemplions avec une sorte de religiosité, et les comparaisons les plus grandioses n'en offriraient qu'une faible idée. Quelquefois, quand le bâtiment, bien guidé, suivait habilement les ondulations de ces montagnes mouvantes, il nous rappelait le cheval de Mahomet s'élançant d'un bond sur un sommet gigantesque et descendant avec la même rapidité jusqu'au fond du vallon ; d'autres fois, lorsque, harcelé par les vagues qui hurlaient contre ses flancs, il se débattait victorieusement, il nous donnait l'idée d'un combat de loups contre un taureau mugissant.

Quoique ce malheureux navire fût rudement secoué, tant que le vent souffla en poupe, nous nous en inquiétâmes peu ; mais notre bonheur ne fut pas de longue durée et nous pûmes nous convaincre par nous-mêmes des dangers de la navigation pendant l'hiver : surpris à plusieurs reprises par des ouragans furieux qui déchiraient nos voiles et faisaient crier les mâts, nous

étions violemment refoulés de la Sicile sur les côtes barbaresques, et abrités un jour derrière l'île de Panthélerie, nous venions, le lendemain, nous serrer contre le cap Bon; après avoir été longtemps ballottés, nous vînmes mouiller dans la rade de Palma, et le capitaine envoya à terre un canot qui revint chargé de provisions fraiches. Nous n'attendîmes que peu de jours le vent favorable, qui cette fois nous conduisit jusqu'à Marseille, où nous arrivâmes le 12 mars. Nous échouâmes en entrant dans le port; mais, grâce aux prompts secours qu'on nous prodigua, le bâtiment ne fut presque pas endommagé.

Et le lendemain nous foulions le sol de notre patrie!.... Nous ne retracerons pas ici les violentes sensations qui nous agitèrent en touchant cette terre si longtemps désirée, nous ne répéterons pas nos folles exclamations et nos transports immodérés; non, peu de nos lecteurs ont été éprouvés comme nous, et ceux qui n'ont pas vécu de cette vie de misère, de dangers et de délaissement ne comprendraient pas notre joie délirante! . . . .

Ici se termine notre itinéraire. Comme nous l'avons annoncé dans l'avant-propos, nous allons

faire remarquer les erreurs les plus graves commises par Bruce et Salt, qui nous ont devancés dans certaines provinces de l'Abyssinie. Nous nous occuperons d'abord du premier, qui, dans ses descriptions et ses récits, s'est trop souvent laissé entraîner par son amour pour le merveilleux et a quelquefois mérité les reproches que, dans ces derniers temps, de sévères critiques ne lui ont pas épargnés. Nous poursuivrons notre tâche en relevant les erreurs qui se sont glissées dans les mémoires de M. Salt, insérés dans la relation du vicomte de Valentia, et dans le voyage en Abyssinie entrepris par le même auteur en 1809 : nous terminerons par la critique de quelques-uns des vocabulaires qui se trouvent à la fin du premier volume de l'ouvrage de M. Salt.

XI.

ERREURS COMMISES PAR BRUCE.

CHAPITRE XI.

1°. « La tradition abyssinienne rapporte » que Cush et sa famille, épouvantés par » l'événement terrible du déluge toujours pré- » sent à leur mémoire, et appréhendant d'é- » prouver de nouveau un pareil malheur, » aimèrent mieux habiter dans les flancs des

» montagnes que de s'établir dans les plaines.[1]

» ..... Ce qui est indubitable, c'est que cette » race d'hommes se creusa, avec une industrie » étonnante et avec des outils qui nous sont ab- » solument inconnus, des demeures non moins » commodes qu'admirables dans le sein des mon- » tagnes de marbre et de granit, demeures qui » sont conservées en grand nombre tout entières » jusqu'à ce jour, et qui semblent devoir rester » de même jusqu'à la fin des siècles.[2]

» Ces maisons d'une si singulière structure s'é- » tendirent bientôt dans les montagnes voisines. » Les descendants de Cush s'y établirent à mesure » qu'ils se multiplièrent, et ils portèrent leur in- » dustrie et leurs arts du côté de la mer occi- » dentale comme du côté de la mer de l'Orient; » mais, contents de leur premier choix, ils n'a- » bandonnèrent jamais leurs cavernes pour ré- » sider dans les plaines.

» ..... Et ils ont demeuré depuis et ils sont » encore à présent dans ces mêmes montagnes, » dans ces mêmes cavernes qui ont été creusées » par leurs premiers pères.

» ..... Il y a apparence qu'ils remarquèrent

[1] Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. 1, pag. 431-432.
[2] *Id.*, t. 1, p. 432-433.

» qu'un désavantage pour Siré et pour leurs ca-
» vernes qui étaient au dessous résultait de leur
» climat.[1]

» ..... Ils trouvaient que leurs excavations dans
» les montagnes se faisaient avec moins de peine
» et étaient bien plus commodes que des maisons
qu'il fallait bâtir.[2] »

On ne peut douter aujourd'hui qu'il n'y ait eu dans l'antiquité des peuples troglodytes; il n'est pas même nécessaire d'aller jusqu'en Éthiopie pour chercher des preuves de leur existence : les catacombes de Naples, de la Sicile et de la Sardaigne ont servi de demeures aux anciens habitants de ces pays, et ce fait se trouve confirmé par la tradition relative aux cyclopes. En Arabie, nous avons vu des cavernes habitées encore par de misérables Bédouins, et dans le Dankali, les pasteurs s'établissent quelquefois dans des grottes dont ils ne font pas néanmoins leur demeure habituelle.

Mais nous croyons pas, comme le dit la tradition rapportée par Bruce, que les premiers habitants de l'Abyssinie se soient retirés dans ces cavernes par crainte d'un nouveau déluge; car ils

[1] Bruce, page 434.
[2] *Id.*, page 435.

auraient été bien mieux en sûreté sur les sommets des montagnes, où ils auraient pu facilement construire des chaumières comme ils font encore aujourd'hui.

Quelques auteurs anciens, et particulièrement Agatarchides[1] et Diodore[2], parlent des troglodytes éthiopiens, mais ils ne disent pas, comme Bruce, qu'ils ont eux-mêmes ouvert les flancs des montagnes; ils nous apprennent, au contraire, qu'ils se sont établis dans des cavernes creusées par la nature.

Dès lors, les louanges que Bruce donne à ces peuples ne sont pas méritées, et leur industrie étonnante et les outils inconnus dont ils se sont servis ne doivent plus inspirer de regrets à la civilisation moderne. Les grottes dont il s'agit, humides et malsaines, sont loin d'être commodes; la lumière n'y pénètre qu'avec peine et l'air ne s'y renouvelle presque jamais.

Pour nous, contrairement à l'opinion du voyageur anglais, nous pensons que les Abyssiniens n'ont d'abord habité des cavernes que parce qu'ils n'étaient pas assez habiles pour bâtir des maisons. Il est naturel qu'un peuple qui s'éveille à la

[1] *De Rubro mari in geographis min*, l. 1, p. 45.
[2] *Id.*, page 197.

vie aille s'abriter contre le froid ou la chaleur dans le fond des grottes comme les animaux dans leurs tanières. A l'époque où ils n'avaient que des antres obscurs pour demeures, les hommes, incapables de fabriquer des tissus, revêtaient les dépouilles des bêtes féroces qu'ils avaient eux-mêmes tuées.

S'il nous est permis de juger les troglodytes de l'antiquité par ceux que l'on rencontre aujourd'hui, on peut assurer hardiment que ces peuples n'en étaient pas encore aux premiers éléments de la civilisation. Les rares Arabes que nous avons vus dans des cavernes sur les côtes orientales de la mer Rouge sont hideux de forme et tiennent le milieu entre l'homme et la brute; leur corps grêle ressemble à un squelette et leur intelligence est en parfaite harmonie avec leur constitution physique. En Abyssinie, quelques misérables Changalla qui vivent de cette manière sont traités par leurs voisins comme des bêtes fauves ou comme des ilotes.

2°. » Il y a même dans le pays (en Abyssinie) une
» ancienne loi maintenue par la tradition seule-
» ment, qui ordonne que quiconque osera tenter
» de traduire les livres sacrés en amhara ou en
» quelque autre langue vulgaire sera égorgé de

» la manière dont on égorge les moutons, que sa
» maison sera rasée et que toute sa famille sera
» vendue et réduite en esclavage. Ainsi, soit que
» la crainte de cette loi fût feinte ou véritable,
» on me l'opposa comme un grand obstacle lors-
» que je voulus avoir les traductions du canti-
» que de Salomon.... [1] »

Si cette loi existait du temps de Bruce, c'est à dire en 1770, il est bien étonnant qu'elle ne soit plus en vigueur aujourd'hui. Tous les prêtres auprès desquels nous avons pris des informations à ce sujet nous ont dit que le clergé, habitué à lire les écritures dans la langue éthiopienne, ne sentait pas la nécessité de les traduire dans un autre idiome, mais, que si quelque savant voulait entreprendre cette œuvre, on ne lui en ferait pas un crime. Les missionnaires protestants ont traduit les Évangiles en amharique; cette traduction a été imprimée à Londres, et l'on en a introduit plusieurs milliers d'exemplaires en Abyssinie sans avoir besoin d'employer aucun détour. Les prêtres et les grands s'empressent à l'envi de se les procurer, et personne ne pense à invoquer cette loi terrible qui n'a jamais existé. Lorsque nous avons quitté Adoua, M. Isemberg tradui-

[1] Bruce, t. 1, page 486.

sait le même ouvrage en tigréen, et il était aidé dans ce travail par un deftéra du pays, qui ne craignait pas de lui prêter son concours.

Nous croyons que Bruce, qui cependant n'avait pas besoin de recourir au mensonge pour illustrer son nom, aura voulu nous persuader, pour donner plus de valeur aux manuscrits qu'il a rapportés, qu'il s'était exposé à de grands dangers pour les traduire. Ce voyageur n'a pas fait attention que le châtiment qu'il fait inflger aux coupables, dans cette circonstance, est en opposition manifeste avec le caractère de ce peuple. En Abyssinie, on n'est point dans l'habitude de punir les enfants ou les femmes des fautes de leurs pères ou de leurs maris : une semblable coutume ne peut être en vigueur que dans les pays où la famille est parfaitement constituée, où le crime de l'un de ses membres rejaillit moralement sur tous les autres, et où les enfants héritent, comme en France, de la gloire ou de la honte de leurs parents, de leur misère ou de leur fortune. Mais, en Abyssinie, il n'y a pas assez communauté d'idées et de sentiments entre les individus qui composent une famille pour autoriser un semblable usage : vu la facilité de mœurs qui règne dans cette contrée, il serait presque

impossible à la justice de connaître les fils ou les femmes d'un accusé. Nous avons, en outre, fait remarquer qu'il n'était pas permis aux chrétiens abyssiniens de faire des esclaves.

3°. « Amha-Iassous, souverain de la province » de Choa [1], dans laquelle les faibles restes de la » famille de Salomon s'enfuirent au moment » d'une catastrophe que j'aurai occasion de rap- » porter, me donna la liste suivante des rois qui » ont régné dans l'Abyssinie depuis le temps dont » nous parlons; ce fut le même prince qui me » procura les livres des annales d'Abyssinie qui » m'ont servi pour composer cette histoire. »

Que dira-t-on lorsqu'on saura que le roi de Choa, qui a porté le nom d'Amha-Iassous, n'est jamais venu en Abyssinie? Salt [2] avait déjà relevé cette erreur de Bruce; mais comme il n'avait pas dépassé le Tacazé, on pouvait douter de la justice de sa critique. Pour nous, après avoir interrogé Sahlé-Sellassi lui-même, dans son royaume de Choa, nous pouvons affirmer que, dans cette circonstance, Bruce nous en a imposé, et que c'est avec raison que Salt a suspecté la bonne foi de son compatriote.

[1] Bruce, *Voyage aux sources du Nil*, t. I, pag. 475-476.

[2] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 89. — Voyez aussi la note de la même page.

4°. « Il (Lalibéla)[1] fit faire plusieurs églises » qu'on creusa dans le roc solide de la province de » Lasta, sa patrie, où elles sont demeurées entières » jusqu'à présent comme elles y demeureront vrai- » semblablement jusqu'à la dernière postérité. »

Les églises creusées dans le roc par Lalibéla, le seul ouvrage qui reste de ce Roi célèbre, ont suffi pour lui donner une réputation de grandeur et de sainteté qui prouve que de pareilles entreprises n'ont jamais été communes en Abyssinie; et ce fait vient appuyer notre opinion, relativement aux troglodytes. S'il eût été aussi facile de creuser des cavernes que Bruce l'a prétendu, Lalibéla ne se serait pas immortalisé.

5°. « Ce prince (Lalibéla) entreprit de réaliser » la prétention favorite qu'ont les Abyssiniens » de pouvoir détourner le cours du Nil...[2] De » cette manière, il crut être capable d'empêcher » le fleuve de croître au point de jamais inonder » et fertiliser l'Égypte, et il était si sûr du suc- » cès de son projet, à ce que m'ont assuré les ha- » bitants de ces contrées, que, détournant le » cours de deux grandes rivières, il les porta du » côté de l'Océan indien, où depuis elles ont con-

[1] Bruce, t. 1, p. 609.
[2] *Id.*, p. 609.

» tinué à couler. Il avait de plus, commencé un » nivellement vers le lac *Zawaja* où plusieurs » rivières se versent au commencement des pluies, » et il aurait effectivement, par là, détourné le » cours de toutes ces rivières..... [1] Tous ces » ouvrages ont été faits dans le pays de Choa, et » Amha-Iassous, prince de Choa, jeune homme » plein d'esprit avec lequel j'ai vécu plusieurs » mois à Gondar, dans la plus grande intimité, » m'assura qu'on les voyait encore..... [2] Don » Roderig de Lima, ambassadeur du roi du Por- » tugal, vit, en 1522, les restes de ces grands » ouvrages et y voyagea dedans plusieurs jours, » ainsi que nous l'apprend Alvarez, chapelain et » historien de cette ambassade dont je parlerai » par la suite. »

Lalibéla n'a jamais entrepris de détourner le cours du Nil, les Abyssiniens ont mis sur le compte de ce roi, comme les païens sur celui d'Hercule, les actions glorieuses de plusieurs grands hommes dont les noms sont aujourd'hui oubliés. Il est à regretter que Bruce ne donne pas le nom de ces deux rivières qui ont été détournées vers l'Océan : on a voulu sans doute lui par-

[1] Bruce, t. I, p. 610.
[2] *Id.*, t. I, p. 611.

ler d'Ancona, qui prend naissance à six lieues à l'est du lac Achangi, près du Lasta, et de Mély qui a sa source à douze lieues au nord-est de l'Aèn-Tacazé. Ces deux cours d'eau se dirigent effectivement vers l'Océan et se perdent dans le sable avant d'y arriver; mais ils ont toujours coulé dans cette direction.

Quant aux travaux exécutés à Choa, Bruce n'en parle sans doute que d'après Alvarez, puisque nous savons que, malgré l'intimité qui a régné entre le voyageur anglais et Amha-Iassous, ce prince n'a jamais paru à Gondar : mais Alvarez n'a jamais pu voyager *dans les restes de ces grands ouvrages* qui n'ont pas été exécutés : nous avons parcouru Choa en divers sens, et partout nous avons trouvé des rivières si profondément encaissées, que, pour les empêcher de porter au Nil le tribut de leurs eaux, il faudrait le travail d'un peuple autrement industrieux et puissant que celui de l'Abyssinie. D'ailleurs, comment Lalibéla, qui régnait dans le Lasta, aurait-il pu entreprendre de pareils travaux sur le sol de Choa soumis aux descendants des anciens rois d'Éthiopie, qui y vécurent en paix jusqu'à l'époque de leur retour dans le pays d'Amhara, d'où Judith les avait chassés.

6°. « Dans les royaumes d'Adel et d'Aussa, les » habitants sont de couleur non pas noire, mais » basanée, ils ont des cheveux lisses. Ils s'appel- » lent Gibbertis. [1] »

Comme le dit Bruce autre part, Gibberti signifie orthodoxe; mais ce n'est pas un nom de peuple, c'est une dénomination que prennent tous les musulmans d'Abyssinie, et, comme ces derniers s'adonnent presque tous au commerce, Gibberti est devenu synonyme de marchand ou de facteur.

7°. « En montant sur le trône, Bœda-Mariam » donna ordre d'arrêter tous les princes ses frères, » et les confina pour le reste de leurs jours dans la » montagne de Geshen, qui se trouve aux extré- » mités des hautes provinces d'Amhara et de » Béghemder. [2] »

Bruce cônfond ici le nom de la montagne avec celui de la province. La montagne s'appelle Dhèr et la province Guéché. Dhèr est situé entre l'Amhara et Anna-Mariam, sur le sol de la province de Guéché, qui, en cet endroit, ne forme qu'une langue de terre très élevée.

8°. « La seconde chose qui m'étonne dans le

[1] Bruce, t. II, p. 9.
[2] Id., t. II, p. 85.

» voyage des Portugais, c'est le champ de fèves » au milieu duquel ils passèrent. J'avoue que je » n'ai jamais vu de fèves en Abyssinie. Le lupin, » plante sauvage et un peu ressemblant aux » fèves, infecte les provinces où l'on recueille » le miel. [1] »

Nous avons peine à concevoir que Bruce n'ait jamais vu des fèves en Abyssinie : on en récolte dans toutes les provinces et tout le monde en mange. Il n'est pas probable que la culture de cette plante ait été introduite dans le pays depuis le départ de ce voyageur : le mot *Baguéla*, qui signifie fève, est abyssinien. Pour désigner ce légume, les arabes emploient le mot *foul*. Ainsi il ne faut point s'étonner que don Roderigo ait rencontré des fèves dans son voyage, puisqu'elles abondent en Abyssinie.

9°. « Dobarva est une ville grande et commer- » çante, située dans une plaine qui produit en » abondance toutes les provisions dont manque » l'île de Massaouah : c'est en outre la clef de la » province de Tigré et des hautes contrées de » l'Abyssinie. [2] »

Débaroa n'est pas seulement le nom d'une

[1] Bruce, t. II, p. 163.
[2] *Id.*, t. II, p. 225.

ville, c'est celui d'un district de Hamacèn, comme nous l'avons déjà fait observer en traversant cette province. La ville de Débaroa a perdu son ancienne importance, ce n'est plus aujourd'hui qu'un misérable village.

10°. « Les Galla sont un peuple nombreux de » pasteurs...... [1] »

Les Galla ont sans doute des troupeaux comme les Abyssiniens, mais ils s'occupent principalement de la culture de leurs terres.

11°. « Ils (les Galla) disent que le pays d'où » ils venaient ne leur permettait pas d'élever des » chevaux, ce qui est, en effet, impossible au » 13° nord de la ligne aux environs de Sennaar. [2] »

Si on ne trouve pas de chevaux dans les environs du Sennâr, ce n'est pas une raison pour qu'on ne puisse pas en élever chez les Galla. Choa, enclavé au milieu de ces peuplades et situé vers les 9° et 10° degrés de latitude, possède d'innombrables chevaux, et la cavalerie a toujours fait la principale force des armées galla.

12°. « Elles (les tribus galla) se sont pourtant » emparées d'Oualaka, petite province entre celles » d'Ambara et de Choa. »

[1] Bruce, t. II, p. 233.
[2] *Id.*, t. II, p. 233-234.

Le district l'Oualaka est entièrement enfermé dans la premiere de ces deux provinces.

13°. « Le fer est très rare chez les Galla, de » sorte que leurs principales armes sont de longs » bâtons appointés et durcis au feu dont ils se » servent comme de lances : leurs boucliers sont » de peaux de bœuf, aussi ces boucliers sont-ils » sujets à se racornir dans les temps secs et à » devenir trop mous quand il pleut. [1] »

Nous n'avons jamais vu de pareilles armes entre les mains des Galla : en guerre, ils sont tous équipés à la mode abyssinienne; seulement leurs sabres et leurs lances sont plus grossiers que ceux de leurs voisins, parce que leurs ouvriers sont moins habiles; mais, quant aux boucliers, nous devons dire que les mieux faits et les plus solides sortent de chez les Galla, qui ont le monopole de ce genre d'industrie.

14°. « Il est sans doute curieux de connaître » leur manière de se nourrir, de savoir quel est » ce genre de provisions assez faciles à charrier » pour leur permettre de traverser d'immenses » déserts et de tomber à l'improviste sur les villes, » les villages et les moissons des Abyssiniens. Eh » bien ! ces provisons ne sont que du café rôti

[1] Bruce, t. II, p. 238.

» et pulvérisé qu'ils mêlent avec du beurre, et » dont ils font des boules assez consistantes pour » pouvoir être portées sans s'écraser dans des » sacs de cuir. Une de ces boules, de la grosseur » d'une petite bille de billard, entretient, disent-ils, » leur force et leur courage pendant toute une » journée de fatigue, bien mieux que du pain et » de la viande. [1] »

Nous ne savons pas où s'étendent ces immenses déserts dont parlent Bruce et d'autres voyageurs : ne dirait-on pas que les Galla habitent le Sahara ou les plaines de sable de l'Arabie? Les pays habités par les Galla sont d'une admirable fécondité, et ces tribus n'ont pas besoin de déployer plus de courage, pour envahir l'Abyssinie, qu'il n'en faut aux peuples d'Amhara pour venir attaquer le Tigré; les rives du Bachilo, qui sont presque inhabitées, peuvent facilement être franchies en un jour.

Quant à ces billes dont parle Bruce, elles ne sont point faites avec du café, comme il le prétend, et elles ont une grosseur au moins double de celle qu'il leur donne : elles sont composées de beurre, de piment pulvérisé et de farine de tèf, d'orge ou de blé.

[1] Bruce, t. II, p. 244-245.

15°. « Les Naréens qui habitent les montagnes » sont les moins bruns de tous les peuples qu'on » trouve en Abyssinie; ils n'ont pas même, non » plus que les Caféens, la couleur aussi foncée » que les Siciliens et les habitants des environs » de Naples... Quoiqu'on ait prétendu qu'on avait » vu de la neige sur les montagnes de Caffa, je ne » le crois point.[1] »

Les habitants de Naréa sont réellement moins bruns que les Abyssiniens; mais il faut aimer à exagérer pour prétendre qu'ils sont plus blancs que les Siciliens. Les commerçants de Gondar nous ont assuré qu'il neigeait quelquefois à Caffa.

16°. « Depuis le règne de sultan Sélim, une » garnison de prétendus janissaires s'était emparée » de l'île de Zeyla, sous le prétexte d'y établir » une douane.[2] »

Zeyla n'est point une île, mais bien une presqu'île ou un promontoire. La petite île qu'on remarque vis à vis Zeyla porte le nom de *Sadec-Din* (véritable religion) et non pas *Sadduek-déen*, comme l'a écrit Salt.

17°. « La première division était composée des » troupes de la maison, la seconde d'un corps

[1] Bruce, t. II, p. 340.
[2] *Id.*, t. II, p. 386.

» de cavalerie de la maison du Roi, désignée » sous le nom de cavalerie Koccob, c'est à dire de » cavalerie de l'étoile, d'après une étoile d'argent » que chaque cavalier porte sur le cimier de » son casque. »

Nous n'avons jamais vu, en Abyssinie, des soldats avec des casques, et les cavaliers du Roi n'auraient pu se parer impunément de cette coiffure, puisque ceux qui portaient quelque ornement sur leur tête étaient déclarés coupables du crime de haute trahison. Le nom de Koccob, donné à la cavalerie du Roi, vient de l'étoile qu'on remarquait sur la plaque en cuivre placée sur le front des chevaux.

18°. « Avant de terminer ce que j'avais à dire » à ce sujet (sur les Changalla), il faut que j'ex- » plique un passage de l'histoire ancienne qui s'y » rapporte. Hérodote dit que, dans le pays dont » je viens de donner la description[1], il y a une » nation appelée les Macrobes, nom qui n'est » certainement pas le nom véritable des Chan- » galla, mais bien un nom donné par les Grecs, » d'après quelques raisons qu'ils ont eues de » croire à la longévité de ce peuple, ainsi que le » nom le signifie. Les Changalla sont ceux qui

[1] Hérodote, liv. III, p. 17 et suiv.

» vivent au midi au dessous des Gubano et des » Nubiens, dans les contrées de l'or, sur les deux » rives du Nil, au nord de Fazuglo.[1] »

Un auteur moderne[2], connu par ses savantes recherches sur le commerce et la politique des peuples de l'antiquité, a cru que Bruce s'était trompé sur la position du pays assigné aux Macrobes, et il les place dans la contrée de Sasou, près du littoral de l'Océan indien habité par les Somouli. Un autre auteur[3], croit que ces peuplades occupaient le pays central de l'encens, et non les bords de la mer.

19°. « On ordonna qu'il eût une jambe coupée » et qu'il fût toujours envoyé à Ouechné; mais » cette opération terrible est toujours mortelle. » C'est avec une scie que l'on coupe la jambe » très près du genou.[4] »

Quoique les Abyssiniens ne sachent pas lier les artères et qu'ils ignorent les premiers éléments de la chirurgie, les individus qui subissent de telles amputations succombent rarement, et la plupart se rétablissent avec une étonnante facilité.

[1] Bruce, t. II, p. 611.
[2] *De la politique et du commerce des peuples de l'antiquité*, par Heeren, t. V, p. 39 et 60.
[3] *Traité de M. Botha sur les Macrobiens*, dans Deutche-Monatschrift, du mois de juillet 1799.
[4] Bruce, t. II, p. 683.

L'homme chargé de l'exécution se sert d'un rasoir bien aiguisé et non d'une scie.

Nous avons encore remarqué dans Bruce une foule d'inexactitudes que nous ne signalerons pas ici, parce que l'espace nous manquerait; et nous terminerons ce chapitre par un aperçu de la critique du voyage de Bruce par Salt. Nous releverons ensuite les erreurs commises par MM. Valentia et Salt.

Ce dernier a eu raison d'accuser Bruce d'être inexact relativement 1° au Taranta[1], 2° aux marchés publics[2], 3° à l'obélisque et aux ruines d'Axoum[3], 4° à une montagne de marbre rouge[4], 5° à la manière de manger des chefs abyssiniens[5], 6° aux banquets de chair crue[6].

D'après Salt, le système bâti par Bruce au sujet de la navigation des anciens est dénué de fondement[7]; son voyage à Cosseir et à l'île des émeraudes n'est qu'une invention[8]; sa description

[1] Valentia, *Voyages dans l'Indoustan, à Ceylan, sur les deux côtes de la mer Rouge, en Abyssinie et en Égypte*, t. III, p. 294.
[2] *Id.*, t. III, p. 404.
[3] *Id.*, t. IV, p. 12, 130-142.
[4] *Id.*, t. IV, p. 18.
[5] *Id.*, t. IV, p. 69.
[6] *Id.*, t. IV, p. 101.
[7] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. I, p. 127-134.
[8] *Id.*, t. I, p. 136.

des montagnes du Tigré est inexacte[1]; sa théorie sur le bœuf sanga ou galla ne repose sur aucune base[2]; il en est de même de son opinion sur la manière d'égorger les bœufs qui sont destinés à être mangés[3]; de même de ce qu'il nous dit des Galla[4] et de Guangoul, chef de ces peuplades.[5] D'après Salt, Bruce connaissait à peine les langues d'Abyssinie quand il est arrivé dans ce pays[6]; il n'a jamais commandé aucun corps de cavalerie[7], n'a pris part à aucune guerre[8]; il n'a jamais eu un gouvernement de district.[9] Il n'a pas dit qu'un jeune homme nommé Balugani l'avait accompagné aux sources du Nil.[10] Ce qu'il a rapporté de l'enterrement du roi Joas est controuvé.[11] Il s'est trompé relativement à l'inscription éthiopique de l'église d'Axoum[12], au sujet de Pierre Paëz et de Melchior de Sylva[13]; il a

[1] Salt, t. I, p. 322.
[2] *Id.*, t. I, p. 323-335.
[3] *Id.*, t. II, p. 41.
[4] *Id.*, t. II, p. 44.
[5] *Id.*, t. II, p. 47.
[6] *Id.*, t. II, p. 86.
[7] *Id.*, t. II, p. 87.
[8] *Id.*, t. II, p. 87.
[9] *Id.*, t. II, p. 88.
[10] *Id.*, t. II, p. 86, 91-95.
[11] *Id.*, t. II, p. 96-98.
[12] *Id.*, t. II, p. 178.
[13] *Id.*, t. II, p. 277, note.

critiqué mal à propos Sperman au sujet du rhinocéros[1]; enfin il n'a point découvert le premier les sources du Nil-Bleu[2], et n'a pas fait le voyage de Bab-el-Mandeb.

Comme on le voit, de graves accusations pèsent sur ce voyageur, et nous pouvons affirmer que ce n'est que sans raison que Salt lui a reproché des erreurs d'autant plus condamnables qu'elles sont souvent volontaires. C'est à tort que les partisans de Bruce ont accusé Salt d'avoir conçu une basse jalousie contre son devancier. Nous croyons que l'amour de la vérité l'a seul guidé dans sa juste critique. On pardonnera aisément à Bruce ses exagérations et même ses mensonges, en faveur du courage et de la persévérance dont il a fait preuve; mais on n'oubliera pas son ingratitude envers Balugani, dont il n'a pas même daigné parler, quoique ce jeune homme l'ait accompagné jusqu'aux sources du Nil-Bleu, où il succomba épuisé de fatigue.

[1] Salt, t. II, p. 332.
[2] *Id.*, t. II, p. 95.

XII.

ERREURS COMMISES PAR M. VALENTIA.

ERREURS COMMISES PAR M. SALT.

(Premier voyage inséré dans la relation de M. Valentia.)

CHAPITRE XII.

1°. « Je m'y procurai de belles coquilles et » nous y vîmes le tombeau d'un chef autour du- » quel on avait tracé un cercle avec des pierres; » au bout étaient des os et des écailles de tortues » à demi brûlés; dans le milieu, il y avait plu- » sieurs vases à boire, parmi lesquels je reconnus

» un sucrier de porcelaine d'Angleterre; nous » trouvâmes un second tombeau presque sem- » blable au premier, et quelques uns des ba- » teliers nous dirent que c'était également celui » d'un chef.[1] »

Valentia a sans doute ignoré que ces populations étaient dans l'usage de mettre sur le tombeau d'un homme que l'on vient d'inhumer un vase rempli de doura ou de maïs et une calebasse pleine d'eau, pour que le défunt puisse bien boire et manger s'il le désire, ou afin d'apaiser les esprits qui rôdent autour des tombeaux. Cette coutume n'est point particulière à ces tribus, elle est répandue chez plusieurs peuplades de l'Afrique.[2]

2°. « Une chaîne, se terminant en une pointe » que l'on dit former la baie de Massaouah, et » être appelée Raz-Gidden, gisait entre elle et » notre mouillage.[2] »

Cette montagne se nomme Gédam et Ras-Gédam signifie cap de Gédam.[3]

3°. « Durant ce voyage, il avait dit avec menace » au *maquéda*, c'est à dire au propriétaire du » Daou.....[4] »

[1] *Voyages de Valentia*, t. II, p. 193-194, trad. de M. P.-F. Henry.
[2] *Id.*, t. II, p. 204.
[3] *Ras*, en arabe, signifie *tête* et correspond au mot *cap* (*caput*).
[4] *Voyages de Valentia*, t. II, p. 218.

Nakhoda, et non maquéda, est le nom que l'on donne, dans l'Yémen particulièrement, aux capitaines qui commandent de petits navires : il correspond au mot français patron.

4°. « L'île (Massaouah) tire aussi un peu de » grains de l'Abyssinie.[1] »

Massaouah tire de ce pays tout le blé qui s'y consomme. Le doura arrive de l'Yémen. Le commerce de cette île avec l'intérieur est plus important que ne l'a pensé M. Valentia.

5°. « Les Ascaris sont entièrement dans la dé» pendance du naïb, qui les paie sur les sommes » qu'il devrait faire passer à Constantinople[2]. »

Depuis le départ de M. Valentia, on sait que les choses ont changé. Le Naïb, relégué à Arkéko, reçoit du pacha d'Égypte la somme nécessaire à l'entretien de ses troupes, et le gouverneur de l'île est indépendant du roitelet des Choho.

6°. « Le Banian et Hamed-Ioussef nous dirent » que le message venait du ras Aïlo, chef de » Séraoueh, qui est à huit jours de marche de » Douarba.[3] »

Au lieu de Douarba, on doit écrire Débaroa;

[1] Valentia, t. II, p. 223.
[2] *Id.*, t. II, p. 234.
[3] *Id.*, t. III, p. 250-251.

ce pays, dont il est souvent fait mention dans l'histoire abyssinienne, n'est pas aussi éloigné d'Arkéko que Salt le prétend.

7°. « Le lac de Dembéa est à peu près à » même distance de Gondar qu'Arkéko de » Massaouah.[1] »

Salt, qui n'est pas allé dans le pays d'Ambara, a été très mal informé relativement à la distance qui sépare le lac de la capitale, et la carte de Bruce est exacte dans cette partie. Tana est à une journée de Gondar.

8°. « Il dit (le Naïb) que le chemin était fort » mauvais, que le Sémoun soufflait avec une vio- » lence extrême et faisait périr chaque jour un » bon nombre de personnes.[2] »

Comme Salt a rapporté ce fait sans commentaire, nous ferons remarquer que le sémoun est peu redoutable dans ces parages; il peut, sans doute, incommoder les voyageurs, mais il ne met pas leur vie en danger comme celui qui souffle entre Bagdad, la Mecke et Médine. Le Naïb ne cherchait à effrayer ainsi M. Salt que pour lui extorquer plus d'argent.

9°. « A la fin nous parvînmes au tertre que

[1] *Valentia*, t. III, p. 256, *Journal de M. Salt*.
[2] *Id.*, t. III, p. 358, *id.*

» Bruce appelle Shillokib, mais que les habitants » nomment Chilléki. [1] »

Ce tertre ne s'appelle ni Shillokib ni Chilléki, mais Chilloki.

10°. « Nous remontâmes sur nos mulets et nous » gagnâmes le sommet (du Taranta) sans beau- » coup de peine; il n'était que deux heures et demie » à nos montres; ainsi, malgré tous les retards que » nous avions éprouvés, nous n'avions mis que » trois heures à effectuer le passage dont on a si » fort exagéré les fatigues et les dangers. [2] »

Nous convenons que Bruce, auquel M. Salt fait évidemment allusion, exagère ses peines et ses fatigues lorsqu'il parle de l'ascension du Taranta; néanmoins il nous semble incroyable que Salt ait pu escalader en trois heures ce mont abrupte. Nous étions nous-mêmes partis de Choumfaïtou à midi, nous avions marché avec ardeur, et il était presque nuit lorsque nous arrivâmes à Halaï.

11°. « Le matin, mon premier soin fut d'exa- » miner l'hyène tuée la veille; c'était un mâle de » l'espèce tachetée (*canis crocuta*), que les natu- » ralistes du pays appellent zubby. [3] »

[1] Valentia, t. III, p. 270, *Journal de M. Salt.*
[2] *Id.*, t. III, p. 293, *id.*
[3] *Id.*, t. III, p. 311-312, *id.*

Tout ce que Salt nous dit des hyènes dans le passage auquel nous renvoyons nos lecteurs est exact; mais cet animal est appelé *jib* par les Abyssiniens, et non zubby.

12°. « Selon Bruce, les habitans de l'Abyssinie » ne font point de figures en relief; cependant il » y en avait dans un chevet de mon lit; mais je » n'en ai jamais vu d'autres.[1] »

Les Abyssiniens ont, en effet, de la répugnance pour ces sortes de figures, mais ils ne font pas difficulté de les laisser sur les objets qui leur viennent de l'extérieur : ils possèdent des fusils dont la culasse représente des têtes de divers animaux, des vases de faïence ou de porcelaine, dont les anses affectent la même forme, et ils ne se font aucun scrupule de les conserver chez eux.

13°. « Le maize est une liqueur qu'on se pro» cure en faisant fermenter ensemble de l'orge et » du miel, et dont on relève le goût avec une ra» cine amère appelée *taddo*. Bruce donne le nom » d'hydromel à cette liqueur, et Poncet celui de » moût..... Les musulmans paraissaient aimer le » maize tout autant que le faisaient les chrétiens.[2] »

Le maize n'est point fait avec de l'orge et du miel.

[1] Valentia, t. III, p. 326, *Journal de M. Salt.*
[2] *Id.*, t. III, p. 341, *id.*

L'orge ne sert que pour la bière, à laquelle les Abyssiniens donnent le nom de *talla*. Le maize n'est composé que de miel, d'eau et de taddo, et le nom d'hydromel lui convient parfaitement : on n'emploie souvent pour le faire que les deux premières substances. Le taddo n'est propre qu'à accélérer la fermentation. Pour obtenir un bon hydromel, on met six cornes d'eau sur une de miel. Quoique cette liqueur soit enivrante, les musulmans d'Abyssinie en font généralement usage : nous en avons néanmoins rencontré quelques-uns qui se faisaient un scrupule d'en boire, du moins en public.

14°. « Il est probable que la fumée gâte la vue » aux habitants, car nous remarquâmes qu'un » grand nombre d'enfants étaient, à peu près, » aveugles et presque toutes les femmes avancées » en âge avaient perdu un œil, sinon les deux » yeux. [1] »

Si la fumée provoquait des ophtalmies dans cette contrée, la plupart des Abyssiniens seraient aveugles. Leurs maisons n'ont point de cheminée, et lorsqu'on fait du feu dans un appartement, il est toujours rempli de fumée : nous devons dire néanmoins que nous n'avons jamais vu moins

[1] Valentia, t. III, p. 248, *Journal de M. Salt*.

de borgnes ou d'aveugles qu'en Abyssinie.

15°. « Dans l'après-dîner, nous visitâmes une » autre église, accompagnés d'une foule de prê- » tres tous très décemmeut vêtus de robes blan- » ches : parvenus sur le seuil de la première » porte, on nous pria d'ôter nos souliers et de » nous découvrir la tête, ce que nous fîmes sur- » le-champ.[1] »

Les prêtres abyssiniens ne manquent jamais de vous prier d'ôter votre chaussure; mais ils n'insistent jamais lorsqu'on s'y refuse. Nous sommes entrés avec nos bottes dans l'église d'Axoum, qui est la plus vénérée de toute l'Abyssinie, et les prêtres n'en ont été nullement scandalisés.

16°. « Puis on nous offrit de la *brinde*; nous » exprimâmes le désir qu'elle fût apprêtée, et » on nous la présenta grillée.[2] »

La viande crue se nomme *broundou*. Les Abyssiniens ont mauvaise opinion des hommes qui refusent d'en manger.

17°. « On tient toutes les semaines dans les di- » verses parties du pays des marchés en des lieux » situés à quelque distance de toute habitation... » Nous y trouvâmes rassemblés plusieurs centai-

[1] Valentia, t. III, p. 376, *Journal de M. Salt.*
[2] *Id.*, t. III, p. 383, *id.*

» nes d'hommes qui, quoi qu'en ait dit Bruce, » ne devaient pas considérer comme une infamie » pour eux d'assister à un marché. [1] »

Bruce a eu tort de prétendre qu'il était dégradant pour les hommes de se rendre dans les marchés : on les y rencontre toujours aussi nombreux que les femmes : celles-ci vendent ou achètent les effets nécessaires au ménage, tandis que les hommes font le commerce des troupeaux, des mules, des chevaux et des ânes.

18°. « Les plaideurs poussaient des vociféra- » tions, et souvent, lorsqu'ils étaient provoqués » par leur partie adverse, ils se permettaient des » gestes d'après lesquels on aurait pu supposer » que la présence même du ras suffisait à peine » pour les empêcher d'en venir aux mains. [2] »

Plus d'une fois nous avons vu rendre la justice par les rois d'Abyssinie : les plaideurs défendent leur cause avec véhémence, mais il est bien rare de voir les deux adversaires s'injurier ou se menacer. Les Abyssiniens respectent la dignité de leurs souverains, et ils n'ignorent pas d'ailleurs que les voies de fait sont toujours punies d'une amende.

[1] Valentia, t. III, p. 404, *Journal de M. Salt.*
[2] *Id.*, t. III, p. 410, *id.*

19°. « Un ruisseau court dans ce vallon dont » la surface présentait çà et là des dattiers sauva» ges chargés de fruits. Comme je n'ai trouvé cet » arbre qu'aux environs des édifices religieux de » l'antiquité la plus reculée, je suppose qu'il » a été apporté par les pères de l'Église venus » d'Égypte en Abyssinie. [1] »

Nous avons trouvé des palmiers sur les bords de plusieurs ruisseaux, et rarement autour des asiles sacrés : ces arbres ne prennent jamais un grand développement; ils sont ordinairement chargés de dattes d'un goût désagréable. L'Abyssinie a eu des rapports avec l'Égypte et l'Arabie dès la plus haute antiquité, et il serait très difficile de fixer l'époque à laquelle cet arbre a été transporté dans cette contrée.

20°. « Adoueh fabrique une grande quantité » de toiles : chaque pièce a environ seize coudées » de longueur sur une et trois quarts de lar» geur, et vaut trente morceaux de sel ou une » piastre. [2] »

La valeur de ces toiles varie : pendant notre premier séjour à Adoua, on en donnait deux pour une piastre (un talari), et une et demie

[1] Valentia, t. II, p. 429, *Journal de M. Salt.*
[2] *Id.*, t. III, p. 432, *id.*

à notre retour de Gondar. Lorsque les gouverneurs paient leur impôt en toiles, elles deviennent très rares et sont très recherchées ; mais, lorsque les rois en font la distribution à leurs troupes, on les achète à vil prix, parce que tous les soldats tâchent de s'en défaire en même temps.

21°. « Il se fait quelques pièces de toiles fines » qui ont cinquante coudées de long et qui coû- » tent jusqu'à 20 piastres chacune. [1] »

es pièces qu'on nomme morgaf ont au bas une bande de soie, et ne se vendent jamais plus de 12 piastres dans le pays.

22°. « Le chemin que nous prîmes au sortir » d'Adoueh suivait la vallée à peu près dans la » direction de l'ouest, nous passâmes le Maï- » Gogua et un autre ruisseau que je suppose être » le Roberani de Bruce. [2] »

Monsieur Salt se trompe. Le Robber-Aéni se trouve à l'est d'Adoua : ce voyageur veut parler sans doute de Maï-Choungourti, qui coule non loin d'une église.

23°. « Je pense, d'après toutes les recherches » que j'ai faites, que la maladie vénérienne » n'existe pas en Abyssinie : on l'y confond géné-

[1] Valentia, t. III, p. 429, *Journal de M. Salt.*
[2] *Id.*, t. III, p. 441, *id.*

» ralement avec une gale de mauvaise espèce; qui
» est fort commune dans ce pays..... [1] »

Il n'y a guère de maladie plus répandue en Abyssinie que la syphilis. Les naturels l'appellent *fantata* et la distinguent très bien de cette gale dont parle M. Salt, et qui ne leur inspire aucune crainte. Les symptômes de la syphilis sont si faciles à reconnaître, qu'il n'est pas possible de douter de l'existence de cette maladie dans cette contrée.

24°. « L'habit des prêtres diffère jusqu'à un
» certain point de celui des laïcs; leur coiffure a
» beaucoup de grâce..... Cette différence dans
» l'habillement leur donne un air très respec-
» table, et, autant que je pus le savoir, leurs
» mœurs sont très pures. [2] »

Nous n'avons rien vu d'aussi grotesque que les vêtements des prêtres abyssiniens, et leur moralité est loin d'être recommandable comme nous l'avons démontré plus haut.

25°. « Lorsque je présentai la pièce de satin,
» on me pria de me prosterner la face contre
» terre, situation où je demeurai deux minutes

[1] Valentia, t. III, p. 442, *Journal de M. Salt.*
[2] *Id.*, t. IV, p. 6, *id.*

» pendant lesquelles le grand-prêtre récita une » prière sur moi. »

Les prêtres ont abusé de la bonhomie de M. Salt et lui ont fait subir une véritable mystification.

26°. « La basse classe des habitants d'Axoum » paraît avoir plus de grossièreté pour les étran- » gers et être moins soumise à l'autorité que celle » d'aucun autre lieu que nous eussions visité du- » rant notre excursion. [1] »

M. Salt, qui n'a pas été traité à Axoum avec tous les égards qu'il était en droit d'attendre, a jugé trop sévèrement les habitants de cette ville, qui nous ont toujours accueillis avec une bienveillance extraordinaire. Si la population d'Axoum se montre plus indépendante que celle des autres villages, c'est qu'elle peut, dans un asile inviolable, manifester hautement ses opinions.

27°. « Pour donner une idée de la dépen- » dance où les chefs sont du Ras, il est néces- » saire de dire que plusieurs de ceux qui étaient » vêtus avec le plus d'élégance et avaient la suite » la plus nombreuse étaient des hommes tenant » les emplois de grand-panetier, de grand- » échanson, etc... [2] »

[1] Valentia, t. IV, p. 19, *Journal de M. Salt.*
[2] *Id.*, t. IV, p. 65, *id.*

Les emplois d'échanson et de panetier ont été très honorables dans l'antiquité; et c'était pour se soumettre aux usages reçus de tous les temps en Abyssinie, qu'Ouelléta-Sellassé investissait ses grands personnages de ces fonctions, et nullement pour les tenir sous sa dépendance.

28°. « On renverse d'abord l'animal, puis, » avec une djambéa, on lui sépare la tête presque » entièrement du corps en disant : « *Bis m'al-* » *lah guébra mensus kedus* ; » espèce d'invoca- » tion qui paraît empruntée des sectateurs de » Mahomet.[1] »

Cette formule n'est pas exacte ; d'abord l'apostrophe, au lieu d'être placée entre *bis*, qui n'a aucun sens, et *allah*, devrait se trouver entre le *b* et l'*i*, et puis les Abyssiniens ne se servent jamais du mot allah qui est arabe et dont les mahométans seuls font usage. On doit écrire : « *b'ism abb' oua guébra oua mensis Godeus* ; » c'est à dire, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

29°. « Les grands prennent autant de femmes » qu'ils veulent; mais ils ne se séparent d'aucune » à leur gré, les parents de l'épouse renvoyée » étant toujours prêts à venger son outrage.[2] »

[1] Valentia, t. IV, p. 98, *Journal de M. Salt.*
[2] *Id.*, t. IV, p. 99-100, *id.*

Nous n'avons jamais remarqué que les divorces aient amené des querelles et des dissentions dans les familles ; nous dirons même que nous avons connu des beaux-pères qui vivaient dans la plus grande intimité avec leurs anciens gendres. Si les séparations d'époux pouvaient occasionner des troubles, l'Abyssinie entière serait bouleversée.

30°. « Bruce ne se montre pas plus exact lors-
» qu'il prétend que les bâtards ou les enfants
» provenus du commerce d'un maître et d'une
» esclave héritent du bien du père. Le fait est
» qu'excepté qu'on ne les force pas à travailler,
» ils ne sont considérés que comme des domes-
» tiques.[1] »

La critique de M. Salt n'est pas juste : les enfants des Abyssiniens, quelle que soit leur mère, ont tous les mêmes droits. Nous avons souvent vu des fils d'esclaves mieux traités que leurs frères issus de femmes libres. M. Salt, qui a cru pouvoir juger tout le pays par le Tigré, a commis de graves erreurs au sujet de la famille abyssinienne.

31°. « Jamais ceux-ci (Poncet et les jésuites)
» n'ont fait mention de la coutume de manger

[1] Valentia, t. IV, p. 100, *Journal de M. Salt.*

» de la chair détachée du corps d'un animal en-
» core en vie, quoique Bruce ait eu l'impudence
» de dire que c'était le régal accoutumé des prê-
» tres et des personnes de distinction dans tout
» le pays.[1] »

M. Salt, dans son second voyage, rapporte pourtant un semblable fait d'après le témoignage de M. Péarce. Mais Bruce, et Salt qui l'a traité si rigoureusement, nous ont tous deux conté une fable ridicule.

32°. « Nous passâmes entre les deux villes ou
» bourgades de Bélassé et de Gella, le Kella de
» Bruce.[2] »

Ces noms appartiennent à deux districts : on doit écrire et prononcer Bélessa et Agguéla, au lieu de Bélassé, Gella ou Kella.

33°. « Le têf est la nourriture principale de
» toutes les classes d'habitants, étant considéré
» comme aussi bon que le froment; on le vend
» ordinairement le même prix.[3] »

Les Abyssiniens préfèrent le têf à toute autre céréale, et les grands seuls sont assez riches pour s'en nourrir tous les jours.

[1] Valentia, t. IV, p. 101, *Journal de M. Salt.*
[2] *Id.*, t. IV, p. 178, *id.*
[3] *Id.*, t. IV, p. 197, *id.*

34°. « L'orge est appelée ambacha...; on cul-
» tive beaucoup de maïs entre Gella et Dixan,
» mais je n'ai jamais vu qu'on en fît du pain.[1] »

M. Salt a confondu le nom d'un pain dont nous avons parlé avec celui de l'orge que les Abyssiniens nomment *geufsi*. Depuis Halaï jusqu'à Choa, on fait du pain de maïs.

35°. « Cet arrangement amical pourrait pré-
» venir la ruine immédiate de l'île de Massaouah;
» mais son existence, comme État indépendant,
» reposant sur le nombre de troupes qu'elle peut
» tenir sur pied au moyen des droits qu'elle lève
» sur le commerce, il est probable que bientôt
» ce ne sera plus qu'une stérile arène ou qu'elle
» sera réunie de nouveau à l'empire d'Abys-
» sinie.[2] »

Le manque d'eau rendra toujours l'île de Massaouah dépendante de la terre ferme. La prédiction de lord Valentia ne s'est point réalisée et ne se réalisera pas de longtemps, parce que Massaouah est le seul port de la mer Rouge par lequel l'Abyssinie puisse faire sortir ses marchandises.

36°. « La tranquillité étant rétablie dans les
» provinces, et l'empire faisant un commerce ré-

[1] Valentia, t. IV, p. 198, *Journal de M. Salt.*

[2] *Id.*, t. IV, p. 243-244.

» guller, on y verrait cesser celui des esclaves,
» qui non seulement est sujet aux mêmes incon-
» vénients que sur la côte occidentale de l'Afri-
» que, mais qui en offre encore un plus grand;
» les esclaves exportés sont chrétiens, et ils passent
» en Arabie, où il est rare qu'ils ne renoncent pas
» à leur religion.[1] »

Les jellabs abyssiniens sont très humains. Nous ne savons pas pourquoi M. Valentia prétend que les esclaves exportés sont chrétiens, la plupart d'entre eux sont Galla et, par conséquent, sans religion. On peut en dire autant des nègres ou Changalla.

37ᵈ. « La balance du commerce est en faveur
» de l'Abyssinie, ce qui fait passer plusieurs mille
» piastres dans ce pays, mais elles n'y sont pas
» considérées comme monnaie courante.[2] »

Lord Valentia se trompe; les piastres servent partout de monnaie, pourvu qu'elles réunissent les conditions voulues. (Voyez notre chapitre du commerce.)

38ᵇ. « Mais les présents les plus utiles et les
» plus importants, ce sont deux pièces d'artillerie
» volante avec tout leur équipage et avec cent

[1] Valentia, t. IV, p. 246.
[2] *Id.*, t. IV, p. 247.

» cinquante charges de balles et une quantité de » poudre proportionnée. Si ces pièces parviennent » en bon état à Antalou, le Ras pourra parcourir » tout l'Habech sans rencontrer un ennemi qui » ose lui résister. [1] »

Ces deux pièces d'artillerie, parvenues dans le Tigré, n'ont pu être d'aucune utilité au gouverneur de cette province, parce qu'il n'est personne en Abyssinie capable de les manœuvrer : d'ailleurs il serait presque impossible de transporter des canons à travers les montagnes inaccessibles de cette contrée, et l'on peut voir, dans les ouvrages portugais, les difficultés qu'éprouva Gama pour traîner son artillerie, quoiqu'il eût avec lui des hommes habiles et expérimentés. Ces canons, dont parle le voyageur anglais, sont, nous a-t-on dit, à Antalo enfouis dans un magasin.

39°. « Cependant le capitaine Rudland, qui » était allé faire une reconnaissance, découvrit » que le bruit qu'on prenait pour le son du tambour était tout simplement celui que faisait » une vieille femme occupée à moudre du grain, » opération qui, en Abyssinie, comme en Arabie » et dans l'Inde, se fait toujours de nuit. [2] »

[1] Valentia, t. IV, p. 256.
[2] *Id.*, t. III, p. 348, *Journal de M. Salt.*

Il est vrai que les Abyssiniens attendent quelquefois la nuit pour moudre leur grain, mais il n'est pas rare de voir les femmes se livrer à cette occupation durant le jour.

40°. « Joas eut pour successeur Hannès, qui, » après un règne de cinq mois seulement, mourut » de maladie et non empoisonné, comme le dit » Bruce. [1] »

Les Abyssiniens sont persuadés que Mikaël fit prendre du poison à Hannès dont il voulait se débarrasser, et Bruce, qui est arrivé en Abyssinie peu de temps après cet évènement, a pu être mieux informé que M. Salt.

[1] Valentia, t. IV, p. 108, *Journal de M. Salt.*

XIII.

ERREURS COMMISES PAR M. SALT.

(Deuxième voyage.

CHAPITRE XIII.

1°. « On trouve, dans un ouvrage intitulé
» *Voyage de l'Arabie-Heureuse*, publié à Ams-
» terdam, en 1716, un curieux récit de deux
» tentatives faites pour communiquer avec les
» naturels de cette côte. Dans la première tenta-
» tive, le capitaine, qui était Français, descendit

» hardiment sur le rivage, et, avec toute la légè-
» reté qui caractérise sa nation, il adressa aux in-
» digènes ce mot arabe : « *marhaba,* » qui signifie
» communément *très bien*, mais qu'il interpréta
» par *soyez le bienvenu*, terme de civilité fort
» en usage en Afrique et en Arabie. [1] »

Ce passage se ressent de la situation hostile dans laquelle se trouvaient, à cette époque, la France et l'Angleterre. Nous sommes fâchés que cette accusation de légèreté, portée par M. Salt contre la nation française qui n'est pas jalouse de la raideur des Anglais, retombe tout entière sur lui : *marhaba* n'a jamais voulu dire *très bien* en arabe; ce mot signifie *bienvenu*, comme l'entendait notre compatriote, qui connaissait mieux la langue du pays que le voyageur anglais.

2°. « Comme il paraît que ce peuple ne con-
» naît aucune sorte de culture, on peut le nom-
» mer, dans toute la force du terme, une nation
» de pasteurs. [2] »

Les tribus du Dankali ne sont pas aussi exclusivement adonnées à la vie pastorale que ce passage de Salt pourrait le faire croire : quoiqu'elles négligent leurs terres pour leurs troupeaux, elles

[1] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. 1, p. 124.
[2] *Id.*, t. 1, p. 229.

ensemencent néanmoins quelques champs et recueillent du blé, mais surtout de l'orge.

3°. « Ce fut là que M. Bruce reposa, comme » il le dit, « dans une des nombreuses cavernes » qui servaient de demeure aux anciens habitants » ou troglodytes; » cependant nous n'eûmes pas » le bonheur de découvrir ces cavernes, et je ne » crois pas qu'elles aient jamais existé, si ce n'est » dans l'imagination de l'auteur; car, malgré la » censure qu'on a faite de ce que j'ai inséré, à ce » sujet, dans la relation de mon premier voyage, » je ne vois d'autres arguments en faveur de » l'existence des cavernes dans un côté de la mon- » tagne que celui-ci : « Les maisons de Dixan et » de Halaï, qui sont de l'autre côté, sont cons- » truites de façon qu'elles ressemblent à des ca- » vernes; » mais la situation et la distance in- » quiètent fort peu nos petits coureurs de ré- » putation.[1] »

Il est possible que M. Salt n'ait pas rencontré des cavernes sur son chemin, c'est à dire qu'il n'ait pas suivi exactement la route de Bruce; mais nous pouvons affirmer que, dans le trajet d'Arkéko à Halaï, nous avons remarqué plusieurs grottes dans lesquelles nous sommes entrés nous-

[1] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. 1, p. 301.

mêmes ; elles sont habitées, à certaines époques, par des Choho nomades qui les abandonnent lorsque les pâturages commencent à manquer. Les expressions employées par M. Salt, à la fin du passage que nous venons de citer, sont au moins inconvenantes.

4°. « On pourrait croire que l'animal qui porte » des cornes d'une dimension si extraordinaire » est plus gros que tous les animaux du même » genre ; mais jamais je n'ai vu que ce fût le cas. » La gravure que je publie et qui a été copiée sur » l'esquisse que j'ai faite d'un bœuf galla,.... [1] »

Il ne faudrait pas que le lecteur s'imaginât, d'après ce passage, que tous les bœufs galla ont des cornes aussi prodigieuses; ces sortes d'animaux sont presque aussi rares chez les Ouello et les Boréna que dans le reste de l'Abyssinie, et nous croyons que la dénomination de bœufs sanga, sous laquelle ils sont d'ailleurs plus connus, leur convient mieux que celle de bœufs galla.

5°. « Le seul mariage considéré comme indis» soluble par les prêtres est celui après la célé» bration duquel les deux conjoints se sont ap» prochés de la sainte table ensemble. [2] »

[1] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. I, p. 334.
[2] *Id.*, t. II, p. 6.

Quelles que soient les cérémonies pratiquées lors de la célébration du mariage, les Abyssiniens peuvent divorcer jusqu'à trois fois.

6°. « Les habitants de cette province (Quoggérat) » descendent, dit-on, des soldats portugais qui se » sont établis dans le pays au milieu du XVe siè- » cle, descendance dont ils s'enorgueillissent.[1] »

Rien n'est plus hasardé que cette tradition, car les Portugais qui vinrent en Abyssinie furent presque tous tués dans les nombreux combats auxquels ils prirent part; et, à l'exception de quelques rares individus, les Abyssiniens ignorent que les Portugais sont autrefois venus au secours de leur pays en danger. On ne peut pas s'enorgueillir d'une origine dont on ne se doute pas.

7°. « Cette province (le Lasta), qui est partout » extrêmement montagneuse, forme une barrière » presque impénétrable entre les deux grandes » divisions de l'Abyssinie comprises généralement » sous les noms d'Amhara et de Tigré.[2] »

D'après ce paragraphe, on pourrait croire que le Lasta n'appartient à aucune des deux grandes divisions dont parle M. Salt; mais, comme nous l'avons dit plus haut, les Abyssiniens rattachent

[1] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 18.
[2] *Id.*, t. II, p. 19.

cette province au Tigré. Le Tacazé, et non le Lasta, sépare le Tigré de l'Amhara.

8°. « C'était (Liban) un beau jeune homme de » l'âge d'environ vingt ans, qui commandait » dans une grande étendue de pays compre- » nant une partie du Béghemder, tout l'Am- » hara...[1] »

La province d'Amhara n'appartenait pas tout entière aux Galla, dont Liban était le chef; ce n'est que dans ces derniers temps qu'ils se sont emparés du pays jusqu'au Bachilo.

9°. « Les habitants de la province d'Amhacen » diffèrent beaucoup des autres Abyssiniens : à » plusieurs égards, ils ressemblent aux sauvages » qui existent aux environs du Sennâr[2]. »

Quoique les habitants de Hamacèn soient moins civilisés que ceux du Tigré proprement dit, ils sont néanmoins bien supérieurs aux sauvages des environs du Sennâr.

10°. « Le carême étant arrivé, le Ras assit son » camp près d'Adébara, dans une belle et fertile » plaine située sur le bord du Mareb.[3] »

La plaine qui avoisine le Mareb est sablonneuse

[1] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 38.
[2] *Id.*, t. II, p. 55.
[3] *Id.*, t. II, p. 55.

et sillonnée par plusieurs torrents qui en rendent la culture impossible : elle est couverte d'arbres épineux.

11°. « J'ai oublié de dire que Guébra-Mariam, » le prêtre abyssinien qui nous accompagna de- » puis Massaouah, nous rendit grand service au » commencement du carême en donnant à toute » notre troupe une dispense de jeûner, ce que » les ecclésiastiques paraissent avoir droit de faire » en faveur des voyageurs. [1] »

On trouve dans l'histoire de l'Abyssinie un seul exemple d'une armée autorisée à rompre le jeûne, et il fallut toute l'influence d'un saint personnage pour rassurer les consciences timorées : aujourd'hui le peuple abyssinien n'attend pas, pour enfreindre les lois rigoureuses de son église, la permission de ses prêtres qui, du reste, n'ont pas le droit de donner aux fidèles l'autorisation de ne pas jeûner.

12°. « Dofter ou Doughter paraît être une » corruption de doctor, et signifie, dans la langue » des Abyssiniens, un homme qui s'est livré à des » occupations littéraires : je ne sais comment il » peut s'y être introduit; quoi qu'il en soit, ceux » qui ont le titre de dofter portent l'habit sacer-

[1] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 81-82.

» dotal; mais ils ne s'engagent dans aucun vœu.[1] »

Si M. Salt avait mieux connu l'arabe, il ne serait pas allé chercher bien loin une étymologie qui se serait présentée d'elle-même à son esprit. Ceux qui possèdent les premières notions de cette langue savent que *defter* signifie livre, registre; et c'est évidemment de ce mot que les Abyssiniens ont tiré leur dofter qui a tant embarrassé M. Salt.

13°. « Par bonheur, Chéléka-Négousta était » un bel homme, ce qui, joint à l'intrépidité qu'il » avait montrée pendant le procès, intéressa toutes » les ozoro de la cour en sa faveur. Elles offrirent » de se cotiser pour acheter sa grâce... Négousta » obtint son pardon moyennant la somme consi- » dérable de 300 ouackas d'or.[2] »

Si ce fait est vrai, il n'est pas vraisemblable: les dames abyssiniennes ne sont pas assez généreuses pour faire d'aussi énormes sacrifices, et elles ne se laissent pas facilement impressionner par la beauté ou le courage d'un homme.

14°. « Tous les Abyssiniens semblent désirer » ardemment de faire passer leur nom à la pos- » térité.[3] »

[1] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 84, note.
[2] *Id.*, t. II, p. 101-102.
[3] *Id.*, t. II, p. 127.

Nous n'avons pas remarqué que ce désir fût aussi général que M. Salt paraît le croire; la plupart des Abyssiniens sont bien plus préoccupés du présent que de l'avenir, et ils s'inquiètent fort peu de vivre dans les siècles futurs.

15°. « On place sous la selle un marashut ou » une pièce d'étoffe matelassée que l'on double » sur le devant pour ménager les épaules du » cheval.[1] »

Ce coussin ou tapis se nomme *marécha*; les Galla et les habitants de Choa et d'Ifat n'en font point usage.

16°. « Le mariage, en Abyssinie, paraît n'être, » généralement parlant, qu'un contrat civil, les » prêtres étant appelés rarement à le sanc- » tionner.[2] »

Comme, pour se marier, on ne convoque ni officier civil, ni prêtres, le mariage ne reçoit aucune sanction ni politique ni religieuse.

17°. « Le point à régler ensuite est celui de la » dot, qui doit consister eu une certaine quantité » soit *d'ouackas* d'or, soit de têtes de bétail, soit » de mousquets, soit de pièces de toile. Comme en

[1] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 129.
[2] *Id.*, t. II, p. 164.

» beaucoup d'autres pays, cela fait naître généra-
» lement de grandes difficultés, le futur considé-
» rant naturellement l'intérêt de sa femme comme
» étant commun avec le sien.[1] »

En Abyssinie, on ne dote jamais une fiancée à moins qu'elle ne soit fille d'un prince ou d'un gouverneur. (Voyez le chapitre qui traite des mœurs de cette contrée.)

18°. « Cependant il faut que l'adultère soit
» prouvé clairement pour qu'un mari se per-
» mette de répudier sa femme, et il n'y a guère
» que le flagrant délit qui puisse justifier une si
» extrême rigueur.[2] »

M. Salt a mal étudié les mœurs abyssiniennes, et nous renverrons encore nos lecteurs au chapitre indiqué ci-dessus.

19°. « On dit qu'il a eu en même temps cinq
» femmes auxquelles il tenait fidèle compa-
» gnie.[3] »

C'est une chose fort remarquable en Abyssinie, où, pour nous servir de l'expression du voyageur anglais, les hommes ont de la peine à tenir compagnie à une seule femme.

[1] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 164.
[2] *Id.*, t. II, p. 165.
[3] *Id.*, t. II, p. 170.

20°. « Les maisons (d'Adoua), qui ont toutes » la forme conique..... [1] »

Aujourd'hui un grand nombre des maisons d'Adoua ont une forme rectangulaire et sont surmontées de terrasses.

21°. « Le nombre d'habitants d'Adoua doit » être porté à huit mille, car j'ai compté plus » de huit cents maisons, chacune desquelles, » selon un calcul modéré, peut être supposée » habitée par dix personnes. [2] »

L'évaluation de M. Salt n'est pas exacte, et à peine si l'on compte trois mille habitants à Adoua.

22°. « Mais, depuis l'affaiblissement que lui » ont fait éprouver les Galla en lui enlevant celles » (les provinces) de Choa et d'Ifat..... [3] »

Les Galla n'ont envahi qu'une partie de Choa; Ifat n'est jamais tombé en leur pourvoir.

23°. « Les prés fleuris, les bosquets touffus, » les fertiles vallées qui se touvent en grand » nombre dans le premier (Oaldubba), sont cé- » lèbres par une foule de pélerins qui portent

[1] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 200.
[2] *Id.*, t. II, p. 200.
[3] *Id.*, t. II, p. 287.

» une robe jaune, se ceignant les reins avec une » corde.[1] »

M. Salt accueille avec trop de confiance les rapports des Abyssiniens : d'après cette description d'Oaldubba, qui conviendrait à un éden, on croirait ces pélerins ou plutôt ces moines heureux d'habiter ces sites enchanteurs; mais, en réalité, les paysages d'Oaldubba sont nus, arides et malsains.

24°. « La capitale se nomme Ankober. C'est la » résidence habituelle du murd-azémaj ou chef » du pays.[2] »

Le roi de Choa prend le titre de Negous. *Mourtzémaj* signifie *l'armée des membres virils.*

25°. « Les districts les plus dignes de remar» que, qui en dépendent (de Choa), sont Oua» laka et Gidin.[3] »

La personne qui a fourni ces renseignements à M. Salt était mal informée. Oualaka est dans la province d'Ambara, occupée par les Galla.

26°. « La possession du port de Massaouah et » de Souakin par les lieutenants du gouverne» ment de Djeddah oppose, aujourd'hui, un

[1] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 294.
[2] *Id.*, t. II, 298.
[3] *Id.*, t. II, p. 299-300.

» grand obstacle à toute communication efficace
» avec l'Abyssinie, à cause des extorsions qu'ils
» se permettent contre les négociants qui trafi-
» quent dans leurs ports. La puissance de ces of-
» ficiers peut, comparativement, être considérée
» comme formidable dans la mer Rouge, vu
» qu'ils ont plusieurs vaisseaux armés, du port
» de quatre cents à cinq cents tonneaux, et une
» flotte de Daous, montés chacun de six à huit
» canons, et manœuvrés par les enragés coquins
» qui composent la population de Djeddah.

» Depuis que j'ai quitté la mer Rouge, le pacha
» d'Égypte a dépossédé du gouvernement de
» Djeddah le sheriff de la Mecque : son influence
» dans cette mer doit, à mon avis, produire les
» effets les plus fâcheux. [1] »

Puisque les ports de la mer Rouge se trouvaient au pouvoir de gouverneurs avides qui s'appuyaient sur d'*enragés coquins* pour imposer arbitrairement les marchands, nous ne comprenons pas pourquoi M. Salt paraît tant redouter l'influence de Mohammed-Ali sur le littoral du golfe Arabique : heureusement pour le commerce comme pour les voyageurs, ses prévisions n'étaient pas fondées, et quoiqu'on n'ait pas tou-

[1] Salt, *Voyage en Abyssinie*, t. II, p. 301.

jours à se louer des gouverneurs nommés par le vice-roi d'Égypte, cependant leur autorité est moins abusive que celle des anciens lieutenants du chérif.

Nous allons tâcher maintenant, comme nous l'avons annoncé, de relever quelques erreurs du vocabulaire amharique de M. Salt.[1]

	Au lieu de :	Ecrivez et lisez :
Dieu,	Igzer,	Sghiaher.
Soleil,	Tsaï,	Taï.
Pluie,	Zinam,	Zenab.
Terre,	Mider,	Meder.
Fer,	Berut,	Beret.
Argent,	Bir,	Beur.
Pierre,	Dengea,	Denghia.
Feu,	à Sat,	Sat.
Bois (forêt),	Dur,	Baraka.
Tente,	Dunquan,	Dounkan.
Petite maison,	Beït,	Biet.
Paille,	Guleva,	Galaba.
Froment,	Sinde,	Sendié.
Blé d'Inde,	eBahr machella,	Machilla.
Orge,	Gufs,	Geufsi.
Pain,	Enjera,	Angéra.
Ruisseau,	Wanz,	Ouonz.
Un cheval,	Feras,	Faras.
Mulet,	Bukalo,	Baglo.
Une vache,	Laam ou freda,	Farida.[2]

[1] Salt, t. II, p. 382 et suiv.

[2] Laam signifie un bœuf.

	Au lieu de :	Ecrivez et lisez :
Un bœuf,	Berai,	Baré.[1]
Mouton,	Bug,	Bag.
Chèvre,	Feel,	Fijel.
Corne,	Kund,	Kand.
Peau,	Corvette,	Courbat.
Chien,	Wisha,	Oucha.
Homme,	Wond,	Ouand.
Frère,	Waudime,	Ouandem.
Sœur,	Ittea,	Et.
Père,	Abate	Abbat.
Mère,	Ennate,	Annat.
Cheveux,	Tsegur,	Tougour.
Sang,	Dum,	Dem.
An,	Amit,	Amet.
Mois,	War,	Ouer.
Aujourd'hui,	Zare,	Zahari.
Midi,	Akul-Kan,	Okoul-Kan.
Près,	Kerib,	Gouroub.
Loin,	Rook,	Rouk.
Petit,	Tanash,	Tannach.
Beaucoup,	E' jig,	Jig.
Bon, beau,	Malcom,	Malcam.
Laid, mauvais,	Kuffo,	Kouffou.
Pourpre,	Kafai,	Kaféi.
Deux,	Killet,	Coulet.
Quatre,	Arrat,	Arat.
Cinq,	Au mist,	Ammist.
Six,	Sedist,	Seddist.
Sept,	Subhat,	Sabat.
Huit,	Semint,	Summunt.

[1] Baré signifie bœuf propre au labourage.

	Arkéko.	Arabe.
Sandales,	Mudas,	Medas.
Dessous,	Taakt,	Taaht.
Devant,	Kudam,	Koddam.
Près,	Kerub,	Karib ou garib.
Tête,	Ras,	Ras.
Œil,	En,	Aèn.
	Samho.	Arabe.
Terre,	Bara,	Barr.
Argent,	Feddah,	Faddah.
Cheval,	Fras,	Faras.
Sel,	Mulhu,	Melhé.
	Barréa.	Arabe.
Manger,	Kul,	Koul, mange.
	Dare-Tour.	Arabe.
Argent,	Fuddeh,	Faddah.
Or,	Dab,	Dahab.
Père,	Abboo,	Abbou.
Six,	Sitta,	Setté.
Sept,	Subha,	Sabâ.
Huit,	Themaniar,	Tamania ou Tamani.
Neuf,	Tissee,	Tessâ.
Dix,	Ashurer,	Achara.
Cent,	Méa,	Mié.
Mille,	Alph,	Elph ou elf.
Hippopotame,	Fars el bahr,	Faras el bahar.
	Amhara.	Arabe.
Or,	Werk,	Ouerk.
Petite maison,	Beit,	Bet.

	Amhara.	Arabe.
Cheval,	Feras,	Faras.
Mulet,	Bukalo,	Bagla.
Chameau,	Gémel,	Gémel.
Père,	Abbaté,	Abou.
Tête,	Ras,	Ras.
OEil,	Ain,	Aèn.
Sang,	Dum,	Dem.

	Tigré.	Arabe.
Eau,	Mi,	Ma,
Fontaine,	Ain,	Aèn.
Cheval,	Fras,	Faras.
Mulet,	Bugalé,	Bagla.
Corne,	Kerne,	Korn.
Père,	Abbo,	Abou.
Dents,	Sinne,	Sénan.
Près,	Kérub,	Karib.
Dessus,	L'ali,	Ali (haut).
Dessous,	Takti,	Tahtt.
Devant,	Kaddom,	Koddam.
Derrière,	Dare,	Dahr (dos).
Quatre,	Erbaté,	Arbâ.

	Changalla.	Arabe.
Cheval,	Ferizze,	Faras.

	Changalla-Tacazé.	
Dieu,	Rabbi,	Rob (Seigneur), Robbi (mon Seigneur).

FIN DU TOME QUATRIÈME ET DERNIER.

APPENDICE.

APPENDICE.

Voici une collection de lettres qui ne seront pas sans intérêt pour nos lecteurs : la première est adressée par Mahomet à un empereur d'Abyssinie; mais la réponse qui suit fut évidemment supposée par les sectateurs de l'islamisme, car les

rois éthiopiens n'ont jamais renié le christianisme après leur conversion.

Au nom de Dieu clément et miséricordieux,

Mahomet, Apôtre de Dieu, à *Najashi-Ashama*, empereur d'Abyssinie ; salut :

« Gloire à Dieu ! au Dieu unique, saint, pacifique, fidèle et protecteur. J'atteste que Jésus, fils de Marie, est l'esprit de Dieu et son Verbe. Il le fit descendre dans Marie, Vierge bienheureuse et immaculée, et elle conçut. Il créa Jésus de son esprit et l'anima de son souffle, ainsi qu'il anima Adam. Pour moi, je t'appelle au culte d'un Dieu unique, d'un Dieu qui n'a point d'égal, et qui commande aux puissances du ciel et de la terre. Crois à ma mission ; suis-moi ; sois au nombre de mes disciples. Je suis l'Apôtre de Dieu. J'ai envoyé dans tes États mon cousin Jafar avec quelques musulmans : prends-les sous ta protection, et préviens leurs besoins. Dépose l'orgueil du trône. Je t'invite, toi et tes légions, à embrasser le culte de l'Être suprême. Mon ministère est rempli, j'ai exhorté..... Fasse le ciel que mes

conseils soient salutaires! La paix soit avec celui qui marche au flambeau de la vraie foi. »

Le roi d'Abyssinie ayant reçu cette lettre se l'appliqua sur les yeux, descendit de son trône, s'assit à terre, prononça la profession de foi des musulmans, et répondit de cette manière :

Au nom de Dieu clément et miséricordieux,

A *Mahomet*, Apôtre de Dieu, *El-Najashi-Ashama*, salut :

« La paix soit avec toi, Apôtre de Dieu! qu'il te couvre de sa miséricorde! qu'il te comble de ses bénédictions! Il n'y a de Dieu que celui qui m'a conduit à l'islamisme. O prophète! j'ai lu la lettre que tu m'as envoyée. Ce que tu me dis de Jésus est la vraie croyance. Lui-même n'a rien ajouté de plus; j'en atteste le souverain du ciel et de la terre. J'ai eu égard à ta recommandation. Ton cousin et ses compagnons ont été reçus avec honneur dans mes États; ils y ont joui des droits de l'hospitalité. J'atteste que tu es l'Apôtre de Dieu véritable et véridique. Je t'ai prêté serment entre les mains de Jafar; j'ai professé l'islamisme en sa présence. Je me suis dévoué au culte du

Dieu des mondes. O prophète! je t'envoie mon fils Ariha. Si tu l'ordonnes, j'irai moi-même rendre hommage à la divinité de ton apostolat... J'atteste que tes paroles sont la vérité. » (Abd-el-Baki, seconde partie du *livre sur l'excellence des Abyssins;* Savary, tome I, p. 142-144.)

Lettre de la reine Hélène, mère du roi David, roi d'Abyssinie, à Emmanuel, roi de Portugal, en l'an 1509. [1]

« Au nom de Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit, qui est un seul en trois personnes, le salut, la grâce et la bénédiction de Notre-Seigneur et rédempteur Jésus-Christ, fils de Marie, Vierge, né en la case de Bethléem, sois, sur notre très cher et très aimé père le très chrétien roi Emmanuel, roi de Portugal, dominateur de la mer, et vainqueur des cruels et incrédules Maures.

. . . .

» Nous te faisons savoir, notre très cher et très aimé frère, que, de la part de son grand capitaine Tritan de Cugna, sont vers nous venus deux messagers, l'un nommé Jean, qui se dit être prêtre, et l'autre semblablement Jean, surnommé Gomez, nous demandant vivres et gens de guerre; pour laquelle cause je ne me suis épargnée de

[1] Voyez la relation d'Alvarez.

vous envoyer icelui notre ambassadeur, nommé Mathieu, frère en notre service, avec congé et licence du patriarche Marc [1], qui nous donne la bénédiction quand nous envoyons aucun prêtre en Jérusalem, à cause que celui-ci est notre père spirituel, de nous et de tous nos pays, colonne de la foi de Jésus-Christ et de la très sainte trinité.

» Icelui notre ambassadeur Mathieu, par notre ordonnance et commandement, a fait entendre à celui-ci, votre grand capitaine (qui pour la foi de Notre-Seigneur Jésus-Christ combat en Inde), comme nous sommes prompts et appareillés à envoyer vivres et gens de guerre autant que besoin sera ; à cause que nous avons entendu que le soudan prince du Caire assemble et met sur pied une grande armée pour venir se ruer contre vos exercices [2]. Et ce, non pour autre cause, sinon pour se venger des dommages qui lui ont été faits (comme nous le savons bien) par les capitaines des gens de guerre que vous avez en Inde ; les-

[1] L'abouna Marc vivait encore lorsque don Roderigo de Lima parvint à la cour d'Abyssinie. « C'est un homme de petite stature, chauve et âgé de cent dix ans, portant la barbe fort blanche, claire et longue ; car en ce pays les religieux n'ont pas coutume de la faire raser ; et je l'ai connu aussi courtois et gracieux en gestes et en paroles qu'il est possible... » Alvarez, page 400.

[2] Vers cette époque, les Portugais et les Turcs eurent plusieurs rencontres sur mer.

quels bons capitaines vôtres, le Seigneur-Dieu, par sa sainte bonté, daigne et veuille faire prospérer toujours de plus en plus et de mieux en mieux; afin que finalement tous ceux qui ne croient en lui soient de tout en tout mis sous le joug. Et pour ce, contre les assauts de tels infidèles ennemis, nous sommes pressés d'envoyer bon nombre de gens d'armes qui feroit station aux détroits de la mer, où est le passage de la Mecque; c'est à savoir à l'île de Bebelmandel [1], ou bien, si plus commode vous semble, marcheront au port de Zidem [2] ou au Tor [3]; afin que, finalement et totalement, soit mise en ruine et exterminée de dessus la face de la terre cette vermine de Maures infidèles; et que les dévots présents et dons sacrés qui sont envoyés et portés au saint sépulcre ne soient par les chiens dévorés.

. . . .

» Toutes les paroles, que de part nous, vous portera Mathieu, notre ambassadeur, estimez lesdites comme de notre personne, et y ajoutez foi comme à nous-mêmes; car il est un des principaux personnages de notre cour, et pour ce l'avons élu

[1] Le détroit de Bab-el-Mandeb.
[2] Djedda.
[3] Tor est un petit port de la mer Rouge.

pour vous le mander: De cette créance nous eussions bien baillé la charge à vos messagers, que devers nous vous avez transmis; mais nous avons fait doute que nos affaires ne vous fussent par eux assez bien exposées entièrement selon notre vouloir.

» Par icelui notre ambassadeur Mathieu, nous vous envoyons une croix, laquelle, sans aucun doute, est faite d'une pièce de bois auquel notre sauveur Jésus-Christ fut crucifié en Jérusalem; dont cette pièce de bois a été apportée; et d'icelle nous avons fait tailler deux croix, desquelles l'une est restée en nos mains, et l'autre pour vous la présenter, avons baillé à notre ambassadeur; attachée à un annelet d'argent.

» En outre, s'il vous venait à plaisir de donner et joindre, par mariages légitimes, vos filles à nos fils ou bien vos fils à nos filles, ce serait chose très agréable à nous, et à tous deux très utile, et heureux commencement d'alliance fraternelle, par quoi, à la vérité, nous désirons très affectueusement nous joindre à vous par affinité nuptiale, ou à présent ou à l'avenir.

. . . .

» Outre les choses susdites, nous vous faisons savoir et vous avisons que si nous prenons dé-

libération de conjoindre et unir nos forces et puissance d'armes ensemble, pour faire la guerre aux ennemis infidèles, nous aurons (moyennant l'aide de Dieu) forces bastantes et suffisantes pour promptement détruire et anéantir tous les ennemis de notre sainte foi. Mais nos royaumes et pays sont situés tant avant en terre ferme, et tant étrangers de la marine, que par nul côté ne pouvons mettre armée sur mer, sur laquelle nous n'avons aucune puissance : pour cette cause nous serait nécessaire la conjonction et alliance de vous qui êtes donc très puissant sur-tout autre, en fait de guerre maritime....., et si vous voulez armer mille navires de guerre, nous vous donnerons à force vivres, et vous fournirons toutes choses nécessaires à telle armée, en très grande abondance. [1] »

Double des lettres de DAVID, roi d'Éthiopie, appelé communément PRÊTRE-JEAN, envoyées à EMMANUEL, roi de Portugal, et communiquées depuis au pape CLÉMENT, septième du nom; lesquelles furent écrites, dès l'an mil cinq cent vingt-un, en langue abyssine,

[1] Le roi de Portugal et la plupart de ceux qui composaient son conseil conçurent quelques doutes sur l'authenticité de cette lettre; mais don Emmanuel, qui sentait l'importance d'une alliance avec l'Abyssinie, envoya Édouard Galvan, en qualité d'ambassadeur, auprès du roi de cette contrée.

puis en portugais, tiercement couchées en latin, puis en toscan, et maintenant tournées en notre vulgaire français.

« Au nom de Dieu le Père, qui fût sans commencement; au nom de Jésus-Christ, son Fils unique, avant que les étoiles fussent vues, et que les fondements de la mer océane fussent jetés... Je m'appelle Atani-Tinghil, c'est à dire, en langue d'Éthiopie, illuminé de la Vierge, nom qui me fut imposé au saint baptême; mais, entrant en mon royaume, je pris un nouveau nom, à savoir, David, grandement aimé de Dieu, colonne de foi, cousin de la lignée de Juda, fils de David, fils de Salomon, fils de la colonne de Sion, de la race de Jacob, fils de Nahu par charnelle génération, empereur de la haute et basse Éthiopie, et de ses grands royaumes et juridictions, roi de Xoa [1], Caffata [2], Fatigar [3], Angote [4], Barva [5], Baalinganze, d'Adée, Vangue, Goyame [6], d'où le Nil prend son origine; d'Amara [7], Baga-

[1] Choa.
[2] Caffa.
[3] Fatégar.
[4] Angot.
[5] Débaroa.
[6] Gojam.
[7] Amhara.

midri [1]; Ambea [2]; de Vaghe, Tigremahon [3]; Sabaïm, d'où est sortie la reine de Saba; Barnagas [4], et finalement seigneur jusqu'à la Nubie, laquelle s'étend sur la limite de l'Égypte.

» A Emmanuel, très haut et très puissant roi de Portugal...., fils des apôtres Pierre et Paul, ami des chrétiens, ennemi capital, juge vainqueur et seigneur des Maures, terres et pays d'Afrique, de Guinée, des promontoires et île de la Lune, de la mer Rouge, de l'Arabie, de la Perse, d'Ormus, de la grande Indie, et de toutes les îles et terres adjacentes, des roches, hauts et puissants châteaux, défenseur et protecteur de la foi chrétienne.

» Paix soit avec toi, ô très magnanime roi Emmanuel..... Paix soit avec tous tes enfants, avec lesquels tu prends autant de plaisir comme si tu étais assis au milieu d'un beau jardin verdoyant et enrichi de roses et de toutes sortes de fleurs très odorantes, et comme en une table bien garnie de toutes sortes de singularités. Paix soit à tes filles, ornées de beaux habillements, comme les salles des princes et potentats sont

[1] Bégbemder.
[2] Dembéa.
[3] Tigré.
[4] Bahar-Negous.

illustrées de riches tapis...... Paix à toutes les nations, peuples, cités et aux habitants de tout l'univers, excepté les Maures et les Juifs...... Je suis fort content et joyeux de vous, en ce que j'ai été bien informé que; lorsque vous avez eu la connaissance de mon nom seulement, par le moyen de Mathieu, notre seul ami et ambassadeur; vous avez fait incontinent un concile et assemblée de vos États; mais cette joie que j'avais reçue de telle plaisante entrée m'a été convertie en triste deuil par un malheureux désastre de la mort de notre dit ambassadeur, qui a terminé ses jours en mes terres au monastère de la Vision..... Vos capitaines, gens preux et vaillants......, le firent embarquer dans un de vos navires, pour s'en aller représenter devant Votre Majesté; où il vous exposa le contenu de sa commission, étant reçu de vous avec grandes caresses, magnificences, gratulations et présents, comme nous en sommes bien certains par le rapport de vos gens, expressément envoyés vers moi de la part de Lopes de Secheire, capitaine de votre armée; me faisant présenter par les susdits commis les lettres que m'apportait le noble Edouard Galuam [1], lequel, par malheur, mourut en l'île de Cameran; les-

[1] Galvan.

quelles me réjouirent grandement..., étant joyeux à merveille de voir vos gens porter la croix sur la poitrine....., lesquels je reçus ainsi que votre grandeur et leur dignité le portaient, prenant un indicible plaisir à entendre d'eux les discours, erres et périls marins qui leur étaient advenus en cette navigation..... Jusqu'ici il ne me fut oncques permis d'entrer en connaissance avec un autre roi chrétien....... Je suis environné de Maures, enfants de Mahomet et autres, qui ne sont point appelés à la vraie connaissance de Jésus-Christ : mais les uns d'entre eux adorent le bois, le feu, les autres le soleil, et quelques uns aussi estiment les serpents être leur dieu, avec lesquels je n'ai jamais voulu avoir connaissance, alliance, ni autre communication de paix; les réputant toujours pour chiens, ignorants et dévoyés du sentier de notre vraie foi. Or donc, par la grâce de Dieu, je suis en repos de mes ennemis, lesquels me tiennent pour tant redouté que, quand ils approchent de nos confins, ils retournent bride, et bien souvent ils ont à dos par nos capitaines, qui font plusieurs bonnes proies et butins sur eux..... Puisque tu as déjà tant avancé et augmenté la loi dudit Seigneur, tu devrais t'efforcer de passer outre, pour conquérir le saint

sépulcre, qui est aujourd'hui occupé et détenu par les Maures, gentils et hérétiques, ennemis hérétiques de la foi chrétienne; que si tu mets cela à exécution, tu rendras ta renommée digne d'une louange immortelle.....[1] Quant à ma part, j'ai l'affaire en si grande recommandation, que je suis prêt d'y employer toutes mes forces, en vous promettant dès maintenant de vous fournir mille fois cent mille drachmes d'or et pareil nombre de combattants[2]; et outre cela je baillerai bois, fer, rames et des vivres, tant que bon vous semblera; puis nous joindrons ensemble le capitaine de ceux que tu m'as envoyés, appelé Rodrigue de Lime, notre cher et bien-aimé François Alvarez, prudent, vigilant et religieux personnage...., par quoi il mérite bien ce degré d'honneur d'être commis à tel haut dessein; lequel je lui ai remis entre les mains, et spécialement la charge de convertir à notre foi chrétienne les peuples de Massaouah, de Laca, de Zeilan, et de toutes les îles de mer Rouge, qui sont les confins de mes royaumes..... J'espère que Dieu mènera à bonne fin tes hautes entreprises et t'octroiera la victoire

[1] Comme nos pères, les Abyssiniens ont longtemps rêvé la conquête de la Palestine.

[2] L'hyperbole est un peu outrée : il eût été difficile à David de disposer d'un pareil nombre de soldats.

contre tes ennemis, en les rendant si bas, qu'ils seront contraints de se jeter à tes pieds et de se rendre à ta miséricorde.....

» Au surplus, je te prie que nous demeurions amis ensemble, nous portant faveur et aide l'un à l'autre; ce que de ma part je te promets d'accomplir, suivant ma coutume, qui a été de t'obéir en tout ce qu'il t'a plu me commander comme à ton propre fils, t'assurant que tu ne me trouveras jamais autre. Quant à tes ambassadeurs, je leur ai donné toute puissance de faire et de disposer à Maczua, tout ainsi que bon leur semblera, et d'en faire le pareil à Laca et autres ports qui sont dans le détroit de la mer, afin de procurer et faire qu'entre nous il ne se trouve pas de schisme, division ou variété de religion...... Au reste, je te prie de m'envoyer quelques braves esprits pour me tailler des images d'or et d'argent, ouvriers en fer, étain, plomb et autres métaux, et aussi des maîtres doctes et savants en l'art de l'imprimerie, pour imprimer, entre autres choses, les livres qui tiennent de notre langue et concernent le fait de l'Église. Nous les recevrons gracieusement en notre maison, en les caressant tant honnêtement qu'il nous sera possible, leur promettant et donnant gros gages, et liberté à

eux de s'en retourner quand bon leur semblera; ce que je te jure par Jésus-Christ garder et observer en cet endroit; et ne fût-ce que je te tiens un de mes singuliers amis, je ne voudrais te faire cette requête........... Et pareillement il ne doit pas être de refus ce que le fils demande au père; car tu es mon père et moi ton fils, tous deux alliés, joints et unis ensemble, tout ainsi qu'une pierre est jointe avec une autre dans une masse ou un mur........... »

Double des secondes lettres de David, roi d'Ethiopie, envoyées à don Jean, roi de Portugal, en l'an mil cinq cent vingt-quatre.

« . . . . Incontinent que je fus averti, par gens exprès, de la puissance et des forces de ton père, qui aurait d'un cœur magnanime bataillé contre les Maures, enfants du cruel Mahomet, je rendis grâces immortelles à Dieu tout-puissant, pour avoir donné telles braves victoires à l'accroissement . . . . . de la foi chrétienne, pour laquelle j'ai toujours été prêt d'employer toutes mes forces . . . . . Mais ainsi que j'étais en cette joie. . . , voici venir les nouvelles de la mort de ton noble père[1], inespéré et malheu-

[1] La nouvelle de la mort d'Emmanuel, roi de Portugal, fut ap-

reux désastre, lequel mit tout à l'envers, tournant ma grande joie en piteuse tristesse. . . . . O seigneur roi et frère! prête l'oreille, je te prie, à ce que je te dirai, et entends à notre mutuelle amitié. . . . . A mon jugement, une alliance est fort légitime entre nous. . . puisque nous sommes tous deux chrétiens, et que les Maures, gens barbares et malins, ont bien cette grâce entre eux de vivre en paix les uns avec les autres. Je te jure et proteste ne recevoir jamais ci-après messagers ni ambassadeurs du roi d'Égypte, ni d'autre quelconque; ains seulement ceux qu'il plaira à ta Majesté de m'envoyer. Je n'ai alliance ni amitié avec les rois des Maures, d'autant qu'ils ne conviennent avec nous quant à la religion; vrai est qu'il se feignent d'être de mes amis, afin que sous ce prétexte ils puissent plus librement trafiquer en mon royaume, d'où ils tirent tous les ans une grande quantité d'or, duquel ils sont merveilleusement affamés; bien qu'il ne m'en advienne profit quelconque. Et pour cette cause, j'ai délibéré de ne les plus endurer, encore que mes prédécesseurs, rois d'Éthiopie,

portée en Abyssinie par un envoyé de dom Louis de Ménesses, qui était venu, avec une flotte, à Massaouah, pour embarquer l'ambassadeur dom Roderigo de Lima et sa suite.

leur aient fait de grâce spéciale ce passeport, non à autre intention que pour les entretenir, craignant que si par rigueur ils fussent une fois irrités, ils ruinassent le saint temple de Jérusalem, où est le sépulcre de Notre-Seigneur Jésus-Christ; car toute leur étude est d'avarice, et de saccager tous les lieux saints, tant d'Égypte que de Syrie. Seigneur et ami, je n'ai connaissance ni consolation des rois chrétiens d'Europe, pour autant qu'ils sont en grand discord, menant continuellement grosses guerres les uns contre les autres... Seigneur, je te prie de poursuivre les hautes et magnifiques entreprises de ton feu père contre les Maures infidèles....... Tu es grand et, avec l'aide de Dieu, tu emporteras la victoire de ces Barbares, joint que je te promets d'y prêter la main en te fournissant gens, or et des vivres à foison; car je suis aussi abondant en toutes ces choses que la mer en sablons et le ciel en étoiles; espérant que, moyennant que notre alliance demeure en son entier, nous mettrons sous notre main toute la Barbarie et la Mauritanie. Je ne te demande autre chose sinon que tu m'envoies des gens experts en l'art militaire, pour apprendre à mes sujets et familiers l'ordre et l'adresse qu'il faut observer et garder ès-batailles. Quant à tes

forces particulières, tu es de bon âge et plus robuste que n'était le roi Salomon, qui prit le sceptre royal, âgé seulement de douze ans; si est qu'il fut pieux et vaillant, et encore plus sage que son père........ Frère et seigneur, je te requiers m'octroyer ce don, de m'envoyer de bons ouvriers, tant pour faire images et imprimer livres que pour faire épées et tous autres harnois nécessaires au fait des armes, et aussi architectes, charpentiers et médecins de l'une et l'autre faculté, à savoir physiciens et chirurgiens[1]; semblablement, des gens industrieux pour tirer des mines l'or et l'argent, et toutes autres sortes de métaux, et qui sachent aussi graver. Davantage je désirerais fort d'avoir de ceux qui savent faire couvertures de plomb et tuiles de terre; et, pour dire en somme, j'aurais besoin de toutes sortes d'ouvriers, mais principalement de ceux qui font les arquebuses et grosse artillerie. Je te prie m'aider en toutes choses, tout ainsi qu'un frère aide l'autre; en ce faisant, Dieu nous aidera, et nous viendrons à bout de toutes nos hautes entreprises........... La paix de Dieu soit toujours avec toi......... »

[1] On voit par cette demande que la lettre avait été écrite en partie sous l'inspiration des Portugais qui se trouvaient alors à la cour d'Abyssinie.

Double des lettres de David, roi d'Ethiopie, envoyées au pape Clément VII, en l'an mil cinq cent vingt-quatre, présentées par le seigneur François Alvarez, ambassadeur dudit roi; traduites de la langue abyssine en portugais, depuis en latin, après en toscan, et maintenant mises en français.

« Je te baise les pieds et les mains, ô très heureux et très saint père, qui es établi par Dieu le créateur, consécrateur des hommes, substitué au siége de saint Pierre, gardiateur des clefs du royaume des cieux, avec telle puissance, que tout ce que tu lies ici bas est lié là haut, et tout ce que tu délies est pareillement délié au ciel, suivant la parole de Dieu écrite par saint Matthieu. (Ici David énumère toutes ses provinces, et il ajoute) : Vous protestant que je n'ai pas apporté devant Votre Sainteté ces grands et superbes titres de mes empires, royaumes et provinces, par une manière de gloire ou d'ostentation; mais afin de vous donner à entendre combien je suis..... obligé à Dieu, qui m'a donné de si grands et énumérables royaumes, qui gardent tous la loi chrétienne............... Or donc, à l'imitation de mes prédécesseurs....., ma délibération a toujours été, est et sera..... de maintenir..... cette religion, me tenant, soit dans mes limites,

comme un lion environné d'une forte place, assez puissant pour repousser les Maures et autres nations infidèles. . . . . ; je les poursuivrai du tranchant de l'épée, espérant petit à petit les jeter hors de leur nid. . . . . [1]
Je loue Dieu, qui..... a ouvert à haut et puissant seigneur Emmanuel, roi des chrétiens, le chemin pour nous voir et visiter par ambassadeur..... ; et bien que la mort d'un tel prince chrétien m'ait été fort grièvе à porter....., l'avancement de son fils à la couronne m'a grandement consolé, et donne espoir qu'en joignant nos forces ensemble, nous ferions telle ouverture, tant par mer que par terre, au pays des Maures infidèles, et nous leur donnerons tellement à dos, qu'ils seront contraints de quitter la place, et, par ce moyen, les chrétiens pourront aller et venir en liberté et assurance jusqu'au temple de Jérusalem. . . . . Je baise vos saints pieds, et je supplie Votre Sainteté de m'envoyer sa bénédiction. [2] »

[1] On a vu, dans notre résumé historique, que David ne sut pas soutenir ses prétentions.

[2] Cette lettre et la suivante, quoique mandées par un prince schismatique, ne s'écartent en rien de l'orthodoxie. L'ignorance des Abyssiniens, leur indifférence religieuse, leur désir d'être secourus par les rois catholiques et l'influence des Portugais envoyés en ambassade à la cour de David expliquent suffisamment la tournure de ces missives.

Autres lettres du même seigneur David, roi d'Ethiopie, au susdit pape Clément vii, en l'an mil cinq cent vingt-quatre, présentées par François Alvarez, son ambassadeur.

« Au nom de Dieu............, paix soit avec toi, ô grand seigneur! père saint, puissant et consacré, chef de tous les prélats de l'univers.... et à qui homme vivant ne peut donner sa malédiction; gouverneur des ames, ami des pélerins, maître et prédicateur de la foi, ennemi capital des choses contraires à la vérité et à la conscience, amateur de bonnes coutumes........ Je te reconnais pour saint père et te rends hommage, les genoux fléchis contre terre.....; désirant, tant qu'il est possible, toutes choses succéder à l'avancement et honneur de ton saint-siége, lequel j'ai en grande révérence, pour en avoir été simplement informé par les pélerins qui viennent de Rome. Bien qu'eux, comme gens rudes et ignares......., n'en peuvent bien et dissertement parler, étant du tout occupés à la dévotion et accomplissement de leurs vœux....., et encore que leur parler soit lourd et confus....., je prends plaisir à les ouïr deviser, pour autant qu'en les ouïant conter le fait il me semble, par une fantaisie, que je vois ta face, laquelle j'estime pareille à celle d'un

ange. . , , ... ; et certes, comme celui qui est altéré de la soif désire fort l'eau froide, tout ainsi mon esprit est désireux de savoir nouvelles des parties lointaines de nous. . . . . Et outre cela, votre bon plaisir soit de me vouloir envoyer des gens doctes et bien versés en lettres saintes, et aussi de bons ouvriers, , . . , . ; semblablement force musiciens qui soient experts en toutes sortes d'instruments, ... , lesquels (musiciens) je vous promets de ma part entretenir magnifiquement avec bons gages, sans compter les petites honnêtetés extraordinaires que je leur ferai; et encore davantage, afin que personne ne craigne venir se hasarder ici, je proteste, dès maintenant, leur octroyer congé et liberté de s'en retourner. , . , . . , car je ne voudrais retenir personne en mes terres contre son gré. Mais je vous demanderais volontiers, très saint père, d'où vient que les rois chrétiens, vos voisins et enfants, ne s'accordent pas ensemble, afin de faire guerre universelle aux mahométans et aux autres infidèles. Si nous étions tous unis ensemble, nous pourrions ruiner le sépulcre de ce faux prophète Mahomet, étant à présent à Médine; et pour ces causes je vous prie de donner ordre qu'ils soient d'accord; et aussi de votre part veuillez y ap-

porter faveur et aide, comme pour une affaire qui touche le bien public et la conservation de la république chrétienne, de laquelle vous êtes chef et nous coadjuteurs. Puisque donc les confins de mon royaume sont le détroit des Maures, infidèles et faux mahométans, qui se supportent l'un l'autre, à bien plus forte raison nous devons nous unir, joindre et maintenir ensemble, nous princes et chefs chrétiens. Il y a un roi maure, qui est mon voisin, lequel n'étant pour résister à mes forces, est secouru par les rois d'Indie, de Perse, d'Arabie et d'Égypte ; tellement que, se tenant fort de ses alliances, il me fait grosses guerres et fâcheries, me voyant seul, sans secours d'un seul roi chrétien. Je ne dis pas ceci dans l'intention de vous demander, pour exécuter tel dessein, gens d'armes ou deniers pour les soudoyer ; mais seulement je vous requiers de me recommander à Dieu dans vos saintes prières, et de m'envoyer des gens de la qualité susdite (des ouvriers), afin de ranger ces malins chiens ou bien de les épouvanter seulement sous la couverture que vous et autres princes chrétiens, mes frères, me porteraient faveur et secours..... »

Lettre de l'empereur d'Ethiopie, Iassous I, au pape Clément XI, en réponse au bref apostolique qui lui avait été envoyé; traduite de l'arabe en italien et de l'italien en français.

« . . . . Nous faisons savoir à votre subtile intelligence et noble science que nous avons reçu le bref paternel de votre prédécesseur, lequel a été remis entre nos mains par votre envoyé prêtre Joseph, religieux de l'ordre mineur et réformé de saint François, qui mourut sur les confins de notre royaume.

» Le susdit prêtre Joseph nous a fait entendre que ce bref a été fait par la diligence de Votre Sainteté, ce qui augmente notre amour pour vous, parce que nous avons vu par là votre zèle pour le salut des ames, l'inclination que vous avez pour nous, et des marques de votre bonne volonté. Nous avons aussi reçu avec ce bref des présents au nom de Votre Sainteté; et, après que nous l'avons ouvert, lu et entendu ce qu'il contenait, votre fils Joseph nous a encore marqué votre intention par une harangue qu'il a prononcée devant nous, remplie d'éloges de votre personne, et dans laquelle il a loué votre foi et nous a fait connaître votre bonne volonté. Nous l'avons entretenu en particulier et en public durant plu-

sieurs jours; il a répondu à tout ce que nous lui avons demandé et a levé tous nos doutes. La connaissance de la vérité nous a réjouis, et nous espérons, s'il plaît à Dieu, rétablir entre vous et nous la charité, l'amour et l'union qui étaient entre nos ancêtres et vos prédécesseurs. Il me suffit que votre religieux Joseph vous fera connaître ce qui s'est passé, vous informera de tout ce qui convient à notre royaume et des secours dont nous avons besoin..... Notre intention était de le retenir près de nous, et d'envoyer vers vous à sa place qui il aurait voulu choisir; car il nous a satisfait par ses œuvres et par son exemple, et nous lui avons témoigné plus de bonté qu'à un grand nombre d'autres qui sont venus vers nous de diverses parties du monde; nous avions même écrit à Votre Sainteté de le laisser auprès de nous; mais, n'ayant trouvé personne à qui confier notre secret, nous avons été obligé de l'en charger et de le renvoyer vers vous. Et, comme il avait la qualité de votre envoyé, nous le constituons de même notre ambassadeur pour tenir notre place près de vous. Nous lui avons donné le pouvoir de faire toutes nos affaires près de vous à notre place, et près des autres rois partout où bon sera; parce que nous lui avons confié tous nos secrets,

et qu'il sait tout ce que nous avons dans le cœur; et, s'il arrive qu'il se trouve en quelque danger, nous lui avons donné pouvoir de charger de nos ordres un autre, ce qui pourra s'étendre jusqu'au deux ou troisième; et celui qu'il en aura chargé fera la fonction de l'agent entre vous et nous et aura le secret des affaires. J'ai voulu l'honorer de divers dons, mais il n'y a pas voulu consentir, et m'a dit qu'il n'était pas permis à un frère mineur de recevoir aucune chose de ce monde, y ayant renoncé. Nous l'avons néanmoins obligé de recevoir quelque chose pour vous, afin de vous donner des marques de notre gloire et de l'amour que nous vous portons, et il y a consenti en partie. Nous désirons que Votre Sainteté ne nous envoie d'autres étrangers que ceux dont il vous parlera, parce qu'il sait tout ce qui convient à notre royaume, quelle espèce de personnes et de quelle nation. Il n'est pas nécessaire que je vous recommande d'avoir soin de lui, puisqu'il est votre fils. Il voulait faire quelque chose ici publiquement pour le salut des ames; mais je l'ai empêché d'éclater pour éviter les suites que cela aurait pu avoir; car la propagation de la foi doit être faite pas à pas, et non à la hâte, Dieu même ayant employé six jours à créer le monde.

Il a pratiqué, pendant le séjour qu'il a fait ici, tous les supérieurs des monastères et des moines, et ils ont été contents de lui. Dieu fera tout pour le mieux, lorsqu'il sera de retour ici. Nous n'avons pu écrire toute chose en notre langue pour ne point exposer notre secret, et qu'il arrivât quelque tumulte.

» Je me soumets cependant aux pieds de Votre Sainteté, de même que nos prédécesseurs s'y sont soumis, et je souhaite que vous viviez dans l'éternité.

» Votre bénédiction soit sur nous.

» Donné le 28 janvier 1702, dans la ville de Gondar. »

Lettre de Técla-Haimanout, roi d'Abyssinie, à M. du Roule.

« . . . . Élias, ton interprète, lequel tu nous as envoyé, étant arrivé, a été bien reçu. Nous avons appris que tu nous étais envoyé de la part du roi de France, notre frère; nous avons été surpris de ta détention à Sennâr. Nous envoyons présentement une lettre au roi Baadi, afin qu'il te mette en liberté et qu'il ne te fasse aucune peine, ni à ceux qui sont avec toi, et qu'il agisse ainsi qu'il est convenable pour toi et

pour nous, selon la religion dans laquelle est Élias, que tu as envoyé, lequel est syriaque, et tous ceux qui viendront après toi de la part du roi de France, notre frère, ou de la part de son consul, qui est au Caire, seront bien reçus, soit envoyés ou négociants, d'autant que nous aimons ceux qui sont de notre religion; nous recevons avec plaisir ceux qui ne s'opposent point à nos lois, et nous renvoyons ceux qui s'y opposent. C'est ce qui nous a engagé à ne point recevoir Joseph avec toute sa suite sur-le-champ, ne voulant que pareilles gens paraissent devant nous, ne prétendant point qu'ils passent Sennâr, afin d'éviter les troubles qui pourraient être cause de la mort de plusieurs; mais, à ton égard, il n'y a rien à craindre, tu peux venir en toute sûreté et tu seras reçu avec honneur. Écrit dans la lune de zulkadé, l'an 1118, c'est à dire le 21 janvier 1706. »

Traduit par Jean-Baptiste Fiennes, secrétaire-interprète du roi, le 25 juillet 1719.

Lettre de Técla-Haimanout au roi Baadi, fils d'Ounsa, roi du Sennâr.

« .... Le roi de France, qui est chrétien, m'écrivit une lettre il y a sept à huit ans,

par laquelle il me fit connaître qu'il souhaitait ouvrir un commerce pour l'utilité de ses sujets et des nôtres, ce que nous lui avons accordé. Nous apprenons présentement qu'il nous a envoyé des présents par un homme, nommé du Roule, lequel a des personnes avec lui, et que ces personnes ont été arrêtées dans votre ville de Sennâr. Nous vous requérons de les mettre en liberté et de leur permettre de nous venir trouver avec toutes les marques d'honneur, et d'avoir égard à l'ancienne amitié qui a toujours été entre nos prédécesseurs..... Nous demandons aussi que vous laissiez passer tous les sujets du roi de France, et ceux qui viendront avec des lettres de son consul qui est au Caire, lesdits Français venant pour leur commerce et étant de notre religion. Nous vous recommandons aussi de laisser passer librement tous les chrétiens français, cophtes et syriens qui suivent notre rit, observant notre religion, qui voudraient venir en nos États, et de ne point laisser passer ceux qui sont opposés à notre loi, comme le moine Joseph et ses compagnons; lesquels vous pouvez garder à Sennâr, n'entendant point qu'ils viennent dans nos États, où ils causeraient des troubles, étant ennemis de notre religion. Dieu vous accorde vos

désirs. Écrit le 10 de zulkadé, l'an 1118, c'est à dire le 21 janvier 1706. »

Traduit par Jean-Baptiste Fiennes, secrétaire-interprète du roi, le 25 juillet 1719.

Passage de Marco-Polo.

(Extrait du recueil de voyages et mémoires publiés par la Société de géographie de Paris.)

Ci comance de Abasie [1] qe est la Médiane (Indie) (Inde moyenne).

Or sachiés qe Abasce [2] est un grandissme provence que est la mezaine[3] Indie. Or sachiés qe le Greingnor [4] roi de toute ceste provence est cristienz et tuit les autres rois de la provence sunt sotpost [5] à lui, et sunt six entre les quelz en a trois cristienz et quatre sarazins. [6] Les jens cristiens de ceste provence ont trois seingn en mi [7] le vix [8]: ce est le un dou front jusque à dimi le nés,

[1] Abyssinie : les Arabes et les Abyssiniens lui donnent le nom de Habach ou Habech.

[2] Abyssinie.

[3] Moyenne.

[4] Seigneur.

[5] Sujets.

[6] Mahométans.

[7] Milieu.

[8] Visage : cet usage n'existe plus aujourd'hui ; cependant les pélerins qui vont à Jérusalem font quelquefois une incision sur leur peau en forme de croix.

et pois en ont de chascune goe[1] un, e ce sunt fait con fer chaut et ce est lor batesme : car puis qe il sunt batizés en eive et il se font pius celz seingne qe je vos ai dit, e ce est por gentilité e por conpliment dou batesmo. Et encore voz di qe el hi a juif et ceste juif ont deux seingne, ce est du cascun goe un. 2 les saracinz ont un seingne tant solamant, ce est dou front à demi le nès. Le grant roi demore en milieu de la provence; les Sarazins demorent ver Aden.[2] Et en ceste provence presce meser saint Thomeu l'apostre[3], e depuis qu'il ot converti de ceste gens, il s'èn ala à Malabar là où il fo mors et est le cors sien ensi con nos voz avons contès en nostre livre en ariere. E sachiés qe en ceste provence de Abasce a mout bon jens d'armes et homes de chavalz assez, et chevalz ont-il encore asez, et ce fait bien mester : car sachiés qe il ont ghere con le soudan de Aden et con celz de Nubie et con autres jens asez. E si vos en dirai une bieille estoire qe avint à lès 1288 anz de la carnation de Christ. Il fu voir que cestui roi qui est sire dou

[1] Joue.
[2] Par Aden il faut toujours entendre Adal.
[3] Les Abyssiniens n'attribuent point leur conversion à saint Thomas, et nous avons prouvé ailleurs que cette assertion est sans fondement.

rauce la provence de Abasie qui es cristiens, dist qe il voloit alere en pellerinages por aorer le sepulcre de Crist en Jerusalen. Les baronz li distrent qe trop seroit de grant perilz se il hi alast, et li lent que il li mandit un vesqeve [1] ou qualque autre grant prelas. Le rois s'accorde à ce que li baronz li loent.[2] Adonc mande le evesque qe mout estoit home de sainte vite, e li dist qu il velt qe il aille en son leu jusque à Jerusalen por aorer [3] le sepolcre dou nostre seingnor lige. Le roi il dit que il saparoille et qu il aille au plus tost qu'il puet. E qe voz en diroie? Le evesque se part et prist conjé au roi e s'apaaroille e se met à la voie à maniere de pelerin mout honoreemant. Il ala tant a por mer et por tere q'el fou venu a Jerusalen, et s'en ala tout droit au sepoucre et l'aore et li fait tel honor et tel reverence come cristiens doit faire ausi aute [4] cousse et si noble come cel sepolcre estoit. Il hi fait encore mout grand oferte por part de celui roi qui le mandoit. E quant le evesque ait fait tout ce por coi il estoit venu bien et sagement come sages hommes qu'il estoit, adonc se mit a la voie entre lui et sa compagnie. Il ala

[1] Evêque : l'abouna abyssinien.
[2] Conseillent.
[3] Adorer.
[4] Haute.

tant que il fo venu en Aden; è sachiés qe en ceste roiaume sunt mot haynés [1] les cristiens, car ils n'en vellent voir nul, mès les héent cõme lors enimis mortiaux. E quant le soudan de Aden soit [2] que ceste evesque estoit cristiens, e que estoit messajes au grant roi de Abase, il le fait prendre tout incontinent et le demande se il est cristienz. E cel evesque li dit que veramant est il cristiens: e le soldam li dist qe se il ne se vel retorner à la loi de Maomet qe il le fara faire onte et vergogne. Celui li dit qe il se laierait [3] avant occire qe il ce feisse. Quant le soudan oi [4] la respose [5] à celui evesqeve, il le tient à despit e commande qe il soit retailés. [6]

.Adonc fu pris l'evesque por ce por maint omes e le retailent à la mainère des Sarazinz. Et quant il li ont ce fait, le soudan li dit qe celle vergongne li avoit fait fare por despit e por onte del roi son sengnor. [7] Et après ceste parroille il le laisse

[1] Haïs.
[2] Sut.
[3] Laisserait.
[4] Ouït, entendit.
[5] Réponse.
[6] Circoncis.
[7] Ce fut alors que s'engagea cette fameuse guerre dont nous avons parlé dans l'histoire. On sait que les chroniques abyssiniennes en attribuent la cause à la mort d'un des facteurs du roi qui fut assassiné par les Musulmans.

alere. Et quant l'évesque ot receu celle vergongne, il a grant dolo, mès d'une cousse se confort-il : car il dit qe ce avoit-il receu por la cristiene loy, e dit qe por ce le Seingnor Deu li rendera bon merito à sa arme [1] en l'altre secle. [2] E por coi voz firoie lonc conte? Sachiès tout voiremant qe quant l'évesque fu gueris e que il poit chavauchere, il se met à la voie à tout sa conpagnie, et ala tant e por mer [3] et terre qe il fo venu en Abase à son seignor le roi. Et quant le Roi le vit, il le fait joie e feste, e puis le demande novelle dou sepolcre. L'évesqe li en dit toute la verité, e le roi le tient a santisme couse et hi a grant foy. Et après qe il ot dit l'évesqe dou sepolcre tout le fait, il li conte comant le soudan de Eden l'avoit fait retailer [4] por sa onte et por son despit. E quant le roi ot entendu ce que son evesque estoit si aontés por son depit, il a si grant ire [5] qe pou s'en falloit qe il ne morut de dol. Il dit si aut qe tuis celz que entor [6] lui estoient l'entendirent bien, et dit q'il ne velt jamès porter corone ne tenir terre se

[1] Ame.
[2] Siècle, monde.
[3] Il n'est pas nécessaire d'aller en mer pour venir du pays d'Adal en Abyssinie.
[4] Circoncire.
[5] Colère.
[6] Autour.

il ne en prant grant vengnance si que tout le monde en parlera. E qe voz en diroi ? Sachiés tuit voiremant qe le roi s'aparoille à mout grandisme gens de chevaliers e d'omes à pé, et encore moine grant quantité de léofans [1] con castelle bien armés qe i avoit bien vingt homes sus chascuns. E quant il fo bien aparoillés con toutes sez jens, il se met à la voie, et alarent tant qe il furent venu en roiaume de Aden. E les rois de celle provence de Aden con mout grant moutitude de Sarazins à chevaux et à piés vindrent à les fors pas [2] por defendre lor tere e qe lor ennemis ne i peussent entrer. Or avint qe le roi de Basce [3] con sez jens furent à ceste fors pas là o il treuvent lor ennimis en grant quantité. Adonc conmancent la bataille mout cruelz et pésuns [4] ; mès il avint en tel mainère qe les rois des Saracinz qe trois estoient ne postrent durere à la grant force dou roi d'Abasce, por ce qe il avoit grant jens e bones : car les cristiens vaillent d'asez miaux qe ne vailent les Saracinz [5], s'en tornent

[1] On sait que l'éléphant vit dans ce pays à l'état sauvage et que les Abyssiniens n'ont jamais su le priver.
[2] Fors pas (passages ou défilés extérieurs).
[3] Abyssinie.
[4] Cruelle, très méchante, très mauvaise.
[5] Les Chrétiens sont encore aujourd'hui plus belliqueux que les Musulmans.

arieres e le roi des cristienz con ses omes entre dedens le roiaume d'Aden. Mes bien sachiés qe à celz pas furent occis grandismes quantité de Saracin, e qe voz aleroi disant? Sachiés tuit voirement qe le roi d'Abasce con sez jens, puis qu'il fui entrés en roiaume d'Aden bien en trois leus [1] ou en quatre, les Saracinz li furent devant à fors pas, més tout fou noiant [2] qe il les peussent defendre, mès en furent ocis e mors en grant abondance. Or voz di qe quant le roi des cristiens fu demorés en les teres des ennimis bien entor dou mois e qe le ont mout gaste e destrute e qe ont mout grant motitude de Sarazinz mis à mort, il dit qe désormès est bien vengiés la onte sou vesqe e qe il s'en puent bien tornar con honor en lor terre. E encore voz di q'il ne pooit plus domajer les ennimis, por ce qe trop fors pas avoient à passere, e qe pou de jens il poroient faire grant domajes à celz mauveis pas; et por cest chaison [3] s'en partirent de le roiaume de Aden et se mestrent à la voie et alent tant qu'il ne s'arestent qe il furent venu ad Abasce en lor païs. Or avès entendu comant l'evesqe fu vengiés bien et

[1] Lieux.
[2] Néant, rien.
[3] Raison, motif.

autemant sor celz chiens Saracinz, car bien en furent mors tant et occis qe à poine se poroit conter le nobre [1], et encore maintes teres en furent gastés e destruse, et ce ne fu pas mervoie [2], car il en est digne couse qe les chiens Sarazin doient sourestere [3] les cristiens; e depuis qe nos ce voz avon contés, il en lairon atant, e voz conteron des autres couses avant de la provence de Abasce meesme. Or sachiés tuit voiremant qe ceste provence est mout devisieuse de toutes couses de vivre. Il vivent des ris [4] et de cars e de lait et de sosimain. [5] Il ont leofant, mès ne pas q'il i naisent, mes le ont de l'isle de l'altre indie [6], mes le girafe y naisent bien, en ont en grant abondance : lionz et leopars et lonces [7] ont-il asez et maintes autres bestes ont-il encore moutitude devisez [8] a celz de nostres contrés; asnes sauvajes il naifient, encore asez oisiaus ont-il de maintes mainères devises à tous les autres. Il ont gélines [9] les plus

[1] Nombre.
[2] Merveille.
[3] Rester dessous, être soumis.
[4] Aujourd'hui les grands sont les seuls qui mangent du riz, et encore n'en sont-ils pas très friands.
[5] Sésame.
[6] De tout temps il y a eu des éléphants en Abyssinie.
[7] Ours : cet animal ne se trouve pas en Abyssinie.
[8] Différents.
[9] Poules : la volaille du pays est encore très belle aujourd'hui.

belles en a veoir au monde. Il ont grant estrus [1] ne guéres mendres qeun asnes. Il hi a encore d'asez autres lesqelz ne voz en conteron ci, por ce qe trop seroit longaine matière à mentovoir [2]; mès bien sachies qe veneionz [3] et caceionz [4] de bestes et de oisiaus ont-il en abondance. Il ont papagans [5] asez et biaus; il ont singles [6] de plosors mainères. Il ont gat paulz [7] et autres gat maimon [8] si devisez qe pou s'en faut de tiel hi a qe ne semblent à vix d'omes. Or ne voz conteron plus de ceste mainère, et noz partiron de ceste provence de Aden; mès tot avant vos diron encore de ceste provence de Abasce mesme. Car sachiés tout voiremant qe en ceste Abasce a mantes cités et castiaux et hi a maint mercaant qe vivent de mercandies. Il hi se font maint biaus draps banbacin [9] et bocoran [10]. De autres couses hi a

[1] Autruches.
[2] Rapporter, faire mention.
[3] Venaison.
[4] Chasse.
[5] Perroquets : les perroquets d'Abyssinie sont tous verts et très petits : nous n'en avons remarqué que dans le pays d'Amhara.
[6] Singes.
[7] Espèce de singes.
[8] *Id.*
[9] De coton. Il en est de même encore aujourd'hui.
[10] Etoffe de laine. Les draps sont noirs et extrêmement grossiers.

encore asez; mès ne fais pas à contere en notre libre, e por ce nos en partiron et voz conteron de Aden.

FIN DE L'APPENDICE.

TABLE DES SOMMAIRES.

TABLE

DES

SOMMAIRES DU TOME QUATRIÈME.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

